



LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***.

Par Monsieur DE MARIVAUX.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLII.

LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE***.

Par M. de MARIVAUX.

Douziéme & derniére Partie.

VOILA, Madame, la derniére Partie de ma Vie; quel effort! direz-vous, après quatre années de silence. Oh! tant qu'il vous plaira. Il s'agit de la conclusion de mon Histoire & de celle de cette aimable Religieuse, dont les malheurs m'avoient si vivement touchée. Est-ce

donc si peu de chose? Et pouviez-vous, de bonne-foi, me donner moins de tems pour terminer son Histoire & la mienne? Faites attention, s'il vous plaît, que j'ai ma réputation d'Auteur à soutenir; & que j'aurai, peut-être encore trop tôt détrompé le Public sur mon compte. Un petit génie comme le mien, voit toujours quelqu'imperfection dans son Ouvrage, il le corrige & le retouche sans cesse, encore après tout cela, ne se hazarde-t-il à le faire paroître qu'après avoir bien prévenu ses Lecteurs par sa modestie.

Je vous avouerai, Madame, qu'après l'Histoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de goût pour le Cloître; une idée bien différente me captiva dans le moment. Vous souvient-il de cet homme de condition qui m'avoit proposé de m'épouser? Oui, sans doute, cela est trop intéressant pour l'oublier; si sa maniere aisée n'étoit pas des plus galantes, du moins étoit-elle franche & naïve, & celle-là vaut bien l'autre, disois-je en mon petit moi-même. Il a du monde, un grand savoir vivre, une conversation aisée & très-agréable; car il ne m'étoit

rien échapé pendant tous le tems que nous restâmes avec lui chez Madame Dorsin. Oh, ça, Marianne, que feras-tu ? (C'est toujours moi qui parle) consentiras-tu à épouser ce galant homme ? En vérité, je le crois, si ma chere mere le veut ; mais que lui donnerai-je ? O, ici je mégare, je me trouble ; car je n'ai rien, je ne possede rien, mon cœur même n'est plus à moi, il est absolument à Monsieur de Valville ; oui, je dis absolument, il m'est impossible de l'oublier, tout ingrat & tout infidéle qu'il est : je serai donc malheureuse & ce brave homme aussi, puisqu'il me sera impossible de l'aimer.

J'en étois là, Madame, quand une Sœur Converse vint me dire : on vous attend au Parloir, c'est Madame de Miran & Madame Dorsin. Bon dis-je, cela va bien, j'aurai deux conseilleres au lieu d'une.

Ah ! ma chere Mere, que je suis ravie de vous voir, & aussi-tôt je saisis sa main que je baisai avec les plus vifs sentimens de tendresse. Ne soyez pas fâchée, dis-je à Madame Dorsin, si mes transports m'empêchent de vous témoigner la plus

sincere reconnoissance. Point de complimens avec moi, chere Marianne, répond-elle, je suis charmée de vos attentions pour cette Mere qui vous aime tant.

Hé bien, dit alors Madame de Miran, comment te trouve-tu aujourd'hui, chere fille? Ta tristesse continue-t-elle toujours? N'es-tu pas bien en colere contre mon fils? Pour ma tristesse, ma chere Mere, repris-je, elle est extrême, je suis dans un abandon total de moi-même; je croiois devenir véritablement votre fille; cette idée-là m'avoit ravie: mais elle s'évanouit & cause tout mon malheur.

Ma chere fille, répondit Madame de Miran, tes chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune nouvelle de mon fils; je le crois encore à Versailles; on dit qu'il est très languissant; il ne voit personne, j'ignore comment cette affaire-ci tournera. Mais qu'elle aille comme elle pourra, tu seras toujours ma chere fille, je ne t'oublirai jamais: non, c'est une chose assûrée. Je t'aime plus que mon fils, entens-tu, Marianne, cela est vrai, mais très-vrai.

Ah! ma chere Mere, dis-je ; vous me raviſſez ; je ne puis plus ſoutenir l'excès de ma tendreſſe pour vous. Et c'étoit la pure vérité, Madame : mon amour pour Madame de Miran, étoit monté au dernier période : l'infidélité du fils avoit réuni toutes les facultés de mon ame en faveur de la mere.

Après un moment de ſilence & avoir eſſuyé nos larmes, (je dis nos larmes, car nous pleurions toutes trois avec profuſion) je racontai à ma Mere & à Madame Dorſin la déclaration ſinguliere que l'Officier m'avoit faite ; vous le connoiſſez, ſans doute, ajoutai-je, & même m'a-t-il dit, très-particulierement : alors ces deux Dames ſe regarderent en ſouriant.

Hé bien, ma fille, dit Madame de Miran, que penſe-tu de cette propoſition-là ? Eſt-elle de ton goût ? Oui, certainement nous le connoiſſons ; c'eſt un parfaitement honnête homme, d'une famille diſtinguée, Gentilhomme d'honneur, qui a un mérite infini ; je crois que tu ſerois heureuſe avec une perſonne de ce caractere : Je le crois auſſi, dit Madame Dorſin, il n'y a pas à balancer un

moment. Oui : mais Madame ; répondit ma mere, que deviendra Valville ? après tout continua-t-elle, rien ne presse, je te dirai ma pensée avant que les huit jours qu'il t'a donnés pour te consulter, soient écoulés ; mais dis-nous un peu ce que tu en penses toi-même ? te plaît-il ? l'aime-tu déja, ma fille ? (Oh que non, ma chere mere, il s'en faut bien ; mon cœur n'est pas si sujet à l'inconstance ; je raisonne d'une certaine façon, & cette façon de raisonner ne me permet pas de m'engager à présent ; car, ajoutai-je, ma chere mere, que puis-je donner à ce généreux Officier pour récompense de son excessive bonté pour moi ? La fortune ne m'a laissé qu'un cœur ; il est à votre fils ; apporterai-je à un Mari pour toute dot une ame préoccupée & un cœur enflâmé pour un autre ? Voilà un beau présent à faire à ce galant homme. Non, ma chere mere, je ne puis m'y résoudre : une pareille ingratitude m'attireroit le mépris des hommes & la colere de Dieu ; du moins en n'épousant personne, je ne tromperai personne : je me livrai entierement à ma chere mere, & en disant cela j'arrosois sa main de mes larmes.

Cette fille me charme, disoit-elle à Madame Dorsin, plus je la connois, plus je me sens d'attachement pour elle. Hé qui ne l'aimeroit pas avec de pareils sentimens? Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable Enfant.

Nous en étions-là, lorsque nous fûmes interrompus par une voix qui demandoit Mademoiselle Warthon: cette voix n'échapa point à Madame Dorsin; elle crut reconnoître un Laquais à Monsieur de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle, il me vient une pensée: Madame Dorsin intriguée, prêta l'oreille avec une grande attention, & comprit d'abord la fin de l'avanture. Le Laquais donna une Lettre à Mademoiselle Warthon, qui lui dit d'une voix basse, après un instant de silence; mon ami, informez votre Maître que je ne manquerai pas d'aller chez Madame de Kilnare. Hé, comment se porte-t-il depuis hier? A-t-il vû Madame sa mere? Non, répondit le Laquais, il n'ose encore se présenter devant elle, mais je crois qu'il doit lui parler ce soir. Bon jour, faites-lui bien mes complimens.

Le Laquais étant descendu dans la

cour, Madame Dorsin le vit par la fenêtre, & reconnût *le Factotum* de Monsieur de Valville. Voilà, dit-elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence. Hé bien, dit-elle à ma mere, que pensez-vous de tout ceci, Madame? Que dites-vous de l'hypocrisie de cette Demoiselle Warthon? N'a-t-elle pas voulu vous en imposer par son étalage de fierté & de grandeur d'ame?

Ce que je pense, répond Madame de Miran, c'est que mon fils est trés-malheureux d'être tombé dans les filets de cette petite personne-là; qu'il s'en repentira; mais peut-être trop tard. Pour moi je vous proteste qu'il ne l'épousera jamais de mon consentement: & tout de suite, s'adressant à Madame Dorsin: Faites-moi un plaisir, vous êtes en liaison avec Madame de Kilnare; c'est une femme de mérite qui entend raison; trouvez moyen de lui rendre une visite imprévue, vous y trouverez mon fils; la Warthon ne pourra contester ce rendez-vous, examinez bien leur contenance, ensuite informez Madame de Kilnare de mes desseins, de l'inconstance de mon fils & du manége de cette jeune

fille. Madame Dorsin promit d'exécuter ce projet. C'est une dangereuse petite créature que votre Demoiselle Warthon, s'écria Madame de Miran, croiroit-on qu'à son âge on pût être capable d'une si parfaite dissimulation? Tranquilise-toi, ma fille, voyant que mes soupirs me suffoquoient, cette aventure tournera à ton avantage, je prendrai de fortes mesures là-dessus.

Ah! ma chere mere, lui dis-je, de grace ne chagrinez point Monsieur de Valville à cause de moi, je ne le mérite pas, son inconstance n'est point blâmable, ce n'est qu'une suite des malheurs qu'entraîne l'obscurité de ma naissance. Je me trouvai mal, en disant cela; mon cœur venoit de faire un effort qui l'avoit épuisé, il falut me remporter dans ma Chambre. Courage, ma chere fille, s'écria ma chere mere, lorsqu'on me conduisoit, demain je viendrai te voir, console-toi donc, mon enfant: mais je ne pus répondre; on me mit sur mon lit où je restai une heure sans connoissance.

Après cette crise de chagrin, je me trouvai assez tranquille: je dis tranquille, cela est vrai, car j'étois incapa-

ble de goûter ni joie ni triſteſſe. Je raiſonnois cependant en moi-même, mais ce raiſonnement-là ne me paroiſſoit ni agréable, ni douloureux; mon état reſſembloit fort à celui d'un imbécille qui fait des diſcours où il ne conçoit rien. M'étant levée je me laiſſai aller négligemment dans un fauteuil, on m'apporte à manger, je mange, on me préſente à boire, je bois, on me parle, j'ouvre de grands yeux & ne réponds rien.

La Sœur Converſe qui me ſervoit, me voyant dans cet abbattement, s'écrioit de tems en tems, bon Dieu! ſainte Vierge! qu'eſt-ce que tout ceci? Je crois que cet Enfant ſe meurt. Hé, Mademoiſelle, en me prenant les mains, vous trouvez-vous mal? Point de réponſe.

La Religieuſe mon amie arrive auſſi; elle m'approche, je ne la vois pas; bon ſoir ma fille, je ne réponds rien. Hé, mais, me dit-elle, parlez donc, vous eſt-il encore ſurvenu quelque nouveau ſujet de chagrin? Hé oui, m'écriai-je alors, & je me tus; mais de grace, ma chere Enfant, continue-t-elle, ditesmoi donc quelque choſe? enfin, à force

de me tourmenter, elle reveille un peu mes eſprits, la circulation du ſang commence à agir, en un mot, mon annéantiſſement ſe diſſipe peu-à-peu.

Je lui raconte l'aventure de Mademoiſelle Warthon. Hé bien, qu'eſt-ce que cela ſignifie*, répond ma Religieuſe ? Rien du tout. Quoi ! ma Révérende Mere, ce rendez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire ? Non, rien ; au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

Monſieur de Valville cherche à voir & à connoître votre Rivale, tant mieux : c'eſt-là le ſeul moyen de s'en rebuter. Vous penſez bien, ma fille, qu'étant épris de ſes charmes, ces charmes captiveront toujours ſon cœur, s'il ne découvre pas ſes défauts. Hé comment voulez-vous qu'il les connoiſſe, à moins qu'il ne la fréquente : ſes premieres impreſſions ſubſiſteront, que dis-je ! ce n'eſt pas aſſez, elles s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connoît que médiocrement la perſonne aimée ; il n'y a donc que les fréquentes converſations qui puiſſent diminuer ſa tendreſſe pour elle ; car je ſuis preſque certaine, qu'il

n'eſt qu'ébloui des graces de la Warthon ; de ſorte que ce ſera un bonheur pour vous, puiſque vous vous figurez que c'eſt un bonheur de ramener un infidéle Amant. Oui, je le répete, c'eſt un avantage & un grand avantage qu'il la voie & qu'il la pratique ſouvent. Cette fille eſt ſimple, fiere & coquette tout enſemble, naturellement brouillonne ; Monſieur de Valville ne manque point de pénétration, il connoîtra bien-tôt tout ce que vaut ſa nouvelle conquête, & cette connoiſſance-là le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un ſujet qui vous eſt ſi inférieur à tous égards.

Ainſi, ma fille, que ces viſites furtives n'alterent point votre repos, vous devez bien plûtôt vous en réjouir ; c'eſt un courrier qui annonce votre triomphe ; car vous concevez aiſément qu'une fille, quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de ſes appas, quand elle eſt aſſez imprudente d'accorder des rendez-vous. Ces rendez-vous plaiſent d'abord à un Amant, cela eſt vrai, mais lorſqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conſéquence ; cette trop grande facilité dans une Maîtreſſe lui cauſe toujours des

ſoupçons ; ces ſoupçons-là s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne ſe borne pas à ces minucies. Un Amant qui a de l'eſprit juge par ce premier rendez-vous, qu'il en eſt aimé, cette idée le porte à d'autres tentatives ; une fille qui commence à s'oublier, paſſe ſur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conſéquence ; ces bagatelles, toutes frivoles qu'elles lui paroiſſent, la menent plus loin, & plus loin encore ; cette aiſance rebute bien-vîte un Amant délicat & le rend toujours infidéle.

Monſieur de Valville va tracaſſer de cette maniere avec la Warthon pendant quelques jours, peut-être quelques mois ; après quoi il fera des réflexions ; il comparera votre mérite & votre façon d'agir, avec les manieres & l'eſprit de cette nouvelle Maîtreſſe. L'examen fait, adieu Mademoiſelle Warthon, ſon cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'avoue, Madame, que cette bonne Religieuſe me raviſſoit, en parlant de la ſorte, il me paroiſſoit qu'elle raiſonnoit aſſez juſte, du moins ce raiſonnement-là flattoit mon foible cœur par l'endroit

le plus ſenſible; ſon diſcours ſéduiſant me ramena tout-à-fait dans mon bon ſens; de ſorte que je dormis cette nuit d'un profond ſommeil, & que je n'eus preſque plus d'inquiétude ſur les viſites de Mademoiſelle Warthon.

Le matin dès qu'elle entra dans ma chambre, je courus l'embraſſer avec des démonſtrations de joie qui la ravirent: ah! Dieu ſoit beni, ma chere fille, vous voilà à merveille, oui, à merveille, & telle que je vous veux; allons, tout tournera bien, n'eſt-il pas vrai, Marianne?

Je l'eſpere, répondis-je, je me ſens extrêmement ſoulagée; la tranquilité commence à s'emparer de mon ame, ce qui me fait bien augurer pour la ſuite.

J'en ſuis charmée, ma fille, me dit-elle, en collant ſon viſage ſur le mien. Hé bien, puiſque vous êtes mieux, & en effet je vous trouve très-fraiche ce matin, racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec Madame de Miran, touchant la propoſition de l'Officier.

Rien, chere Amie, dis-je, elle ne s'eſt point encore déterminée ſur ce point, ni moi non plus. D'ailleurs nous fûmes interrompues par le Laquais de

Monsieur de Valville qui apporta la Lettre à Mademoiselle Warthon; cette triste catastrophe m'obligea de quitter ma mere. Hé bien, reprit-elle, voulez-vous savoir ma pensée là-dessus? De tout mon cœur, répondis-je avec précipitation, je me trouve si bien de vos conseils, que je serai charmée d'être instruite par vous de ce que je dois faire dans cette occasion.

Voici donc, Marianne, ce que je pense à ce sujet, Sçavez-vous, ma chere fille, qu'un homme de ce caractere mérite votre attention? Vous me direz, & il est vrai, que votre cœur est prévenu, qee vous ne l'aimerez jamais. Cela sera faux, Marianne; c'est-là votre pensée aujourd'hui, je le crois; mais vous changerez de sentiment, ma fille, c'est moi qui vous le prédits. Vous oublirez Monsieur de Valville, quand vous aurez murement réfléchi sur le mérite de cet homme-là; la conduite qu'il tiendra, pour s'attirer votre estime, fera impression sur votre ame; sa déférence, ses manieres, sa tendresse, tout cela, dis-je, captivera peu-à-peu votre attention. Cette attention-là produira l'estime; or,

Marianne, il n'y a plus qu'un pas à faire de l'estime à l'amour; je suppose ici un Hymen & que votre infidéle ne revienne plus vers vous.

Oui, chere fille; je soutiens qu'un homme poli & aimable de cœur & de sentimens, quelqu'âgé qu'il soit, touche toujours notre ame; c'est d'abord par reconnoissance, ensuite par estime, de l'estime on passe à l'amitié & de l'amitié à la tendresse. Tel est, ma chere fille, tel est le cercle qui enchaîne insensiblement un cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure cet Officier, cependant vous avouez que sa maniere de s'expliquer vous a plû; vous êtes, outre cela convaincue qu'il a du mérite & une ame noble; en un mot de très-belles qualités; vous voilà déja à la premiere démarche qui vous portera à l'aimer. Bien-tôt son respect, je dis son respect; car sa façon d'agir prouve qu'il en aura toujours pour vous, touchera vorre cœur. Ajoutez ensuite un amour tendre & constant, des manieres prevenantes, & jugez si vous pourrez y résister. Non, Marianne, je vous connois trop pour me tromper;

oui

lui je vous le répete, vous serez heureuse, Marianne, & même très-heureuse avec un homme de ce caractere.

Vos raisons, ma chere Amie, lui dis-je, sont convaincantes, elles me plaisent infiniment; j'avoue même que l'espérance dont vous me flattez, d'oublier un jour Monsieur de Valville pourroit m'obliger à cette démarche; cependant je vous accorde, que ce galant homme pourroit me rendre heureuse; mais où trouverai-je une mere semblable à Madame de Miran? Et que ferai-je de la tendresse excessive que j'ai pour elle? Je l'entretiendrai, me direz-vous; oh! qu'il y aura de différence; son amitié me tient lieu de tout aujourd'hui; peu-à-peu elle m'oublira, je n'aurai plus besoin de son secours, je ne la verrai que rarement; cette idée seule, oui cette seule idée, ma chére Amie, me retiendroit, quand mon cœur ne seroit pas aussi attaché à Monsieur de Valville; cependant elle est la maîtresse de mon sort, je terminerai cet Hymen dès qu'elle me l'ordonnera. Mais laissons cette matiere. Faites-moi le plaisir de finir vos avantures, persuadée que vos disgraces adouciront les miennes.

Hé bien, dit-elle, j'y consens; mais promettez-moi que vous ferez vos efforts pour vous tranquilliser, & que vous serez toujours de mes amies, malgré l'élévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus-je juré une amitié éternelle qu'elle continua ainsi son Histoire.

Ma chere fille, dit-elle, les sentimens de votre ame ont fait de vives impressions sur mon cœur; je vous suis attachée pour toute ma vie par les liens d'une parfaite amitié, & cette amitié feroit tout le bonheur de ma vie, si je pouvois la passer avec vous; vos aimables qualités me sont trop connues pour douter d'un parfait retour. Si je ne consultois donc que ma satisfaction, je louerois votre dessein & je vous engagerois par mille façons à embrasser la vie Religieuse, mais ma tendresse à votre égard m'oblige à vous prier de consulter long-tems votre cœur.

Vous avez de l'esprit, une pénétration vive; écoutez avec attention ce qu'il me reste à vous dire, profitez de mon exemple & ne soyez pas comme moi la dupe de votre cœur.

J'ai été jeune, j'ai eu des graces, j'ai aimé & j'ai crû être aimée. Darsan cet Amant chéri, après avoir obtenu un Régiment, eut encore une succession considérable à laquelle il ne s'attendoit pas; il devoit m'élever à un état brillant, mais mes soupçons jaloux firent son infortune & la mienne; sa prétendue inconstance, car je le croiois infidéle, à causé mon entrée dans le Cloître, Je me persuadois que cette démarche réduiroit mon volage au désespoir, trompée par ces fausses images, j'ébauchai & consommai tout de suite mon sacrifice.

Mais entrons dans un détail plus circonstancié; il vous souvient, sans doute, Marianne, de la visite & du discours que je fis à ma belle-sœur. Satisfaite d'avoir un peu mortifié cette fiere Duchesse, je revenois triomphante, rien ne flatte plus notre amour propre que d'humilier l'orgueil de ceux qui nous méprisent, mais hélas! chere Amie, que je payai cher ces mouvemens de satisfaction! A peine fus-je de retour à l'auberge où étoit ma mere, qu'elle expira entre mes bras, & ne put proférer que ces paroles: venez venez ma chere fille

embrassez votre mere, oubliez mon peu de tendresse pour vous, ah! que ne puis-je réparer ma faute! j'expire, ma fille; & elle mourut. Vous devez croire, Marianne, que mon désespoir fut aussi grand qu'il étoit juste. Madame Darcire pénétrée de mon état, me fit transporter dans notre appartement, où je restai comme immobile pendant fort long-tems; il est même certain que j'aurois fini ma triste vie sans le secours de cette Dame & de Monsieur Dursan, qui arriva peu de tems après ce funeste accident. Dursan plein d'une respectueuse tendresse, trouva cependant le moyen de me consoler, il me disoit sans cesse que notre prochaine union devoit ranimer mon courage, s'il étoit vrai que j'eusse pour lui quelques sentimens de compassion.

Pendant que je fixois toutes mes pensées sur cette flatteuse espérance, j'appris que mon frere & sa femme bien loin d'avoir marqué quelque sentiment de compassion pour ma chere mere, étoient retournés tout-à-coup à la campagne sans avoir laissé aucun ordre pour ses funérailles; je n'entendis même aucune de leurs nouvelles, mais je m'en

consolai. L'agréable idée que je me formois de m'unir à Durſan me tint lieu de tout, & je compris par-là que ce qui n'eſt point amour n'occupe pas long-tems un cœur amoureux.

Environ un mois après ce triſte événement, Madame Darcire retourna en Province. Me trouvant ſeule je me déterminai à entrer dans un Monaſtere, afin de n'être pas expoſée aux traits de la médiſance. L'Amour ne laiſſoit pas de s'oppoſer à ma réſolution, il me faiſoit enviſager les funeſtes ſuites du parti que je voulois prendre, & il cherchoit à m'effrayer par les rigueurs de l'abſence; mais toujours en garde contre ſes mouvemens, il eut beau ſe faire ſentir, mon devoir en triompha. Sûre du cœur de Durſan je pris donc le parti de venir ici pour ſix mois; la tendreſſe pour mon infortunée mere ne put obtenir un terme moins long, j'impoſai encore ſilence aux amoureux mouvemens de mon ame, & j'obligeai mon Amant de ſouffrir ce délai; c'eſt cependant ce qui a été la ſource de mes plus cuiſans chagrins.

Durſan étoit d'une figure trop aima-

ble pour ne pas blesser un cœur, quel qu'indifférent qu'il pût être. Mademoiselle de L.... très-susceptible d'impression le voioit souvent, il occupoit avec sa mere un quartier de leur Hôtel. Cette Demoiselle qui possédoit des biens immenses, touchée du mérite de ce jeune & aimable Cavalier, s'étoit laissée surprendre à un Amour violent, cet Amour impétueux la poussa à nous trahir, elle m'inspira de la jalousie, elle lui insinua des soupçons.

Une fille éperduement amoureuse ne ménage rien pour parvenir à ses fins, elle crut qu'en nous désunissant, elle le rendroit sensible à ses charmes, elle s'abusa & nous trompa tous deux. Il fut outré de mes froideurs & moi de sa prétendue inconstance, il va comme un désespéré joindre son Régiment, & je prends le Voile; il ignoroit ma résolution, je ne savois rien de sa fuite. Cette perfide Amie, car elle avoit gagné mon estime & ma confiance par des manieres flatteuses & infiniment prévenantes, cette perfide, dis-je, profita adroitement de cette séparation. Elle informe Dursan par des lettres pleines d'artifices,

qu'un autre me captivoit, & qu'un Hymen alloit bien-tôt nous unir à jamais; la rage s'empare de ſon eſprit, il ſe marie ſans amour, je me fais Religieuſe ſans vocation; pendant qu'il forme ſes liens, j'en tiſſus d'autres pour m'aſſervir dans un dur eſclavage. A peine eus-je prononcé mes vœux, que les nuages qui m'avoient environnée juſques-là s'éclipſerent. Je connus, mais trop tard, qu'abuſée par des ſentimens équivoques, mes démarches avoient été un peu précipitées. Marianne, écoutez bien ceci.

Durſan de retour à Paris apprend avec ſurpriſe mes engagemens, il ne ſait que penſer de ma conduite, cette idée l'inquiéte, le trouble, il veut s'en éclaircir.

Une Dame de ſes amies avec laquelle je n'avois aucune habitude, vient au Parloir, me demande & m'inſtruit du déſordre de Durſan; j'apprens les motifs qui l'avoient engagé à me quitter bruſquement: frappée de ce dénouement, mes larmes furent les ſeuls interprétes des ſentimens de mon ame, cette Dame lui en fait un récit touchant. Mon Amant, trouve le moyen de me parler,

il se justifie, je m'explique; il connoît la malice de sa pernicieuse Confidente, & la trame qu'elle avoit ourdie pour nous désunir; ses soupirs, ses sanglots, ne me prouvent que trop son innocence. Alors je sens vivement tout le prix de la perte que j'ai faite. Mon malheur est sans remede, son infortune n'a plus de ressources.

Figurez-vous, belle Marianne, quelle fut notre situation. Pour moi, l'état où je me trouvai réduite seroit impossible d'exprimer. Mon ame alors est agitée des plus cruels transports, la clarté s'éclipse tout-à-coup de mes yeux, je tombe pâmée au milieu du Parloir.

La Tourriere qui entendit le bruit de ma chûte, accourt en diligence. Mon Amant assûré qu'il me venoit du secours se retire pour épargner ma réputation & cacher son désordre; il ne pouvoit me soulager à cause des grilles qui nous séparoient. Revenue de ma foiblesse, je me trouve dans mon lit attaquée d'une fiévre ardente. Que vous dirai-je, chere fille? Je restai six mois malade & languissante, pendant lesquels

je reçus nombre de Lettres du malheureux Durſan. Ces Lettres bien loin de me calmer aigriſſoient ma douleur ; plus je réfléchiſſois, plus ces réflexions-là devenoient cruelles. Ah ! diſois-je, perdre ce que l'on aime & ce qui peut rendre heureuſe, c'eſt un malheur ; mais le perdre par ſa faute, c'eſt un ſujet de s'affliger d'autant plus grand qu'on ne peut ſe plaindre que de ſoi-même.

Ces plaintes irriterent mes deſirs ; mes deſirs augmenterent mes peines. La ſituation de mon Amant étoit à-peu-près égale à la mienne ; c'eſt une eſpéce de ſoulagement, cela eſt vrai, Marianne : cependant, penſois-je en moi-même, la diverſité des objets pourra calmer ſa triſteſſe : les plaiſirs où ſa naiſſance l'engagent adouciront peu-à-peu ſes amertumes ; il m'oublira, je ne l'oublirai jamais. Je le croiois alors comme vous, ma fille ; oui, répétois-je ſans ceſſe, il ſera toujours gravé dans mon cœur, mon eſprit en eſt tout rempli, je n'ai rien pour me diſtraire. Cependant ma flâme, qui n'étoit qu'aſſoupie, reprit toute ſon activité, mon eſclavage m'effraya ; la dévotion me parut ſade & inſipide,

j'envisageai les austérités de ma Regle comme un joug pésant & insuportable. Ah ciel! que vais-je devenir? Envoyez-moi une grace supérieure à mon amour, m'écriois-je à chaque moment : mais pensois-je, l'ai je mérité cette grace? mon foible cœur, plus susceptible de tendresse humaine, que d'impressions divines, est-il capable de la goûter? Ah! chere Amie, comment vous peindre ma détresse! Que de plaintes ameres! Que de sanglots cuisans! Que de soupirs échapés!

La discipline Religieuse n'avoit presque point encore fait d'impression sur mon esprit; je n'avois point ces dehors imposans, si nécessaires à ma profession : ici l'amie dont je vous ai rapporté les discours dans la huitiéme Partie de ma vie, informée de la cause de mon mal, entreprit de me consoler, elle y réussit peu-à-peu, son langage paroissoit tendre & pathétique. Elle avoit essuyé la même disgrace; j'écoutai donc ses consolations, & ses consolations me firent impression. Elle engagea même l'Abbesse qui avoit dans ce tems quelque bienveillance pour moi à me donner

une charge, afin d'étourdir mes chagrins par l'occupation. On me fit seconde Maîtresse des Pensionnaires, il falut obéir ; mais, cet emploi convoité par plusieurs de nos Sœurs me coûta bien cher. Soyez attentive, Marianne, à ce qu'il me reste à vous dire ; après cela décidez si vous êtes appellée pour le Cloître, & si un volage Amant qui reviendra bien-tôt à vous, peut vous obliger à faire un pareil sacrifice. Tout volage qu'il est, soyez assûrée qu'il fera réflexion à votre généreux procédé, à cette façon d'agir & de penser qui n'est connue que des grandes ames ; à ces charmes séduisans qui vous captivent tous les cœurs ; à cet esprit orné des plus aimables qualités. Oui, ma fille, cela est certain, il est plus à plaindre que vous, il connoît déja sa faute, & sent plus le poids de son inconstance, que vous ne sentez celui de son infidélité.

Ah ! ma Révérende Mere, lui répondis-je, épargnez mon foible cœur ; ne flattez ni ma vanité, ni mon amour. Si Monsieur de Valville ressent de la mortification, c'est à cause de Madame sa mere qui m'aime & avec laquelle il doit

garder des mesúres. Son cœur a encore toute sa tendresse, elle n'a changé que d'objet. Mademoiselle Warthon a des graces, & ces graces me l'ont enlevé; cette espérance me paroît vaine, je n'ose m'en flatter : c'est donc nourrir ma passion de vouloir me repaître de cette chimére; je ne vois aucune apparence de retour : oui, j'aime mieux croire que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette pensée-là me désole. Mais je vous ai interrompue, chere Amie, achevez de graces vos Avantures. La Réligieuse réprit ainsi la suite de son discours.

Rien, dit-elle, ma fille, n'est plus méprisable que l'envie, rien cependant de plus en vogue dans le siécle où nous vivons : vous devez croire qu'elle régne quelquefois dans les Monasteres, & le malheur est, quand une fois cette passion s'est emparé d'une ame dévote, qu'elle y cause de grands ravages. Un cœur qui s'en laisse gouverner, ne connoît, si j'ose le dire, ni probité ni religion. Une amie vous sacrifie, une parente vous abandonne, une inconnue vous haït, une ennemie vous calomnie, une dévote, ou pour mieux dire, une bigote jalouse

de votre bonheur est plus à craindre qu'une Lionne en furie ; elle fait jouer les plus artificieux ressorts pour vous trahir & vous perdre ; & ces ressorts-là ne manquent presque jamais : de-là les cabales, les intrigues dans une Communauté, les espionneries pour découvrir vos démarches & empoisonner vos actions. Les moindres fautes sont divulguées comme d'énormes scandales ; on obscurcit vos plus droites intentions. Un cœur gâté par ce fatale venin ne se ressent plus de l'humanité : oui, cette passion inspire toujours les moyens de nuire. Tantôt, c'est une parole indiscrete qu'on traite de scandaleuse, une foible irrévérence qu'on nomme impiété. Est-on au Parloir, on a entendu, publiera-t-on, des conversations tendres & équivoques, on fait voler ces discours de bouche en bouche, c'est un secret qu'on vous confie, très-persuadé qu'on ne le gardera pas. En effet celle-ci le dit à une autre, une troisiéme à une quatriéme, on augmente toujours la narration ; insensiblement les Supérieures en sont informées, elles se préviennent & s'indisposent contre vous : vous l'ignorez pen-

dant un certain tems. Leurs soupçons ; qui ne sont encore que de foibles indices se fortifient peu-à-peu ; ensuite on vous tourmente ; la plus légere faute est punie avec la derniere rigueur ; alors votre amour propre s'irrite, le cœur se révolte, vous criez à l'injustice, en un mot, vous devenez le martir de votre tempéramment & la victime des faux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige & devient tiéde dans la pratique de la vertu ; la piété semble incommode, les devoirs s'observent avec une excessive nonchalance ; on n'y trouve ni goût ni plaisir, parce que vous ne jouissez pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de votre état se trouvant captivée sous le chagrin des mortifications qu'on vous fait essuyer, le ressentiment triomphe, & ce ressentiment vous dévore parce qu'il est restraint par l'impuissance de se venger : alors tout vous déplaît, rien ne vous console, adieu la paix, le cœur n'est plus capable de la savourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de puérilles minucies ; mais elles deviendroient

très-pésantes si vous y étiez exposée. Une ame qui a des sentimens & qui pense d'une certaine façon ne peut digérer ces chagrins-là. Quelque frivoles qu'ils vous paroissent, ils vous troublent, vous inquiétent, vous affligent, & produisent la nonchalance, la froideur. Or, il est rare que la tiédeur n'enfante pas l'indévotion. En bonne-foi, dites-moi, Marianne, vous qui avez un cœur noble & sincere, si vous pourriez vous accommoder de cette maniere de vivre? Vous sentez-vous assez de force pour vous élever au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chere fille.

Non, chere Amie, lui répondis-je, ma piété à ce que je vois n'est pas assez forte, j'ai besoin de faire bien des réflexions, afin de distinguer, qui de la vertu, ou de l'amour propre me guide.

Vos idées sont sages, Marianne, je pense que vous me connoissez & que votre pénétration m'a dévelopée. Elevée d'une certaine maniere j'ai toujours chéri la vertu, & une noble élévation d'ame m'a toujours, grace au ciel, préservée du désordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terri-

ble. Hélas ! déja j'avois éprouvé son noir venin, ce scélérat d'Abbé, neveu du Baron de Sercour, comme je vous l'ai raconté, m'avoit fait vivement sentir dequoi la calomnie est capable ; cependant je n'éprouvai dans cette occasion qu'une étincelle de sa malignité, vous allez en juger.

Presque consolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais, je commençois à en faire un sacrifice à Dieu, lorsque de cuisans chagrins me replongerent dans un tel anéantissement que le courage m'abandonna absolument.

Une de nos Sœurs qui avoit conçu de la jalousie contre moi à cause de ma charge de sous-Maîtresse des Pensionnaires, informée de mon Histoire, de la cause de ma maladie, & de cette langueur qui ne me quittoit point, exagera tellement ma situation qu'à peine y paroissoit-il de la vraisemblance. On est un peu fiére quand on n'a rien à se reprocher ! Je méprisai ses contes, & mes mépris acheverent de la révolter.

Mon Amant séjourna à Paris environ deux ans, il m'écrivoit tous les jours des Lettres, & venoit me voir une fois

chaque ſemaine. Je jouiſſois alors d'une aſſez grande liberté ; mais cette liberté ne me faiſoit point oublier mon devoir ni ce que je me devois à moi-même. Ma paſſion étoit encore forte, je l'avoue : celle de Durſan ne paroiſſoit point ralentie : cependant les conſeils de mon Amie m'avoient un peu fortifiée contre les ſentimens de ma tendreſſe. Je n'étois point tout-à-fait tranquille, mais je ne ſentois point ce feu ardent qui n'eſt jamais plus à craindre que lorſqu'il eſt concentré. Il eſt vrai que je regrettois quelquefois ſa perte & la précipitation avec laquelle je m'étois ſéparée du monde, ma langueur en étoit une preuve ; je ne lui en faiſois point un myſtere, les ſoupirs & les larmes de cet aimable Cavalier me pénétroient. Il m'attendriſſo-t, il eſt vrai, mais ſon reſpect étoit grand & ma modeſtie ne ſe dérangeoit point. Cependant le croirez-vous, Marianne, on empoiſonna tellement le ſujet de ſes viſites, que je me vis tout-à-coup précipitée dans la plus triſte de toutes les infortunes.

Cette Sœur jalouſe ſurprit quelques Lettres de mon Amant, qui

n'étoient assurément que tendres. Il est vrai qu'une Religieuse ne doit jamais entretenir de pareille commerce, & je sçai que c'étoit une imprudence & une démarche peu convenable ; mais je n'ai jamais crû que cette imprudence & cette fausse démarche méritassent le châtiment qu'on m'infligea.

L'Abbesse déja prévenue contre moi, regarde ces lettres comme une preuve d'un affreux déréglement, & sans nulle autre information, me fait enfermer dans une étroite prison où j'ai resté une année sans pouvoir me justifier ; ma nourriture étoit un peu de pain & d'eau.

Vous devez penser, chere, fille, que ce désastre me terrassa ; j'ignorois les raisons de ma captivité, & cette incertitude causoit mon plus grand supplice ; ma conscience ne me reprochoit point de faute capitale, ni contre mon devoir ni contre mon honneur ; je ne pensois donc pas mériter une pénitence si sévere.

Personne ne m'approchoit, j'étois en opprobre à toute la Communauté ; une Sœur-Converse qui m'apportoit ma nourriture me regardoit avec mépris, jamais

elle ne répondoit à mes questions que par d'ameres reproches. Jugez, chere Amie, de mon état ; une dure & rude captivité, ma réputation flétrie, un amour encore mal éteint qui me rongeoit l'ame, des vœux qui m'asservissoient à vivre toujours dans l'oppression & dans la gêne : ne sont-ce pas-là de cuisans déplaisirs ? Où trouverez-vous un cœur assez noble, une ame assez dégagée de la maticre qui soutienne avec une fermé constance de tels revers ? Ah ! Marianne, vos chagrins approchent-ils de ces malheurs-là ? Non ma chere fille, il s'en faut de beaucoup. Qu'en pensez-vous, Marianne ? Mais je finis, vous me paroissez trop attendrie ! mon récit vous touche ! hé bien il me reste peu de choses à vous dire.

Heureusement pour moi, l'Abbesse qui ne m'aimoit pas, mourut le onziéme mois de ma captivité. La Religieuse jalouse qui m'avoit rendu de si mauvais services auprès d'elle, tomba aussi malade, & fut sur le point de mourir. Touchée de repentir, elle avoua qu'elle m'avoit trop noircie & demanda pardon à toute la Communauté de son indigne pro-

cédé à mon égard. La nouvelle Abbesse moins prévenue que la précédente, me fit sortir de prison : elle me trouva dans un état qui lui arracha des larmes : de sorte qu'elle ne négligea rien pour me consoler & pour réparer mon honneur flétri.

Quoiqu'il y ait plus de quinze ans que ce désastre me soit arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie. Une certaine horreur s'est emparée de mon ame ; & c'est la raison qui m'a portée à être presque toujours seule. Vous avez sçû, belle Marianne, trouver le secret de m'attacher ; mais ce n'est qu'après bien des réflexions que je me suis livrée à vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chere Amie, profitez-en pour sonder votre cœur ; ne vous engagez à la vie religieuse qu'après un serieux examen, puisque c'est d'une bonne vocation que dépend la félicité de cette vie & de l'autre. Tâchez d'abord de calmer votre chagrin ; la vie est sujette à tant de contre-tems que vous devez regarder la perte d'un Amant comme la moindre de toutes les afflictions : c'est ainsi qu'elle finit son Histoire.

Je vous dirai, Madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable Religieuſe, je dis aimable, ce n'eſt pas encore lui rendre juſtice; car, outre mille qualités reſpectables, elle avoit beaucoup de piété & de Religion. Dès ce moment, je penſe vous l'avoir déja dit, le Cloître me parut un azile mal aſſuré pour mon repos: mes penſées ſur une ſemblable retraite changerent tout-à-fait, & j'entrevis aſſez que c'étoit moins la piété, qu'un amour propre bleſſé qui avoit produït dans mon cœur le goût de la vie religieuſe. Or, dis-je en moi-même, une vocation de cette eſpéce eſt plus propre à m'attirer la colere de Dieu que ſon amour. Auſſi n'y penſai-je plus dans la ſuite.

A peine la Religieuſe, mon Amie, eut-elle fini ſes Avantures qu'on vint m'avertir que Madame de Miran m'attendoit au Parloir. Je m'y transportai avec vîteſſe & criai de toutes mes forces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles, Ah! bon jour, ma chere mere, hé, comment vous portez-vous? Bon jour, chere fille, me répondit-elle, cela va-t-il mieux qu'hier? Sais-tu bien que j'ai penſé

mourir cette nuit du chagrin, que tu m'as causé. Alors me voyant à découvert, Hé mais ! ton visage me paroît tout-à-fait bien. Hé bon Dieu ! tu ris, Qu'est-ce que cela signifie, petite fille ? Vraiment, tu me combles de joie. S'est-il donc passé quelque chose de nouveau ? Il le faut bien ; car je te trouve gaie & presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris par Mademoiselle Warthon des nouvelles de mon fils ? Est-il venu te voir ? Sais-tu ce qui se passa hier chez Madame de Kilnare ? Pendant ce récit, je raisonnois en moi-même, *mon fils*, répétois-je tous bas, *est-il venu te voir ? Sais-tu ce qui s'est passé hier chez Madame de Kilnare ?* Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle : mais il falut cesser mon petit Dialogue intérieur pour répondre.

Hé ! non, ma chere mere, répondis-je avec vivacité, je ne sais rien ; je ne vois plus cette Demoiselle. Tu fais sagement, Marianne, je loue ta fierté. Hé bien, tu en apprendras tantôt des nouvelles chez Madame Dorsin ; elle veut absolument que tu viennes avec moi dîner chez elle. Va t'habiller promptement ; en attendant je dirai un mot à l'Abesse,

avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, Madame, me regardoit; mais elle ne m'en parla que lorsque nous fûmes en carosse. Vous dev-z penser que je ne restai pas long-tems à ma toilette, pour ne pas faire attendre ma mere; ce fut moi qui l'attendis & cela étoit dans l'ordre.

Nous voilà parties, non pas sans soupirer : je n'avois trouvé personne avec ma mere, & la personne qui s'y trouvoit ordinairement me fuyoit au lieu de m'attendre : en un mot, Monsieur de Valville ne paroissoit plus, cette pensée-là me fit rêver.

Ma fille, tu est bien rêveuse, me dit ma chere mere, j'en devine la raison; tranquilise-toi, ajouta-t-elle, la patience vient à bout de tout. Sçais-tu, petite fille, que je viens de m'entretenir de toi avec l'Abbesse? Non, ma chere mere. Hé bien c'étoit pour te retirer de ce Couvent, tu n'y retourneras plus; tu demeureras avec moi; c'est une chose résolue; tout est terminé avec cette Dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dès que ma mere eut prononcé ces dernieres paroles, je me jettai à son cou, mal-

gré le mouvement de la voiture. Ah! m'écriai-je, en fondant en larmes, eſt-il bien poſſible, ma chere Mere? Quel raviſſement pour moi! comment puis-je reconnoître tant de bontés? Vous allez me faire mourir de joie. Silence, petite fille, calme tes tranſports; n'en dis rien à perſonne. Mais raconte-moi ce qui a diminué ta triſteſſe depuis hier, car je te trouve très-tranquille. Je lui fis alors un détail ſuccint de l'Hiſtoire de la Religieuſe que j'aimois. En vérité, voilà une aimable perſonne, dit Madame de Miran, je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir ſçû trouver le moyen de te conſoler. En achevant ces mots nous arrivâmes chez Madame Dorſin où il y avoit une nombreuſe compagnie, dans laquelle je diſtinguai l'Officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de mois le perſonnage le plus galant pendant tout le tems que nous fûmes chez cette Dame.

Dès que Madame Dorſin m'eut apperçue, elle vint m'embraſſer. Bon jour, Marianne, me dit-elle. Hé, comment avez-vous paſſé la nuit? Aſſez mal, Madame, répondis-je; mais je ſuis beaucoup

coup mieux présentement. Il me le paroît ainsi, tant mieux, j'en suis ravie ; alors me tirant dans l'embrazure d'une croisée ; votre mere, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris ? Non, Madame, non. Hé bien ! ce soir nous souperons ensemble chez elle ; nous serons seules & nous parlerons de vos affaires.

Alors on vint avertir que le dîner étoit servi. Ma mélancolie se dissipa pendant le repas ; la conversation fut relevée par des discours si nobles, que je fis trêve avec tous mes déplaisirs. Je parlai peu ; mais le peu que je dis fut écouté & applaudi ; le Gentilhomme, je veux dire l'Officier en question qui s'étoit placé à ma gauche, eut pour moi des attentions infinies ; j'avouerai même que ces attentions-là ne me déplurent point. Il brilla infiniment dans les entretiens que l'on eut sur divers sujets : je sentois que mon petit cœur l'applaudissoit, & lui disoit, oh ! Monsieur, vous avez bien de l'esprit. Ma vanité, hé oüi, Madame, ma vanité en fut flatté, mon amour propre y prit garde & s'en félicita. Quoi Marianne pensois-je, cette petite fille si méprisa-

ble, avoit captivé un homme si rempli de mérite ! Un homme de qualité, riche, bien-fait ! Oui, Posséder toute l'estime & la bienveillance de cet homme-là ; n'est-ce pas une victoire bien complette, un triomphe tout-à-fait glorieux ? Que dois-je donc espérer dans la suite ? mes chagrins ; oh ! oui, mes chagrins se dissiperont, & j'envisage un bonheur parfait.

Ce foible raisonnement, tout puérile qu'il étoit, me fit impression ; que dis-je, impression, ce n'est pas assez : il me mena fort loin & je me trouvai dans un moment si favorable pour lui, que si Madame de Miran ma mere m'avoit dit alors, optez, ma fille, entre mon fils & ce galant homme, je crois, en bonne-foi, oui, je suis presque certaine que j'aurois imité Monsieur de Valville en devenant infidelle. Jugez après cela, Madame, si l'on peut compter sur soi & assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il est vrai que ma bonne volonté intérieure s'en tint-là, de sorte que mon admiration pour l'Officier s'étant aussi évanouie, mes idées se renou-

vellerent tout-à-coup pour Monsieur de Valville, & ces idées-là me causerent encore bien des chagrins.

Le soir nous allâmes chez ma Mere, qui, en présence de Madame Dorsin me mit en possession du riche appartement qu'elle m'avoit montré & dont je vous ai parlé; jugez de mon excessive joie? Son portrait y étoit encore, autre redoublement de plaisir. Mais finissons tous mes transports. Parlons de Monsieur de Valville & de sa nouvelle Maîtresse. C'est Madame Dorsin que vous allez entendre, écoutez-là, s'il vous plaît, elle me vaut bien; oui assurément, elle ne vous ennuira pas, je vous le promets; hé bien, elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement; il vous souvient, sans doute de la commission que Madame de Miran me donna hier, après que le Laquais eut apporté la Lettre à Mademoiselle Warthon. Hé! oui, Madame, répondis-je; cette Avanture-là n'échapera pas si-tôt à ma mémoire; elle a pensé me causer la mort. Je me trouvai, après que vous m'eûtes quittée, dans un anéantissement si cruel,

que toutes les facultés de mon ame en furent suspendues pendant un espace de tems assez considérable, & sans les consolations de la Religieuse mon Amie, je ne sçai comment ma défaillance auroit tourné ; cela est bien vrai, Madame, jamais personne n'a été si triste.

On le seroit à moins, reprit-elle ; chere Marianne, vous me fîtes compassion, oui, grande pitié, j'en fus touchée jusqu'aux sanglots. Hé bien ! continua-t-elle, je me rendis chez Madame de Kilnare à l'heure que je crus la plus favorable pour y rencontrer ce couple amoureux. J'entrai sans me faire annoncer & je fus introduite dans la salle, où je trouvai Monsieur de Valville aux pieds de votre Rivale. Ma présence imprévue les déconcerta & leur causa un dérangement extrême. A peine Monsieur de Valville eut-il la force de se lever de sa posture galante, il me salua avec une phisionomie si renversée, que je fus touchée moi-même de son état. Ah ! Monsieur, lui dis-je, vraiment je suis bien mortifiée de vous distraire ; votre atti-

tude auprès de Mademoiselle étoit trop modeste pour vous déranger: mon Dieu, que je suis fâchée; mais, oui, fâchée! Que de douceurs de moins votre Maîtresse va perdre par ce contre-tems. Oh! je m'imagine qu'elle ne me le pardonnera jamais.

Hé! Madame, répondit la petite personne en colere, que signifie toutes ces railleries? Qu'avez-vous donc tant vû qui vous scandalise? Je crois que si vous étiez en ma place, vous en auriez souffert bien davantage; mon honneur est-il offensé parce que vous avez vû Monsieur à mes genoux?

Tout beau, Mademoiselle, repartis-je, que votre dépit ne vous fasse pas oublier la bienséance & le respect que vous me devez? Je dis respect, Mademoiselle; ce n'est point exagérer: ma naissance, mon rang & mon âge l'exigent assurément de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous persuadez que tout vous est permis, & cette persuasion-là vous fait mal juger des autres.

Je ne m'étonne aucunement de votre insolente apostrophe, poursuivis-je; quand

une personne se sent coupable de dissimulation & d'hypocrisie, outre qu'elle donne de furieux soupçons contre sa sagesse & sa vertu, c'est qu'elle croit que tout le monde lui ressemble.

Hé! que voulez-vous dire, Madame, s'écria-t-elle, comme une furieuse? Est, ce que j'en ai imposé à quelqu'un? Monsieur de Valville m'aime, il dit qu'il veut m'épouser, je le crois, & puis voilà tout. Est-ce être hypocrite que de supplanter une petite fille inconnue qui n'a ni bien ni naissance?

Tout doux, dis-je, ma belle Demoiselle, vous vous oubliez excessivement. Cette petite fille, que vous dites être sans bien & sans naissance, vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite fille (puisqu'il vous plaît de la traiter ainsi?) Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien à son sujet? Ah! que dis-je? Je me trompe. Hé bien, Mademoiselle, vous êtes la plus sincere du monde; l'étalage de fierté & de noblesse d'ame que vous ayez fait à Madame de Miran, en sa présence, est bien fondé: non, ce n'est point

une fourberie ni un jeu pour dupper cette vertueuse Dame. Il est vrai, je me souviens que vous la priâtes seulement de défendre à son fils d'aller vous voir au Couvent; mais vous ne promîtes pas de ne point lui donner de rendez-vous chez Madame de Kilnare. Qu'appellez-vous vous donc, rendez-vous, répondit-elle, avec un désespoir qui étoit peint sur son visage, & cela sans ajouter le nom de Madame? Suis-je capable de pareilles démarches? Une fille de ma façon agit-elle de cette maniere-là? N'est-ce pas vouloir de gayté de cœur empoisonner mes actions, que de me supposer une semblable conduite?

Hé mais! répondis-je, ma fille, j'empoisonne votre conduite; je crois que vous rêvez: une Lettre que vous avez reçue hier matin de Monsieur, ne vous a-t-elle pas inspiré de venir dîner ici? Ne sçaviez-vous pas que Monsieur s'y trouveroit? J'étois alors au Parloir avec Madame de Miran & Mademoiselle Marianne, nous entendimes tout, oseriez-vous nier ce fait? cependant vous vous oubliez assez pour me traiter

de calomniatrice : en vérité, vous n'y songez pas. Alors, voyant que les larmes la suffoquoient, je crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pousser la conversation plus loin ; je la voyois rendue & mortifiée au possible. Valville étoit dans un désordre inconcevable ; il ouvroit à chaque moment la bouche & ne disoit rien. A la fin il articula quelques paroles sans ordre. Mais, mon Dieu, Madame, cela n'est pas ; & puis après, quel mal y a-t-il ? ensuite, non, jamais cela n'a été & autres semblables propos.

Madame de Kilnare entra dans ce moment : la défaite de ces deux personnes la jetta dans une surprise étonnante. Hé, bon Dieu ! Madame, qu'est-ce que tout ceci ? Il me semble que votre présence cause à Monsieur & à Mademoiselle un furieux embarras. Hé ! pourquoi donc ? Dites-m'en je vous supplie la raison. Ce n'est rien. Madame, lui dis-je, ce petit contre-tems ne gâtera point les affaires. Monsieur de Valville est devenu amoureux de cette Demoiselle, contre la volonté de sa Mere, qui par pure complaisance pour lui, avoit consenti,

après

après bien des persécutions, à son mariage avec une très-aimable personne, que Madame de Miran aime actuellement avec l'affection la plus tendre, à cause de sa vertu & de son mérite. L'Hymen se devoit conclure dans fort peu de tems. Tout étoit arrêté & terminé. Mais ce violent Amour s'est éteint tout-à-coup, depuis environ huit jours, ou pour mieux dire, s'est transplanté chez Mademoiselle, qui quoique très-amie de cette fille la trompe & la trahit. Pendant qu'elle promet & jure devant elle & Madame de Miran qu'elle ne verra plus Monsieur; qu'elle prie cette Dame de défendre à son fils de ne lui plus rendre de visite, elle donne dès le lendemain à cet Amant un rendez-vous dans votre Maison. En un mot, Marianne, je la mis au fait des intrigues & du procédé de cette petite personne.

Madame de Kilnare qui a du mérite & de la vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi; son visage s'enflâma tout-à-coup; ses yeux parurent dans un instant tout en feu. Mademoiselle Warthon, dit-elle, vous en agissez bien mal avec moi & encore plus avec vous-même,

Non assurément, je ne me serois jamais attendue à un pareil écart; je vous croiois sage, prudente & remplie de sentimens; vous m'avez furieusement trompée. Ainsi, Mademoiselle, je vous prie une fois pour toutes, de ne plus choisir ma maison pour cacher vos intrigues, & jouer des personnes d'honneur & de la premiere distinction. Je veux bien croire, que vous êtes plus imprudente que maline; mais comme vos démarches sont tout-à-fait indignes d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre Mere. Qu'on mette, s'écria-t-elle tout de suite, les chevaux au carrosse pour conduire Mademoiselle dans son Couvent. Ensuite s'adressant à M. de Valville qui gardoit un morne silence & paroissoit comme enseveli dans une noire tristesse; Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon, que je m'étonne qu'un jeune homme aussi rangé qu'on dit que vous êtes, qui avez le bonheur de posséder la plus estimable de toutes les Meres, ayez si peu de reconnoissance pour elle, & que vous puissiez lui causer de tels chagrins. Je vous supplie de ne plus l'outrager par vos furtives amours; j'ai de la considération

pour vous ; mais infiniment pour Madame de Miran ; elle auroit lieu de me vouloir du mal, & je pense qu'elle auroit raison, si je tolerois votre désobéissance, en fournissant ma maison pour entretenir une passion, qui n'est point de son goût.

Monsieur de Valville nous salua aussitôt assez froidement & sortit comme un homme tout-à-fait anéanti. J'ai appris une heure après, qu'il étoit retourné à Versailles, d'où il ne reviendra de longtems, il y a du moins toute apparence. Madame de Miran que j'informai hier au soir du détail de ma visite, se détermina à vous tirer du Couvent pour vous prendre chez elle. Vous devez croire, Marianne, que je fus ravie de cette généreuse résolution & que je l'appuyai de tout mon pouvoir. Ainsi, vous resterez ici présentement, nous nous verrons souvent & j'espere que tout ceci tournera en bien ; oui, j'en suis presque certaine, consolez-vous donc entiérement. Si votre Rivale vous causa hier une excessive douleur, elle l'à payée cherement. Vous êtes bien vengée.

Que trop, Madame, répondis-je en pleurant. Hé! petite fille, dit Madame de Miran, comme en colere, que signifient donc encore ces larmes? Ah! ma chere Mere, m'écriai-je, en me laissant tomber à ses genoux, je ressens tout le contre-coup des chagrins que cette Avanture à causés à Monsieur de Valville; c'est à cause de moi qu'il a essuyés ces chagrins-là; oui, pour moi qui n'en vaux pas la peine. Qui suis-je, ma Mere? Hé, oui, qui suis-je, pour lui attirer tous ces déplaisirs? Il sçait que Madame Dorsin a de la bonté pour moi; en un mot, qu'elle m'aime, il concevra aisément que sa visite chez Madame de Kilnare n'a été préméditée que pour me venger. Il sera outré contre moi de ce que je suis le mobile de pareilles avanies. C'est pour cette petite fille, dira-t-il, pour cette inconnue qui n'a ni biens ni parens & qui ne subsiste que par les bienfaits de ma famille. Qu'arrivera-t-il de-là, ma chere Mere? Le voici, l'amour violent qu'il a eu pour moi se changera dans une haine implacable; car, ma chere Mere, quand une fois un cœur

passe de la tendresse à l'indifférence, il est rare que cette indifférence-là n'aille pas au mépris & du mépris à la haine; sur-tout si l'objet autrefois aimé, fait paroître du ressentiment & travaille à se venger. Mais ce n'est pas-là tout, ma Mere, il y a encore autre chose que je prévois qui me perce le cœur; ayez la bonté de m'écouter.

Monsieur de Valville est votre fils; la nature ne perd jamais rien de ses droits; elle parlera toujours en sa faveur, lorsque votre ressentiment sera passé. Je ne suis qu'une infortunée qui ne vous tient à rien, qui ne subsiste que par votre charité; je dis bien vrai, ma Mere. Quand donc Monsieur de Valville reviendra vers vous, que votre colere à son égard sera ralentie, pourrez-vous, ma Mere, lui refuser un pardon qu'il viendra implorer à vos génoux? C'est mon fils, direz-vous, je ne puis sans cruauté le traiter autrement. Je vous connois, ma chere Mere, vous avez le cœur trop tendre & trop bon pour n'être pas attendrie par ses soumissions. Oui, ces soumissions-là lui rendront votre affection,

j'en suis assurée. Alors, que deviendrai-je? Ah! je perdrai ma chere Mere pour toujours; car Monsieur votre fils se vengera assurément de Marianne, & cette vengeance, à quoi se réduira-t-elle? Ah! ma chere Mere, je ne puis y penser sans frémir; à me retirer votre amitié. Vous ne pourrez résister à ses prieres, & ces prieres tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'est infidele, je l'avoue; mais croira-t-il que cette infidélité doive me faire révolter contre lui? Non, ma Mere, il se persuade que je ne dois point sortir des bornes que la raison me prescrit; & que cette raison m'obligeoit à ne point porter mes vûes à un Hymen si supérieur à mon état; que je devois enfin tolérer sa tendresse & ne point me plaindre de son inconstance. Je l'ai aimée, il est vrai, dira-t-il, c'étoit un honneur infini pour elle; je ne l'aime plus, elle doit se rabaisser à sa premiere condition, & ne point murmurer de mon changement.

Ah! ma chere fille, répond Madame de Miran, en s'essuyant les yeux qu'elle avoit tout mouillés de larmes, peux-tu

avoir de pareilles idées de ta Mere ? Non, non ; ma fille, ne crains rien sur cet article-là. Je te promets, oui, je te jure que tu seras toujours ma fille pendant toute ma vie.

J'avoue, dit alors Madame Dorsin, que cet enfant me charme & m'afflige ; je ne puis la blâmer, il y a beaucoup de raison & de jugement dans ces idées là. Je vous crois, Madame, ajouta-t-elle, en s'adressant à ma Mere, incapable d'une telle foiblesse ; votre vertu, votre sincérité ne me permettent point d'en douter ; cependant je ne répondrois point de toute autre, en pareil cas. Oui, consolez-vous, Marianne, vous avez une Mere à l'épreuve de cette inconstance ; en tout cas vous serez alors ma fille, je vous l'ai promis, & je vous tiendrai parole. Mais je crains bien que vous ne soyez jamais ma fille, pendant la vie de Madame, elle vous aime trop pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, Madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain ; vous m'avez priée de vous accompagner pour aller au Couvent chercher les hardes de

Marianne ; sera-ce le matin ? Oui, répond ma mere, nous dînerons ensuite ici toutes trois.

Madame Dorsin étant partie, ma mere eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit donné ; je lui sautai au cou de ravissement, en lui souhaitant le bon soir. Elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse dans le sien. Je dormis peu cette nuit, je n'étois ni triste, ni gaye ; le chagrin qu'avoit essuyé Valville ne m'inquiéta point du tout. J'avois donné des preuves de ma générosité à son égard ; cette seule idée me fit quelque plaisir, je crois même que sa petite catastrophe me causa un moment de joie ; car j'étois fille, & une fille se réjouit volontiers quand on venge son cœur méprisé.

Environ les dix heures du matin, Madame Dorsin arriva & nous partîmes aussi-tôt pour le Couvent. Je laissai ma mere & cette Dame avec l'Abbesse, pour aller dans ma chambre arranger mes petits effets. A peine y entrois-je, que la Religieuse mon Amie, vint m'y trouver. Hé ! bon jour, chere fille, est-

il donc vrai, me dit-elle les larmes aux yeux, que vous nous quittez? mon Dieu, que j'en suis triste! Que vais-je devenir? Vous étiez toute ma consolation; rien ne me plaisoit ici que votre compagnie & j'en serai privée pour toujours.

Non, ma Révérende Mere, lui répondis-je en l'embrassant avec tendresse; non, je n'oublirai de ma vie les marques sinceres que vous m'avez données de votre amitié; je viendrai vous voir souvent, je tâcherai de soulager vos ennuis par des soins assidus, & qui ne finiront qu'avec mes jours. Mais, chere Amie, je n'ai qu'une heure à rester ici, ma Mere & Madame Dorsin m'attendent. Hé bien, dit-elle avec vivacité, vos promesses me consolent, je vais vous aider; fermons votre porte & ne repondez à personne; j'ai quelque chose à vous communiquer, pendant que nous nous occuperons à plier vos hardes; & ce quelque chose-là vous fera peut-être plaisir,

Sçavez-vous, continua-t-elle où la Warthon alla avant-hier? Hé! oui, je le sçai, répondis-je, pourquoi me faites-

vous cette question? C'est, reprit-elle, que je suis instruite, que dans quatre jours elle doit partir pour l'Angleterre avec un jeune Cavalier qui lui a promis de l'épouser. Une de nos Meres qui est sa confidente, l'a assuré à la Sœur Converse qui vous servoit. Frappée de cette nouvelle, j'avois d'abord pensé que c'étoit Monsieur de Valville; mais après de plus mûres réflexions, j'ai jugé que ne l'ayant point vû depuis la scéne qui s'étoit passée chez Madame de Miran, il n'étoit point ce Cavalier-là; d'autant plus qu'elle protesta hier, qu'elle n'avoit aucun penchant pour lui; que son infidélité à votre égard l'avoit trop touchée, pour pouvoir la résoudre à s'unir à lui par l'Hymen.

Ah! chere Amie, elle vous trompe, m'écriai-je, en me laissant tomber sur une chaise; c'est une hypocrite. Ici mes larmes me couperent la voix; je fus si saisie qu'à peine pouvois-je respirer. Cette bonne Amie m'ayant secourue, je me sentis un peu soulagée; c'est lui-même, continuai-je, cela n'est que trop vrai, me voilà enfin au comble de l'infortu-

ne, & tout de ſuite, je lui raconte ce qui s'étoit paſſé chez Madame de Kilnare.

Ma chere fille, me dit-elle, ne perdez point courage; c'eſt ici qu'on doit frapper le dernier coup, mais il faut vous poſſéder. Ne faites rien paroître de ce que je viens de vous dire, dans la crainte que cette fille ruſée n'en ait quelque vent. Avertiſſez au plûtôt Madame de Miran du deſſein de ſon fils; elle a du crédit à la Cour; elle peut aiſément rompre ce projet.

Ah! mon Dieu, répondis-je, je me trouve aux abois, je ne puis plus me ſoutenir; enfin que vous dirais-je, Madame! cette tendre Amie à force de remontrances ranima mon courage & mon amour. Dès que mon bagage fut préparé, je vas prendre congé de l'Abbeſſe qui étoit avec ma mere & Madame Dorſin; j'étois accompagnée de la Religieuſe qui ne voulut point me quitter crainte d'accident. Mon viſage parut ſi dérangé à ces Dames qu'elles ſe douterent que j'avois encore reçu quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu ; ma fille, dit Madame de Miran, avec une eſpéce d'inquiétude qui témoignoit ſa tendreſſe pour moi ? Rien, ma Mere, répondi-je ; mais ce rien ma mere, fut prononcé ſi triſtement qu'elle ſe douta preſque de l'Avanture ; je dis preſque, parce quelle ne ſe ſeroit jamais imaginée qne ſon fils eût oſé paſſer en Angleterre, ſans une permiſſion du Roi ; je dis encore preſque, car elle devina que Monſieur de Valville avoit formé le deſſein d'enlever cette perſonne.

Je pris donc congé des Religieuſes & cet adieu-là fut très-triſte ; c'étoit ma ſituation ; vous vous en doutez ſûrement, Madame, votre doute eſt très-vrai. Nous montons en caroſſe, alors mes ſoupirs & mes pleurs qui avoient été contraintes prirent un libre cours ; il n'y eut plus moyen de diſſimuler ; il falut décharger mon cœur dans le ſein de ma chere mere.

Mon récit ne la troubla pas d'abord ; cependant je m'apperçus un moment après qu'il avoit fait une triſte impreſſion ſur elle : arrivées à l'Hôtel, ſes larmes me firent juger que l'égarement de

ſon fils lui tenoit fort au cœur; mais revenue un peu à elle-même par mes careſſes & les conſeils de Madame Dorſin, elle ſe détermina à prier cette Dame de partir le même jour pour Verſailles, afin d'avertir le Roi du deſſein de Monſieur de Valville, de ſorte que vingt-quatre heures après il fut arrêté & conduit à la Baſtille.

Comme cette affaire fut tenuë fort ſecrette, elle ne tranſpira point juſqu'à Mademoiſelle Warthon, Enfin le jour marqué pour ſon départ, elle plia bagage & ſortit du Couvent, dans le deſſein de n'y plus revenir, croyant paſſer à Londres avec Monſieur de Valville; mais elle ſe trompa, il falut revenir au Monaſtere très-triſte & très confuſe, n'ayant eu aucune nouvelle de ſon Amant. Le ſilence de ce Cavalier l'inquieta ſi fort qu'elle tomba dans une eſpece de délire qui penſa lui coûter la vie; c'eſt ce que j'apris par une lettre de ma bonne Amie la Religieuſe qui me prioit très-fort d'aller la voir; mais d'autres ſoins m'occupoient trop. M. de Valville en priſon, enſuite dangereuſement malade; voilà

des afflictions trop ameres pour avoir la liberte de penser à autre chose. En effet, à peine eut-il été trois jours à la Bastille que sa maladie commença : déja ses forces épuisées par plusieurs contre-tems facheux ne purent résister à ce dernier malheur ; nous apprîmes qu'il étoit en danger, presqu'aussi-tôt que son incommodité.

Je crois, Madame, que vous serez bien--aise de sçavoir ce qui m'occupa pendans ces trois jours, car ces trois jours-là sont remarquables, vous allez en convenir.

Deux affaires importantes, oui, deux grandes affaires remplirent tout mon cœur ; premierement la prison de Monsieur de Valville, & c'étoit-là la plus essentielle, ou plutôt la seule qui dirigeât tous mes mouvemens ; secondement la visite de l'Officier qui m'avoit proposé de l'épouser : les huit jours étoient écoulés, il désiroit une réponse décisive, & il ne l'eut point cependant cette réponse. La premiere affaire m'affligeoit infiniment, la seconde ne me fit aucun plaisir, parce que j'étois incapable d'en prendre.

Quand Madame Dorsin à son retour de Versailles vint apprendre à ma mere & à moi que Monsieur de Valville avoit été conduit à la Bastille par Ordre du Roi, je fus si saisie que je tombai de ma chaise sur le parquet. Après un évanouissement de six heures, je ne sentis plus rien, ni bien, ni mal, ni joie ni douleur, quoiqu'en tombant je m'eusse fait une contusion à la tête assez considérable. Pour ne pas vous ennuyer, je vous dirai que je me trouvai dans le même état que je vous ai dépeint, après la Lettre que le Laquais de Monsieur de Valville apporta à Mademoiselle Warthon, vous en souvient-il ? je pense que oui, avec cette différence que l'anéantissement dont je parle ici fut plus long, car il fut de deux fois vingt-quatre heures: les larmes de ma chere mere, celles de Madame Dorsin ne me toucherent point, ni leurs consolations non plus ; j'étois insensible à tout, il m'en est resté une langueur pendant plus de cinq ans.

Après ces deux jours & ces deux nuits là, je commençai à me lever & à prendre des forces ; ma chere mere ne

me quitta pas d'un instant; Madame Dorsin restoit tous le jour avec nous. Pendant que j'étois dans le plus fort de cette crise, l'Officier qui avoit été au Couvent me chercher, arrive chez Madame de Miran : c'étoit prendre mal son tems, mais il ignoroit absolument tout ce qui s'étoit passé. Il fut touché de mon état & même très-touché ; ses larmes me le disoient. Vous devez penser qu'il étoit trop poli, pour parler du sujet qui l'amenoit & vous penserez comme il faut de ce galant homme; au contraire, dès qu'il apprit la prison de Monsieur de Valville & les raisons qui l'avoient occasionnée, il prit fortement son parti, sans néanmoins blâmer la conduite de ma chere mere ; il raisonna en homme sage & prudent ; il fit convenir Madame de Miran, qu'il n'étoit point à propos de laisser son fils dans cet endroit ; il s'offrit encore d'aller lui parler afin de lui adoucir la dureté de cette Avanture & lui faire entendre raison.

Si mon anéantissement eût été moins fort, j'aurois été extasiée de cette maniere d'agir si noble & si cordiale ; mais

je

je n'y fis aucune attention, & ce manque d'attention le surprit infiniment, Il crut comme il me l'à avoué par la suite, que je ne prenois plus de part à ce qui touchoit Monsieur de Valville : il avoit tort, & très-tort de me soupçonner d'une semblable indifférence; il ne me développoit pas ; mais quelques jours après il changea bien de pensées, ou pour mieux dire, je réparai bien cette faute là, en lui faisant en même-tems sentir toute l'estime que sa façon d'agir m'avoit inspirée.

Comme cet aimable Ami, oh ! oui, Ami, il n'en fut jamais de pareil, cela est très-vrai, Madame, aussi ne lui donnerai-je plus d'autre nom. Je dis donc que cet aimable Ami s'étant offert de rendre une visite à M. de Valville, il ne la differa pas d'un instant. Il court à la Bastille, dès que Madame de Miran lui eut témoigné que cela lui faisoit plaisir ; il voit son cher fils qu'il trouva incommodé & très-raisonnable ; il me dit même qu'il avoit demandé de mes nouvelles avec assez de vivacité ; ce qui m'auroit fait un plaisir infini, si j'eusse été

ſuſceptible de quelques ſentimens. Cependant, une heure après j'y fis réflexion, car je commençois à revenir à moi-même; mais cette réflexion-là diminua ma joie; la nouvelle de ſon incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchiſſois encore à cela, mon Ami l'Officier entre, & me trouvant beaucoup mieux, il me dit, ah ! je vois bien, Mademoiſelle, que je n'ai rien à eſpérer; Monſieur de Valville reconnoît déja ſa faute, je m'en ſuis apperçu; oui, je vous perds, Belle Marianne, & je perds un tréſor ineſtimable.

Vous vous trompez, Monſieur, répondis-je, ce n'eſt plus la tendreſſe qui a fait parler Monſieur de Valville, lorſqu'il vous a demandé de mes nouvelles; c'eſt la haine; car il doit ſe perſuader que je ſuis la cauſe de tous ſes chagrins; cela n'eſt pas vrai, du moins de mon conſentement; mais il le croit & il a quelque raiſon, car toutes les apparences ſont contre moi. Cette haine-là eſt juſte, je ne puis la blâmer; je ſuis très-diſpoſée à me ſoumettre à tout ſon reſſentiment; je le mérite, parce que j'ai été aſſez té-

méraire de toucher son cœur, & il ne m'appartenoit pas de le captiver à ce point-là.

Pour vous, Monsieur, vous me faites un honneur infini ; votre généreux procédé à mon égard m'a pénétrée de la plus vive reconnoissance, & cette reconnoissance durera autant que ma vie ; elle pourra même faire bien des progrès sur mon ame ; la situation où je me trouve ne me permet pas de pousser plus loin mes idées. L'accablement extrême où vous me voyez, la maladie de Monsieur de Valville, la tristesse de ma chere mere, voilà bien des contre-tems à digérer ; mes forces sont épuisées. Que deviendrai-je ! Je n'en sçai rien. Vous m'aviez donné huit jours pour me déterminer ; mais ces huit jours-là ont été remplis de tant de fâcheux incidens, qu'il m'a été tout-à-fait impossible de réfléchir. Je dis vrai, Monsieur ; ainsi, ayez donc la bonté d'attendre que je sois plus tranquille & en état d'opter sur ce que vous m'avez fait la grace de me proposer.

Vous me ravissez, Mademoiselle, reprit-il ; plus je vous connois, plus je vous

respecte : je pourrois même me servir ici de termes plus énergiques, pour vous exprimer la situation où vous avez mis mon ame ; mais cela feroit ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous ferez toujours la maîtresse d'accepter mes offres quand vous le jugerez à propos ; ces offres-là sont si peu de choses pour vous, que j'attendrai autant de tems qu'il vous plaira ; & tout de suite, je vous demande seulement une grace, Mademoiselle, & cette grace est de m'accorder quelque fois l'honneur de vous voir & de jouir du plaisir de votre conversation.

Ah ! Monsieur, répondis-je toute émue, vous me ferez toujours un honneur & un plaisir infini ; je ne puis que profiter ; oui, je le repete, & beaucoup profiter dans la compagnie d'une personne de votre mérite. Mais, Monsieur, il se fait tard, je vous retiens ; ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de M. de Valville, car cette maladie m'inquiéte furieusement.

Ce galant homme prit aussi-tôt congé de moi : il revint le lendemain tout

effrayé nous dire, que Monſieur de Valville étoit griévement malade. Autre redoublement de douleur pour moi.

Ah ! ma chere mere, dis-je alors, en me jettant aux pieds de Madame de Miran, laiſſerez-vous mourir votre fils dans ce funeſte lieu ? De grace, faites ceſſer au plutôt ſa captivité. Monſieur, m'écriai-je, comme une perſonne qui va expirer, aidez-moi à fléchir ma mere ; mais il ne fallut pas faire de grands efforts : Madame de Miran étoit trop attendrie pour reſiſter davantage à mes prieres. Elle ſe diſpoſa preſque auſſi-tôt à aller le ſecourir. Madame Dorſin arriva dans ce moment, notre Ami n'eut garde de nous quitter ; de ſorte que nous partîmes tous les quatre pour la Baſtille.

Pendant le chemin je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit ſi extraordinairement, que j'avois de la peine à reſpirer. La crainte, le plaiſir, la douleur l'agitoient tour à tour violemment. Ah ! diſois-je en moi-même, Monſieur de Valville pourra-t-il ſupporter ma préſence ſans colere ? Quelle poſture tiendrai-je devant lui ? Je ſuis le

sujet de toutes ses peines, pourra-t-il m'envisager sans effroi? Mon Dieu, que je suis à plaindre! Ensuite de plus doux mouvemens succédoient à ceux-là. Peut-être aussi, continuai-je, me rendra t-il plus de justice. Il connoît la bonté de mon cœur; je lui en ai donné des preuves un nombre de fois, ces preuves-là pourront le calmer. Mais quelle attitude dois-je prendre en sa présence? Il me sera impossible de contraindre ma douleur, de ne pas lui laisser entrevoir le feu violent qui me dévore, malgré son infidélité. Que sçai-je enfin ce qui va arriver!

Ces pensées-là me tourmentoient cruellement, j'eus tous le tems de les faire, personne ne m'interrompoit, nous gardions tous un triste silence; je pleurois, ma chere mere sanglotoit, Madame Dorsin rêvoit, l'Officier étoit triste.

Enfin, nous voici, Madame, arrivés la Bastille & introduits dans l'appartement du prisonnier. Representez-vous ici Monsieur de Valville, pâle, abatu, agité de mille idées importunes, plus cruelles les unes que les autres

(c'eſt ce qu'il me raconta dans la ſuite) & que ces idées-là l'avoient jetté dans une eſpéce de frénefie qui le rendoit incapable de nous voir & de nous connoître. En vain, ma chere mere mouilloit-elle ſon viſage de ſes larmes ; l'Officier qui lui tenoit la main ne put lui arracher aucune parole ſenſée (toutes ſe ſentoient du dérangement total de ſon eſprit) Madame de Miran paroiſſoit inconſolable, Madame Dorſin prête à s'évanouir, l'Officier ſoupiroit amerement ; & moi, Madame, ſans ſentiment étenduë dans un fauteuil.

Il ne ſera pas difficile, Madame, de vous perſuader qu'un auſſi parfaitement honnête homme que l'Officier mon Ami (car vous ſçavez qu'il poſſedoit toutes les qualités d'un cœur noble & généreux) ne s'arrêta pas long-tems à donner à Monſieur de Valville des marques infructueuſes de compaſſion ; il nous quitte bruſquement, vole chez deux habiles Médecins qu'il amene avec lui & qui par de prompts ſecours rendent la connoiſſance & la tranquillité à cet aimable Cavalier

Pendant cet intervale, revenuë un peu à moi-même, je poussois d'améres plaintes, je m'accusois sans menagement d'être la cause en quelque sorte de cette funeste maladie. Ces reproches furent entendus de ce cher Amant, il me tend la main, je m'approche, il saisit la mienne qu'il arrose de ses larmes. Ah ! chere & aimable Marianne, me dit-il, d'une voix foible, il semble que le Ciel n'ait permis que j'aye été privé quelque tems de ma raison, que pour m'en rendre un usage plus parfait. Pendant l'égarement de mes sens, cent images aussi distinctes que diverses m'ont fait connoître clairement toute l'injustice de mon infidélité & tout l'éclat de votre vertu. Mon aveuglement est fini, & depuis que mes yeux se sont ouverts, je vois qu'il n'est point de punition que ne mérite un homme aussi coupable que moi.

Ne parlons plus du passé, lui répondis-je, pénétrée de cette déclaration, il suffit que vous me rendiez votre estime & votre bienveillance ; n'allez pas vous livrer à des souvenirs qui ne feroient que troubler votre repos

&

& retarder votre guérison, songez à votre santé & à vous rendre heureux. Toujours docile à vos volontés, je serai charmée de posséder votre amitié sans gêner vos inclinations ; je me connois trop pour vouloir régner dans votre cœur ; je vous quitte de vos promesses, & me contente de votre estime.

Ah ! Marianne, je sçai que je ne mérite plus votre tendresse, je vois à présent toute la noirceur de mon procédé envers vous ; je sens que quand j'aurois un siécle de vie & que j'en employerois tous les momens à réparer par mes caresses, par mes respects & par mes services les chagrins que je vous ai causés, je serois encore bien éloigné d'en mériter le pardon.

A ! Monsieur, m'écriai-je, noyée de larmes; cessez donc de vous dire coupable, puisque vous reconnoissez votre faute ; c'est moi seule qui le suis : oui, c'est moi qui suis la seule cause de tous vos chagrins ; si vous n'aviez point reconnu dans mon caractere & dans mes manieres mille défauts rebutans, vous m'auriez toujours aimée : la connoissan-

ce de ces défauts a fait que vous m'avez ôté votre cœur, & quoique je n'aye contribué en rien à m'attirer cette disgrace, c'est être assez coupable, que d'avoir osé vous aimer.

Que voûs dirai-je, Madame; cette tendre conversation causa un si grand dérangement dans mes sens; oui, Madame, je fus saisie & agitée de tant de mouvemens de tendresse & de chagrin, que je tombai dans un évanouissement si terrible qu'on me crut morte, je dis absolument morte. On me transporta aussi-tôt chez Madame de Miran, où je restai encore plus de vingt-quatre heures sans donner aucun signe de vie.

Ce funeste accident fut suivi d'une fiévre violente & d'un-épuisement extrême; je fus pendant plus de quinze jours sans connoissance. Mes yeux fermés, ma voix éteinte, mon sang glacé, pour ainsi dire, dans mes veines, ne laisserent aucune espérance de guerison. Cependant une crise heureuse me rappella encore à la vie. Le premier objet qui me frappa fut Monsieur de Valville: oui, je remarquai d'abord que ce

cher Amant tenoit une de mes mains qu'il arrosoit de ses larmes. Ah Ciel ! m'écriai-je, quelle action de grace n'ai-je pas à vous rendre d'avoir conservé Monsieur de Valville ! Mais ne seroit-ce point un songe, ou plutôt l'effet des cruels vapeurs qui me travaillent depuis si long-tems ? Hélas ! ne fût-ce que son ombre, il faut que je l'adore. Je lui serre la main, je fais mes efforts pour lever la tête ; je lui parle, il me répond, ou pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois, & cette confusion avoit quelque chose de si touchant, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Les témoins de cette tendre scéne fondoient en larmes, sans ménagement & sans précaution ; de sorte que ne pouvant se contenir, ils pousserent des cris perçans qui furent entendus de toute la maison & qui attirerent Madame Dorsin occupée à consoler Madame de Miran que la douleur de me perdre tenoit allitée. Madame Dorsin, croyant que j'avois rendu le dernier soupir, venoit imposer silence aux assistans dans la crainte d'exposer les jours de ma chere mere ; sa joie ne put se mo-

dérer, en me voyant recevoir les caresses de mon Amant, avec un ſourire & une tranquillité qui ne ſont propres qu'à ceux qui aiment véritablement. Une nouvelle ſi peu eſpérée lui arracha des larmes; mais c'étoit des larmes agréables & paiſibles, produites par l'amitié : auſſi Madame de Miran, en la voyant rentrer dans ſa chambre, ſoupçonna-t-elle ce qui les avoit cauſées. Ah ! Madame, lui dit-elle, je vois que Marianne eſt hors de danger; Dieu en ſoit loué : je jouïrai donc encore du doux plaiſir de voir ma fille. Cependant cette eſpéce d'allarme l'avoit tellement émuë, qu'elle fut quelques jours ſans pouvoir ſortir de ſon appartement,

Il me ſemble, Madame, vous entendre dire. Hé! bon Dieu, Marianne, finiſſez ces triſtes récits, cela m'ennuye, me fatigue, & jette mon eſprit dans une mélancolie qui me rend ſauvage. Eh bien, j'y conſens; quoi qu'à vous dire vrai, j'aime à me rappeller ſans ceſſe ce moment critique de ma maladie, puiſqu'il a été le commencement de mon bonheur, & que depuis ce tems je n'ai que

des éloges à faire de Monsieur de Valville.

Je passe donc légerement sur cet endroit, je me persuade que vous le voulez; encore deux ou trois petites phrases & j'ai fini. Car vous n'ignorez pas qu'une fille, quelque modeste qu'elle soit, ne se tait pas volontiers sur l'amitié & la tendresse qu'elle a sû inspirer; il en coûte trop à son amour propre. Nous aimons, nous autres femmes, à nous applaudir des graces que nous avons, & il n'y a point de preuves plus convainquantes qu'on a infiniment de ces graces, que quand les personnes mêmes les plus aimables, nous assûrent que nous en sommes bien pourvûës. Tenez-moi donc compte, Madame, de l'effort que je fais, pour imposer silence à mon amour propre, en passant légerement sur deux articles aussi importans. Je dirai donc simplement que la vûë & la santé de Valville, quoiqu'encore convalescent, ranimerent presque tout-à-coup mes esprits; que mon transport amoureux produisit dans le cœur de ce tendre Amant tant de joie & d'amour, qu'il fut en état de

prendre possession de sa charge quatre jours après, afin de m'offrir sa main quand je serois guerie; qu'enfin la tristesse de Madame de Miran s'éclipsa comme un songe.

Hé bien, ne me féliciterez-vous pas d'avoir sçû faire de pareils prodiges en si peu de tems? Oh! oui, Marianne, dites-vous, je veux bien convenir que vous êtes une sainte à miracles; mais finissez, une fois pour toutes, vos langueurs, car je ne puis plus y tenir.

Volontiers, Madame, cela est fait pour le coup, je n'y reviendrai plus, tous mes chagrins sont finis. Ma santé se fortifia peu-à-peu, si bien qu'au bout d'un mois, je me vis enfin au comble de mes vœux. Vous pensez sans doute, que je veux parler de mon mariage avec Monsieur de Valville: vous pensez juste, Madame; il se célébra cet heureux Hymen avec une pompe & une magnificence sans égale, trente jours après cette époque, car j'ai bien retenu le nombre de ces jours-là, & c'est une chose que je n'oublirai de ma vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous,

parvenuës à la fin de votre Roman ; oui c'est par-là qu'ils finissent tous ; il est juste que le vôtre ait la même conclusion.

Pas tout-à-fait, Madame, j'ai encore quelque chose d'assez intéressant à vous dire, avant de terminer mes Avantures. Ne les traitez pas de Romanesques, s'il vous plaît, il n'en fut jamais de plus vraies. Celles qui me restent à vous raconter ne le sont pas moins, quoiqu'aussi extraordinaires. Ce n'est plus de Marianne, cette petite orpheline, sans pere, sans mere, sans parens, inconnuë à tout le monde, & qui n'appartient à personne, dont je vais vous parler ; c'est de Marianne petite-fille du Duc de K...., Seigneur très-distingué d'Ecosse, issu d'une des plus illustres & des plus anciennes Familles du Royaume, Allié à cette Madame de Kilnare dont je vous ai parlé, & oncle de Madame Warthon, mere de ma Rivale. C'est à cette terrible Rivale à qui j'ai obligation de la découverte de ma naissance. Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, Madame, & ce n'est pas le moins frappant

de l'Hiſtoire de ma vie. Oui, ſoyez aſſurée, que vous prendrez plaiſir à lire ce grand dénouement ſi avantageux pour moi, & ſi glorieux pour mon Amant, aujourd'hui mon Epoux.

Souvenez-vous, Madame, que j'ai laiſſé à la Baſtille Monſieur de Valville. Je vais encore vous rappeller des idées fâcheuſes. Je veux dire le triſte état où nous nous trouvâmes tous.

J'ai dit que pendant mon évanouiſſement, on me tranſporta chez Madame de Miran. Valville malgré ſon mal & ſa foibleſſe voulut me ſuivre : il étoit ſi touché, m'a-t-on raconté, de mes nobles ſentimens, & de la force de ma tendreſſe, qu'il réſolut dès cet inſtant de me ſuivre au tombeau, ou de réparer les maux & les chagrins qu'il m'avoit cauſés. Sa jeuneſſe & la bonté de ſon tempérammenr le tirerent d'affaire en moins de ſix jours; mais la douleur amére que lui cauſoit ma maladie retardoit ſon parfait rétabliſſement : ma convaleſcence fit encore chez lui un miracle, elle opéra plus que toute la Pharmacie. Enfin, Madame, touchée de ſon répentir; entraînée par mon tendre amour, je lui

donnai la main, comme je vous l'ai déja dit, un mois après notre entrevuë à la Baſtille. Ici le myſtere de ma naiſſance ſe dévoila, le Duc de K.... s'étoit tranſporté à Paris & me reconnut pour la fille de ſon fils. Voici ce qui donna lieu à cet heureux évenement.

Rappellez-vous, Madame, cet endroit où la Warthon avoit quitté le Couvent pour paſſer en Angleterre avec Monſieur de Valville. Cette fille, au déſeſpoir de n'avoir point trouvé ſon Amant au rendez-vous, le crut infidelle, & cette idée ſe fortifiant par le ſilence de Valville, elle ſe détermina à prendre le Voile.

Madame de Kilnare, inſtruite des écarts de ma Rivale & de ſa reſolution, fit partir un Exprès pour Londres. La lettre qu'elle écrivoit à ſa Mere renfermoit un détail circonſtancié de mon Hiſtoire & de ſes amours avec mon Amant. Madame de Warthon communiqua la Lettre au Duc de Kilnare. Ce Seigneur trouva tant de connexité, comme il me le raconta enſuite, entre la cataſtrophe qui avoit cauſé la mort d'un fils unique

qu'il aimoit tendrement & la mort de mon pere; & se sentit tellement touché de mes infortunes, qu'il se détermina tout-à-coup d'accompagner sa Niéce en France.

Depuis plus de dix-huit ans, il pleuroit son cher fils & n'avoit pû en avoir de nouvelles certaines. Ce qu'il sçavoit, & qu'il avoit souvent raconté à Madame Warthon, c'est que ce fils s'étoit marié à Venise, sans son consentement & malgré sa volonté, à une Demoiselle nommée Julie Motosini; qu'il étoit venu à Paris avec elle, où il demeura quatre à cinq ans; que peu satisfait de son Mariage, il avoit réfusé de lui envoyer de l'argent; qu'enfin réduit à une fortune très-médiocre, il étoit parti pour Bordeaux, dans le carosse de voiture, dans le dessein de trouver des amis qui lui facilitassent le moyen de passer en Angleterre avec son Epouse, une petite fille de deux ans & demi, une femme-de-Chambre & un Laquais; que le carosse avoit été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouant, village situé sur la riviere de Loire, entre

Orléans & Blois, & que plusieurs personnes avoient perdu la vie dans cette occasion. Il étoit encore informé du jour, de l'année & du mois auquel cette triste avanture étoit arrivée. Il se doutoit bien que son fils avoit été tué ; mais il ne pouvoit se persuader que son Epouse & sa fille eussent eu le même sort ; cependant il n'en avoit aucune nouvelle, & c'est ce qui lui causoit d'ameres déplaisirs. Il m'a dit qu'il relut plus de cent fois la Lettre de Madame de Kilnare à Madame Warthon ; de sorte que ne doutant presque plus, que je ne fusse les tristes restes de sa malheureuse famille, il passa en France pour s'en éclaircir.

Ils s'embarquerent pour Nantes, ensuite ayant côtoyé la Riviere de Loire, ils arriverent à Nouant, environ trois semaines après l'évenement de la Bastille

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Madame, que j'ai dit dans la premiere Partie de ma Vie, qu'il y avoit dans le carrosse de voiture où je fus trouvée, un Chanoine de Sens qui s'enfuit ; que cinq ou six Officiers, qui couroient la poste, passerent quelques momens après que le

caroſſe eut eté attaqué ; & qu'ils me tranſ-porterent dans un petit village ; qu'il y eut un procès-verbal de fait par un eſpéce de Procureur Fiſcal du lieu. Vous penſez-bien que le Duc, mon grand-pere n'oublia pas de ſe faire donner une copie de ce procès. Ayant auſſi appris, que quelques Dames des environs qui m'avoient eſtimée & careſſée juſqu'à mon départ pour Paris avec la ſœur du Curé, pourroient parfaitement lui faire mon portrait, il leur rendit viſible. Elles l'informerent, qu'ayánt fait conſulter les Regiſtres du nom des voyageurs, elles avoient appris que le Monſieur & la Dame inconnuë y étoient inſcrits ſous le nom du Chevalier de Flacourt, & de Julie M....; qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille & deux autres pour un laquais & une femme-de-chambre. A peine le Duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour, qu'il s'écria, ah ! c'eſt mon fils, j'en ſuis très-perſuadé. Cependant pour n'avoir aucun doute ſur cet article, il réſolut d'aller à Sens chercher le Chanoine qui ſeul s'étoit ſauvé de la fureur des

voleurs. Cet Ecclesiastique avoit encore l'idée si présente de cette funeste avanture, qu'il fit un portrait très-ressemblant du Chevalier de Flacourt, de son Epouse & de moi; il ajouta que, malgré la jeunesse où j'etois alors, il me reconnoîtroit aisément, ayant rémarqué, que j'avois, aussi bien que mon pere, une marque à côté de l'œil droit, c'est-à-dire, une fraise imperceptible, mais si parfaitement formée, que rien n'étoit plus facile de me reconnoître par ce signe.

Vous l'avez remarquée mille fois, Madame, cette jolie fraise, en m'assurant que c'étoit un agrément de plus pour mon visage. En un mot, le Duc fit tant de perquisitions, & prit de si justes mesures, qu'il fut absolument persuadé que j'étois sa petite fille. Impatient de me voir, il se transporte à Paris & se rend avec Madame Warthon au Monastere, où elle avoit laissé sa fille & où ils croioient me trouver. On ne peut nier, Madame, que ma Rivale ne possedât de très-bonnes qualités. Non, elle n'étoit point méchante; elle n'étoit qu'imprudente & amoureuse. On doit

même dire ; que sa tendresse pour Monsieur de Valville étoit très pardonnable ; vous l'avez connu en ce tems-là, Madame, c'étoit le Cavalier le plus accompli qu'il y eût à Paris. La Warthon, surprise au possible de voir sa mere & de la sçavoir instruite de ses amours, ne put lui refuser l'aveu de ses intrigues avec Valville : oh ! cela ne pouvoit se faire sans raconter jusqu'aux moindres particularités de mon Histoire, & comme elle rendoit intérieurement justice à ma droiture, à mon bon cœur & à mes graces, elle attendrit de nouveau le Duc son oncle qui, ayant appris que je n'étois plus dans ce Couvent, voulut aller sur l'heure chez Madame de Miran, accompagné du Chanoine, de sa Niéce & de ma Rivale, persuadé qu'il apprendroit de mes nouvelles. Arrivés ensemble chez Madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville & qu'on le bénissoit dans une salle où il se trouvoit une compagnie nombreuse & choisie. Ce vénérable vieillard, ayant percé la foule, pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, sauta à mon cou

en arrosant mon visage de ses larmes. Ah! ma chere fille, s'écrie-t-il, reste malheureux d'un fils unique chéri, je vous retrouve enfin. Que vous m'avez coûté de douleurs & de soupirs! Là, les sanglots lui couperent la parole. Jugez, Madame, de mon étonnement; vous pensez bien qu'il fut extrême. Tous les convives, attentifs à un évenement si extraordinaire, ne purent refuser leur attention au récit que fit le Duc. Le Chanoine ayant confirmé que j'étois certainement la petite fille qui étoit dans le carrosse de voiture, il seroit impossible d'exprimer la joie & les applaudissemens de toute la Compagnie: celle du Duc, sur tout, fut inexprimable; oui, j'entreprendrois en vain de peindre au naturel les transports de ce digne Seigneur. Tendres embrassemens, ravissante joie, expression touchante; tout fut employé pour me donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur si douces, que je me prêtai volontiers à ses excessives caresses. Je passe légerement sur cette heureuse entrevue, les termes m'échapent pour en faire sentir toute la douceur.

La haute naissance & les grands biens que le Duc de Kilnare possédoit & qui devoient me revenir après sa mort, me donnerent de nouvelles graces ; tout le monde avouoit que je méritois un tel pere : mais tous n'étoient pas contens de cette étrange métamorphose. Ceux qui m'avoient méprisée & persécutée avoient trop de confusion pour voir avec un œil indifférent une élévation aussi imprévue : je sentois parfaitement que leur orgueil en souffroit ; mais bien loin de me prévaloir de cette mortification, je tâchois d'effacer par mes caresses le reproche intérieur qu'ils se faisoient à eux-mêmes. Enfin, je puis dire, sans vanité, que Marianne, petite-fille d'un Duc, ne fut pas plus fiere que Marianne inconnue & sans parens.

Cependant, Madame, croirez-vous ? que, malgré ma conduite simple & telle qu'elle avoit été jusques-ici, Monsieur de Valville me parut fâché ; mais je dis très-fâché, de la découverte de ma naissance. Il se persuada, que la tendresse pourroit faire place à l'ambition ; que mon grand-pere, informé de son inconstance

ſtance & des vifs chagrins qu'il m'avoit fait eſſuyer, refuſeroit d'approuver notre Hymen. Rempli de ces funeſtes penſées, un extrême triſteſſe s'empara de ſon eſprit; ce changement ne m'échappa point : je voulus en ſçavoir la cauſe, il obéit & me communiqua ſes ſoupçons, d'un ton ſi douloureux & avec un deſeſpoir ſi marqué, que je m'écriai en pleurant amerement, Ah ! cher Epoux quelle injuſtice horrible me faites-vous? Eſt-il poſſible que vous ne connoiſſiez point encore mon cœur? Ne vous ai-je pas répété cent fois, que ce n'eſt ni votre fortune, ni votre naiſſance qui m'ont porté à vous aimer avec la derniere tendreſſe, mais uniquement votre perſonne & votre mérite? Soyez donc perſuadé, je vous prie, que la plus brillante couronne de l'Univers ne ſeroit pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée; ſi je ne pouvois être à vous, je ne ſerois jamais à perſonne; & ſans attendre ſa réponſe je courus avec vîteſſe trouver le Duc de K.... mon grand-pere, qui étoit dans l'appartement de Madame de Miran. Je me jettai à ſes pieds & lui fis

un portrait ſi expreſſif de ma tendreſſe pour Monſieur de Valville & des obligations que j'avois à Madame ſa Mere, que le Duc en fut attendri, & qu'il convint ſur l'heure avec Madame de Miran, de me reconnoître pour ſa fille & ſon unique héritiére.

Je puis vous dire, Madame, que jamais union n'a parut faite, ſous de meilleures auſpices; oui, je me flatte, que l'Amour a allumé le flambeau de l'Hymen d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Depuis cet heureux jour, nous avons vécu comme deux Amans qui ne connoiſſent d'autres plaiſirs que de s'aimer, de ſe dire qu'ils s'aiment & de ſe le répéter ſans ceſſe. L'Officier dont je vous ai parlé, qui m'avoit fait des propoſitions de mariage, eſt preſque toujours dans notre compagnie: Madame de Miran ne me perd, pour ainſi dire, jamais de vûe, tant ſa tendreſſe eſt extrême. Madame Dorſin ne ſauroit être deux jours ſans nous, ni nous ſans elle. En un mot nous paſſons la vie la plus délicieuſe qu'il ſoit poſſible d'eſpérer dans cette vie.

Telles ſont, Madame, les Avantures

de ma vie, c'eſt une choſe que vous avez exigée de mon amitié; ſoyez ſatisfaite, j'ai rempli fidélement le plan que vous m'avez preſcrit. Enfin mon ouvrage eſt fini, voilà, ſans doute, un livre de plus dans le monde. Les Jugemens que l'on en fera ſeront divers; il choquera les uns, ils ſatisfera les autres, tout cela, ſelon leur goût, plûtôt que ſelon la qualité de l'Ouvrage.

Quand un Livre feroit mauvais, il riſque, au moins pour un tems, de paſſer pour bon, ſi l'Auteur a un parti formé dans la République des Lettres. De même il riſque de paſſer pour mauvais, quand même, il feroit bon, ſi l'Auteur eſt un inconnu. Quoiqu'il en ſoit, je vous ai donné mon Hiſtoire pour ce qu'elle vaut, ſoit qu'elle plaiſe au public, ſoit qu'elle ne plaiſe pas, je ſerai très-contente ſi elle vous a amuſée. Adieu, Madame, & tenez-moi compte de ma complaiſance.

Fin de la derniere Partie de la Vie de Marianne.

LA VIE DE MARIANNE,

OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

AVANT que de donner cette Histoire au Public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.

Il y a six mois que j'achetai une maison de campagne, à quelques lieuës de Rennes, qui depuis trente ans a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement ; & dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un Manuscrit en plusieurs cahiers, contenant l'Histoire qu'on va lire, & le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta, je le lûs avec deux de mes amis qui étoient chez moi, & qui depuis ce jour-là n'ont cessé de me dire qu'il falloit le faire imprimer : je le veux bien, d'autant plus que cette Histoire n'intéresse personne. Nous voyons par la date que nous avons

trouvé à la fin du Manuscrit, qu'il y a quarante ans qu'il est écrit ; nous en avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé, & qui sont mortes. Ce qui y est dit d'elles est pourtant trés-indifferent ; mais n'importe, il est toûjours mieux de supprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j'avois à dire. Ce petit préambule m'a paru nécessaire, & je l'ai fait du mieux que j'ai pû, car je ne suis point Auteur, & jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes.

Passons maintenant à l'Histoire. C'est une femme qui raconte sa Vie : nous ne sçavons qui elle étoit ; c'est la Vie de Marianne. C'est ainsi qu'elle se nomme elle même au commencement de son Histoire ; elle prend ensuite le titre de Comtesse, elle parle à une de ses amies dont le nom est en blanc, & puis c'est tout.

QUAND je vous ai fait le récit de quelques accidens de ma Vie, je ne m'attendois pas, ma chere amie, que vous me priériez de vous la donner toute entiere, & d'en faire un livre à imprimer ; il est vrai que l'Histoire en est particuliere, mais je la gâterai si je l'écris, car où voulez-vous que je prenne un stile ?

Il est vrai que dans le monde on m'a trouvé de l'esprit : mais, ma chere, je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à être dit, & qu'il ne vaudra rien à être lû.

Nous

Nous autres jolies femmes, car j'ai été de ce nombre, personne n'a plus d'esprit que nous, quand nous en avons un peu ; les hommes ne sçavent plus alors la valeur de ce que nous disons : en nous écoutant parler, ils nous regardent, & ce que nous disons profite de ce qu'ils voyent.

J'ai vû une jolie femme dont la conversation passoit pour un enchantement, personne au monde ne s'exprimoit comme elle, c'étoit la vivacité, c'étoit la finesse même qui parloit : les connoisseurs n'y pouvoient tenir de plaisir. La petite verole lui vint, elle en resta extrémement marquée ; quand la pauvre femme reparut, ce n'étoit plus qu'une babillarde incommode : voyez combien auparavant elle avoit emprunté d'esprit de son visage. Il se pourroit bien faire que le mien m'en eut prêté aussi dans le tems qu'on m'en trouvoit beaucoup. Je me souviens de mes yeux de ce tems-là, & je crois qu'ils avoient plus d'esprit que moi.

Combien de fois me suis-je surprise à dire des choses qui auroient eu bien de la peine à passer toutes seules : sans le jeu d'une phisionomie friponne qui les accompagnoit, on ne m'auroit pas applaudi comme on faisoit ; & si une petite verole étoit venu reduire cela à ce qu'il valoit, franchement, je pense que j'y aurois perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois, par exemple, que vous me parliez encore d'un certain jour, (& il y a douze ans que ce jour

 est

est passé) où, dans un repas, on se récria tant sur ma vivacité ; eh-bien, en conscience, je n'étois qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été souvent exprès, pour voir jusqu'où va la duperie des hommes avec nous ; tout me réüssissoit, & je vous assure, que, dans la bouche d'une laide, mes folies auroient paru dignes des Petites-Maisons, & peut-être que j'avois besoin d'être aimable dans tout ce que je disois de mieux ; car à cette heure que mes agrémens sont passez, je vois qu'on me trouve un esprit assez ordinaire, & cependant je suis plus contente de moi que je ne l'ai jamais été : mais enfin, puisque vous voulez que j'écrive mon Histoire, & que c'est une chose que vous demandez à mon amitié ; soyez satisfaite : j'aime encore mieux vous ennuyer que de vous refuser.

Au reste, je parlois tout-à-l'heure de stile, je ne sçai pas seulement ce que c'est ; comment fait-on pour en avoir un ? celui que je vois dans les livres, est-ce le bon ? pourquoi donc est-ce qu'il me déplait tant le plus souvent ? Celui de mes lettres vous paroît-il passable ? j'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je suis : je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne sçavois pas encore, si le sang d'où je sortois étoit noble ou non, si j'étois bâtarde ou légitime. Ce debut paroît annoncer un Roman : ce n'en

est

eſt pourtant pas un que je raconte ; je dis la verité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.

Un caroſſe de voiture, qui alloit à Bourdeaux, fut dans la route attaqué par des voleurs ; deux hommes qui étoient dedans voulurent faire réſiſtance, & bleſſerent d'abord un de ces voleurs, mais ils furent tuez avec trois autres perſonnes, il en coûta auſſi la vie au cocher & au poſtillon, & il ne reſtoit plus dans la voiture qu'un Chanoine de Sens & moi, qui paroiſſois n'avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le Chanoine s'enfuit, pendant que tombée dans la portiere je faiſois des cris épouvantables ; à demi étouffée ſous le corps d'une femme qui avoit été bleſſée, & qui malgré cela voulant ſe ſauver, étoit retombée dans la portiere où elle mourut ſur moi, & m'écraſoit.

Les chevaux ne faiſoient aucun mouvement, & je reſtai dans cet état un bon quart d'heure toujours criant, & ſans pouvoir me debarraſſer.

Remarquez, qu'entre les perſonnes qui avoient été tuées, il y avoit deux femmes ; l'une belle & d'environ vingt ans, & l'autre d'environ quarante : la premiere fort bien miſe, & l'autre habillée comme le feroit une femme de chambre.

Si l'une des deux étoit ma mere, il y avoit plus d'apparence que c'étoit la jeune & la mieux miſe, parce qu'on prétend que je lui reſſemblois un peu, du moins à ce que di-

ſoient ceux qui la virent morte, & qui me virent auſſi ; & que j'étois vêtuë d'un maniere trop diſtinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre.

J'oubliois à vous dire, qu'un laquais qui étoit à un des Cavaliers de la voiture s'enfuit bleſſé à travers champs, & alla tomber de foibleſſe à l'entrée d'un village voiſin, où il mourut ſans dire à qui il appartenoit : tout ce qu'on pût tirer de lui un moment avant qu'il expirât, c'eſt que ſon maître & ſa maîtreſſe venoient d'être tuez ; mais cela n'apprenoit rien.

Pendant que je criois ſous le corps de cette femme morte qui étoit la plus jeune, cinq ou ſix Officiers qui couroient la poſte paſſerent, & voyant quelques perſonnes étenduës mortes auprès du caroſſe qui ne bougeoit, entendant un enfant qui crioit dedans, s'arrêterent à ce terrible ſpectacle, ou par la curioſité qu'on a ſouvent pour des choſes que ont une certaine horreur, ou pour voir ce que c'étoit que cet enfant qui crioit, & pour lui donner du ſecours. Ils regardent dans la caroſſe, y voyent encore un homme tué, & cette femme morte tombée dans la portiere, où ils jugeoient bien par mes cris que j'étois auſſi.

Quelqu'un d'entr'eux, à ce qu'ils ont dit depuis, vouloit qu'ils ſe retiraſſent, mais un autre, émû de compaſſion pour moi, les arrêta, & mettant le premier pied à terre, alla ouvrir la portiere où j'étois, & les autres le ſuivirent :

suivirent : nouvelle horreur qui les frappe, un côté du visage de cette Dame morte étoit sur le mien, & elle m'avoit baignée de son sang. Ils repousserent cette Dame, & toute sanglante me retirerent de dessous elle.

Après cela, il s'agissoit de sçavoir ce qu'on feroit de moi, & où l'on me mettroit : ils voyent de loin un petit village où ils concluent qu'il faut me porter, & me donnent à un domestique qui me tenoit enveloppée dans un manteau.

Leur dessein étoit de me remettre entre les mains du Curé de ce village, afin qu'il me cherchât quelqu'un qui voulût bien prendre soin de moi ; mais ce Curé, chez qui tous les habitans les conduisirent, étoit allé voir un de ses confreres ; il n'y avoit chez lui que sa sœur, fille très pieuse, à qui je fis tant de pitié, qu'elle voulut bien me garder en attendant l'aveu de son frere : il y eut même un procès verbal de fait sur tout ce que je vous ai dit, & qui fut écrit par une espece de Procureur Fiscal du lieu.

Chacun de mes conducteurs ensuite donna genereusement pour moi quelque argent, qu'on mit dans une bourse, dont on chargea la sœur du Curé, après quoi tout le monde s'en alla.

C'est de la sœur de ce Curé, de qui je tiens tout ce que je viens de vous raconter.

Je suis sûre que vous en fremissez : on ne peut en entrant dans la vie éprouver d'infortune plus grande, & plus bizarre. Heu-

reusement, je n'y étois pas quand elle m'arriva ; car, ce n'est pas y être, que de l'éprouver à l'âge de deux ans.

Je ne vous dirai point ce que devint le carosse, ni ce qu'on fit des voyageurs tuez, cela ne me regarde point.

Quelques uns des voleurs furent pris trois ou quatre jours après, & pour comble de malheur on ne trouva dans les habits des personnes qu'ils avoient assassinées, rien qui pût apprendre à qui j'appartenois. On eut beau recourir au registre qui est toûjours chargé du nom des voyageurs, cela ne servit de rien ; on sçût bien par là qui ils étoient tous, à l'exception de deux personnes, d'une Dame & d'un Cavalier, dont le nom assez étranger n'instruisit de rien, & peut-être qu'ils n'avoient pas dit le veritable. On vit seulement qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille, & deux autres pour un laquais & une femme de chambre qui avoient été tuez aussi.

Par tout cela, ma naissance devint impenetrable, & je n'appartins plus qu'à la charité de tout le monde.

L'excès de mon malheur m'attira d'assez grands secours chez le Curé où j'étois, & qui consentit aussi-bien que sa sœur à me garder.

On venoit pour me voir de tous les cantons voisins, on vouloit sçavoir quelle phisionomie j'avois, elle étoit devenue un objet

de

de curiosité, on s'imaginoit remarquer dans mes traits quelque chose qui sentoit mon avanture, on se prenoit pour moi d'un goût romanesque ; j'étois jolie, j'avois l'air fin ; vous ne sçauriez croire combien tout cela me servoit, combien cela rendoit noble & delicat l'attendrissement qu'on sentoit pour moi. On n'auroit pas caressé une petite Princesse infortunée, d'une façon plus digne ; c'étoit presque du respect que la compassion que j'inspirois.

Les Dames sur-tout s'interessoient pour moi au de-là de ce que je puis vous dire ; c'étoit à qui d'entr'elles me feroit le present le plus joli, me donneroit l'habit le plus galant.

Le Curé, qui, quoique Curé de village, avoit beaucoup d'esprit, & étoit un homme de très bonne famille, disoit souvent depuis, que dans tout ce que ces Dames avoient alors fait pour moi, il ne leur avoit jamais entendu prononcer le mot de charité ; c'est que c'étoit un mot trop dur, & qui blessoit la mignardise des sentimens qu'elles avoient.

Aussi, quand elles parloient de moi, elles ne disoient point cette petite fille, c'étoit toûjours cette aimable enfant.

Etoit-il question de mes parens, c'étoit des étrangers, & sans difficulté de la premiere condition de leur païs ; il n'étoit pas possible que cela fût autrement, on le sçavoit comme si on l'avoit vû : il couroit la-

dessus un petit raisonnement que chacune d'elles avoit grossi de sa pensée, & qu'ensuite elles croyoient comme si elles ne l'avoient pas fait elles-mêmes.

Mais, tout s'use, & les beaux sentimens comme autre chose. Quand mon avanture ne fut plus si fraiche, elle frappa moins l'imagination. L'habitude de me voir dissipa les fantaisies qui me faisoient tant de bien, elle épuisa le plaisir qu'on avoit à m'aimer, ce n'avoit été qu'un plaisir de passage, & au bout de six mois cet aimable enfant ne fut plus qu'une pauvre orpheline, à qui on n'épargna pas alors le mot de charité: on disoit que j'en meritois beaucoup. Tous les Curez me recommanderent chez eux, parce que celui chez qui j'étois n'étoit pas riche; mais la religion de ces Dames ne me fut pas si favorable que me l'avoit été leur folie; je n'en tirai pas si bon parti; & j'aurois été fort à plaindre, sans la tendresse que le Curé & sa sœur prirent pour moi.

Cette sœur m'éleva comme si j'avois été son enfant. Je vous ai déja dit que son frere & elle étoient de très-bonne famille: on disoit qu'ils avoient perdu leur bien par un procès, & que lui, il étoit venu se refugier dans cette Cure où elle l'avoit suivi, car ils s'aimoient beaucoup.

Ordinairement, qui dit niéce ou sœur de Curé de village, dit quelque chose de bien grossier & d'approchant d'une païsanne.

Mais cette fille-ci n'étoit pas de même, c'étoit une personne pleine de raison & de politesse, qui joignoit à cela beaucoup de vertu.

Je me souviens que souvent, en me regardant, les larmes lui couloient des yeux au ressouvenir de mon avanture ; & il est vrai, qu'à mon tour, je l'aimois comme ma mere : je vous avoüerai aussi, que j'avois des graces, & de petites façons, qui n'étoient point d'un enfant ordinaire, j'avois de la douceur & de la gayeté, le geste fin, l'esprit vif, avec un visage qui promettoit une belle phisionomie ; & ce qu'il promettoit, il l'a tenu.

Je passe tout le tems de mon éducation dans mon bas-âge, pendant lequel j'appris à faire je ne sçai combien de petites nippes de femme ; industrie qui m'a bien servi dans la suite.

J'avois quinze ans plus ou moins, car on pouvoit s'y tromper, quand un parent du Curé, qui n'avoit que sa sœur & lui pour heritiers, leur fit écrire de Paris qu'il étoit dangereusement malade ; & cet homme, qui leur avoit souvent donné de ses nouvelles, les prioit de se hâter de venir l'un ou l'autre, s'ils vouloient le voir avant qu'il mourût. Le Curé aimoit trop son devoir de Pasteur, pour quitter sa Cure, & fit partir sa sœur.

Elle n'avoit pas d'abord envie de me mener avec elle, mais deux jours avant son départ, voyant que je m'attristois beaucoup, & que je soupirois ; Marianne, me dit-elle,

puisque vous craignez tant mon absence, consolez-vous, je veux bien que vous ne me quittiez point, & j'espere que mon frere le voudra bien aussi. Il me vient même actuellement des vûës pour vous, j'ai dessein de vous faire entrer chez quelque marchande, car il est tems de songer à devenir quelque chose, nous vous aiderons toujours pendant que nous vivrons mon frere & moi, sans compter ce que nous pourrons vous laisser après nôtre mort: mais cela ne suffit pas, nous ne sçaurions vous laisser beaucoup; le parent que je vais trouver, & dont nous sommes heritiers, je ne le crois pas fort riche; & il faut vous chosir un état qui puisse contribuer à vous établir. Je vous dis cela, parce que vous commencez à être raisonnable, ma chere Marianne, & je souhaiterois bien avant que de mourir avoir la consolation de vous voir mariée à quelque honnête homme, ou du moins en situation de l'être avantageusement pour vous: il est bien juste que j'aye ce plaisir-là.

Je me jettai entre ses bras après ce discours, je pleurai, & elle pleura, car c'étoit la meilleure personne que j'aye jamais connuë, & de mon côté j'avois le cœur bon, comme je l'ai encore.

Le Curé entre là-dessus: Qu'est-ce, dit-il à sa sœur, je crois que Marianne pleure? Elle lui dit alors ce dont nous parlions, & le dessein qu'elle avoit de me mener à Paris avec elle. Je le veux bien, dit-il; mais si elle

elle y reste nous ne la verrons donc plus, & cela me fait de la peine, car je l'aime la pauvre enfant; nous l'avons élevée, je suis bien vieux, & ce sera peut-être pour toûjours que je lui dirai adieu. . . . . .

Il n'y avoit rien de si touchant que cet entretien, comme vous le voyez; je ne répondis point au Curé; mais en revanche, je me mis à sanglotter de toute ma force, cela les attendrit encore davantage, & le bon homme alors s'approchant de moi; Marianne, me dit-il, vous partirez avec ma sœur, puisque c'est pour vôtre bien & que je dois le preferer à tout; nous vous avons tenu lieu de vos parens, que Dieu n'a pas permis que vous connussiés, non plus que personne de vôtre famille, ainsi ne faites jamais rien sans nous consulter pendant que nous vivrons; & si ma sœur vous laisse bien placée à Paris, sans quoi il faut que vous reveniés, écrives-nous dans toutes occasions où vous aurez besoin de nos conseils; pour nous, nous ne vous manquerons jamais.

Je ne vous rapporterai point tout ce qu'il me dit encore avant que nous partissions: j'abrège, car je m'imagine que toutes ces minuties de mon bas-âge vous ennuyent; cela n'est pas fort interessant, & il me tarde d'en venir à d'autres choses. J'en ai beaucoup à dire, & il faut que je vous aime bien pour m'être mise en train de vous faire une Histoire qui sera très longue: je vais barbouiller bien du papier, mais je ne veux pas songer

ger à cela, il ne faut pas seulement que ma paresse le sache : avançons toûjours.

Nous partimes donc la sœur du Curé & moi, & nous voilà à Paris ; il falloit presque le traverser tout entier pour arriver chez le parent dont j'ay parlé.

Je ne sçaurois vous dire ce que je sentis en voyant cette grande ville, & son fracas & son peuple & ses ruës. C'etoit pour moi l'Empire de la Lune ; je n'étois plus à moi ; je ne me ressouvenois plus de rien ; j'allois, j'ouvrois les yeux, j'étois étonnée ; & voilà tout.

Je me retrouvai pourtant dans la longueur du chemin, & alors je joüis de toute ma surprise ; je sentis mes mouvemens, je fus charmée de me trouver-là, je respirai un air qui rejoüit mes esprits, il y avoit une douce sympathie entre mon imagination & les objets que je voyois, & je devinois qu'on pouvoit tirer de cette multitude de choses differentes : je ne sçai combien d'agrémens que je ne connoissois pas encore ; enfin, il me sembloit que les plaisirs habitoient au milieu de tout cela : voyez, si ce n'étoit pas là un vrai instinct de femme, & même un pronostic de toutes les avantures qui devoient m'arriver.

Le destin ne tarda pas à me les annoncer, car dans la Vie d'une femme comme moi, il faut bien parler du destin. Le parent, que nous allions trouver, étoit mort quand

nous arrivâmes ; il y avoit, dit-on, vingt-quatre heures qu'il étoit expiré.

Ce n'est pas là tout, c'est qu'on avoit mis le scellé chez lui ; cet homme avoit été dans les affaires, & on prétendoit qu'il devoit plus qu'il n'avoit vaillant.

Je ne vous dirai point comment on justifioit cela, c'est un détail qui me passe : tout ce que je sçais, c'est que nous ne pûmes loger chez lui, que tout étoit saisi, & qu'après bien des discussions qui durerent trois ou quatre mois, on nous fit voir qu'il n'y avoit pas le sou à esperer de la succession, & que c'étoit dommage qu'elle ne fût pas plus grande, parce qu'elle en auroit mieux payé ses dettes.

N'étoit-ce pas-là un beau voyage que nous étions venu faire ? Aussi la sœur du Curé en prit-elle un si grand chagrin, qu'elle en tomba malade dans l'auberge où nous étions.

Helas ! ce fut à cause de moi, qu'elle s'affligea tant : elle avoit esperé, que cette succession la mettroit en état de me faire du bien ; & d'ailleurs ce voyage inutile l'avoit épuisée d'argent, ce qu'elle en avoit apporté diminuoit beaucoup, & son frere qui n'avoit que sa Cure auroit eu bien de la peine à lui en envoyer encore. Pour comble d'embarras, elle étoit malade ; quelle pitié !

Je l'entendois soupirer : jamais cette chere fille ne m'aima tant, parce qu'elle me voyoit plus à plaindre que jamais, & moi,

je la consolois, je lui faisois mille caresses, & elles étoient bien vrayes, car j'étois remplie de sentiment : j'avois le cœur plus fin & plus avancé que l'esprit, quoique ce dernier ne le fût déja pas mal.

Vous jugez bien, qu'elle avoit informé le Curé de toute nôtre Histoire, & comme il y a des tems où les malheurs fondent sur les gens avec furie, car on ne sçauroit le penser autrement, cet honnête homme en allant voir ses confreres avoit fait un chute, six semaines aprés nôtre départ ; accident dangereux pour un homme âgé. Il n'avoit pû se lever depuis, il ne faisoit que languir ; & les facheuses nouvelles qu'il reçut de sa sœur venant là-dessus, il tomba dans des infirmitez, qui l'obligerent de se nommer un successeur, & dont son esprit se ressentit autant que son corps. Il eut cependant le tems de nous envoyer encore quelque argent, après quoi il ne fut plus question de le compter même parmi les vivans.

Je frissonne encore en me ressouvenant de ces choses-là : il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y souffrir.

La guérison de la sœur étoit presque desesperée, quand nous apprîmes l'état du frere. A la lecture de la Lettre qui nous en informoit, elle fit un cri, & s'evanouït.

De mon côté, toute en pleurs, j'appellai à son secours ; elle revint à elle, & ne versa pas une larme. Je ne lui vis plus dès ce moment

moment qu'une résignation courageuse ; son cœur devint plus ferme, ce ne fut plus cette amitié toujours inquiette qu'elle avoit eüe pour moi, ce fut une tendresse vertueuse qui me remit avec confiance entre les mains de celui qui dispose de tout.

Quand son évanouissement fut passé & que nous fûmes seules, elle me dit d'approcher, parce qu'elle avoit à me parler. Laissez-moi, ma chere amie, vous dire une partie de son discours : le ressouvenir m'en est encore cher, & ce sont les dernieres paroles que j'ai entenduës d'elle.

“ Marianne, me dit-elle, je n'ai plus de
“ frere ; quoiqu'il ne soit pas encore mort
“ c'est comme s'il ne vivoit plus & pour
“ vous & pour moi. Je sens aussi, que
“ vous me perdrez bientôt ; mais, Dieu le
“ veut, cela me console de l'état où je
“ vous laisse, tout triste qu'il est ! il a ses
“ vûës pour vous, qui valent mieux que
“ les miennes. Peut-être languirai-je encore
“ quelque tems, peut-être mourrai-je dans
“ la premiere foiblesse qui me prendra (elle
“ ne disoit que trop vrai.) Je n'oserois
“ vous donner l'argent qui me reste, vous
“ étes trop jeune, & l'on pourroit vous
“ tromper : je veux le remettre entre les
“ mains du Religieux qui me vient voir ;
“ je le prierai d'en disposer sagement pour
“ vous ; il est nôtre voisin ; s'il ne vient
“ pas aujourd'hui, vous irez le chercher
“ demain, afin que je lui parle. Après

“ cette unique précaution qui me reste à
“ prendre pour vous, je n'ai plus qu'une
“ chose à vous dire, c'est d'être toujours
“ sage : je vous ai élevée dans l'amour de
“ la vertu, si vous gardez vôtre éducation,
“ tenez, Marianne, vous serez héritiere du
“ plus grand trésor qu'on puisse vous laisser ;
“ car, avec lui, ce sera vous, ce sera vôtre
“ ame, qui sera riche ; il est vrai, mon
“ enfant, que cela n'empêchera pas que
“ vous ne soyez pauvre du côté de la for-
“ tune, & que vous n'ayés encore de la
“ peine à vivre : peut-être aussi Dieu recom-
“ pensera-t-il vôtre sagesse dès ce monde :
“ les gens vertueux sont rares, mais ceux
“ qui estiment la vertu ne le sont pas ;
“ d'autant plus qu'il y a mille occasions
“ dans la vie où l'on a absolument besoin
“ des personnes qui en ont : par exemple,
“ on ne veut se marier qu'à une honnête
“ fille ; est-elle pauvre, on n'est point des-
“ honoré en l'épousant ; n'a-t-elle que des
“ richesses sans vertu, on se deshonore, &
“ les hommes seront toûjours dans cet esprit-
“ là, cela est plus fort qu'eux, ma fille ;
“ ainsi vous trouverez quelque jour vôtre
“ place : & d'ailleurs la vertu est si douce,
“ si consolante, dans le cœur de ceux qui
“ en ont, fussent-ils toûjours pauvres ; leur
“ indigence dure si peu, la vie est si courte :
“ les hommes, qui se moquent le plus de ce
“ qu'on appelle sagesse, traitent pourtant
“ si cavaliérement une femme qui se laisse

“ seduire,

« seduire, ils acquierent des droits si inso-
« lens avec elle, ils la punissent tant de son
« ordure, ils la sentent si dépourvûë con-
« tr'eux, si desarmée, si degradée, à cause
« qu'elle a perdu cette vertu dont ils se mo-
« quoient, qu'en verité, ma fille, ce n'est
« que faute d'un peu de reflexion qu'on se
« dérange ; car, en y songeant, qui est-ce
« qui voudroit cesser d'être pauvre, à con-
« dition d'être infame ?

Quelqu'un de la maison, qui entra alors, l'empêcha d'en dire davantage : peut-être êtes-vous curieuse de sçavoir ce que je lui repondis. Rien ; car je n'en eus pas la force ; son discours, & les idées de sa mort, m'avoient bouleversé l'esprit, je lui tenois son bras que je baisai mille fois : voilà tout, mais je ne perdis rien de tout ce qu'elle me dit, & en verité je vous le rapporte presque mot pour mot, tant j'en fus frappée ; aussi avois-je alors quinze ans & demi pour le moins, avec toute l'intelligence qu'il faloit pour entendre cela. »

Venons maintenant à l'usage que j'en ai fait : que de folies je vais bientôt vous dire ! faut-il qu'on ne soit sage, que quand il n'y a point de mérite à l'être ! que veut-on dire en parlant de quelqu'un, quand on dit qu'il est en âge de raison ? C'est mal parler, cet âge de raison est bien plûtôt l'âge de la folie. Quand cette raison nous est venuë, nous l'avons comme un bijou d'une grande beauté, que nous regardons souvent ; que

nous

nous estimons beaucoup, mais que nous ne mettons jamais en œuvre. Souffrez mes petites Reflexions, j'en ferai toûjours quelqu'une en passant, mes foiblesses m'ont bien acquis le droit d'en faire. Poursuivons; j'ai été jusqu'ici, à la charge d'autrui, & je vais bientôt être à la mienne.

La sœur du Curé m'avoit dit qu'elle craignoit de mourir dans la premiere foiblesse qui lui prendroit, & elle prophétisoit. Je ne voulus point me coucher cette nuit-là; je la veillai: elle reposa assez tranquillement jusqu'à deux heures après minuit; mais alors je l'entendis se plaindre: je courus à elle, je lui parlai, elle n'étoit plus en état de me répondre. Elle ne fit que me serrer la main très-légerement, & elle avoit le visage d'une personne expirante.

La frayeur alors s'empara de moi, & ce fut une frayeur qui me vint de la certitude de la perdre: je tombai dans l'égarement; je n'ai de ma vie rien senti de si terrible; il me sembla que tout l'univers étoit un desert où j'allois rester seule, je connus combien je l'aimois, combien elle m'avoit aimée; tout cela se peignit dans mon cœur d'une maniere si vive, que cette image-là me desoloit.

Mon Dieu, combien de douleur peut entrer dans nôtre ame, jusqu'à quel degré peut-on être sensible! Je vous avouërai, que l'épreuve, que j'ai fait de cette douleur dont nous sommes capables, est une des

choses

choses qui m'a le plus épouvantée dans ma vie, quand j'y ai songé ; je lui dois même le goût de retraite où je suis à present.

Je ne sçai point philosopher, & je ne m'en soucie guére, car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir : les gens que j'ai entendu raisonner là-dessus, ont bien de l'esprit assurement ; mais je crois, que sur certaine matiere, ils ressemblent à ces nouvellistes qui font des nouvelles quand ils n'en ont point, ou qui corrigent celles qu'ils reçoivent quand elles ne leur plaisent pas. Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous, & qu'il ne faut pas trop se fier à celles que nôtre esprit veut faire à sa guise, car je le crois un grand visionnaire.

Mais, reprenons vîte mon récit ; je suis toute honteuse du raisonnement que je viens de faire, & j'étois toute glorieuse en le faisant ; vous verrez que j'y prendrai goût, car dans tout il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coute ; eh, pourquoi n'y reviendrois-je pas ? est-ce à cause que je ne suis qu'une femme, & que je ne sçai rien ? Le bon sens est de tout sexe, je ne veux instruire personne, j'ai cinquante ans passez ; & un honnête homme très-sçavant me disoit l'autre jour, que, quoique je ne sçûsse rien, je n'étois pas plus ignorante que ceux qui en sçavoient plus que moi : oui, c'est un sçavant du premier ordre, qui a parlé comme cela ;

cela ; car ces hommes, tous fiers qu'il sont de leur science, ils ont quelquefois des momens où la verité leur échape d'abondance de coeur, & où ils se sentent si las de leur présomption, qu'ils la quittent pour respirer en francs ignorans comme ils sont ; cela les soulage, & moi, de mon côté, j'avois besoin de dire un peu ce que je pensois d'eux.

Je fus donc frappée d'une douleur mortelle, en voyant que cette vertueuse fille, à qui je devois tant, se mouroit : elle avoit eu beau me parler de sa mort, je n'avois point imaginé que sa maladie la conduisit jusques-là.

Mes gemissemens firent retentir la maison, ils reveillerent tout le monde ; l'hôte & l'hôtesse, se doutant de la verité, se leverent, & vinrent frapper à la porte de nôtre chambre. Je l'ouvris, sans sçavoir que je l'ouvrois ; ils me parlerent, & je faisois des cris pour toute réponse ; ils furent bientôt instruits de la cause de ma désolation, & voulurent secourir cette fille expirante, & peut-être déja expirée, car elle n'avoit plus de mouvement ; mais une demie heure après, on vit qu'elle étoit morte. Les domestiques arriverent ; il se fit un fracas pendant lequel je perdis connoissance, & on me porta dans une chambre voisine sans que je le sentisse. De l'état où je fus ensuite, je n'en parlerai point, vous le devinez bien, & moi-même ce recit-là m'attriste encore.

Enfin,

Enfin, me voilà seule, & sans autre guide qu'une experience de quinze ans & demi plus ou moins. Comme la défunte m'avoit fait passer pour sa niéce, & que j'avois l'air raisonnable, on me rendit compte de tout ce qu'on disoit lui avoir trouvé, & qui ne valoit pas la peine qu'on y fit plus de ceremonie, quand même on m'auroit remis tout ce qu'il y avoit. Mais, une partie du linge fut volé avec d'autres bagatelles ; & de près de quatre cens livres que je sçavois qui lui restoient, on en prit bien la moitié, je pense ; je m'en plaignis, mais si foiblement que je n'insistai point. Dans l'affliction où j'étois, je n'avois plus rien à coeur. Comme je ne voyois plus personne qui prît part à moi, ni à ma vie, je n'y en prenois plus moi-même, & cette maniere de penser me mettoit dans un état qui ressembloit à de la tranquilité : mais, qu'on est à plaindre avec cette tranquilité-là ! on est plus digne de pitié, que dans le desespoir le plus emporté.

Tout le monde de la maison paroissoit s'interesser beaucoup à moi, sur-tout l'hôte & sa femme, qui venoient tendrement me consoler d'un malheur dont ils avoient fait leur profit ; & tout est plein de pareilles gens dans la vie : en général, personne ne marque tant de zéle pour adoucir vos peines, que les fourbes qui les ont causées & qui y gagnent.

Je

Je laissai vendre des habits dont on me donna ce qu'on voulut, & il y avoit déja quinze jours que ma chere tante, comme on l'appelloit, & je dirois volontiers ma chere mere, ou plûtôt mon unique amie, car il n'y a point de qualité qui ne le cede à celle-là, ni de cœur plus tendre, plus infaillible que cœur inspiré par la veritable amitié; il y avoit donc déja quinze jours que cette amie étoit morte, & je les avois passés dans cette auberge sans sçavoir ce que je deviendrois, ni sans m'en mettre en peine, quand ce Religieux, dont j'ai déja parlé, qui venoit souvent voir la défunte, & qui avoit été malade aussi, vint encore pour sçavoir de ses nouvelles: il aprit sa mort avec chagrin, & comme il étoit le seul qui sçut le secret de ma naissance, que la défunte avoit trouvé à propos de l'en instruire, & que je sçavois qu'il en étoit instruit, je le vis arriver avec plaisir.

Il fut extrémement sensible à mon malheur, & au peu de souci que j'avois de moi dans ma consternation; il me parla là-dessus d'une maniere très-touchante, me fit envisager les dangers que je courois en restant dans cette maison, seule, & sans être reclamée de qui que ce soit au monde: & effectivement c'étoit une situation qui m'exposoit d'autant plus, que j'étois d'une figure très aimable, & à cet âge où les graces sont si charmantes, parce qu'elles sont ingenuës & toutes fraiches écloses.

Son

Son diſcours fit ſon effect, j'ouvris les yeux ſur mon état, & je pris de l'inquiétude de ce que je deviendrois; cette inquiétude me jetta encore mille fantômes dans l'eſprit: où irai-je, lui diſois-je en fondant en larmes? Je n'ai perſonne ſur la terre qui me connoiſſe, je ne ſuis la fille ni la parente de qui que ce ſoit. A qui demanderai-je du ſecours? qui eſt-ce qui eſt obligé de m'en donner? que ferai-je en ſortant d'ici? L'argent que j'ai ne me durera pas longtems, on peut me le prendre, & voilà la premiere fois que j'en ai & que j'en depenſe.

Ce bon Religieux ne ſçavoit que me répondre: je crus même voir à la fin que je lui étois à charge, parce que je le conjurois de me conduire; & ces bonnes gens, quand ils vous ont parlé, qu'ils vous ont exhorté, ils ont fait pour vous tout ce qu'ils peuvent faire.

De retourner à mon village, c'étoit une folie, je n'y avois plus d'azile; je n'y retrouvois qu'un vieillard tombé dans l'imbecillité, qui avoit tout vendu pour nous envoyer le dernier argent que nous avions reçû, & qui achevoit de mourir ſous la tutelle d'un ſucceſſeur que je ne connoiſſois pas, à qui j'étois inconnuë, ou pour le moins indifferente. Il n'y avoit donc nulle reſſource de ce côté-là, & en verité la tête m'en tournoit de frayeur.

Enfin, ce Religieux, à force de chercher & d'imaginer, penſa à un homme de con-

ſideration, charitable & pieux, qui s'étoit, diſoit-il, devoüé aux bonnes œuvres, & à qui il promit de me recommander dés le lendemain. Mais je n'entendois plus raiſon, il n'y avoit point de lendemain à me promettre, je ne pouvois ſupporter d'attendre juſques-là, je pleurois, je me deſolois : il vouloit ſortir, je le retenois, je me jettois à ſes genoux : Point de lendemain, lui diſois-je ; tirés-moi d'ici tout-à-l'heure, ou bien vous allés me jetter au deſeſpoir. Que voulés-vous que je faſſe ici? On m'y a déja pris une partie de ce que j'avois, peut-être cette nuit me prendra-t-on le reſte : on peut m'enlever, je crains pour ma vie, je crains pour tout, & aſſurément je n'y reſterai point, je mourrai plûtôt, je fuirai, & vous en ſerez faché.

Ce Religieux alors, qui étoit dans un embarras cruel, & qui ne pouvoit ſe debarraſſer de moi, s'arrêta, ſe mit à rêver un moment, enſuite prit une plume & du papier, & écrivit un billet à la perſonne dont il m'avoit parlé. Il me le lût ; le billet étoit preſſant, il le conjuroit par toute ſa religion de venir où nous étions. Dieu vous y reſerve, lui diſoit-il, l'action de charité la plus précieuſe à ſes yeux, & la plus meritoire, que vous ayés jamais faite : & pour l'exciter encore davantage, il lui marquoit mon ſexe, mon âge, & ma figure, & tout ce qui pouvoit en arriver, ou par ma foibleſſe, ou par la corruption des autres.

Le billet écrit, je le fis porter à son adresse, & en attendant la réponse je gardois ce Religieux à vûë, car j'avois resolu de ne point coucher cette nuit-là dans la maison. Je ne sçaurois pourtant vous dire précisément quel étoit l'objet de ma peur, & voilà pourquoi elle étoit si vive : tout ce que je sçai, c'est que je me representois la phisionomie de mon hôte, que je n'avois jamais trop remarquée jusques-là ; & dans cette phisionomie alors, j'y trouvois des choses terribles ; celle de sa femme me paroissoit sombre, tenebreuse ; les domestiques avoient la mine de ne valoir rien ; enfin, tous ces visages-là me faisoient fremir, je n'y pouvois tenir, je voyois des épées, des poignards, des assassinats, des vols, des insultes, mon sang se glaçoit aux perils que je me figurois ; car, quand une fois l'imagination est en train, malheur à l'esprit qu'elle gouverne.

J'entretenois le Religieux de mes idées noires, quand celui qui avoit fait nôtre message nous vint dire que le carosse de l'honnête homme en question nous attendoit en bas, & qu'il n'avoit pû, ni écrire, ni venir lui-même, parce qu'il étoit en affaire quand il avoit reçu le billet. Sur le champ, je fis mon paquet, on auroit dit qu'on me rachetoit la vie ; je fis appeller cet hôte & cette hôtesse si effrayans, & il est vrai qu'ils n'avoient pas trop bonne mine, & que l'imagination n'avoit pas grand ouvrage à

faire pour les rendre desagréables. Ce qui est de sûr, c'est que j'ai toûjours retenu leurs visages, je les vois encore, je les peindrois; &, dans le cours de ma vie, j'ai connu quelques honnêtes gens que je ne pouvois souffrir, à cause que leur phisionomie avoit quelque air de ces visages-là.

Je montai donc dans le carosse avec ce Religieux, & nous arrivâmes chez la personne en question. C'étoit un homme de cinquante à soixante ans, encore assez bien fait, fort riche, d'un visage doux & serieux où l'on voyoit un air de mortification, qui empêchoit qu'on ne remarquât tout son embonpoint.

Il nous reçût bonnement & sans façon, & sans autre compliment que d'embrasser d'abord le Religieux; il jetta un coup d'œil sur moi, & puis nous fit asseoir.

Le cœur me battoit, j'étois honteuse; embarrassée, je n'osois lever les yeux, mon petit amour-propre étoit étonné, & ne sçavoit où il en étoit. Voyons, de quoi s'agit-il? dit alors nôtre homme pour entamer la conversation, & en prenant la main du Religieux, qu'il serra avec componction dans la sienne. Là-dessus, le Religieux lui conta mon Histoire. Voilà, repondit-il, une aventure bien particuliere, & une situation bien triste. Vous pensiez juste, mon Pere, quand vous m'avez écrit, qu'on ne pouvoit faire une meilleure Action que de rendre service à Mademoiselle. Je le crois de

même;

même ; elle a plus besoin de secours qu'un autre par mille raisons, & je vous suis obligé de vous être adressé à moi pour cela ; je benis le moment où vous avez été inspiré de m'avertir, car je suis penetré de ce que je viens d'entendre : allons, examinons un peu de quelle façon nous nous y prendrons : quel âge avez-vous, ma chere Enfant ? ajoûta-t-il, en me parlant avec une charité cordiale. A cette question, je me mis à soupirer sans pouvoir répondre. Ne vous affligez pas, me dit-il, prenez courage, je ne demande qu'à vous être utile ; & d'ailleurs Dieu est le maître, il faut le loüer de tout ce qu'il fait : dites-moi donc, quel âge avez-vous à peu près ? Quinze ans & demi, repris-je, & peut-être plus. Effectivement, dit-il en se retournant du côté du Pere, à la voir on lui en donneroit davantage, mais sur sa phisionomie j'augure bien de son cœur, & du caractere de son esprit ; on est même porté à croire, qu'elle a de la naissance : en verité, son malheur est bien grand ; que les desseins de Dieu sont impenetrables !

Mais revenons au plus pressé, ajoûta-t-il aprés s'être ainsi prosterné en esprit devant les desseins de Dieu, comme vous n'avez nulle fortune dans ce monde, il faut voir à quoi vous vous destinez : la Demoiselle qui est morte, n'avoit-elle rien resolu pour vous ? Elle avoit, lui dis-je, intention de me mettre chez une marchande. Fort bien, reprit-

il, j'approuve ses vûës, sont-elles de vôtre goût, parlez franchement, il y a plusieurs choses qui peuvent vous convenir : j'ai par exemple une belle-sœur, qui est une personne très-raisonnable, fort à son aise, & qui vient de perdre une Demoiselle qui étoit à son service, qu'elle aimoit beaucoup, & à qui elle auroit fait du bien dans la suite ; si vous voulez tenir sa place, je suis persuadé qu'elle vous prendroit avec plaisir.

Cette proposition me fit rougir : Helas, Monsieur, lui dis-je, quoique je n'aye rien, & que je ne sçache à qui je suis, il me semble que j'aimerois mieux mourir, que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique ; & si j'avois mon pere & ma mere, il y a toute apparence que j'en aurois moi-même, au lieu d'en servir à personne.

Je lui répondis cela d'une maniere fort triste, après quoi versant quelques larmes ; Puisque je suis obligée de travailler pour vivre, ajoutai-je en sanglotant, je prefere le plus petit métier qu'il y ait, & le plus penible, pourvû que je sois libre, à l'état dont vous me parlés, quand j'y devrois faire ma fortune. Eh, mon enfant, me dit-il, tranquillisez-vous, je vous loüe de penser comme cela, c'st une marque que vous avez du cœur, & cette fierté-là est permise ; il ne faut pas la pousser trop loin, elle ne seroit plus raisonnable : quelque conjecture avantageuse qu'on puisse faire de vôtre naissance, cela ne vous donne aucun état & vous devez

vez vous regler là-dessus ; mais enfin nous suivrons les vûës de cette amie que vous avez perduë ; il en coûtera davantage, c'est une pension qu'il faudra payer, mais n'importe, dés aujourd'hui vous serés placée, je vais vous mener chéz ma marchande de linge, & vous y serez la bien venuë : êtes-vous contente ? Oüi Monsieur, lui dis-je, & jamais je n'oublierai vos bontés. Profitez en, Mademoiselle, dit alors le Religieux qui nous avoit jusques-là laissé faire tout nôtre dialogue, & comportez-vous d'une maniere qui recompense Monsieur des soins où sa pieté l'engage pour vous. Je crains bien, reprit alors notre homme d'un ton devot & scrupuleux, je crains bien de n'avoir pas de merite à la secourir, car je suis trop sensible à son infortune.

Alors, il se leva, & dit : Ne perdons point de tems, il se fait tard, allons chez la marchande dont je vous ai parlé, Mademoiselle : pour vous, mon pere, vous pouvez à present vous retirer, je vous rendrai bon compte du depôt que vous me confiez. Là-dessus, le Religieux nous quitta, je le remerciai de ses peines en beguayant, car j'étois toute troublée, & nous voilà en chemin dans le carosse de mon bienfaicteur.

Je voudrois bien pouvoir vous dire tout ce qui se passoit dans mon esprit, & comment je sortis de cette conversation que je venois d'essuyer, & dont je ne vous ai dit que la moindre partie, car il y eut bien d'au-

tres discours très-mortifians pour moi. Et il est bon de vous dire, que toute jeune que j'étois, j'avois l'ame un peu fiere ; on m'avoit élevée avec douceur, & même avec des égards, & j'étois bien étourdie d'un entretien de cette espece. Les bienfaits des hommes sont accompagnez d'une mal-adresse si humiliante pour les personnes qui les reçoivent. Imaginez-vous qu'on avoit épluché ma misere pendant une heure, qu'il n'avoit été question que de la compassion que j'inspirois, que du grand merite qu'il y auroit à me faire du bien, & puis c'étoit la religion qui vouloit qu'on prît soin de moi ; ensuite venoit un faste de reflections charitables, une enflure de sentimens dévots. Jamais la charité n'étala ses tristes devoirs avec tant d'appareil : j'avois le cœur noyé dans la honte ; & puisque j'y suis, je vous dirai que c'est quelque chose de bien cruel, que d'être abandonné au secours de certaines gens : car, qu'est-ce qu'une charité, qui n'a point de pudeur avec le miserable, & qui, avant que de le soulager, commence par écraser son amour-propre ? La belle chose, qu'une vertu, qui fait le desespoir de celui sur qui elle tombe ! Est-ce qu'on est charitable, à cause qu'on fait des œuvres de charité ? Il s'en faut bien ; quand vous venez vous appesantir sur le détail de mes maux, dirois-je à ces gens-là, quand vous venez me confronter avec toute ma misere, & que le céremonial de vos questions, ou plûtôt de l'inter-

l'interrogatoire dont vous m'accablez, marche devant les secours que vous donnez : voilà ce que vous appellez faire une œuvre de charité ; & moi je dis que c'est une œuvre brutale & haïssable, œuvre de métier, & non de sentiment.

J'ai fini : que ceux, qui ont besoin de leçon là-dessus, profitent de celle que je leur donne ; elle vient de bonne part, car je leur parle d'aprés mon expérience.

Je me suis laissée dans le carosse avec mon homme pour aller chez la marchande : je me souviens, qu'il me questionnoit beaucoup dans le chemin, & que je lui répondois d'un ton bas & douloureux ; je n'osois me remuer, je ne tenois presque point de place, & j'avois le cœur mort.

Cependant, malgré l'anéantissement où je me sentois, j'étois étonnée des choses dont il m'entretenoit ; je trouvois sa conversation singuliere, il me sembloit que mon homme se mitigeoit, qu'il étoit plus flatteur que zelé, plus genereux que charitable ; il me paroissoit tout changé.

Je vous trouve bien gênée avec moi, me disoit-il ; je ne veux point vous voir dans cette contrainte-là, ma chere fille, vous me haïriez bientôt, quoique je ne vous veüille que du bien. Nôtre conversation avec ce Religieux vous a renduë triste ; le zèle de ces gens-là n'est pas consolant, il est dur, & il faut faire comme eux : mais moi, j'ai naturellement le cœur bon ; ainsi, vous pou-

vez me regarder comme vôtre ami, comme un homme qui s'interesse à vous de tout son coeur, & qui veut avoir vôtre confiance; entendez vous? je me retiens le privilege de vous donner quelques conseils; mais je ne prétens pas qu'ils vous effarouchent; je vous dirai, par exemple, que vous êtes jeune & jolie, & que ces deux belles qualitez vont vous exposer aux poursuites du premier étourdi qui vous verra, & que vous feriez mal de l'écouter, parce que cela ne vous meneroit à rien, & ne merite pas vôtre attention; c'est à vôtre fortune à qui il faut que vous la donniez, & à tout ce qui pourra l'avancer. Je sçais bien qu'à vôtre âge on est charmé de plaire, & vous plairez même sans y tâcher, j'en suis sûr; mais, du moins ne vous souciez point trop de plaire à tout le monde, sur-tout à mille petits soupirans, que vous ne devez pas regarder dans la situation où vous êtes. Ce que je vous dis-là n'est point d'une severité outrée, continua-t-il d'un air aisé en me prenant la main, que j'avois belle. Non, Monsieur, lui dis-je. Et puis voyant que j'étois sans gans, Je veux vous en acheter, me dit-il; cela conserve les mains, & quand on les a belles, il faut y prendre garde.

La-dessus, il fait arrêter le carosse, & m'en prit plusieurs paires que j'essayai toutes avec le secours qu'il me prêtoit; car il voulut m'aider, & moi je le laissois faire en rougissant de mon obeïssance; & je rougissois

ſans ſçavoir pourquoi, ſeulement par un inſtinct qui me mettoit en peine de ce que cela pouvoit ſignifier.

Toutes ces petites particularités au reſte, je vous les dis, parce qu'elles ne ſont pas ſi bagatelles qu'elles le paroiſſent.

Nous arrivâmes enfin chez la marchande, qui me parut une femme aſſez bien faite, & qui me reçut aux conditions dont ils convinrent pour ma penſion. Il me ſemble qu'il lui parla long-tems à part, mais je n'imaginai rien là-deſſus, & il s'en alla en diſant qu'il nous reviendroit voir dans quelques jours, & en me recommendant extrémement à la marchande, qui, après qu'il fut parti, me fit voir une petite chambre où je mis mes hardes, & où je devois coucher avec une compagne.

Cette marchande, il faut que je vous la nomme pour la facilité de l'Hiſtoire. Elle s'appelloit Madame Dutour ; c'étoit une veuve, qui, je penſe, n'avoit pas plus de trente ans ; une groſſe rejoüie, qui à vûë d'œil paroiſſoit la meilleure femme du monde, auſſi l'étoit-elle. Son domeſtique étoit compoſé d'un petit garçon de ſix ou ſept ans, qui étoit ſon fils, d'une ſervante, & d'une nommée Mademoiſelle Toinon, ſa fille de boutique.

Quand je ſerois tombée des nuës, je n'aurois pas été plus étourdie que je l'étois : les perſonnes qui ont du ſentiment ſont bien plus abatuës que d'autres dans de certaines occaſions,

occasions, parce que tout ce qui leur arrive les penétre ; il y a une tristesse stupide, qui les prend, & qui me prit. Madame Dutour fit de son mieux pour me tirer de cet état-là.

Allons Mademoiselle Marianne, me-disoit-elle (car elle avoit demandé mon nom) vous êtes avec de bonnes gens, ne vous chagrinez point, j'aime qu'on soit gaye ; qu'avez-vous qui vous fâche ? est-ce que vous vous déplaisez ici ? moi, dès que je vous ai vûë, j'ai pris de l'amitié pour vous : tenez, voilà Toinon, qui est une bonne enfant, faites connoissance ensemble. Et c'étoit en soupant, qu'elle me tenoit ce discours, à quoi je ne répondois que par une inclination de tête, & avec une phisionomie dont la douceur remercioit sans que je parlasse. Quelquefois je m'encourageois jusqu'à dire, vous avez bien de la bonté ; mais, en verité, j'étois deplacée, & je n'étois pas faite pour être-là.

Je sentois, dans la franchise de cette femme-là, quelque chose de grossier qui me rebuttoit.

Je n'avois pourtant encore vécu qu'avec mon Curé & sa sœur, & ce n'étoit pas des gens du monde, il s'en faloit bien, mais je ne leur avois vû que des manieres simples & non pas grossieres, leurs discours étoient unis & sensez ; d'honnêtes gens, vivans mediocrement, pouvoient parler comme ils parloient, & je n'aurois rien imaginé de mieux,

si

si je n'avois jamais vû autre chose : au lieu qu'avec ces gens-ci, je n'étois pas contente ; je leur trouvois un jargon, un ton brusque, qui blessoit ma délicatesse. Je me disois déja que dans le monde, il faloit qu'il y eût quelque chose qui valloit mieux que cela ; je soupirois aprés, j'étois triste d'être privée de ce mieux que je ne connoissois pas : dites-moi, d'où cela venoit ? où est-ce que j'avois pris mes délicatesses ? étoient-elles dans mon sang ? cela se pourroit bien : venoient-elles du sejour que j'avois fait à Paris ? cela se pourroit encore : il y a des ames perçantes, à qui il n'en faut pas beaucoup montrer pour les instruire, & qui, sur le peu qu'elles voyent, soupçonnent tout d'un coup tout ce qu'elles pourroient voir.

La mienne avoit le sentiment bien subtil, je vous assûre, sur-tout dans les choses de sa vocation, comme étoit le monde. Je ne connoissois personne à Paris, je n'en avois vû que les ruës ; mais, dans ces ruës, il y avoit des personnes de toutes especes ; il y avoit des carosses, &, dans ces carosses, un monde qui m'étoit très-nouveau, mais point étranger. Et, sans doute, il y avoit en moi un goût naturel, qui n'attendoit que ces objets-là pour s'y prendre, de sorte que, quand je les voyois, c'étoit comme si j'avois rencontré ce que je cherchois.

Vous jugez bien, qu'avec ces dispositions, Madame Dutour ne me convenoit point ; non plus que Mademoiselle Toinon, qui

étoit

étoit une grande fille qui ſe redreſſoit toûjours, & qui manioit ſa toile avec tout le jugement & toute la décence poſſible ; elle y étoit toute entiere, & ſon eſprit ne paſſoit pas ſon aûne.

Pour moi, j'étois ſi gauche à ce métier-là, que je l'impatientois à tout moment. Il faloit voir de quel air elle me reprenoit, avec quelle fierté de ſçavoir elle corrigeoit ma mal-adreſſe : & ce qui eſt plaiſant, c'eſt que l'effet ordinaire de ſes corrections, c'étoit de me rendre encore plus mal-adroite, parce que j'en devenois plus dégoutée.

Nous couchions dans la même chambre, comme je vous l'ai déja dit ; & là, elle me donnoit des leçons pour parvenir, diſoit-elle : enſuite, elle me contoit l'état de ſes parens, leurs facultés, leur caractere, ce qu'ils lui avoient donné pour ſes dernieres étrennes : Après venoit un Amant qu'elle avoit, qui étoit un beau garçon fait au tour & puis nous irions nous promener enſemble ; & moi, ſans en avoir d'envie, je lui répondois que je le voulois bien. Les inclinations de Madame Dufour n'étoient pas oubliées ; ſon Amant l'auroit déja épouſée, mais il n'étoit pas aſſez riche, & en attendant, il la voyoit toûjours, venoit ſouvent manger chez elle, & elle lui faiſoit un peu trop bonne chere. C'eſt pour vous divertir que je vous conte cela ; parlez ſi cela vous ennuye.

Monſieur de Climal, c'étoit ainſi qu'il s'ap-

pelloit

pelloit celui qui m'avoit mis chez Madame Dufour, revint trois ou quatre jours après m'avoir laissée-là. J'étois alors dans nôtre chambre avec Mademoiselle Toinon, qui me montroit ses belles hardes, & qui sortit par sçavoir-vivre dès qu'il fut entré.

Eh bien, Mademoiselle, comment vous trouvez-vous ici ? me dit-il. Mais, Monsieur, répondis-je, j'espere que je m'y ferai. J'aurois, répondit-il, grande envie que vous fussiez contente, car je vous aime de tout mon cœur ; vous m'avez plû tout d'un coup, & je vous en donnerai toutes les preuves que je pourrai : pauvre enfant ! que j'aurai de plaisir à vous rendre service ? mais je veux que vous ayez de l'amitié pour moi. Il faudroit que je fusse bien ingrate pour en manquer, lui répondis-je. Non, non, reprit-il, ce ne sera point par ingratitude que vous ne m'aimerez point, c'est que vous n'aurez pas avec moi une certaine liberté que je veux que vous ayez. Je sçai trop le respect que je vous dois, lui dis-je. Il n'est pas sûr que vous m'en deviez, dit-il, puisque nous ne sçavons pas qui vous êtes ; mais, Marianne, ajouta-t-il en me prenant la main qu'il serroit imperceptiblement, ne seriez-vous pas un peu plus familière avec un ami qui vous voudroit autant de bien que je vous en veux ? Voilà ce que je demande : vous lui diriez vos sentimens, vos goûts, vous aimeriez à le voir ; pourquoi ne feriez-vous pas de même avec moi ? Oh, que j'y veux mettre

tre ordre absolument, ou nous aurons querelle ensemble. A propos, j'oublois à vous donner de l'argent ; &, en disant cela, il me mit quelques loüis-d'or dans la main. Je les refusai d'abord, & lui dis qu'il me restoit quelque argent de la défunte, mais malgré cela il me força de les prendre : je les pris donc avec honte, car cela m'humilioit ; mais je n'avois pas de fierté à écouter làdessus avec un homme, qui s'étoit chargé de moi, pauvre orpheline, & qui paroissoit vouloir me tenir lieu de pere.

Je fis une reverence assez serieuse en recevant ce qu'il me donnoit. Eh ! me dit-il, ma chere Marianne, laissons-là les reverences, & montrez-moi que vous êtes contente. Combien m'allez-vous saluer de fois pour un habit que je vais vous acheter, voyons ? Je ne fis pas ce me semble une grande attention à l'habit qu'il me promettoit ; mais il dit cela d'un air si bon & si badin, qu'il me gagna le cœur, je vous l'avoüe : mes repugnances me quitterent, un vif sentiment de reconnoissance en prit la place, & je me jettai sur son bras que j'embrassai de fort bonne grace, & presqu'en pleurant de sensibilité.

Il fut charmé de mon movement, & me prit la main qu'il baisa d'une maniere fort tendre ; façon de faire, qui, au milieu de mon petit transport, me parut encore singuliere, mais toûjours de cette singularité, qui m'étonnoit sans rien m'apprendre, & que je pen-

penchois à regarder comme des expreſſions un peu extraordinaires de ſon bon cœur.

Quoi qu'il en ſoit, la converſation de ma part devint dès ce moment-là plus aiſée, mon aiſance me donna des graces qu'il ne me connoiſſoit pas encore ; il s'arrêtoit du tems à me conſiderer avec une tendreſſe, dont je remarquois toûjours l'excès, ſans y entendre plus de fineſſe.

Il n'y avoit pas moyen non plus qu'alors j'en pénétraſſe davantage ; mon imagination avoit fait ſon plan ſur cet homme-là, & quoique je le viſſe enchanté de moi, rien n'empêchoit que ma jeuneſſe, ma ſituation, mon eſprit, & mes graces, ne lui euſſent donné pour moi une affection très-innocente : on peut ſe prendre d'une tendre amitié pour les perſonnes de mon âge dont on veut avoir ſoin ; on ſe plaît à leur voir du merite, parce que nos bienfaits nous en feront plus d'honneur ; enfin on aime ordinairement à voir l'objet de ſa generoſité ; & tous les motifs de ſimple tendreſſe qu'un bienfaicteur peut avoir dans ce cas-là, une fille de plus de quinze ans & demi, quoiqu'elle n'ait rien vû, les ſent & les devine confuſément, elle n'en eſt non plus ſurpriſe, que de voir l'amour de ſon pere & de ſa mere pour elle ; & voilà comment j'étois : je l'aurois plûtôt pris pour un original dans ſes façons, que pour ce qu'il étoit ; il avoit beau reprendre ma main, l'approcher de ſa bouche en badinant, je n'admirois là-dedans que la rapi-

dité

dité de son inclination pour moi, & cela me touchoit plus que tous ses bienfaits ; car, à l'âge où j'étois, quand on n'a point encore souffert, on ne sçait point trop l'avantage qu'il y a d'être depourvûë de tout.

Peut-être devrois-je passer tout ce que je vous dis-là, mais je vais comme je puis : je n'ai garde de songer que je vous fais un livre, cela me jetteroit dans un travail d'esprit dont je ne sortirois pas, je m'imagine que je vous parle, & tout passe dans la conversation : continuons-là.

Dans ce tems, on se coëffoit en cheveux, & jamais créature ne les a eu plus beaux que moi ; cinquante ans que j'ai n'en ont fait que diminuer la quantité, sans en avoir changé la couleur, qui est encore du plus clair châtain.

Monsieur de Climal les regardoit, les touchant avec passion, mais cette passion je la regardois comme un pur badinage. Marianne, me disoit-il quelquefois, vous n'êtes point si à plaindre, de si beaux cheveux, & ce visage-là, ne vous laisseront manquer de rien. Ils ne me rendront ni mon pere, ni ma mere, lui répondois-je. Ils vous feront aimer de tout le monde, me dit-il, & pour moi je ne leur refuserai jamais rien. Oh pour cela, Monsieur, lui dis-je, je compte sur vous & sur vôtre bon cœur. Sur mon bon cœur, reprit-il en raint : eh vous parlez donc de cœur, chere enfant ? & le vôtre, si je vous le demandois, me le donneriez-

vous ?

vous? Helas, vous le merités bien, lui dis je naïvement.

A peine lui eus-je répondu cela, que je vis dans ses yeux quelque chose de si ardent, que ce fut un coup de lumiere pour moi: sur le champ, je me dis en moi-même, il se pourroit bien faire que cet homme-là m'aimât comme un Amant aime une Maîtresse: car enfin, j'en avois vû, des Amans, dans mon village, j'avois entendu parler d'amour, j'avois même déja lû quelques romans à la derobée; & tout cela, joint aux leçons que la nature nous donne, m'avoit du moins fait sentir qu'un Amant étoit bien different d'un ami; & sur cette difference, que j'avois comprise à ma maniere, tout d'un coup les regards de Monsieur de Climal me parurent d'une espece suspecte.

Cependant, je ne regardai pas l'idée, qui m'en vint sur le champ, comme une chose encore bien sûre; mais je devois bientôt en avoir le cœur net, & je commençai toujours en attendant par en être un peu plus forte, & plus à mon aise avec lui. Mes soupçons me desirent presque tout-à-fait de cette timidité qu'il m'avoit tant reprochée; je crûs que, s'il étoit vrai qu'il m'aimât, il n'y avoit plus tant de façons à faire avec lui, & que c'étoit lui qui étoit dans l'embarras, & non pas moi. Ce raisonnement coula de source, au reste: il paroît fin, & ne l'est pas; il n'y a rien de si simple, on ne s'apperçoit pas seulement qu'on le fait.

Il eſt vrai que ceux, contre qui on raiſonne comme cela, n'ont pas grand retour à eſperer de nous ; cela ſuppoſe qu'en fait d'amour, on ne ſe ſoucie gueres d'eux : auſſi, de ce côté-là, Monſieur de Climal m'étoit-il parfaitement indifferent, & même de cette indifference qui va devenir haine, ſi on la tourmente. Peut-être eut-il été ma premiere inclination, ſi nous avions commencé autrement enſemble : mais, je ne l'avois connu que ſur le pied d'un homme pieux, qui entreprenoit d'avoir ſoin de moi par charité ; & je ne ſache point de maniere de connoître les gens, qui éloigne tant de les aimer de ce qu'on appelle amour : il n'y a plus de ſentiment tendre à demander à une perſonne qui n'a fait connoiſſance avec vous que dans ce goût-là ; l'humiliation qu'elle a foufferte vous a fermé ſon cœur de ce côté-là. Ce cœur en garde une rancune, que lui même il ne ſçait pas qu'il a, tant que vous ne lui demandez que des ſentiments qui vous ſont juſtement dûs : mais, lui demandes-vouz d'une certaine tendreſſe ; oh, c'eſt une autre affaire, ſon amour-propre vous reconnoît alors, vous vous êtes brouillé avec lui ſans retour là-deſſus, il ne vous pardonnera jamais ; & c'eſt ainſi que j'étois avec M. de Climal.

Il eſt vrai, que ſi les hommes ſçavoient obliger, je crois qu'ils feroient tout ce qu'ils voudroient de ceux qui leur auroient obligation : car, eſt-il rien de ſi doux que le

ſenti-

ſentiment de reconnoiſſance, quand nôtre amour-propre n'y repugne point ? On en tireroit des tréſors de tendreſſe ; au lieu qu'avec les hommes on a beſoin de deux vertus, l'une pour vous empêcher d'être indigne du bien qu'ils vous font, l'autre pour vous en impoſer la reconnoiſſance.

M. de Climal m'avoit parlé d'un habit qu'il vouloit me donner, & nous ſortimes pour l'acheter à mon goût. Je crois que je l'aurois refuſé, ſi j'avois été bien convaincuë qu'il avoit de l'amour pour moi ; car, j'aurois eu un dégoût ce me ſemble invincible à profiter de ſa foibleſſe, ſur-tout ne la partageant pas : car quand on la partage, on ajuſte cela, on s'imagine qu'il y a beaucoup de délicateſſe à n'être point délicate là-deſſus ; mais je doutois encore de ce qu'il avoit dans l'ame, & ſuppoſé qu'il n'êut que de l'amitié, c'étoit donc une amitié extrême, qui meritoit aſſurément le ſacrifice de toute ma fierté. Ainſi, j'acceptai l'offre de l'habit à tout hazard.

L'habit fut acheté : je l'avois choiſi ; il étoit noble & modeſte, & tel qu'il auroit pû convenir à une fille de condition qui n'auroit pas eu de bien. Après cela, M. de Climal parla de linge, & effectivement j'en avois beſoin. Encore autre achat que nous allâmes faire. Madame Dutour auroit-pû lui fournir ce linge ; mais, il avoit ſes raiſons pour n'en point prendre chez elle : c'eſt qu'il le vouloit trop beau. Madame

Dutour auroit trouvé la charité outrée ; &, quoique ce fût une bonne femme, qui ne s'en seroit pas souciée, & qui auroit crû que ce n'étoit pas-là son affaire, il étoit mieux de ne pas profiter de la commodité de son caractere, & d'aller ailleurs.

Oh, pour le coup, ce fut ce beau linge qu'il voulut que je prisse, qui me mît au fait de ces sentimens ; je m'étonnai même que l'habit qui étoit trés-propre m'eût encore laissé quelque doute, car la charité n'est pas galante dans ses présens, l'amitié même si secourable donne du bon, & ne songe point au magnifique : les vertus des hommes ne remplissent que bien précisément leur devoir, elles seroient plus volontiers mesquines que prodigues dans ce qu'elles font de bien, il n'y a que les vices qui n'ont point de ménage. Je lui dis tout bas, que je ne voulois point de linge si distingué, je lui parlai sur ce ton-là serieusement : il se moqua de moi, & me dit, Vous êtes une enfant ; taisez-vous ; allez vous regarder dans le miroir, & voyez si ce linge est trop beau pour vôtre visage. Et puis, sans vouloir m'écouter, il alla son train.

Je vous avouë que je me trouvois bien embarrassée ; car, je voyois qu'il étoit sûr qu'il m'aimoit ; qu'il ne me donnoit qu'à cause de cela ; qu'il esperoit me gagner par-là ; & qu'en prenant ce qu'il me donnoit, moi je rendois ses esperances assez bien fondées.

Je

Je consultois donc en moi-même ce que j'avois à faire ; &, à présent que j'y pense, je crois que je ne consultois que pour perdre du tems : j'assemblois je ne sçais combien de reflexions dans mon esprit, je me taillois de la besogne, afin que dans la confusion de mes pensées j'eusse plus de peine à prendre mon parti, & que mon indétermination en fût plus excusable : par-là, je reculois une rupture avec M. de Climal, & je gardois ce qu'il me donnoit.

Cependant, j'étois bien honteuse de ses vûës ; ma chere amie la sœur du Curé me revenoit dans l'esprit. Quelle difference affreuse, me disois-je, des secours qu'elle me donnoit à ceux que je reçois ? qu'elle seroit la douleur de cette amie, si elle vivoit, & qu'elle vît l'état où je suis ? Il me sembloit, que mon avanture violoit d'une maniere cruelle le respect que je devois à sa tendre amitié ; il me sembloit, que son cœur en soupiroit dans le mien : &, tout ce que je vous dis-là, je ne l'aurois point exprimé, mais je le sentois.

D'un autre côté, je n'avois plus de retraite, & M. de Climal m'en donnoit une ; je manquois de hardes, & il m'en achetoit, & c'étoit de belles hardes, que j'avois déja essayées dans mon imagination, & j'avois trouvé qu'elles m'alloient à merveille : mais, je n'avois garde de m'arrêter à cet article qui se méloit dans mes considerations ; car j'aurois rougi du plaisir qu'il me faisoit, &

j'étois

j'étois bien aise apparemment que ce plaisir fît son effet sans qu'il y eût de ma faute : souplesse admirable, pour être innocente d'une sottise qu'on a envie de faire ! Après cela, me dis-je, M. de Climal ne m'a point encore parlé de son amour, peut-être même n'osera-t-il m'en parler de long-tems, & ce n'est point à moi à deviner le motif de ses soins : on m'a menée à lui comme à un homme charitable & pieux, il me fait du bien ; tant pis pour lui, si ce n'est point dans de bonnes vûës : je ne suis point obligée de lire dans sa conscience, & je ne serai complice de rien, tant qu'il ne s'expliquera pas ; ainsi, j'attendrai qu'il me parle sans équivoque.

Ce petit cas de conscience ainsi decidé, mes scrupules se dissiperent ; & le linge, & l'habit, me parurent de bonne prise.

Je les emportai chez Madame Dutour : il est vrai qu'en nous en retournant, M. de Climal rendit, par-cy, par-là, sa passion encore plus aisée à deviner que de coûtume : il se demasquoit petit à petit, l'homme amoureux se montroit, je lui voyois déja la moitié du visage ; mais j'avois conclu qu'il faloit que je le visse tout entier pour le reconnoître, si non, il étoit arrêté, que je ne verrois rien. Les hardes n'étoient pas encore en lieu de sureté ; & si je m'étois scandalisée trop tôt, j'aurois peut-être tout perdu. Les passions de l'espece de celle de M. de Climal sont naturellement lâches quand

on

on les desespere, elles ne se piquent pas de faire une retraite bien honorable ; & c'est un vilain Amant qu'un homme qui vous desire plus qu'il ne vous aime ; non pas que l'Amant le plus delicat ne desire à sa maniere, mais du moins c'est que chez lui les sentimens du cœur se mêlent avec les sens, tout cela se fond ensemble, ce qui fait un amour tendre, & non pas vicieux, quoiqu'à la verité capable du vice : car tous les jours en fait d'amour on fait très-delicatement des choses fort grossieres : mais, il ne s'agit point de cela.

Je feignis donc de ne rien comprendre aux petits discours que me tenoit M. de Climal pendant que nous retournions chez Madame Dutour. J'ai peur de vous aimer trop, Marianne, me disoit-il ; & si cela étoit, que feriez-vous ? Je ne pourrois en être que plus reconnoissante s'il étoit possible, lui répondois-je. Cependant, Marianne, je me défie de vôtre cœur, quand il connoîtra toute la tendresse du mien, ajoûta-t-il ; car vous ne la sçavés pas. Comment, lui dis-je, vous croyez que je ne vois pas vôtre amitié? Eh, ne changez point mes termes, reprit-il ; je ne dis pas mon amitié, je parle de ma tendresse. Quoi, dis-je, n'est-ce pas la même chose? Non, Marianne, me répondit-il, en me regardant d'une maniere à m'en prouver la différence ; non, chere fille, ce n'est pas la même chose, & je voudrois bien que l'une vous parût plus douce que l'autre.

Là-dessus, je ne pûs m'empècher de baisser les yeux, quoique j'y resistasse, mais mon embarras fut plus fort que moi. Vous ne me dites mot: est-ce que vous m'entendez? me dit-il en me serrant la main. C'est, lui dis-je, que je suis honteuse de ne sçavoir que répondre à tant de bontés.

Heureusement pour moi, la conversation finit-là, car nous étions arrivés:, tout ce qu'il pût faire, ce fut de me dire à l'oreille, Allez, friponne, allez rendre vôtre cœur plus traitable, & moins lourd; je vous laisse le mien pour vous y aider.

Ce discours étoit assez net, & il étoit difficile de parler plus François: je fis semblant d'être distraite, pour me dispenser d'y répondre; mais un baiser, qu'il m'appuyoit sur l'oreille en me parlant, s'attiroit mon attention malgré que j'en eusse, & il n'y avoit pas moyen d'être sourde à cela; aussi ne le fus-je pas. Monsieur, ne vous ai-je pas fait mal, m'écriai-je d'un air naturel, en feignant de prendre le baisir qu'il m'avoit donné pour le choc de sa tête avec la mienne. Dans le tems que je disois cela, je descendois de carosse; & je crois qu'il fut la dupe de ma petite finesse, car il me répondit trés-naturellement que non.

J'emportai le ballot de hardes que j'allai serrer dans nôtre chambre, pendant que M. de Climal étoit dans la boutique de Madame Dutour. Je redescendis sur le champ. Marianne, me dit-il d'un ton froid, faites travail-

ler à vôtre habit dès aujourd'hui ; je vous reverrai dans trois ou quatre jours, & je veux que vous l'ayez. Et puis parlant à Madame Dutour, J'ai tâché, dit-il, de l'assortir avec de très-beau linge qu'elle m'a montré, & que lui a laissé la Demoiselle qui est morte.

Et là-dessus vous remarquerez, ma chere amie, que M. de Climal m'avoit avertie qu'il parleroit comme cela à Madame Dutour ; & je pense vous en avoir dit la raison, qu'il ne me dit pourtant pas, mais que je devinai. D'ailleurs, ajoûta-t-il, je suis bien aise, que Mademoiselle soit proprement mise, parce que j'ai des vûës pour elle qui pourront réüssir. Et tout cela du ton d'un homme vrai & respectable ; car M. de Climal tête-a-tête avec moi, ne ressembloit point du tout au M. de Climal parlant aux autres ; à la lettre, c'étoit deux hommes differens : &, quand je lui voyois son visage dévot, je ne pouvois pas comprendre comment ce visage-là feroit pour devenir profane, & tel qu'il étoit avec moi : mon Dieu, que les hommes ont de talens pour ne rien valoir !

Il se retira après un demi quart d'heure de conversation avec Madame Dutour. Il ne fut pas plûtôt parti, que celle-ci, à qui il avoit conté mon Histoire, se mit à loüer sa pieté, & la bonté de son cœur. Marianne, me dit-elle, vous avez fait là une bonne rencontre, quand vous l'avez connu : voyez

voyez ce que c'est ; il a autant de soin de vous, que si vous étiez son enfant :: cet homme-là n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour être bon & charitable.

Le mot de charité ne fut pas fort de mon goût : il étoit un peu crû pour un amour propre aussi douillet que le mien ; mais, Madame Dutour n'en sçavoit pas davantage : ses expressions alloient comme son esprit, qui alloit comme il plaisoit à son peu de malice & de finesse. Je fis pourtant la grimace : mais, je ne dis rien ; car, nous n'avions pour témoin, que la grave Mademoiselle Toinon, bien plus capable de m'envier les hardes qu'on me donnoit, que de me croire humiliée de les recevoir. Oh, pour cela, Mademoiselle Marianne, me dit-elle à son tour d'un air un peu jaloux, il faut que vous soyez née coëffée. Au contraire, lui répondis-je, je suis née très-malheureuse ; car, je devrois sans comparaison être mieux que je ne suis. A propos, reprit-elle, est-il vrai que vous n'avez ni pere ni mere, & que vous n'êtes l'enfant à personne ? Cela est plaisant. Effectivement, lui dis-je d'un ton piqué, cela est fort réjoüissant ; &, si vous m'en croyez, vous m'en ferez vos complimens. Taisez-vous, idiote, lui dit Madame Dutour, qui vit que j'étois fâchée ; elle a raison de se moquer de vous : remerciez Dieu de vous avoir conservé vos parens. Qui est-ce qui a jamais dit aux gens, qu'ils sont des

enfans

enfans trouvés ? J'aimerois autant qu'on me dit que je suis batarde!

N'étoit-ce pas-là prendre mon parti d'une maniere bien consolante? Aussi le zele de cette bonne femme me choqua-t-il autant que l'insulte de l'autre, & les larmes m'en vinrent aux yeux. Madame Dutour en fut touchée, sans se douter de sa mal-adresse, qui les faisoit couler: son attendrissement me fit trembler; je craignois encore quelque nouvelle reprimande à Toinon, & je me hâtai de la prier de ne dire mot.

Toinon, de son côté, me voyant pleurer, se déconcerta de bonne-foi; car elle n'étoit pas méchante, & son cœur ne vouloit fâcher personne, si non qu'elle étoit vaine; parce qu'elle s'imaginoit que cela étoit décent. Mais, comme elle n'avoit pas un habit neuf aussi bien que moi, peut-être qu'elle avoit crû qu'en place de cela il faloit dire quelque chose, & redresser un peu son esprit comme elle redressoit sa figure.

Voilà d'où me vint la belle apostrophe qu'elle me fit, dont elle me demanda très-sincerement excuse: & comme je vis que ces bonnes gens n'entendoient rien à ma fierté, ni à ces délicatesses, & qu'ils ne sçavoient pas le quart du mal qu'ils me faisoient, je me rendis de bonne grace à leurs caresses, & il ne fut plus question que de mon habit, qu'on voulut voir avec une curiosité ingenue qui me fit venir aussi la curiosité d'éprouver ce qu'elles en diroient.

J'allai donc le chercher sans rancune, & avec la joye de penser que je le porterois bientôt. Je prends le paquet tel que je l'avois mis dans la chambre, & je l'apporte: La premiere chose, qu'on vit en le defaisant, ce fut ce beau linge dont on avoit pris tant de peine à sauver l'éclat, qui avoit couté la façon d'un mensonge à M. de Climal, & à moi un consentement à ce mensonge; voilà ce que c'est que l'étourderie des jeunes gens; j'oubliai que ce maudit linge étoit dans le paquet avec l'habit. Oh, oh! dit Madame Dutour, en voici bien d'un autre! M. de Climal nous disoit que c'étoit la Demoiselle défunte qui vous avoit laissé cela; c'est pourtant lui qui vous l'a acheté, Marianne; & c'est fort mal fait à vous de ne l'avoir pas pris chez moi. Vous n'êtes pas plus delicate que des Duchesses, qui en prennent bien; & vôtre M. de Climal est encore plaisant; mais je vois bien ce que c'est, ajoûta-t-elle en tirant l'étoffe de l'habit qui étoit dessous, pour la voir; car, sa colere n'interrompit point sa curiosité, qui est un mouvement chez les femmes qui va avec tout ce qu'elles ont dans l'esprit: je vois bien ce que c'est, je devine pourquoi on a voulu m'en faire accroire sur ce linge-là; mais je ne suis pas si bête qu'on le croit, je n'en dis pas davantage: remportez, remportez; pardi, le tour est joli! On a la bonté de mettre Mademoiselle en pension chez moi, & ce qu'il lui faut on l'achete

ailleurs; j'en ai l'embarras, & les autres le profit; je vous le conseille.

Pendant ce tems-là, Toinon soulevoit mon étoffe du bout des doigts, comme si elle avoit craint de se les salir, & disoit: Diantre! il n'y a rien de tel que d'être orpheline. Et la pauvre fille, ce n'étoit presque que pour figurer dans l'avanture qu'elle disoit cela: &, toute sage qu'elle étoit, quiconque lui en eût donné autant, l'auroit rendue stupide de reconnoissance. Laissez cela, Toinon, lui dit Madame Dutour: je voudrois bien voir que cela vous fît envie.

Jusques-là, je n'avois rien dit; je sentois tant de mouvemens, tant de confusion, tant de dépit, que je ne sçavois par où commencer pour parler: c'étoit, d'ailleurs, une situation bien neuve pour moi, que la mêlée où je me trouvois. Je n'en avois jamais tant vû. A la fin, quand mes mouvemens furent un peu éclaircis, la colere se declara la plus forte; mais, ce fut une colere si franche, & si étourdie, qu'il n'y avoit qu'une fille innocente de ce dont on l'accusoit, qui pût l'avoir.

Il étoit pourtant vrai, que M. de Climal étoit amoureux de moi, mais je sçavois bien aussi que je ne voulois rien faire de son amour; & si, malgré cet amour, que je connoissois, j'avois reçû ses présens, c'étoit par un petit raisonnement, que mes besoins & ma vanité m'avoient dicté, & qui n'avoit rien pris sur la pureté de mes intentions:

mon raisonnement étoit sans doute une erreur, mais non pas un crime; ainsi, je ne meritois pas les outrages dont me chargeoit Madame Dutour, & je fis un vacarme épouvantable. Je débuttai par jetter l'habit & le linge par terre, sans sçavoir pourquoi, seulement par fureur : ensuite, je parlai, ou plûtôt je criai, & je ne me souviens plus de tous mes discours, si-non que j'avoûai en pleurant, que M. de Climal avoit acheté le linge, & qu'il m'avoit deffendu de le dire, sans m'instruire des raisons qu'il avoit pour cela; qu'au reste, j'étois bien mal-heureuse de me trouver avec des gens qui m'accusoient à si bon marché; que je voulois sortir sur le champ; que j'allois envoyer chercher un carosse pour emporter mes hardes; que j'irois où je pourrois; qu'il valoit mieux qu'une fille comme moi mourût d'indigence, que de vivre aussi déplacée que je l'étois; que je leur laissois les présens de M. de Climal; que je m'en souciois aussi peu que de son amour, s'il étoit vrai qu'il en eût pour moi. Enfin, j'étois comme un petit lion, ma tête s'étoit demontée, outre que tout ce qui pouvoit m'affliger se présentoit à moi: la mort de ma bonne amie, la privation de sa tendresse, la perte terrible de mes parens, les humiliations que j'avois souffertes, l'effroi d'être étrangere à tous les hommes & de ne voir la source de mon sang nulle part, la vûë d'une misere qui ne pouvoit peut-être finir que par une autre; car je n'avois

que

que ma beauté qui pût me faire des amis, & voyez quelle ressource que le vice des hommes! n'étoit-ce pas-là de quoi renverser une cervelle aussi jeune que la mienne?

Madame Dutour fut effrayée du transport qui m'agitoit: elle ne s'y étoit pas attenduë, & n'avoit compté que de me voir honteuse. Mon Dieu, Marianne, me disoit-elle, quand elle pouvoit placer un mot, on peut se tromper: appaisez-vous, je suis fachée de ce que j'ai dit: (car mon emportement ne manqua pas de me justifier; j'étois trop outrée pour être coupable) allons, finissons, ma fille. Mais, j'allois toûjours mon train, & à toute force je voulois sortir.

Enfin, elle me poussa dans une petite salle, où elle s'enferma avec moi; & là, j'en dis encore tant, que j'épuisai mes forces: il ne me resta plus que des pleurs, jamais on n'en a tant versé; & la bonne femme voyant cela se mit à pleurer aussi du meilleur de son cœur.

Là-dessus, Toinon entra, pour nous dire que le dîner étoit prêt; & Toinon, qui étoit de l'avis de tout le monde, pleura parce que nous pleurions: & moi, après tant de larmes, attendrie par les douceurs qu'elles me dirent toutes deux, je m'appaisai, je me consolai, j'oubliai tout.

La forte pension, que M. de Climal payoit pour moi, contribua peut-être un peu au tendre repentir que Madame Dutour eut de m'avoir fâchée; de même que le cha-

grin de n'avoir pas vendu le linge, l'avoit sans comparaison bien plus indisposée contre moi, que toute autre chose : car pendant le repas, prenant un autre ton, elle me dit elle-même, que si M. de Climal m'aimoit, comme il y avoit apparence, il faloit en profiter : (je n'ai jamais oublié les discours qu'elle me tint.) Tenez, Marianne, me disoit-elle, à vôtre place, je sçais bien comment je ferois ; car, puisque vous ne possedez rien, & que vous êtes une pauvre fille, qui n'avez pas seulement la consolation d'avoir des parens, je prendrois d'abord tout ce que M. de Climal me donneroit ; j'en tirerois tout ce que je pourrois ; je ne l'aimerois pas moi, je m'en garderois bien, car l'honneur doit marcher le premier, & je ne suis pas femme à dire autrement, vous l'avez bien vû ; en un mot comme en mille, tournez tant qu'il vous plaira, il n'y a rien de tel que d'être sage ; & je mourrai dans cet avis. Mais, ce n'est pas à dire qu'il faille jetter ce qui nous vient trouver ; il y a moyen d'accomoder tout dans la vie : par exemple, voilà vous & M. de Climal ; eh bien, faut-il lui dire, allez-vous en ? non, assurement : il vous aime, ce n'est pas vôtre faute ; tous ces bigots n'en font point d'autre ; laissez-le aimer, que chacun réponde pour soy : il vous achette des nippes, prenez toûjours, puisqu'elles sont payées : s'il vous donne de l'argent, ne faites pas la sotte, & tendez la main bien honnêtement, ce n'est pas

à vous à faire la glorieuse : s'il vous demande de l'amour, allons doucement ici, jouez d'adresse, & dites-lui que cela viendra ; promettre, & ne point tenir, mène les gens bien loin : premierement, il faut du tems pour que vous l'aimiez ; & puis, quand vous ferez semblant de commencer à l'aimer, il faudra du tems pour que cela augmente ; & puis, quand il croira que vôtre cœur est à point, n'avez-vous pas l'excuse de vôtre sagesse ? est-ce qu'une fille ne doit pas se défendre ? n'a-t-elle pas mille bonnes raisons à dire aux gens ? ne les prêche-t-elle pas sur le mal qu'il y auroit ? pendant quoi, le tems se passe, & les présens viennent sans qu'on les aille chercher, & si un homme à la fin fait le mutin, qu'il s'accommode, on sçait se facher aussi-bien que lui, & puis on le laisse-là ; & ce qu'il a bien donné est donné : pardi il n'y a rien de si beau que le don, & si les gens ne donnoient rien, ils garderoient donc tout : oh, s'il me venoit un dévot qui m'en contât, il me feroit des présens jusqu'à la fin du monde avant que je lui dise, arrêtez-vous.

La naïveté & l'affection, avec laquelle Madame Dutour debitoit ce que je vous dis-là, valoit encore mieux que ses leçons, qui sont assez douces assurément, mais qui pourroient faire d'étranges filles d'honneur, des écolieres qui les suivroient : la doctrine en est un peu perilleuse ; je crois qu'elle mène sur le chemin du libertinage, & je ne pense pas qu'il

qu'il soit aisé de garder sa vertu sur ce chemin-là.

Toute jeune que j'étois, je n'approuvai point interieurement ce qu'elle me disoit; &, effectivement, quand une fille en pareil cas seroit sure d'être toûjours sage, la pratique de ces lâches maximes la deshonoreroit toûjours: dans le fonds, ce n'est plus avoir de l'honneur, que de laisser esperer aux gens qu'on en manquera? L'art d'entretenir un homme dans cette espérance-là, je l'estime encore plus honteux, qu'une chûte totale dans le vice: car, dans les marchés même infames, le plus infame de tous est celui où l'on est fourbe & de mauvaise foi, par avarice: n'êtes-vous pas de mon sentiment?

Pour moi, j'avois le caractere trop vrai, pour me conduire de cette maniere là: je ne voulois, ni faire le mal, ni sembler le promettre; je haïssois la fourberie de quelque espece qu'elle fût, surtout celle-ci, dont le motif étoit d'une bassesse qui me faisoit horreur.

Ainsi, je secouai la tête à tous les discours de Madame Dutour, qui vouloit me convertir là-dessus, pour son avantage & pour le mien. De son côté, elle auroit été bien aise que ma pension eût duré long-tems, & que nous eussions fait quelques petits cadeaux ensemble de l'argent de M. de Climal. C'étoit ainsi qu'elle s'en expliquoit en riant: car, la bonne femme étoit gour-

mande & interessée, & moi je n'étois ni l'un ni l'autre.

Quand nous eûmes diné, mon habit & mon linge furent donnés aux ouvrieres, & la Dutour leur recommanda beaucoup de diligence. Elle esperoit sans doute, qu'en me voyant brave (c'étoit son terme) je serois tentée de laisser durer plus long-tems mon Avanture avec M. de Climal ; & il est vrai, que du côté de la vanité je menaçois déja d'être furieusement femme : un ruban de bon goût, ou un habit galant, quand j'en rencontrois, m'arrêtoit tout court ; je n'étois plus de sang froid, je m'en ressentois pour une heure, & je ne manquois pas de m'ajuster de tout cela en idée, (comme je vous l'ai déja dit de mon habit) enfin, là-dessus, je faisois toûjours des châteaux en Espagne, en attendant mieux.

Mais, malgré cela, depuis que j'étois sûre que M. de Climal m'aimoit, j'avois absolument resolu, s'il m'en parloit, de lui dire, qu'il étoit inutile qu'il m'aimât. Après quoi, je prendrois sans scrupule tout ce qu'il voudroit me donner : c'étoit-là mon petit arrangement.

Au bout de quatre jours, on m'apporta mon habit & du linge, c'étoit un jour de Fête, & je venois de me lever quand cela vint. A cet aspect, Toinon & moi nous perdimes d'abord toutes deux la parole, moi d'émotion de joye, elle de la triste comparaison qu'elle fit de ce que j'allois

être

être à ce qu'elle seroit : elle auroit bien troqué son pere & sa mere contre le plaisir d'être orpheline au même prix que moi ; elle ouvroit sur mon petit attirail de grands yeux stupéfaits & jaloux, & d'une jalousie si humiliée, que cela me fit pitié dans ma joye : mais, il n'y avoit point de remede à sa peine, & j'essayai mon habit le plus modestement qu'il me fut possible devant un petit miroir ingrat, qui ne me rendoit que la moitié de ma figure, & ce que j'en voyois me paroissoit bien piquant.

Je me mis donc vîte à me coëffer, à m'habiller, pour joüir de ma parure : il me prenoit des palpitations en songeant combien j'allois être jolie ; la main m'en trembloit à chaque épingle que j'attachois : je me hâtois d'achever, sans rien précipiter pourtant ; je ne voulois rien laisser d'imparfait : mais j'eus bientôt fini, car la perfection que je connoissois étoit bien bornée : je commençois avec des dispositions admirables ; & c'étoit tout.

Vraiment, quand j'ai connu le monde, j'y faisois bien d'autres façons. Les hommes parlent de science & de philosophie. Voilà quelque chose de beau, en comparaison de la science de bien placer un ruban, ou de decider de quelle couleur on le mettra.

Si on sçavoit ce qui se passe dans la tête d'une coquette en pareil cas, combien son ame est déliée & penetrante : si on voyoit la finesse des jugemens qu'elle fait sur les

goûts

goûts qu'elle essaye, & puis qu'elle rebutte, & puis qu'elle hesite de choisir, & qu'elle choisit enfin par pure lassitude ; car, souvent, elle n'est pas contente, & son idée va toûjours plus loin que son execution : si on sçavoit tout ce que je dis-là ; cela feroit peur, cela humilieroit les plus forts esprits, & Aristote ne paroîtroit plus qu'un petit garçon : c'est moi qui le dis, qui le sçais à merveille ; & qui en fait de parure, quand on a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand chose, & qu'il faut trouver le mieux pour aller de-là du mieux au mieux, & que pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans l'ame des hommes, & sçavoir préférer ce qui la gagne le plus à ce qui ne fait que la gagner beaucoup : & cela est immense.

Je badine un peu sur nôtre science, & je n'en fais point de façon avec vous ; car nous ne l'exerçons plus ni l'une ni l'autre : &, à mon égard, si quelqu'un rioit de m'avoir vû coquette, il n'a qu'à me venir trouver, je lui en dirai bien d'autres, & nous verrons qui de nous deux rira le plus fort.

J'ai eu un petit minois, qui ne m'a pas mal coûté de folies, quoiqu'il ne paroisse guéres les avoir méritées, à la mine qu'il fait aujourd'hui : aussi il me fait pitié quand je le regarde ; & je ne le regarde que par hazard : je ne lui fais presque plus cet honneur-là exprès ; mais, ma vanité en revanche s'en est bien donné autrefois : je me

joûois de toutes les façons de plaire ; je sçavois être plusieurs femmes en une. Quand je voulois avoir un air fripon, j'avois un maintien & une parure qui faisoient mon affaire : le lendemain, on me retrouvoit avec des graces tendres ; ensuite, j'étois une beauté modeste, serieuse, nonchalante. Je fixois l'homme le plus volage, je dupois son inconstance : parce que tous les jours je lui renouvellois sa maîtresse ; & c'étoit comme s'il en avoit changé.

Mais, je m'écarte toûjours. Je vous en demande pardon : cela me rejoüit, ou me delasse ; &, encore une fois, je vous entretiens.

Je fus donc bientôt habillée ; &, en verité, dans cet état, j'effaçois si fort la pauvre Toinon, que j'en avois honte. La Dutour me trouvoit charmante : Toinon contrôlloit mon habit ; & moi j'approuvois ce qu'elle disoit, par charité pour elle : car, si j'avois paru aussi contente que je l'étois, elle en auroit été plus humiliée ; ainsi, je cachois ma joye. Toute ma vie, j'ai eu le cœur plein de ces petits égards-là pour le cœur des autres.

Il me tardoit de me montrer, & d'aller à l'Eglise, pour voir combien on me regarderoit. Toinon, qui, tous les jours de Fête, étoit escortée de son Amant, sortit avant moi, de crainte que je ne la suivisse, & que cet Amant, à cause de mon habit neuf, ne me regardât plus qu'elle : si nous

allions

allions ensemble ; car chez de certaines gens, un habit neuf, c'est presque un beau visage.

Je sortis donc toute seule, un peu embarrassée de ma contenance ; parce que je m'imaginois, qu'il y en avoit une à tenir, & qu'étant jolie & parée, il faloit prendre garde à moi de plus près qu'à l'ordinaire. Je me redressois ; car, c'est par où commence une vanité novice ; &, autant que je puis m'en ressouvenir, je ressemblois assez à une aimable petite fille, toute fraîche sortie d'une éducation de village, & qui se tient mal, mais dont les graces encore captives ne demandent qu'à se montrer.

Je ne faisois pas valoir non plus tous les agrémens de mon visage : je laissois aller le mien sur sa bonne-foi, comme vous le disiez plaisamment l'autre jour d'une certaine Dame. Malgré cela, nombre de passans me regarderent beaucoup ; & j'en étois plus réjoüie, que surprise ; car, je sentois fort bien, que je le méritois. Et, sérieusement, il y avoit peu de figures comme la mienne : je plaisois au cœur autant qu'aux yeux ; & mon moindre avantage étoit d'être belle.

J'approche ici d'un Evénement qui a été l'origine de toutes mes autres avantures ; & je vais commencer par-là la seconde Partie de ma Vie : aussi bien vous ennuyeriez-vous de la lire tout d'une haleine ; & cela nous reposera toutes deux.

Fin de la Premiere Partie.

AVERTISSEMENT.

LA *premiere Partie de la* Vie de Marianne *a paru faire plaisir à bien des gens ; ils en ont sur-tout aimé les Réflexions qui y sont semées. D'autres Lecteurs ont dit qu'il y en avoit trop ; & c'est à ces derniers à qui ce petit Avant-propos s'adresse.*

Si on leur donnoit un Livre intitulé Reflexions sur l'Homme, *ne le liroient-ils pas volontiers, si les Réflexions en étoient bonnes ? Nous en avons même beaucoup, de ces Livres, & dont quelques-uns sont fort estimez : pourquoi donc les Réflexions leur déplaisent-elles ici, en cas qu'elles n'ayent contre elles que d'être des Réflexions ?*

C'est, diront-ils, que dans des Avantures comme celles-ci, elles ne sont pas à leur place : il est question de nous y amuser, & non pas de nous y faire penser.

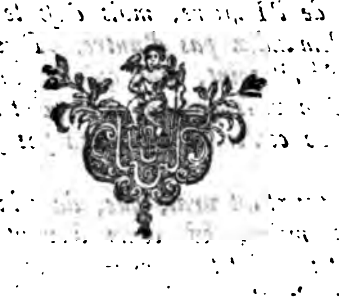
A cela, voici ce qu'on leur répond. Si vous regardez la Vie de Marianne *comme un Roman, vous avez raison, votre Critique est juste : il y a trop de Réflexions ; & ce n'est pas-là la forme ordinaire des Romans, ou des Histoires faites simplement pour divertir. Mais, Marianne n'a point songé à faire un Roman non plus. Son Amie lui demande l'Histoire de*

sa Vie, & elle l'écrit à sa maniere. Marianne n'a aucune forme d'Ouvrage présente à l'esprit. Ce n'est point un Auteur, c'est une Femme qui pense; qui a passé par differens états; qui a beaucoup vû; enfin, dont la Vie est un tissu d'Evenemens, qui lui ont donné une certaine connoissance du cœur & du caractere des Hommes, & qui, en contant ses Avantures, s'imagine être avec son Amie, lui parler, l'entretenir, lui répondre, &, dans cet esprit-là, mêle indistinctement les faits qu'elle raconte aux Réfléxions qui lui viennent à propos de ces faits : voilà sur quel ton le prend Marianne. Ce n'est, si vous voulez, ni celui du Roman, ni celui de l'Histoire, mais c'est le sien : ne lui en demandez pas d'autre. Figurez-vous, qu'elle n'écrit point, mais qu'elle parle : peut-être, qu'en vous mettant à ce point de vûë-là, sa façon de conter ne vous sera pas si desagréable.

Il est pourtant vrai, que, dans la suite, elle réfléchit moins, & conte davantage, mais pourtant réfléchit toûjours ; &, comme elle va changer d'état, ses Récits vont devenir aussi plus curieux, & ses Réfléxions plus applicables à ce qui se passe dans le grand monde.

Au reste, bien des Lecteurs pourront ne pas aimer la Querelle du Cocher avec Madame Dutour. Il y a des gens, qui croyent au-dessous d'eux de jetter un regard sur ce que l'Opinion a traité d'ignoble ; mais, ceux qui sont

sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions que l'orgueil a mis dans les choses de ce Monde, ces gens-là ne seront pas fâchez de voir ce que c'est que l'homme, dans un Cocher ; & ce que c'est que la Femme, dans une petite Marchande.



LA

LA VIE DE MARIANNE,

OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

SECONDE PARTIE.

DITES-MOI, ma chere Amie, ne seroit-ce point un peu par compliment que vous paroissez si curieuse de la Suite de mon Histoire? Je pourrois le soupçonner: car, jusqu'ici, tout ce que je vous en ai rapporté n'est qu'un tissu d'avantures bien simples, bien communes; d'avantures dont le caractere paroîtroit bas & trivial à beaucoup de Lecteurs, si je les faisois imprimer. Je ne suis encore qu'une petite Lingere, & cela les dégoûteroit.

Il y a des gens, dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez leur l'Histoire du Cœur humain dans les grandes conditions, ce devient-là pour eux un objet important: mais ne leur

leur parlez pas des états médiocres ; ils ne veulent voir agir que des Seigneurs, des Princes, des Rois, ou du moins des Personnes, qui ayent fait une grande figure. Il n'y a que cela qui existe, pour la noblesse de leur goût. Laissez-là le reste des hommes : qu'ils vivent ; mais qu'il n'en soit pas question. Ils vous diroient volontiers, que la Nature auroit bien pû se passer de les faire naître, & que les Bourgeois la deshonorent.

O jugez, Madame, du dedain que de pareils Lecteurs auroient eu pour moi !

Au reste, ne confondons point ; le portrait, que je fais de ces gens-là, ne vous regarde pas : ce n'est pas vous, qui serez la dupe de mon état ; mais peut-être que j'écris mal. Le commencement de ma Vie contient peu d'Evenemens, & tout cela auroit bien pû vous ennuyer. Vous me dites que non, vous me pressez de continuer, je vous en rends grace, & je continue : laissez-moi faire, je ne serai pas toujours chez Madame Dutour.

Je vous ai dit que j'allai à l'Eglise, à l'entrée de laquelle je trouvai de la foule ; mais je n'y restai pas. Mon habit neuf, & ma figure, y auroient trop perdu, & je tâchai, en me glissant tout doucement, de gagner le haut de l'Eglise, où j'appercevois du beau monde qui étoit à son aise.

C'étoit des femmes extrémement parées ; les unes assez laides, & qui s'en doutoient,

car

car elles tâchoient d'avoir si bon air qu'on ne s'en apperçût pas ; d'autres qui ne s'en doutoient point du tout, & qui de la meilleure foi du monde prenoient leur coquetterie pour un joli visage.

J'en vis une fort aimable, & celle-là ne se donnoit pas la peine d'être coquette ; elle étoit au-dessus de cela : pour plaire, elle s'en fioit negligemment à ses graces, & c'étoit ce qui la distinguoit des autres, de qui elle sembloit dire : Je suis naturellement tout ce que ces femmes-là voudroient être.

Il y avoit aussi nombre de jeunes Cavaliers bien faits, gens de robe & d'épée, dont la contenance témoignoit qu'ils étoient bien contens d'eux ; & qui prenoient, sur le dos de leurs chaises, de ces postures aisées & galantes, qui marquent qu'on est au fait des bons airs du Monde.

Je les voyois tantôt se baisser, s'appuyer, se redresser, puis sourire, puis saluer à droite & à gauche, moins par politesse, ou par devoir, que pour varier les airs de bonne mine & d'importance, & se montrer sous differens aspects.

Et moi, je devinois la pensée de toutes ces personnes-là sans aucun effort ; mon instinct ne voyoit rien-là qui ne fût de sa connoissance, & n'en étoit pas plus délié pour cela ; car, il ne faut pas s'y méprendre, ni estimer ma pénétration plus qu'elle ne vaut.

Nous avons deux sortes d'esprits, nous

autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui eſt celui que nous recevons de la nature, celui qui nous ſert à raiſonner, ſuivant le degré qu'il a, qui devient ce qu'il peut, & que ne ſçait rien qu'avec le tems.

Et puis nous en avons encore un autre, qui eſt à part du nôtre, & qui peut ſe trouver dans les Femmes les plus ſottes. C'eſt l'eſprit que la vanité de plaire nous donne, & qu'on appelle, autrement dit, la Coqueterie.

Oh! celui-là, pour être inſtruit, n'attend pas la nombre des années ; il eſt fin, dès qu'il eſt venu, dans les choſes de ſon reſſort ; il a toûjours la théorie de ce qu'il voit mettre en pratique. C'eſt un enfant de l'Orgueil, qui nait tout élevé, qui manque d'abord d'audace, mais qui n'en penſe pas moins. Je crois qu'on peut lui enſeigner des graces & de l'aiſance ; mais, il n'apprend que la forme, & jamais le fond. Voilà mon Avis.

Et c'eſt avec cêt eſprit-là, que j'expliquois ſi bien les façons de ces Femmes ; c'eſt encore lui qui me faiſoit entendre les Hommes ; car, avec une extrême envie d'être de leur goût, on a, la clef de tout ce qu'ils font pour, être du nôtre ; & il n'y aura jamais d'autre mérite à tout cela, que d'être vaine & coquette : & je pouvois me paſſer de cette petite parentheſe-là pour vous le prouver, car vôus le ſçavez auſſi-bien que moi ; mais, je me ſuis aviſée trop tard de penſer que

vous

vous le ſçaves. Je ne vois mes fautes que lorſque je les ai faites : c'eſt le moyen de les voir ſûrement ; mais non pas à vôtre profit & au mien. N'eſt-il pas vrai ? Retournons à l'Egliſe.

La place, que j'avois priſe, me mettoit au milieu du monde dont je vous parle. Quelle fête ! C'étoit la premiere fois que j'allois joüir un peu du mérite de ma petite figure. J'étois toute émûe du plaiſir de penſer à ce qui alloit en arriver : j'en perdois preſque haleine ; car, j'étois ſûre du ſuccés, & ma vanité voyoit venir d'avance les regards qu'on alloit jetter ſur moi.

Ils ne ſe firent pas long-temps attendre. A peine étois-je plaçée, que je fixai les yeux de tous les Hommes. Je m'emparai de toute leur attention ; mais, ce n'étoit encore-là que la moitié de mes honneurs, & les femmes me firent le reſte.

Elles s'apperçurent, qu'il n'étoit plus queſtion d'elles, qu'on ne les regardoit plus, que je ne leur laiſſois pas un curieux, & que la deſertion étoit generale.

On ne ſçauroit s'imaginer ce que c'eſt que cette avanture-là pour des femmes, ni combien leur amour-propre en eſt déconcerté ; car, il n'y a pas moyen qu'il s'y trompe, ni qu'il chicanne ſur l'evidence d'un pareil affront : ce ſont de ces cas deſeſperez, qui le pouſſent à bout, & qui reſiſtent à toutes ſes tournures.

Avant que j'arrivasse, en un mot, ces femmes faisoient quelque figure ; elles vouloient plaire, & ne perdoient pas leur peine. Enfin, chacune d'elles avoit ses partisans du moins, la fortune étoit-elle assez égale ; & encore la vanité vit-elle, quand les choses se passent ainsi. Mais, j'arrive, on me voit, & tous ces visages ne sont plus rien, il n'en reste pas la mémoire d'un seul.

Eh ! d'où leur vient cette Catastrophe ? De la presence d'une petite fille, qu'on avoit à peine apperçû, qu'on avoit pourtant vû se placer, qu'on auroit même risqué de trouver très jolie si on ne s'en étoit pas défendu, enfin qui auroit bien pû se passer de venir-là, & que dans le fond on avoit un peu craint, mais le plus imperceptiblement qu'on l'avoit pû.

C'est encore leurs pensées que j'explique ; & je soûtiens que je les rends comme elles étoient. J'en eus pour garant certain coup d'œil, que je leur avois vû jetter sur moi quand je m'avançai ; & je compris fort bien tout ce qu'il y avoit dans ce coup d'œil-là : on avoit voulu le rendre distrait, mais c'étoit d'une distraction fait exprés ; car, il y étoit resté, malgré qu'on en eût, un air d'inquiétude & de dedain, qui étoit un aveu bien franc de ce que je valois.

Cela me parut comme une verité, qui échape, & qu'on veut corriger par un mensonge.

Quoi qu'il en soit, cette petite figure, dont

dont on avoit refusé de tenir compte, & devant qui toutes les autres n'étoient plus rien, il fallut en venir à voir ce que c'étoit pourtant, & retourner sur ses pas, pour l'examiner, puisqu'il plaisoit au caprice des hommes de la distinguer, & d'en faire quelque chose.

Voilà donc mes Coquetes, qui me regardent à leur tour; & ma physionomie n'étoit pas faite pour les rassûrer: il n'y avoit rien de si ingrat que l'esperance d'en pouvoir médire; & je n'avois, en verité, que des graces au service de leur colere. Oh, vous m'avoüerez, que ce n'étoit pas-là l'article de ma gloire le moins interessant.

Vous me direz, que, dans leur dépit, il étoit difficile qu'elles me trouvassent aussi jolie que je l'étois: soit; mais je suis persuadée, que la fond du cœur fut pour moi, sans compter que le dépit même donne de bons yeux.

Fiez-vous aux personnes jalouses, du soin de vous connoître; vous ne perdrez rien avec elles: la nécessité de bien voir est attachée à leur miserable passion, & elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas. Voilà ce qu'elles essuyent.

Mes Rivales ne me regardérent pas longtems; leur examen fut court: il n'étoit pas amusant pour elles; & l'on finit vîte avec ce que humilie.

A l'égard des hommes, ils me demeuré-

rent conſtamment attachés, & j'en eus une rèconnoiſſance qui ne reſta pas oiſive.

De tems en tems, pour les tenir en haleine, je les régalois d'une petite découverte ſur mes charmes ; je leur en apprenois quelque choſe de nouveau, ſans me mettre pourtant un grande dépenſe. Par exemple, il y avoit dans cette Egliſe, des Tableaux qui étoient à une certain hauteur : eh bien, j'ay portois ma vûe, ſous prétexte de les regarder, parce que cette induſtrie-là me faiſoit le plus bel œil du monde.

Enſuite, c'étoit ma coëffe à qui j'avois recours : elle alloit à merveilles ; mais je voulois bien qu'elle allât mal, en faveur d'une main nue, qui ſe montroit en y retouchant, & qui amenoit néceſſairement avec elle un bras rond, qu'on voyoit pour le moins à demi, dans l'attitude où je le tenois alors.

Les petites choſes que je vous dis-là, au reſte, ne ſont petites que dans le récit : car, à les rapporter, ce n'eſt rien ; mais, demandez-en la valeur aux hommes : ce qui eſt de vrai, c'eſt que ſouvent, dans de pareilles occaſions, avec la plus jolie phyſionomie du monde, vous n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire ; ajoutez-y ſeulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous reſiſte plus, vous êtes charmante.

Combien ai-je vû de cœurs, héſitans de ſe rendre à de beaux yeux, & qui ſeroient reſtés

ftés à moitié chemin, sans le secours dont je parle ?

Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, si elle à la main belle : il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là, que d'un visage aimable. Et la raison de cela, vous la dirai-je ? Je crois l'avoir sentie.

C'est que ce n'est point une nudité qu'un visage ; quelque aimable qu'il soit, nos yeux ne l'entendent pas ainsi : mais, une belle main commence à en devenir une ; &, pour fixer de certains gens, il est bien aussi sûr de les tenter, que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous voyez, n'est pas le plus honnête : c'est pourtant, en general, le goût le mieux servi de la part des femmes, celui à qui leur coqueterie fait le plus d'avance.

Mais, m'écarterai-je toûjours ? Je crois qu'oui. Je ne sçaurois m'en empécher : les idées me gagnent ; je suis femme, & je conte mon Histoire. Pesez ce que je vous dis-là ; & vous verrez, qu'en verité, je n'use presque pas des Privileges que cela me donne.

Où en étois-je ? A ma coëffe, que je racommodois quelquefois dans l'intention que j'ai dite.

Parmi les jeunes gens dont j'attirois les regards, il y en eut un, que je distinguai moi-même, & sur qui mes yeux tomboient plus volontiers que sur les autres.

J'aimois à le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvois: j'étois coquete pour les autres, & je ne l'étois pas pour lui ; j'oublois à lui plaire, & ne songeois qu'à le regarder.

Apparemment que l'Amour, la premiere fois qu'on en prend, commence avec cette bonne-foi-là ; & peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m'examinoit d'une façon toute differente de celle des autres: elle étoit plus modeste, & pourtant plus attentive ; il y avoit quelque-chose de plus serieux qui se passoit entre lui & moi : les autres applaudissoient ouvertement à mes charmes ; il me sembloit que celui-ci les sentoit: du moins, je le soupçonnois quelquefois, mais si confusément, que je n'aurois pû dire ce que je pensois de lui, non plus que ce que je pensois de moi.

Tout ce que je sçai, c'est que ses regards m'embarassoient ; que j'hésitois de les lui rendre, & que je ne voulois pas qu'il me vît y répondre, & que je n'étois pas fachée qu'il l'eût vû.

Enfin, on sortit de l'Eglise, & je me souviens que j'en sortis lentement ; que je retardois mes pas ; que je regrettois la place que je quittois ; & que je m'en allois avec un cœur à qui il mainquoit quelque chose, & que ne sçavoit pas ce que c'étoit. Je dis qu'il ne le sçavoit pas : c'est peut-être trop dire ; car, on m'en allant, je retournois souvent

vent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissois derriere moi ; mais, je ne croyois pas me retourner pour lui.

De son côté, il parloit à des personnes qui l'arrêtoient, & mes yeux rencontroient toûjours les siens.

La foule à la fin m'envelloppa, & m'entraîna avec elle ; je me trouvai dans la ruë, & je pris tristement le chemin de la maison.

Je ne pensois plus à mon ajustement en m'en retournant ; je négligeois ma figure, & ne me souciois plus de la fair valoir.

J'étois si réveuse, que je n'entendis pas le bruit d'un carosse que venoit derriere moi, qui alloit me renverser, & dont le Cocher s'enroüoit à me crier, *garre*.

Son dernier cri me tira de ma rêverie ; mais, le danger où je me vis m'étourdit si fort, que je tombai en voulant fuir, & me blessai le pied en tombant.

Les chevaux n'avoient plus qu'un pas à faire, pour marcher sur moi : cela alarma tout le monde ; on se mit à crier : mais, celui qui cria le plus fut le maître de cet Equipage, qui en sortit aussitôt, & qui vint à moi: j'étois encore à terre, d'où, malgré mes efforts, je n'avois pû me relever.

On me releva pourtant, ou plûtôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'étoit impossible de me soûtenir. Mais, juges de mon étonnement, quand, parmi ceux qui s'empressoient à me secourir, je reconnus le

jeune homme que j'avois laissé à l'Eglise. C'étoit à lui à qui apartenoit le carosse : sa maison n'étoit qu'à deux pas plus loin ; & ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y a prit, ne combien il parut touché de mon accident. A travers le chagrin qu'il en marqua, je démélai pourtant que le sort ne l'avoit pas tant desobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à Mademoiselle, disoit il, à ceux qui me tenoient ; portez-la doucement ; ne vous presses point : car dans ce moment, ce ne fut point à moi à qui il parla. Il me sembla qu'il s'en abstenoit à cause de mon état & des circonstances, & qu'il ne se permettoit d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, & ne lui dis rien non plus, je n'ôsois même le regarder ; ce qui faisoit que j'en mourois d'envie : aussi le regardai-je, toûjours en n'osant ; & je ne sçai ce que mes yeux lui dirent, mais les siens me firent une réponse si tendre, qu'il falloit que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, & me remua le cœur à un point, qu'à peine m'apperçus-je de ce que je devenois.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne sçaurois vous définir ce que je sentois.

C'étoit un mélange de trouble, de plaisir, & de peur : ouï de peur ; car, une jeune fille, qui en est là-dessus à son apprentissage, ne sçait point où tout cela la méne : ce sont

des

des mouvemens inconnus, qui l'envellop-pent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possede point, qui la possedent ; & la nouveauté de cet état l'allarme. Il est vrai, qu'elle y trouve du plaisir ; mais, c'est un plaisir fait comme un danger ; sa pudeur même en est effrayée : il y a là quelque-chose, qui la menace, qui l'étourdit, & qui prend déja sur elle.

On se demanderoit voluntiers dans ces instans-la : que vais-je devenir ? Car, en verité, l'Amour ne nous trompe point ; dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est, & de quoi il sera question : l'ame avec lui, sent la presence d'un maître qui la flate, mais avec une autorité déclarée, qui ne la consulte pas, & qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui m'a semblé de l'état où j'étois : & je pense aussi, que c'est l'Histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge, en pareil cas.

Enfin, on me porta chez Valville, c'étoit le nom du jeune-homme en question, qui fit ouvrir une Salle, où l'on me mit sur un lit de repos.

J'avois besoin de secours : je sentois beaucoup de douleur à mon pied ; & Valville envoya sur le champ chercher un Chirurgien, qui ne tarda pas à venir.

Je passe quelques petites excuses, que je lui fis dans l'intervalle, sur l'embarras que je lui causois, excuses communes, que tout

le monde sçait faire, & auxquelles il répondit à la maniere ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de particulier entre nous deux, c'est que je lui parlai de l'air d'une personne qui sent qu'il y a bien autre chose sur le tapis que des excuses, & qu'il me répondit d'un ton qui me préparoit à voir entamer la matiere.

Nos regards même l'entamoient déja : il n'en jettoit pas un sur moi que ne signifiât, *je vous aime* ; & moi, je ne sçavois que faire des miens, parce qu'ils lui en auroient dit autant.

Nous en étions, lui & moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le Chirurgien, qui, sur le recit que lui fit Valville de mon accident débuta par dire qu'il falloit voir mon pied.

A cette proposition, je rougis d'abord par un sentiment de pudeur : & puis en rougissant pourtant, je songeai que j'avois le plus joli petit pied du monde ; que Valville alloit le voir ; que ce ne seroit point ma faute, puisque la necessité vouloit que je le montrasse devant lui ; ce qui etoit une bonne fortune pour moi : bonne fortune honnête, & fait à souhait, car on croyoit qu'elle me faisoit de la peine ; on tâchoit de m'y résoudre, & j'allois en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venoit d'une avanture dont j'étois innocente : c'étoit ma chûte qui avoit tort.

Combien

Combien dans la monde y a-t-il d'honnêtes gens, qui me ressemblent, & qui pour pouvoir garder une chose qu'ils aiment, ne fondent pas mieux leur droit d'en joüir, que je fasois le mien dans cette occasion-là?

On croit souvent avoir la conscience délicate, non pas à cause des sacrifices qu'on lui fait, mais à cause de la peine qu'on prend avec elle pour s'exempter de lui en faire.

Ce que je dis-là peint sur-tout beaucoup de dévots, qui voudroient bien gagner le Ciel, sans rien perdre à la Terre, & qui croyent avoir de la piété, moyennant les cérémonies pieuses qu'ils font toûjours avec eux-mêmes, & dont ils bercent leur conscience. Mais, n'admirez-vous pas, au reste, cette morale que mon pied améne?

Je fis quelque difficulté de le montrer, & je ne voulois ôter que le soulier; mais, ce n'étoit pas assez. Il faut absolument que je voye le mal, disoit le Chirurgien qui y alloit tout uniment; je ne sçaurois rien dire sans cela: &, là-dessus, une femme de charge, que Valville avoit chez lui, fut sur le champ appellée pour me déchausser; ce qu'elle fit pendant que Valville & le Chirurgien se retirérent un peu à quartier.

Quand mon pied fut en état, voilà le Chirurgien qui l'examine & qui le tâte. Le bon homme, pour mieux juger du mal, se baissoit beaucoup, parce qu'il étoit vieux: & Valville, en conformité de geste, prenoit

 insensi-

insensiblement la même attitude, & se baissoit beaucoup aussi, parce qu'il étoit jeune; car, il ne connoissoit rien à mon mal, mais il se connoissoit à mon pied, & m'en paroissoit aussi content que je l'avois esperé.

Pour moi, je ne disois mot, & ne donnois aucun signe des observations clandestines que je faisois sur lui : il n'auroit pas été modeste de paroitre soupçonner l'attrait qui l'attiroit; &, d'ailleurs, j'aurois tout gâté, si je lui avois laissé appercevoir que je comprenois ses petites façons: cela m'auroit obligé moi-même d'en faire davantage; & peut-être auroit-il rougi des siennes, car le cœur est bizarre : il y a des momens où il est confus & choqué d'être pris sur le fait quand il se cache; cela l'humilie: & ce que je dis-là, je le sentois par instinct.

J'agissois donc en consequence; de sorte qu'on pouvoit bien croire que la présence de Valville m'embarrassoit un peu, mais simplement à cause qu'il me voyoit, & non pas à cause qu'il aimoit à me voir.

Dans quel endroit sentez-vous du mal? me disoit le Chirurgien, en me tâtant. Est-ce là ? Oui, lui répondis-je, en cet endroit-même. Aussi est-il un peu enflé, ajoûtoit Valville, en y mettant le doigt d'un air de bonne-foi. Allons, ce n'est rien que cela, dit le Chirurgien; il n'y a qu'à ne pas marcher aujourd'hui: un linge trempé dans de l'eau-de-vie, & un peu de repos vous guériront. Aussi-tôt le linge fut apporté avec

le

le reste, la compresse fut mise, on me chaussa, le Chirurgien sortit, & je restai seule avec Valville, à l'exception de quelques domestiques, qui alloient & venoient.

Je me doutai bien que je serois-là quelque tems, & qu'il voudroit me retenir à dîner ; mais, je ne devois pas paroître m'en douter.

Après toutes les obligations que je vous ai, lui dis-je, oserois-je encore vous prier, Monsieur, de m'envoyer chercher une Chaise, ou quelqu'autre Voiture, qui me mene chez moi? Non, Mademoiselle, me répondit-il, vous n'irez-pas si-tôt chez vous ; on ne vous y reconduira que dans quelques heures: vôtre chûte est toute recente, on vous a recommandé de vous tenir en repos, & vous dînerez ici. Tout ce qu'il faut faire, c'est d'envoyer dire où vous êtes, afin qu'on ne soit point en peine de vous.

Et il le falloit effectivement ; car, mon absence alloit allarmer Madame Dutour : &, d'ailleurs, qu'est-ce que Valville auroit pensé de moi, si j'avois été ma maîtresse au point de n'avoir à rendre compte à personne de ce que j'étois devenue? Tant d'indépendance n'auroit pas eu bonne grace : il n'étoit pas convenable d'être hors de toute tutelle à mon âge, sur-tout avec la figure que j'avois ; car, il n'y a pas trop loin d'être si aimable à n'être plus digne d'être aimée. Voilà l'inconvenient qu'il y a d'avoir un joli visage ; c'est qu'il nous donne l'air d'avoir

tort quand nous sommes un peu soupçonnées, & qu'en mille occasions il conclut contre nous.

Il conclura pourtant ce qu'il voudra; cela ne nous dégoûtera pas d'en avoir un: en un mot, on plaît avec un joli visage; on inspire, ou de l'amour, ou des desirs. Est-ce de l'amour? Fût-on de l'humeur la plus austere, il est le bien venu. Le plaisir d'être aimée trouve toûjours sa place, ou dans notre cœur, ou dans notre vanité. Ne fait-on que nous desirer? Il n'y a encore rien de perdu. Il est vrai que la vertu s'en scandalise; mais, la vertueuse n'est pas fachée du scandale.

Revenons. Vous êtes accoutumée à mes écarts.

Je vous disois donc que mon independance ne m'auroit pas été avantageuse; & Valville, assurément, ne m'en-visageoit pas sous cette idée-là: ses égards, ou plutôt ses respects, on faisoient foi.

Il y a des attentions tendres & même timides, de certains honneurs, qui ne sont dûs qu'à l'innocence & qu'à la pudeur; & Valville, qui me les prodiguoit tous, auroit pû craindre de s'être mépris, & d'avoir été la dupe de mes graces: je lui aurois du moins ôté la douceur de m'estimer en pleine sûreté de confiance; & quelle chûte n'étoit-ce pas faire-là, dans son esprit?

Le croiries-vous pourtant? Malgré tout ce que je risquois là-dessus, en ne donnant de me nouvelles à personne, j'hésitai sur le

parti

parti que je prendrois ; & ſçavez-vous pourquoi ? C'eſt que je n'avois que l'adreſſe d'une Lingere à donner. Je ne pouvois envoyer que chez Madame Dutour ; & Madame Dutour choquoit mon amour-propre : je rougiſſois d'elle, & de ſa boutique.

Je trouvois que cette boutique figuroit ſi mal avec une Avanture comme la mienne ; que c'étoit quelque choſe de ſi décourageant pour un homme de condition comme Valville, que je voyois entouré de valets ; quelque choſe de ſi mal aſſorti aux graces qu'il mettoit dans ſes façons. J'avois moi-même l'air ſi mignon, ſi diſtingué ; il y avoit ſi loin de ma phyſionomie à mon petit état : comment avoir le courage de dire ; Allez-vous-en à telle enſeigne chez Madame Dutour, où je loge. Ah ! l'humiliant diſcours !

Paſſe pour n'être pas née de parens riches, pour n'avoir que de la naiſſance ſans fortune : l'orgueil, tout nud qu'il eſt par-là, ſe ſauvre encore ; cela ne lui ôte que ſon faſte & ſes commodités, & non pas le droit qu'il a aux honneurs de ce monde : mais, un ſi grand étalage de politeſſe, & d'égards, n'étoit pas dû à une petite fille de boutique ; elle étoit bien hardie de l'avoir ſouffert, de n'y avoir pas mis ordre par ſa confuſion.

Et c'étoit-la le retour de reflexion que je craignois dans Valville. Quoi ! ce n'eſt que cela ? me ſembloit-il lui entendre dire à lui-

lui-même; & l'ironie de ce petit soliloque-là me révoltoit tant de sa part, que tout bien pesé, j'aimois mieux lui paroître équivoque, que ridicule; & le laisser douter de mes mœurs, que de le faire rire de tous ses respects. Ainsi, je conclus que je n'enverrois chez personne, & que je dirois que cela n'étoit pas nécessaire.

C'étoit bien mal conclure, j'en conviens, & je le sentois; mais, ne sçavez-vous pas, que notre ame est encore plus superbe que vertueuse, plus glorieuse qu'honnête, & par consequent plus délicate sur les interêts de sa vanité, que sur ceux de son veritable honneur.

Attendez, pourtant; ne vous allarmes pas. Ce parti que j'avois pris, je ne le suivis point; car, dans l'agitation qu'il me causoit à moi-même, il me vint subitement une autre pensée.

Je trouvai un expedient, dont ma miserable vanité fut contente, parce qu'il ne prenoit rien sur elle, & qu'il n'affligeoit que mon cœur: mais, qu'importe que notre cœur souffre, pourvû que notre vanité soit servie? Ne se passe-t-on pas de tout, & de repos, & de plaisir, & d'honneur même, & quelque-fois de la vie, pour avoir la paix avec elle?

Or, cet expedient dont je vous parle, ce fut de vouloir absolument m'en retourner.

Quoi! quitter si-tôt Valville? me direz-vous. Oui, j'eus le courage de m'y résoudre

dre, de m'arracher à une ſituation que je voyois remplie de mille inſtans délicieux, ſi je la prolongeois.

Valville m'aimoit, il ne me l'avoit pas encore dit, & il auroit eu le tems de me le dire. Je l'aimois, il l'ignoroit, du moins je le croyois, & je n'aurois pas manqué de le lui apprendre.

Il auroit donc eu le plaiſir de me voir ſenſible, moi celui de montrer que je l'étois, & tous deux celui de l'être enſemble.

Que de douceurs contenues dans ce que je vous dis-là, Madame! L'amour peut en avoir de plus folles: peut-être n'en a-t-il point de plus touchantes, ni qui aillent ſi droit & ſi nettement au cœur, ni dont ce cœur jouïſſe avec moins de diſtraction, avec tant de connoiſſance & de lumieres, ni qu'il partage moins avec le trouble de ſens; il les voit, il les compte, il en démêle diſtinctement tout le charme: &, cependant, je les ſacrifiois.

Au reſte, tout ce qui me vint alors dans l'eſprit là-deſſus, quoique long à dire, n'eſt qu'un inſtant à être penſé.

Ne vous inquiétez point, Mademoiſelle, me dit Valville: donnez votre adreſſe, on partira ſur le champ.

Et c'étoit en me prenant la main qu'il me parloit ainſi, d'un air tendre & preſſant.

Je ne comprens pas comment j'y réſiſtai. Faites-y attention, adjoûta-t-il en inſiſtant. Vous n'êtes point en état de vous en aller

ſi-tôt;

si-tôt; il est tard: dînez ici; vous partirez ensuite. Pourquoi hésiter? Vous n'avez rien à vous reprocher en restant: on ne sçauroit y trouver à redire; votre accident vous y force. Allons, qu'on nous serve.

Non, Monsieur, lui dis je; permettez que je me retire: on ne peut être plus sensible à vos honnêtetez, que je le suis; mais, je ne vieux pas en abuser. Je ne demeure pas loin d'ici: je me sens beaucoup mieux; & je vous demande en grace que je m'en aille.

Mais, me dit Valville, quel est le motif de votre répugnance là-dessus, dans une conjoncture aussi naturelle, aussi innocente, que l'est celle-ci? De répugnance, je vous assure que je n'en ai point, répondis-je: & j'aurois grand tort; mais, il sera plus séant d'être chez moi, puisque je puis m'y rendre avec une voiture. Quoi! partir si-tôt, me dit-il, en jettant sur moi le plus doux de tous les regards? Il le faut bien, repris-je, en baissant les yeux d'un air triste (ce qui valoit bien le regarder moi-même) & comme les cœurs s'entendent, apparemment qu'il sentit ce qui ce passoit dans le mien; car, il reprit ma maine, qu'il baisa avec une naïveté de passion si vive & si rapide, qu'en me disant mille fois, *Je vous aime*, il me l'auroit dit moins intelligiblement qu'il ne fit alors.

Il n'y avoit plus moyen de s'y méprendre: voilà qui étoit fini. C'étoit un Amant,

mant, que je voyois: il se montroit à visage découvert; & je ne pouvois, avec mes petites dissimulations, parer l'évidence de son amour. Il ne restoit plus qu'à sçavoir ce que j'en pensois, & je crois qu'il dût être content de moi: je demeurai étourdie, muette, & confuse; ce qui étoit signe que j'étois charmée. Car, avec un homme qui nous est indifferent, ou que nous déplaît, on en est quitte à meilleur marché, il ne nous met pas dans ce desordre-là: on voit mieux ce qu'on fait avec lui; & c'est ordinairement parce qu'on aime, qu'on est troublée en pareil cas.

Je l'étois tant, que la main me trembloit dans celle de Valville, que je ne faisois aucun effort pour la retirer, & que je la lui laissois par je ne sçai quel attrait, qui me donnoit une inaction tendre & timide. A la fin, pourtant, je prononçai quelques mots, qui ne mettoient ordre à rien; de ces mots, qui diminuent la confusion qu'on a de se taire, qui tiennent la place de quelque chose qu'on ne dit pas, & qu'on devroit dire. Eh bien! Qu'est-ce que cela signifie? Voilà tout ce que je pûs tirer de moi: encore y mêlai-je un soupir, qui en ôtoit le peu de force que j'y avois peut-être mis.

Je me retrouvai pourtant: la présence d'esprit me revint; & la vapeur de ces mouvemens, qui me tenoient comme enchantée, se dissipa. Je sentis qu'il n'étoit pas décente de mettre tant de foiblesse dans

cette

cette ſituation-là, ni d'avoir l'ame ſi entrepriſe ; & je tâchai de corriger cela par une action de courage.

Vous n'y ſongez pas ! Finiſſez donc, Monſieur, dis-je à Valville, en retirant ma main avec aſſez de force, & d'un ton qui marquoit encore, que je revenois de loin, ſuppoſé qu'il fût lui-même en état d'y voir ſi clair ; car, il avoit eu des mouvemens auſſibien que moi. Mais, je crois qu'il vit tout : il n'étoit pas ſi neuf en amour, que je l'étois ; & dans ces momens là, jamais la tête ne tourne à ceux qui ont un peu d'experience par devers eux : vous les remuez, mais, vous ne les étourdiſſez point ; ils conſervent toûjours le jugement : il n'y a que les novices qui le perdent. Et puis dans quel danger n'eſt-on pas, quand on tombe en de certaines mains ; quand on n'a pour tout guide qu'un Amant qui vous aime trop mal pour vous mener bien ?

Pour moi, je ne courois alors aucun riſque avec Valville. J'avouë que je fus troublée, mais à un dégré qui étonna ma raiſon, & qui ne me l'ôta pas ; & celà dura ſi peu, qu'on n'auroit pû en abuſer : du moins je me l'imagine. Car, au fonds, tous ces étonnemens de raiſon ne valent rien non plus ; on n'y eſt point en ſûreté ; il s'y paſſe toûjours un intervalle de tems où l'on a beſoin d'être traitée doucement ; le reſpect de celui avec qui vous êtes vous fait grand bien.

Quant à Valville, je n'eûs rien à lui re-

procher là-dessus; aussi lui avois-je inspiré des sentimens. Il n'etoit pas amoureux: il étoit tendre; façon d'être épris, qui, au commencement d'une passion rend le cœur honnête, qui lui donne des mœurs, & l'attache au plaisir délicat d'aimer & de respecter timidement ce qu'il aime.

Voilà de quoi d'abord s'occupe un cœur tendre; à parer l'objet de son amour de toute la dignité imaginable; & il n'est pas dupe. Il y a plus de charmes à cela qu'on ne pense; il y perdroit à ne s'y pas tenir: & vous, Madame, vous y gagneriés, si je n'étois pas si babillarde.

Finissez donc, me diriés-vous volontiers; & c'est ce que je disois à Valville avec un sérieux encore alteré d'émotion. En verité, Monsieur, vous me surprenez, ajoutai-je: vous voyez bien vous-même, que j'ai raison de vouloir m'en aller, & qu'il faut que je parte.

Oui, Mademoiselle, vous allez partir, me répondit-il tristement; & je vais donner mes ordres pour cela, puisque vous ne pouvez vous souffrir ici, & qu'apparemment je vous y déplais moi-même, à cause du mouvement qui vient de m'échaper: car, il est vrai que je vous aime, & que j'employerois à vous le dire tous les momens que nous passerions ensemble, & tout le tems de ma vie, si je ne vous quittois pas.

Et quand ce discours, qu'il me tenoit, auroit duré tout le tems de la mienne, il me
semble

semble qu'il ne m'auroit pas ennuyé non plus; tant la joye, dont il me pénétroit, étoit douce, flatteuse, & pourtant embarrassante; car, je sentois qu'elle me gagnoit. Je ne voulois pas que Valville la vît, & je ne sçavois quel air prendre pour la mettre à couvert de ses yeux.

D'ailleurs, ce qu'il m'avoit dit, demandoit une réponse: ce n'étoit pas à ma joye à la faire, & je n'avois que ma joye dans l'esprit; desorte que je me taisois les yeux baissés.

Vous ne répondez rien, me dit Valville? partirez-vous sans me dire un mot? Mon action m'a-t-elle rendu si desagréable? Vous a-t-elle offensée sans retour?

Et remarquez, que, pendant ce discours, il avançoit sa main pour ravoir la mienne, que je lui laissois prendre, & qu'il baisoit encore en me demandant pardon de l'avoir baisée; & ce qui est de plaisant, c'est que je trouvois la réparation fort bonne, & que je la recevois de la meilleure foi du monde, sans m'appercevoir qu'elle n'étoit qu'une répétition de la faute: je crois même que nous ne nous en apperçûmes ni l'un ni l'autre; & entre deux personnes qui s'aiment, ce sont-là de ces simplicitez de sentiment, que peut-être l'esprit remarqueroit bien un peu s'il vouloit, mais qu'il laisse bonnement passer au profit du cœur.

Ne me direz-vous rien? me disoit donc Valville.

Valville. Aurai-je le chagrin de croire que vous me haïssez?

Un petit soupir naïf précéda me réponse, ou plûtôt la commença. Non, Monsieur, je ne vous hais pas, lui dis-je: vous ne m'avez pas donné lieu de vous haïr; il s'en faut bien. Eh, que pensez-vous donc de moi? reprit-il avec feu. Je vous ai dit que je vous aime: comment regardes-vous mon amour? Etes-vous fâchée que je vous en parle?

Que voules-vous que je réponde à cette question? lui dis-je. Je ne sçai pas ce que c'est que l'amour, Monsieur: je pense seulement, que vous êtes un fort honnête homme, que je vous ai beaucoup d'obligation, & que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dans cette occasion-ci.

Vous ne l'oublierez jamais? s'écria-t-il. Eh! comment sçaurai-je que vouz voudrez bien vous ressouvenir de moi, si j'ai le malheur de ne vous plus voir, Mademoiselle? Ne m'exposez point à vous perdre pour toûjours; &, s'il est vrai que vous n'ayés point d'aversion pour moi, ne m'ôtez pas les moyens de vous parler quelquefois, & d'essayer si ma tendresse ne pourra vous toucher un jour. Je ne vous ai vûë aujourd'hui que par un coup de hazard: où vous retrouverai-je, si vous me laissez ignorer qui vous êtes? Je vous chercherois inutilement. J'en conviens, lui dis-je, avec

vec une franchise, qui alla plus vîte que ma pensé, & qui sembloit nous plaindre tous deux. Hé bien, Mademoiselle, ajoûta-t-il, en approchant encore sa bouche de ma main; (car, nous ne prenions plus garde à cette minutie-là : elle nous étoit devenue familiére; & voilà comme tout passe en amour.) Hé bien, nommez-moi, de grace, les personnes à qui vous apartenez: instruisez-moi de ce qu'il faut faire pour étre connu d'elles; donnez-moi cette consolation avant que de partir.

A peine achevoit-il de parler, qu'un Laquais entra: Qu'on mette les chevaux au Carosse, pour reconduire Mademoiselle, lui dit Valville, en se retournant de son côté.

Cet ordre, que je n'avois point prévû, me fit frémir: il rompoit toutes mes mesures, & rejettoit ma Vanité dans toutes ses angoisses.

Ce n'étoit point le Carosse de Valville qu'il me falloit. La petite Lingere n'échapoit point par-là à l'affront d'être connue. J'avois compris, qu'on m'enverroit chercher une voiture; je comptois m'y mettre toute seule, en être quitte pour dire, menez-moi dans telle ruë; &, à l'abri de toute confusion, regagner ainsi cette fâcheuse Boutique, qui m'avoit coûté tant de peines d'esprit, & dont je ne pouvois plus faire un secret, si je m'en retournois dans l'Equipage de Valville. Car, il n'auroit pas oublié de demander à ses gens, où l'avez-vous menée?

Et

Et ils n'auroient pas manqué de lui dire à une Boutique.

Encore n'eût-ce été-là que demi-mal, puisque je n'aurois pas été présente au rapport, & que je n'en aurois rougi que de loin. Mais, vous allez voir que la Politesse de Valville me destinoit à une honte bien plus complette.

J'imagine une chose, Mademoiselle, me dit-il tout de suite, quand le Laquais fut sorti. C'est de vous reconduire moi-même, avec la femme que vous avez vû paroître. Qu'en dites vous, Mademoiselle? Il me semble, que c'est une attention nécessaire de ma part, après ce qui vous est arrivé. Je crois même qu'il y auroit de l'Impolitesse à m'en dispenser. C'est une Réfléxion que je fais, & qui me vient fort à propos. Et moi, je la trouvois tuante.

Ah ! Monsieur ! m'écriai-je, que me proposez-vous-là ? Moi ! m'en retourner dans votre Carosse au logis, & y arriver avec vous ! avec un homme de vôtre âge ! Non, Monsieur, je n'aurai pas cette imprudence-là ; le Ciel m'en préserve. Vous ne songez pas à ce qu'on en diroit : tout est plein de médisans ; & si on ne va pas me chercher une voiture, j'aime encore mieux m'en aller à pied chez moi, & m'y traîner comme je pourrai, que d'accepter vos offres.

Ce discours ne souffroit point de replique ; aussi m'en parut-il outré.

Allons, Mademoiſelle, s'écria-t-il à ſon tour avec douleur, en ſe levant d'auprès de moi : Je vous entends. Vous ne voulez plus que je vous revoye, ni que je ſçache où vous reprendre ; car, de m'alléguer la crainte que vous avez, dites-vous, de ce qu'on pourroit dire, il n'y a pas d'apparence qu'elle ſoit le motif de vos refus. Vous vous bleſſez en tombant, vous êtes à ma porte, je m'y trouve, vous avez beſoin de ſecours, mille gens ſont témoins de votre accident, vous ne ſçauriez vous ſoûtenir, je vous fais porter chez moi, de-là je vous ramene chez vous. Il n'y a rien de ſi ſimple, vous le ſentez bien ; mais rien en même tems, qui me mît plus naturellement à portée d'être connu de vos parens : & je vois bien, que c'eſt à quoi vous ne voulez pas que je parvienne. Vous avez vos raiſons, ſans doute ; ou je vous déplais, ou vous êtes prévenue.

Et, là-deſſus, ſans me donner le tems de lui répondre, outré du ſilence morne que j'avois gardé juſques là, &, dans l'amertume de ſon chagrin, ayant l'air content d'être privé de ce qu'il étoit au déſeſpoir de perdre ; il part, s'avance vers la porte de la Salle, & appelle impétueuſement un laquais, qui accourt. Qu'on aille chercher un chaiſe, lui dit-il ; & ſi on n'en trouve pas, qu'on amene un caroſſe ; Mademoiſelle ne veut pas du mien.

Et puis, revenant à moi : Soyez en repos,

pos ajouta-t-il : vous allez avoir ce que vous souhaitez, Mademoiselle. Il n'y a plus rien à craindre : & vous, & vos parens, me serez éternellement inconnus, à moins que vous ne me disiez votre nom ; & je ne pense pas que vous en ayés envie.

A cela, nulle réponse encore de ma part ; je n'étois plus en état de parler. En revanche, devinez ce que je faisois, Madame ? Excédée de peines, de soupirs, de réfléxions, je pleurois la tête baissée. Vous pleuriez ? Oui, j'avois les yeux remplis de larmes. Vous en êtes surprise : mais, mettez-vous bien au fait de ma situation, & vous verrez dans quel épuisement de courage je devois tomber.

Que n'avois-je pas souffert depuis une demie-heure ! Comptons mes détresses. Une vanité inéxorable, qui ne vouloit point de Madame Dutour, ni par consequent que je fusse Lingere ; une pudeur gémissante de la figure d'Avanturiere que j'allois faire, si je ne m'en tenois pas à être fille de boutique ; un amour desesperé, à quoi que je me déterminasse là-dessus : car, une fille de mon état, me disois-je, ne pouvoit pas conserver la tendresse de Valville, ni une fille suspecte meriter qu'il l'aimât.

A quoi donc me résoudre ? à m'en aller sur le champ ? Autre affliction pour mon cœur, qui se trouvoit si bien de l'entretien de Valville.

Et voyez que de differentes mortifica-

tions il avoit fallu sentir, peser, essayer sur mon ame, pour en comparer les douleurs, & sçavoir à laquelle je donnerois la triste préférence! Encore, à quoi m'avoit-il servi d'opter de m'être enfin fixée à la douleur de quitter Valville? M'en étoit-il moins difficile de lui rester inconnuë, comme c'étoit mon dessein? Non, vrayment; car, il m'offroit son carosse, il vouloit me reconduire: ensuite, il se retranchoit à sçavoir mon nom, qu'il n'étoit pas naturel de lui cacher, mais que je ne pouvois pas lui dire, puisque je ne le sçavois pas moi même, à moins que je ne prisse celui de Marianne; & prendre ce nom-là, c'étoit presque declarer Madame Dutour & sa boutique, ou faire soupçonner quelque chose d'approchant.

A quoi donc en étois-je reduite! A quitter brusquement Valville sans aucun menagement de politesse & de reconnoissance; à me separer de lui comme d'une homme avec qui je voulois rompre: lui qui m'aimoit, lui qui je regrettois, lui qui m'apprennoit que j'avois un cœur; (car on ne le sent que du jour où l'on aime, & jugez combien ce cœur est remué de la premiere leçon d'amour qu'il reçoit!) enfin, lui que je sacrifiois à une vanité haïsable, que je condamnois intérieurement moi-même, qui me parroissoit ridicule, & qui, malgré tout le tourment qu'elle me causoit, ne me laissoit pas seulement la consolation de me trouver à plaindre!

En

En verité, Madame, avec une tête de quinze ou seize ans, avois-je tort de succomber, de perdre tout courage, & d'être abattue jusqu'aux larmes?

Je pleurai donc; & il n'y avoit peut-être de meilleure expedient pour me tirer d'affaire, que de pleurer, & de laisser tout-là. Notre ame sçait bien ce qu'elle fait, ou du moins son instinct le sçait bien pour elle.

Vous croyez que mon découragement est mal entendu, qu'il ne peut tourner qu'à ma confusion; & c'est le contraire. Il va remedier à tout; car, premiérement, il me soulagea, il me mit à mon aise, il affoiblit ma vanité, il me défit de cet orgueilleux effroi que j'avois d'être connue de Valville. Voilà déja bien du repos pour moi: voici d'autres avantages.

C'est que cet abattement, & ces pleurs, me donnerent aux yeux de ce jeune homme je ne sçai quel air de dignité romanesque, qui lui en imposa, qui corrigea d'avance la mediocrité de mon état, qui disposa Valville à l'apprendre sans en être scandalisé: car vous sentez bien que tout ceci ne sçauroit demeurer sans quelque petit éclaircissement; mais, n'en soyez point en peine, & laissez faire aux pleurs que je répands: ils viennent d'annoblir Marianne dans l'imagination de son Amant; ils font foi d'une fierté de cœur, qui empêchera bien qu'il ne la dédaigne.

Et, dans le fond, obſervons une choſe. Etre jeune & belle, ignorer ſa naiſſance, & ne l'ignorer que par un coup de malheur, rougir & ſoupirer en illuſtre infortunée de l'humiliation où cela vous laiſſe ; ſi j'avois affaire à l'Amour, lui qui eſt tendre & galant, qui ſe plait à honorer ce qu'il aime ; voilà pour lui paroître charmante & reſpectable, dans quelle ſituation & avec quel amas de circumſtances je vaudrois m'offrir à lui.

Il y a de certaines infortunes, qui embelliſſent la beauté même, qui lui prêtent de la majeſté. Vous avez alors, avec vos graces, celles que votre Hiſtoire fait comme un Roman, vous donne encore. Et, ne vous embarraſſez pas d'ignorer ce que vous étes née : laiſſez travailler les chimeres de l'Amour là-deſſus ; elles ſçauront bien vous faire un rang diſtingué, & tirer bon parti des tenebres qui cacheront votre naiſſance. Si une femme pouvoit être priſe pour une Divinité, ce feroit en pareil cas, que ſon Amant l'en croiroit une.

A la verité, il ne faut pas s'attendre que cela dure : ce ſont-là de ces graces & de ces dignités d'emprunt, qui s'en retournent avec les amoureuſes folies qui vous en parent.

Et moi, je retourne toûjours aux Réfléxions, & je vous avertis que je ne me les reprocherai plus ; vous voyez bien, que je n'y gagne rien, & que je ſuis incorrigible :

ble: ainsi, tâchons toutes deux de n'y plus prendre garde.

J'ai laissé Valville desespéré de ce que je voulois partir sans me faire connoître ; mais, les pleurs qu'il me vit répandre le calmérent tout d'un coup. Je n'ai jamais rien vû, ni de si tendre, que ce qui se peignit alors sur sa physionomie: &, en effet, mes pleurs ne concluoient rein de fâcheux pour lui; ils n'annonçoient, ni haine, ni indifference, ils ne pouvoient signifier que de l'embarras.

Hé, quoi! Mademoiselle, vous pleurez? me dit-il, en venant se jetter à mes genoux avec un amour, où l'on déméloit déja je ne sçai quel transport d'esperance: vouz pleurez? Eh! quel est donc le motif de vos larmes? Vous ai-je dit quelque chose qui vous chagrine? Parlez, je vous en conjure. D'où vient que je vous vois dans cet état-là? ajouta-t-il, en me prenant une main qu'il accabloit de caresses, & que je ne retirois pas, mais que dans ma consternation je semblois lui abandonner avec décence, & comme à un homme dont le bon cœur, & non pas l'amour, obtenoit de moi cette nonchalance-là.

Répondez-moi, s'écrioit-il. Avez-vous d'autres sujets de tristesse? Et pourriez-vous hésiter d'ouvrir votre cœur à qui vous a donné tout le sien, à qui vous jure qu'il sera toûjours à vous, à qui vous aime autant que vous meritez d'être aimée? Est ce qu'on peut voir vos larmes sans souhaiter de vous

 secourir?

ſecourir ? Et vous eſt-il permis de m'en pénétrer ſans vouloir rien faire de l'attendriſſement où elles me jettent ? Parlez : quel ſervice faut-il vous rendre ? Je compte que vous ne vous en irez pas ſi-tôt.

Il faudroit donc envoyer chez Madame Dutour, lui dis-je naïvement alors, comme entraînée moi-meme par le torrent de ſa tendreſſe & de la mienne.

Et la voilà enfin déclarée, cette Madame Dutour ſi terrible, & ſa boutique, & ſon enſeigne, (car tout cela étoit compris dans ſon nom ;) & là voilà declarée, ſans que j'y héſitaſſe : je ne m'apperçûs pas que j'en parlois.

Chez Madame Dutour ? Une Marchande de linge ? Hé je la connois, dit Valville. C'eſt donc elle, qui aura ſoin d'aller chez vous, avertir où vous êtes ? Mais, de la part de qui lui dira-t-on qu'on vient ?

A cette queſtion, ma naïveté m'abandonna, je me retrouvai glorieuſe & confuſe, & je retombai dans tous mes embarras.

Et, en effet, y avoit-il rien de ſi piquant que ce qui m'arrivoit ! Je viens de nommer Madame Dutour, je crois par-là avoir tout dit, & que Valville eſt à peu près au fait. Point du tout, il ſe trouve qu' il faut recommencer, que je n'en ſuis pas quitte, que je ne lui ai rien appris, & qu'au lieu de comprendre, que je n'envoye chez elle, que parce que j'y demeure, il entend ſeulement que mon deſſein eſt de là charger d'aller

dire

dire à mes parens où je suis. C'est-a-dire, qu'il là prend pour ma Commissionnaire: c'est-là toute la relation qu'il imagine entre elle & moi.

Et d'où vient cela? C'est que j'ai si peu l'air d'une Marianne; c'est que mes graces, & ma physionomie, le préoccupent tant en ma faveur: c'est qu'il est si éloigné de penser, que je puisse appartenir, de près ou de loin, à une Madame Dutour; qu'apparemment il ne sçaura que je loge chez elle, & que je suis sa fille de boutique, que quand je le lui aurai dit, & peut-être repeté, dans les termes les plus simples, les plus naturels, & les plus clairs.

Oh! Voyez combien il sera surpris: & si moi, qui prévois sa surprise, je ne dois pas fremir plus que jamais de la lui donner!

Je ne répondois donc rien; mais, il se mêloit à mon silence un air de confusion si marqué, qu'à la fin Valville entrevit ce que je n'avois pas le courage de lui dire.

Quoi! Mademoiselle: est ce que vous logez chez Madame Dutour? Oui, Monsieur, lui repondis-je d'un ton vraiment humilié. Je ne suis pourtant pas faite pour être chez elle; mais les plus grands malheurs du monde m'y réduisent. Voilà donc ce que signifioient vos pleurs? me répondit-il, en me serrant la main avec un attendrissement qui avoit quelque chose de si honnête pour moi de si respectueux, que c'étoit comme une réparation des injures

que me faiſoit le ſort. Voyez ſi mes pleurs m'avoient bien ſervie.

L'Article, ſur lequel nous en étions, alloit ſans doute donner matiere à un longue converſation entre nous, quand on ouvrit avec grand bruit la porte de la ſalle, & que nous vîmes entrer une Dame menée, devinez par qui? par Monſieur de Climal, qui, pour premiere objet, apperçut Marianne en face, à demi couchée ſur un lit de repos, les yeux moüillés de larmes, & tête à tête avec un jeune homme, dont la poſture tendre & ſoumiſe menoit à croire, que ſon entretien rouloit ſur l'amour, & qu'il me diſoit, *Je vous adore*; car, vous ſçavez, qu'il étoit à mes genoux: & qui plus eſt, c'eſt que, dans ce moment, il avoit la tête baiſſée ſur une de mes mains; ce qui concluoit auſſi, qu'il la baiſoit. N'étoit-ce pas-là un tableau bien amuſant pour Monſieur de Climal?

Je voudrois pouvoir vous exprimer ce qu'il devint. Vous dire qu'il rougit, qu'il perdit toute contenance, ce n'eſt vous rendre que les gros traits de l'état où je le vis.

Figurez-vous un homme, dont les yeux regardoient tout ſans rien voir, dont les bras ſe remuoient toûjours ſans avoir de geſte, qui ne ſçavoit quelle attitude donner à ſon corps qu'il avoit de trop, ni que faire de ſon viſage, qu'il ne ſçavoit ſous quel air preſenter, pour empêcher qu'on n'y vît ſon deſordre, qui alloit s'y peindre,

Mon-

Monsieur de Climal étoit amoureux de moi : comprenez donc combien il fut jaloux. Amoureux, & jaloux ! Voilà déja de quoi être bien agité : & puis, Monsieur de Climal étoit un faux-dévot, qui ne pouvoit avec honneur laisser transpirer, ni jalousie, ni amour. Ils transpiroient pourtant malgré qu'il en eût : il le sentoit bien, il en étoit honteux, il avoit peur qu'on n'apperçût sa honte ; & tout cela ensemble lui donnoit je ne sçai quelle incertitude de mouvemens, sote, ridicule, & qu'on voit mieux qu'on ne l'explique. Et ce n'est pas-là tout : son trouble avoit encore un grand motif que j'ignorois : le voici ; c'est que Valville, en se levant, s'écria à demi bas, Eh ! c'est mon oncle !

Nouvelle augmentation de singularité dans ce coup de hazard. Je n'avois fait que rougir en le voyant, cet oncle : mais, sa parenté que j'apprenois me déconcerta encore davantage ; & la maniere dont je le regardai, s'il y fit attention, m'accusoit bien nettement d'avoir pris plaisir aux discours de Valville. J'avois tout-à-fait l'air d'être sa complice : cela n'étoit pas douteux à ma contenance.

De sorte que nous étions trois figures très-interdites. A l'égard de la Dame que menoit Monsieur de Climal, elle ne me parut pas s'appercevoir de notre embarras ; & ne remarqua, je pense, que mes graces, ma jeunesse, & la tendre posture de Valville.

Ce fut elle, qui ouvrit la conversation. Je ne vous plains point, Monsieur : vous êtes en bonne compagnie ; un peu dangereuse, à la verité. Je n'y crois pas votre cœur fort en sureté, dit-elle à Valville en nous saluant : à quoi d'abord il ne répondit que par un sourire, faute de sçavoir que dire. Monsieur de Climal sourioit aussi, mais de mauvaise grace, & en homme indéterminé sur le parti qu'il avoit à prendre, & inquiet de celui que je prendrois ; car, falloit-il qu'il me connût ou non, & moi-même allois-je en agir avec lui comme avec un homme que je connoissois ?

D'un autre côté, ne sçachant aussi quel accueil je devois lui faire, j'observois le sien pour m'y conformer ; & comme son air souriant ne régloit rien là-dessus, la maniere dont je le saluai ne fut pas plus décisive, & se sentit de l'équivoque où il me laissoit.

En un mot, j'en fis trop, & pas assez. Dans la moitié de mon salut, il sembloit que je le connoissois ; dans l'autre moitié, je ne le connoissois plus : c'étoit oui, c'étoit non, & tous les deux manqués.

Valville remarqua cette façon d'agir obscure ; car, il me l'à dit depuis. Il en fut frappé,

Il faut sçavoir, que, depuis quelque tems, il soupçonnoit son oncle de n'être pas tout ce qu'il vouloit paroître ; il avoit appris par des certains faits à se défier de sa Religion

gion & de ses Mœurs. Il voyoit que j'étois aimable, que je demeurois chez Madame Dutour, que j'avois beaucoup pleuré avant que de l'avouër. Que pouvoit, aprés cela, signifier cet accueil à double sens que je faissois à M. de Climal, qui n'avoit pas à son tour un maintien moins composé ni plus clair? Il y avoit-là matiere à de fâcheuses conjectures.

J'oublie de vous dire que je feignis de vouloir me lever, pour saluer plus décemment. Non, Mademoiselle, non, demeurez, me dit Valville; ne vous levez point. Madame, vous en empêchera elle-même, quand elle sçaura que vous vous êtes blessée au pied. Pour Monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole à son oncle, je crois qu'il vous en dispense, d'autant plus qu'il me paroît que vous vous connoissez.

Je ne pense pas avoir cet honneur-là, répondit sur le champ Monsieur de Climal, avec une rougeur qui vangeoit la verité de son effronterie. Est-ce que Mademoiselle m'auroit vû quelque part? ajouta-t-il, en me regardant d'un œil qui me demandoit le secret. Je ne sçai, repartis-je d'un ton moins hardi que mes paroles; mais, il me sembloit que la physionomie de Monsieur ne m'étoit pas inconnue. Cela se peut, dit-il. Mais, qu'est-il donc arrivé à Mademoiselle? Est-ce qu'elle est tombée;

Et cette question-là, il la faisoit à son neveu,

veu, qui ne lui répondoit rien. Il ne l'avoit pas seulement entendue: son inquiétude l'occupoit de bien d'autres choses.

Oui, Monsieur, dis-je alors pour lui; toute confuse que j'étois d'aider à soutenir un mensonge dans lequel je voyois bien que Valville m'accusoit d'être de moitié avec son oncle. Oui, Monsieur: c'est une chûte que j'ai faite près d'ici, presqu'au sortir de la Messe; & on m'a portée dans cette salle, parce que je ne pouvois marcher.

Mais, dit la Dame, il faudroit du secours. Si c'étoit une entorse; cela est considérable. Etes-vous seule, Mademoiselle? N'avez vous personne avec vous? Pas un laquais? Pas une femme? Non, Madame, répondis-je, fachée de l'honneur qu'elle me faisoit, & que je reprochois à ma figure qui en étoit cause: je ne demeure pas loin d'ici. Hé bien, dit-elle, nous allons diner Monsieur de Climal & moi dans ce quartier: nous vous remenerons.

Encore! dis-je en moi-même: Quelle persécution! Tout le monde a donc la fureur de me ramener! Car, sur cet article-là, je n'avois pas l'esprit bien fait: & ce qui me frappa d'abord, ce fut, comme avec Valville, l'affront d'être reconduite à cette malheureuse boutique.

Cette Dame, qui parloit de femme, de laquais, dont elle s'imaginoit que je devois être suivie, après cette opinion fastueuse de mon état, qu'auroit-elle trouvé? Marianne.

Le

Le beau dénouëment ! Et quelle Marianne encore ? Une petite friponne en liaiſon avec Monſieur de Climal, c'eſt-à-dire avec un franc Hypocrite.

Car, quel autre nom eût pû eſperer cet homme de bien ? Je vous le demande. Que feroit devenue la bonne odeur de ſa vie ; lui, qui avoit nié de me connoître, & moi-même qui m'étois prêtée à ſon impoſture ? N'aurois-je pas été une jolie mignone avec mes graces, ſi Madame Dutour & Toinon s'étoient trouvées ſur le pas de leur porte, comme elles en avoient volontiers la coûtume, & nous euſſent dit : Ah ! c'eſt donc vous, Monſieur ? Eh ! d'où venez-vous Marianne ? comme aſſurément elles n'y auroient pas manqué.

Oh ! voilà ce qui devoit me faire trembler, & non pas ma boutique ; c'étoit-là le véritable opprobre qui méritoit mon attention. Je ne l'apperçus pourtant que le dernier ; & cela eſt dans l'ordre. On va d'abord au plus preſſé pour nous, c'eſt nous même, c'eſt-à-dire notre orgueil : car notre orgueil & nous ce n'eſt qu'un, au lieu que nous & notre vertu, c'eſt deux. N'eſt-ce pas, Madame ?

Cette vertu, il faut qu'on nous là donne ; c'eſt en partie une affaire d'acquiſition. Cet orgueil, on ne nous le donne pas : nous l'apportons en naiſſant, nous l'avons tant qu'on ne ſçauroit nous l'ôter ; &, comme il eſt le premier en date, il eſt dans l'occaſion le premier

premier servi. C'est la nature, qui a le pas sur l'éducation. Comme il y a longtems que je n'ai fait de pause, vouz aurez la bonté de vouloir bien que j'observe encore une chose que vous n'avez peut-être pas assez remarquée.

C'est que dans la vie nous sommes plus jaloux de la consideration des autres, que de leur estime, & par consequent de notre innocence ; parce que c'est précisément nous que leur consideration distingue, & que ce n'est qu'à nos moeurs que leur estime s'addresse.

Oh ! nous nous aimons encore plus que nos moeurs. Estimez mes qualités tant qu'il vous plaira, vous diroient tous les hommes ; vous me ferez grand plaisir, pourvû que vous m'honoriez, moi que les ai, & qui ne suis pas elles : car, si vous me laissez-là, si vous negligez ma personne, je ne suis pas content, vous prenez à gauche, c'est comme si vous me donniez le superflu, & que vous me refusassiez le nécessaire, faites-moi vivre d'abord, & me divertissez après ; si-non, j'y pourvoirai. Et qu'est-ce que cela veut dire? C'est que, pour parvenir à être honoré, je sçaurai bien, cesser d'être honorable : &, en effet, c'est assez-là le chemin des honneurs. Qui les mérite n'y arrive guéres. J'ai fini.

Ma Refléxion n'est pas mal placée : je l'ai faite seulement un peu plus longue que

je ne croyois. En revanche, j'en ferai quelqu'autre ailleurs qui sera trop courte.

Je ne sçai pas comment nous nous serions échapés, Monsieur de Climal & moi, du péril où nous jettoit cette Dame, en offrant de me reconduire.

Auroit-il pû s'exempter de prêter son carosse? aurois-je pû refuser de le prendre? Tout cela étoit difficile. Il palissoit, & je ne répondois rien: ses yeux me disoient, tirez moi d'affaire, les miens lui disoient, tirez-m'en vous-même; & notre silence commençoit à devenir sensible, quand il entra un laquais qui dit à Valville, que le carosse, qu'il avoit envoyé chercher pour moi, étoit à la porte.

Cela nous sauva; & mon Tartufe en fut si rassuré, qu'il osa même abuser de la sécurité où il se trouvoit pour lors, & porter l'audace jusqu'à dire: Mais il n'y a qu'à renvoyer ce carosse, il est inutile, puisque voilà le mien; & cela, du ton d'un homme qui avoit compté me mener, & qui n'avoit négligé de répondre à la proposition, que parce qu'elle ne faisoit pas la moindre difficulté.

Je songe pourtant, que je devrois rayer l'épithete de Tartuffe, que je viens de lui donner; car, je lui ai obligation à ce Tartuffe-là. Sa mémoire me doit être chere: il devint un homme de bien pour moi. Ceci soit dit pour l'acquit de ma reconnoissance, & en réparation du tort que la verité historique pourra lui faire encore. Cette

verité a ses droits, qu'il faut bien que Monsieur de Climal essuye.

Je compris bien, qu'il s'en fioit à moi pour l'impunité de sa hardiesse, & qu'il ne craignoit pas que j'eusse la malice ou la simplicité de l'en faire repentir.

Non, Monsieur, lui répondis-je, il n'est pas nécessaire que je vous dérange, puisque j'ai une voiture pour m'en retourner; & si Monsieur, dis-je tout de suite en parlant à Valville, veut bien appeller quelqu'un pour m'aider à me lever d'ici, je partirai tout à l'heure.

Je pense que ces Messieurs vous aideront bien eux-mémes, dit galament la Dame; & en voici un (c'étoit Valville qu'elle montroit) qui ne sera pas fâché d'avoir cette peine-là: n'est-il pas vrai? (discours qui venoit sans doute de ce qu'elle l'avoit vû à mes genoux.) Au reste, ajouta-t-elle, comme nous nous en allons aussi, il faut vous dire ce qui nous amenoit. Avez-vous des nouvelles de Madame de Valville? (c'étoit la mere du jeune homme.) Arrive-t-elle de sa Campagne? La reverrons-nous bientôt? Je l'attens cette semaine, dit Valville d'un air distrait & nonchalant, qui prouvoit mal cet empressement que la Dame lui avoit supposé pour moi, & qui m'auroit peut-être piquée moi-même, si je n'avois pas eu aussi mes petites affaires dans l'esprit: mais, j'étois trop dans mon tort, pour y trouver à redire. Il y avoit d'ailleurs dans

sa

ſa nonchalance je ne ſçai quel fond de triſteſſe qui me rendoit honteuſe, parce que j'en appercevois le motif.

Je ſentois que c'étoit un cœur conſterné de ne ſçavoir plus ſi je méritois ſa tendreſſe, & qui avoit peur d'être obligé d'y renoncer. Y avoit-il rien de plus obligeant pour moi, que cette peur-là, Madame? Rien de plus flateur, de plus aimable; rien de plus digne de jetter mon cœur dans un humble & tendre embarras devant le ſien? Car c'étoit-là préciſement tout ce que j'éprouvois. Un mélange de plaiſir, & de confuſion: voilà mon état. Ce ſont de ces choſes dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles ſont.

Malgré cet air de froideur dont je vous ai parlé, Valville, après avoir ſatisfait à la queſtion de la Dame, vint à moi pour m'aider à me lever, & me prit par deſſous les bras. Mais, comme il vit que Monſieur de Climal s'avançoit auſſi. Non, Monſieur, dit-il, ne vous en mêlez pas: vous ne ſeriez pas aſſez fort pour ſoûtenir Mademoiſelle; & je doute qu'elle puiſſe poſer le pied à terre: il vaut mieux appeller quelqu'un. Monſieur de Climal ſe retira. (On a ſi peu d'aſſurance, quand on n'a pas la conſcience bien nette!) Et là-deſſus il ſonne.

Deux de ſes gens arrivent: Approchez, leur dit-il, & tâchez de porter Mademoiſelle juſqu'à ſon caroſſe.

Je crois que je n'avois pas beſoin de cette
cérémonie-

cérémonie-là, & qu'avec le ſecours de deux bras, je me ſerois aiſément ſoutenue; mais, j'étois ſi étourdie, ſi déconcertée, que je me laiſſai mener comme on vouloit, & comme je ne voulois pas.

Monſieur de Climal & la Dame, qui s'en retournoient enſemble, me ſuivirent; & Valville marchoit le dernier en nous ſuivant auſſi.

Quand nous traverſames la Cour, je le vis du coin de l'œil qui parloit à l'oreille d'une laquais.

Et puis me voilà arrivée à mon caroſſe, où la Dame, avant que de monter dans le ſien, voulut obligeamment m'arranger elle-même. Je l'en remerciai. Mon compliment fut un peu confus. Ce que je dis à Valville le fut encore davantage. Je croi qu'il n'y répondit que par une reverence qu'il accompagna d'un coup d'œil où il y avoit bien des choſes, que j'entendis toutes, mais que je ne ſçaurois rendre, & dont la principale ſignifioit: Que faut-il que je penſe?

Enſuite, je partis interdite, ſans ſçavoir ce que je penſois moi-même, ſans avoir ni joye ni triſteſſe, ni peine ni plaiſir. On me menoit, & j'allois: Qu'eſt-ce que tout cela deviendra! Que vient-il de ſe paſſer! Voilà tout ce que je me diſois, dans une étonnement qui ne me laiſſoit nul exercice d'eſprit, & pendant lequel je jettai pourtant un grand ſoupir, qui échapa plus à mon inſtinct qu'à ma penſée.

Ce

Ce fut dans cet état, que j'arrivai chez Madame Dutour. Elle étoit assise à l'entrée de sa boutique, qui s'impatientoit à m'attendre, parceque son diner étoit prêt.

Je l'apperçus de loin, qui me regardoit dans le carosse où j'étois, & qui m'y voyoit, non comme Marianne, mais comme une personne, qui lui resembloit tant, qu'elle en étoit surprise; & mon carosse étoit déja arrêté à la porte, qu'elle ne s'avisoit pas encore de croire que ce fut moi: (c'est, qu'à son compte, je ne devois arriver qu'à pied.)

A la fin pourtant, il fallut bien me reconnoître. Ah! ah! Marianne. Eh! c'est vous, s'écria-t-elle. Eh! pourquoi donc en fiacre? Est ce que vous venez de si loin? Non, Madame, lui dis-je; mais, je me suis blessée en tombant, & il m'étoit impossible de marcher. Je vous conterai mon Accident, quand je serai rentrée. Ayez à present la bonté de m'aider, avec le cocher, à descendre.

Le cocher ouvroit la portiere, pendant que je parlois. Allez, allez, me dit-il, arrivez: ne vous embarrassez pas, Mademoiselle; pardi, je vous descendrai bien tout seul. Un bel enfant comme vous qu'est-ce que cela pese? C'est le plaisir. Venez, venez: jettez-vous hardiment, je vous porterois encore plus loin que vous n'iriez sur vos jambes.

En effet, il me prit entre ses bras, & me

transporta

transporta comme une plume jusqu'à la boutique où je m'assis tout d'un coup.

Il est bon de vous dire, que dans l'intervale du transport, je jettai les yeux dans la rue du côté d'où je venois, & que je vis à trent où quarante pas de-là un des gens de Valville, qui étoit arrêté, & qui avoit tout l'air d'avoir couru pour me suivre ; & c'étoit apparemment-là le résultat de ce qu'il avoit dit à ce laquais, quand je l'avois vû lui parler à l'oreille.

La vûe de ce domestique aposté reveilla toute ma sensibilité sur mon avanture, & me fit encore rougir : c'étoit un témoin de plus de la petitesse de mon état ; & ce garçon, quoiqu'il n'eût fait que me voir chez Valville, ne se seroit pas (j'en suis sûre) imaginé que je dûsse entrer chez moi par une boutique : c'est une reflexion que je fis ; n'en étoit-ce pas assez pour être fâchée de le trouver-là ? Il est vrai, que ce n'étoit qu'un laquais ; mais, quand on est glorieuse, on n'aime à perdre dans l'esprit de personne. Il n'y a point de petit mal pour l'orgueil, point de minutie, rien ne lui est indifferent ; &, enfin, ce valet me mortifia. D'ailleurs, il n'étoit-là que par l'ordre de Valville ; il n'y avoit pas à en douter. C'étoit bien la peine que mon maître fît tant de façons avec cette petite fille-là ! pouvoit-il dire en lui même, d'après ce qu'il voyoit. Car, ces gens-là sont plus moqueurs que d'autres ; c'est le

regal

regal de leur bassesse, que de mépriser ce qu'ils ont respecté par méprise : & je craignois que cet homme-ci, dans son rapport à Valville, ne glissât sur mon compte quelque tournure insultante ; qu'il ne se regalât un peu aux dépens de mon domicile, & n'achevât de rebuter la délicatesse de son maître. Je n'avois déja que trop baissé de prix à ses yeux. Il n'osoit déja plus faire tant de cas de l'honneur qu'il y auroit à me plaire : & adieu la plaisir d'avoir de l'amour, quand la vanité d'en inspirer nous quitte ; & Valville étoit presque dans ce cas-là. Voyez le tort que m'eût fait alors le moindre trait railleur jetté sur moi ; car, on ne sçauroit croire la force de certaines bagatelles sur nous, quand elles sont bien placées : & la verité est, que les dégoûts de Valville, provenus delà, m'auroient plus faché, que la certitude de ne le plus voir.

A peine fus-je assise, que je tirai de l'argent pour payer le cocher ; mais, Madame Dutour, un feme d'experience, crut devoir me conduire là-dessus, & me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. Laissez-moi faire, me dit-elle ; je vais le payer. Où vous a-t-il pris ? Auprès de la Paroisse, lui dis-je. Hé ! c'est tout près d'ici, repliqua-t-elle en comptant quelque monnoye ; tenez, mon enfant, voilà ce qu'il vous faut. . . . . . .

Ce qu'il me faut ! cela ! dit le cocher, qui lui rendit sa monnoye avec un dédain

brutal. Oh! que nenni; cela ne se mesure pas à l'aune. Mais, que veut-il dire avec son aune, cet homme? repliqua gravement Madame Dutour. Vous devez être content: on sçait peut-être bien ce que c'est qu'un carosse; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paye.

Eh! quand ce seroit de demain, dit le cocher; qu'est-ce que cela avance? Donnez-moi mon affaire, & ne crions pas tant. Voyez de quoi elle se mêle! Est-ce vous que j'ai menée? Est-ce qu'on vous demande quelque chose? Quelle diable de femme, avec ses douze sols! Elle marchande cela comme une botte d'herbes.

Madame Dutour étoit fiere, parée, & qui plus est assez jolie; ce qui lui donnoit encore une autre espece de gloire.

Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité, quand elles ont un joli visage: elles regardent cet avantage-la comme un rang. La vanité s'aide de tout, & remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Madame Dutour donc, se sentit offensée de l'Apostrophe ignoble du cocher: (je vous raconte cela, pour vous divertir;) la botte d'*herbes* sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvoit-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyoit? Y avoit-il rien dans son air qui fît penser à pareille chose? En verité, mon ami, il faut avouër que vous êtes bien impertinent, & il me convient bien d'écouter vos sotises,

ſotiſes, dit-elle. Allons, retirez-vous. Voilà votre argent; prenez ou laiſſez: qu'eſt-ce que cela ſignifie? Si j'appelle un voiſin, on vous apprendra à parler aux Bourgeois plus honnêtement que vous ne faites.

Hé bien, qu'eſt-ce que me vient contre cette chiffonniere? repliqua l'autre en vrai fiacre. Garre! Prenez garde à elle: elle a ſon fichu des Dimanches! Ne ſemble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à Madame? On parle bien à Pérete! Hé, palſambleu? payez-moi. Quand vous ſeriez encore quatre fois plus bourgeoiſe que vous n'êtes, qu'eſt-ce que cela me fait? Faut-il pas que mes chevaux vivent? Avec quoi dineriez-vous, vous qui parlez, ſi on ne vous payoit pas votre toile? Auriez-vous la face ſi large? Fy! que cela eſt vilain d'être craſſeuſe!

Le mauvais exemple débauche. Madame Dutour, qui s'étoit maintenue juſques-là dans les bornes d'une aſſez digne fierté, ne put réſiſter à cette derniere brutalité du cocher: elle laiſſa-là le rolle de femme reſpectable qu'elle jouoit, & qui ne lui rapportoit rien, se mit à ſa commodité & en revint à la maniere de quereller qui étoit à ſon uſage; c'eſt-à dire, aux diſcours d'une commere de comptoir ſubalterne: elle ne s'y épargna pas.

Quand l'amour-propre, chez les perſonnes comme elle, n'eſt qu'à demifâché, il peut encore avoir ſoin de ſa gloire, ſe poſſeder, ne faire que l'important, & garder quel-

que décence: mais, dés qu'il est poussé à bout, il ne s'amuse plus à ces fadeurs-là, il n'est plus assez glorieux pour prendre garde à lui; il n'y a plus que le plaisir d'être bien grossier, & de se déshonorer tout à son aise, qui le satisfasse.

De ce plaisir-là, Madame Dutour s'en donna sans discretion. Attens! attens! yvrogne, avec ton fichu des Dimanches; tu vas voir la Pérete qu'il te faut: je vais te la montrer, moi, c'écria-t-elle en courant se saisir de son aune qui étoit à côté du comptoir.

Et, quand elle en fut armée, Allons, sors d'ici, s'écria-t-elle, ou je te mesure avec cela, ni plus ni moins qu'une piéce de toile, puisque toile y a. Jarnibleu! ne me frappez pas! lui dit le cocher qui lui retenoit le bras. Ne soyez pas si osée! Je me donne au Diable! Ne badinons point! Voyez-vous! Je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous; il n'y a point de mal à ça.

Le bruit qu'ils faisoient attiroit du monde: on s'arrêtoit devant la boutique. Me laisseras-tu! lui disoit Madame Dutour, qui disputoit toûjours son aune contre le Cocher. Levez-vous donc, Marianne: appellez Monsieur Ricard. Monsieur Ricard! croit-elle tout de suite elle-même; (& c'étoit notre hôte, qui logeoit au second, & qui n'y étoit pas.) Elle s'en douta. Messieurs!

dit-

dit-elle en apostrophant la foule qui s'étoit arrêtée devant la porte, je vous prends tous à témoins ! Vous voyez ce qui en est : il m'a battue, (cela n'étoit pas vrai) je suis maltraitée ! Une femme d'honneur comme moi ? Eh vîte ! eh vîte ! allez chez le Commissaire, il me connoit bien, c'est moi que le fournit ; on n'a qu'à lui dire que c'est chez Madame Dutour : courez-y, Madame Cathos, courez-y, ma mie : crioit-elle à un servante du voisinage ; le tout avec une cornette, que les secousses que le Cocher donnoit à ses bras avoient rangée de travers.

Elle avoit bien crier, personne ne bougeoit, ni Messieurs, ni Cathos.

Le Peuple à Paris n'est pas comme ailleurs : en d'autres endroits, vous le verrez quelquefois commencer par être méchant, & puis finir par être humain. Se querelle-t-on ? il excite, il anime. Veut-on se battre ? il sépare. En d'autres Païs, il laisse faire, parce qu'il continuë d'être méchant.

Celui de Paris n'est pas de même : il est moins canaille, & plus peuple, que les autres peuples.

Quand il accourt en pareil cas, ce n'est pas pour s'àmuser de ce qui se passe ; ni comme qui diroit pour s'en réjoüir ; non, il n'y a pas cette maligne espieglerie-là : il ne va pas rire, car il pleurera peut-être ; & ce sera tant mieux pour lui : il va ouvrir des yeux stupidement avides, il va joüir

bien férieufement de ce qu'il verra ; en un mot, alors il n'eft, ni poliffon, ni méchant : & c'eft en quoi j'ai dit qu'il étoit moins canaille ; il eft feulement curieux, d'une curiofité fote & brutale, qui ne veut ni bien ni mal à perfonne, qui n'y entend point d'autre fineffe que de venir fe repaître de ce qui arrivera. Ce font des émotions d'ame, que ce peuple demande : le plus fortes font les meilleures ; il cherche à vous plaindre fi on vous outrage, à s'attendrir pour vous fi on vous bleffe, à fremir pour votre vie fi on la menace : voilà fes délices ; &, fi votre ennemi n'avoit pas affez de place pour vous battre, il lui en feroit lui-même, fans en être plus mal-intentionné, & lui diroit volontiers : Tenez, faites à vôtre aife, & ne nous retranchez rien du plaifir que nous avons à frémir pour ce malheureux. Ce n'eft pourtant pas les chofes cruelles qu'il aime ; il en a peur au contraire : mais, il aime l'effroi qu'elles lui donnent ; cela remue fon ame, qui ne fçait jamais rien, qui n'a jamais rien vû, que eft toûjours tout neuve.

Tel eft le Peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occafion. Vous ne vous feriez peut-être pas trop fouciée de le connoître ; mais, une définition de plus où de moins, quand elle vient à propos, ne gâte rien dans une Hiftoire : ainfi, laiffons celle-là, puifqu'elle y eft.

Vous jugez bien, fuivant le portrait que

j'ai fait de ce Peuple, que Madame Dutour n'avoit point de secours à en espérer.

Le moyen qu'aucun des assistans eût voulu renoncer à voir le progrés d'une querelle qui promettoit tant; à tout moment on touchoit à la catastrophe. Madame Dutour n'avoit qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenoit: voyez ce qu'il en seroit arrivé avec un fiacre.

De mon côté, j'étois désolée: je ne cessois de crier à Madame Dutour, Arrêtez-vous! Le cocher s'enroüoit à prouver, qu'on ne lui donnoit pas son compte; qu'on vouloit avoir sa course pour rien, témoins les douze sols, qui n'alloient jamais sans avoir leur épithete: &, des épithetes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élégance.

Le seule interêt des bonnes mœurs devoit engager Madame Dutour à composer avec ce miserable. Il n'étoit pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions, mais, elle en devoroit le scandale, en faveur de la rage qu'elle avoit d'y répondre; elle étoit trop fâchée, pour avoir les oreilles délicates.

Oui, malotru! oui, douze sols: tu n'en auras pas davantage, disoit-elle. Et moi, je ne les prendrai pas, douze diablesse, répondoit le cocher. Encore ne les vaux-tu pas, continuoit-elle. N'és-tu pas honteux, fripon? Quoi! pour venir d'auprès de la Paroisse ici? Quand se seroit pour un carosse d'Ambassadeur. Tiens, jarni de ma

vie, un denier avec, tu ne l'aurois pas. J'aimerois mieux te voir mort, il n'y auroit pas grande perte : & souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la Saint Matthieu, bon jour, bonne œuvre : ne l'oublie pas, & laisse venir demain ; tu verras comme il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chiffonniere, mais bel & bien Madame Dutour, Madame pour toi, Madame pour les autres, & Madame tant que je serai au monde. Entens tu ?

Tout ceci ne se disoit pas sans tâcher d'aracher le bâton des mains du cocher, qui le tenoit & qui, à la grimace & au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Madame Dutour comme un homme.

Je crois que c'étoit fait de la pauvre femme : un gros poing de mauvaise volonté, levé sur elle, alloit lui apprendre à badiner avec la moderation d'un fiacre, si je ne m'étois pas hâtée de tirer environ vingt sols, & de les lui donner.

Il les prit sur le champ, secoüa l'aune entre les mains de Madame Dutour assez violemment pour l'en arracher ; la jetta dans son arriere boutique, enfonça son chapeau en me disant : Grand merci, mignone, sortit de-là, & traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir, que pour livrer passage à Madame Dutour, qui vouloit courir après lui, que j'en empêchai, & qui me disoit que, Jour de Dieu ! je n'étois qu'une petite sote. Vous voyez bien

ces

ces vingt ſols-là, Marianne ; je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie, ni à la mort : ne m'arrêtez pas: car je vous battrai. Vous êtes encore bien plaiſante, avec vos vingt ſols, pendant que c'eſt votre argent que j'épargne ? Et mes douze ſols, s'il vous plaît, qui eſt-ce qui me les rendra ? (car, l'interêt chez Madame Dutour ne s'étourdiſſoit de rien.) Les emporte-t-il auſſi, Mademoiſelle ? Il falloit donc lui donner toute la boutique.

Eh ! Madame, lui dis-je, votre monnoye eſt à terre ; & je vous la rendrai, ſi on ne la trouve pas : ce que je diſois, en fermant la port d'une main, pendant que je tenois Madame Dutour de l'autre.

Le beau carillon ! dit elle, quand elle vit la porte fermée ; ne vous voilà pas mal ! Ah ça, voyons donc cette monnoye qui eſt à terre, ajouta-t-elle, en la ramaſſant avec autant de ſens-froid que s'il ne s'étoit rien paſſé. Le coquin eſt bien heureux que Toinon n'ait pas été ici : elle vous auroit bien empêché de jetter l'argent par les fenêtres ; mais, il faut juſtement que cette begueule-là ait été dîner chés ſa mere. Malepeſte ! elle eſt un peu meillure menagere ! Auſſi n'a-telle que ce qu'elle gagne, & les autres ce qu'on leur donne : au lieu que vous, Dieu merci, vous êtes ſi riche ; vouz avez un ſi bon tréſorier, pourvû qu'il dure.

Eh ! Madame, lui dis-je avec quelque impatience, ne plaiſantons point là-deſſus,

 je

je vous prie : je sçais bien que je suis pauvre ; mais, il n'est pas necessaire de m'en railler, non plus que des secours qu'on a bien voulu me donner. Et j'aime encore mieux y renoncer, n'avoir rien, & sortir de chez vous, que d'y demeurer exposée à des discours aussi desobligeans.

Tenez ! dit-elle, où va-t-elle chercher que je la raille ? A cause que je lui dis qu'on lui donne ? Hé pardi oui, on vous donne, & vous prenez, comme de raison : à bien donné, bien pris. Ce qui est donné n'est pas fait pour rester-là peut-être ; &, quand on voudra, je prendrai : voilà tout le mal que j'y sçache, & je prie Dieu qu'il m'arrive. On ne me donne rien, je ne prens rien ; & c'est tant pis : voyez de quoi elle se fêche ; Allons, allons, dînons : cela devroit être fait ; il faut aller à Vêpres. Et, tout de suit, elle alla se mettre à table. Je me levai pour en faire autant, en me soûtenant sur cette aune que Madame Dutour avoit remis sur le comptoir ; & je n'en avois pas trop besoin.

Il me faudroit un chapitre exprès, si je voulois rapporter l'entretien que nous eûmes en mangeant.

Je ne disois mot, & je boudois. Madame Dutour, comme je crois l'avoir déja dit, étoit une bonne femme dans le fond, se fâchant souvent au-delà de ce qu'elle étoit fâchée ; c'est-à-dire, que de toute la colere qu'elle montroit dans l'occasion, il y en avoit

voit bien la moitié dont elle auroit pû se passer, & qui n'étoit-la que pour représenter. C'est qu'elle s'imaginoit que plus on se fâchoit, plus on faisoit figure; &, d'ailleurs, elle s'animoit elle-même du bruit de sa voix: son ton, quand il étoit brusque, engageoit son esprit à l'être aussi. Et c'étoit de tout cela ensemble que me vint cette enfilade de durétés, què j'essuyai de sa part: Et ce que je dis-là d'elle n'annonce pas des mouvemens de mauvaise humeur bien opiniâtres, ne bien serieux; ce sont des bêtises, ou des enfances, dont il n'y a que de bonnes gens qui soient capables: de bonnes gens, de peu d'esprit à la verité, qui nont que de la foiblesse pour tout caractere: ce qui leur donne un bonté habituelle avec de petits défauts, & de petites vertus, qui ne sont que des copies de ce qu'ils ont vû faire aux autres.

Et telle étoit Madame Dutour, que je vous peins par hazard, en passant. Ce fut donc par cette bonté habituelle, qu'elle fut touchée de mon silence.

Peut-être aussi s'en inquiêta-t-elle à cause de la menace que je lui avois faite de sortir de chez elle, si elle me chagrinoit davantage: ma pension étoit bonne à conserver.

A qui en avez-vous donc? Me dit-elle: comme vous voilà muëte & pensive! Est-ce que vous avez du chagrin? Oui, Ma-

dame : vous m'avez mortifiée, lui répondis-je, sans la regarder.

Quoi ! vous songez encore à cela ? reprit-elle. Eh ! mon Dieu, Marianne, que vous êtes enfant ! Qu'est-ce donc que je vous ai dit ? Je ne m'en souviens plus. Est-ce que vous croyez, quand on est en colere, qu'on va éplucher ses paroles ? Eh ! pardi, ce n'est pas pour s'épiloguer, qu'on vit ensemble. Hé bien ! j'ai parlé un petit brin de Monsieur de Climal : est-ce cela que vous fâche, à cause que c'est lui, qui prend soin de vous, & qui fait votre dépense ? Est-ce-là tout ? Gageons, parce que vous n'avez ni pere ni mere, que vous avez cru encore que je pensois à cela. Car, vous êtes d'un naturel soupçonneux, Marianne ; vous avez toûjours l'esprit au guet. Toinon me l'a bien dit : &, sous pretexte que vous ne connoissez point vos parens, vous allez toûjours vous imaginant qu'on n'a que cela dans la tête. Par hazard, hier avec notre voisine, nous parlions d'un enfant trouvé, qu'on avoit pris dans une allée ; vous étiez dans la salle, vous nous entendîtes : n'allâtes-vous pas croire, que c'étoit vous que nous disions ? Je le vis bien, à la mine que vous fites en venant ; & voilà que vous recommencez encore aujourdhui ? Et je prie Dieu, que ce soit-là mon dernier morceau, si j'ai non plus pensé à pere & mere, que s'il

n'y en avoit jamais eu pour personne. Au surplus, les enfans trouvés, les enfans qui ne le sont point, tout cela se ressemble ; & si on mettoit là tous ceux qui sont comme vous, sans qu'on le sçache, s'il failloit que le Commissaire les emportât, où diantre les mettroit-il ? Dans le monde, on est ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut. Vous voilà grande & bien faite ; & puis Dieu est le Pere de ceux qui n'en ont point : Charité n'est pas morte. Par exemple, n'est-ce pas une Providence, que ce Monsieur de Climal ? Il est vrai, qu'il ne va pas droit dans ce qu'il fait pour vous mais, qu'importe ? Dieu mene tout à bien : si l'homme n'en vaut rien, l'argent en est bon, & encore meilleur que d'un bon chrétien qui ne donneroit pas la moitié tant. Demeurez en repos, mon enfant ; je ne vous recommande que le ménage. On ne vous dit point d'être avaricieuse. Voilà que ma fête arrive, quand ce viendra la vôtre, celle de Toinon, dépensez alors, qu'on se régale, à la bonne heure ; chacun en profite : mais, hors cela, & dans les jours de carnaval où tout le monde se réjoüit, gardez-moi votre petit fait.

Elle en étoit-là de ses leçons dont elle ne se lassoit pas, & dont une partie me scandalisoit plus que ses brusqueries, quand on frappa à la porte. Nous verrons qui c'étoit dans la suite. C'est ici, que mes

Avantures

Avantures vont devenir nombreuses, & interessantes. Je n'ai pas encore deux jours à demeurer chez Madame Dutour: & je vous promets aussi moins de Réfléxions, si elles vous fachent; vous m'en direz votre sentiment.

Fin de la seconde Partie.



LA

LA VIE DE MARIANNE,

OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

TROISIEME PARTIE.

OUI, Madame, vous avez raison, il y a trop long-tems que vous attendez la Suite de mon Histoire; je vous en demande pardon : je ne m'excuserai point, j'ai tort, & je commence.

Je vous ai dit qu'on frappa à la porte, pendant que Madame Dutour me prêchoit économie dont elle approuvoit pourtant que je me dispensasse à son profit; c'est à-dire, à sa fête, à celle de Toinon, à la mienne, & à de certains jours de réjouissance, où ce seroit fort bien fait de depenser mon argent pour la regaler elle & sa maison.

C'étoit donc-là à peu près ce qu'elle me disoit, quand le bruit qu'on fit à la porte l'interrompit. Qui est-là? cria-t-elle tout de

de ſuite, & ſans ſe lever ; qui eſt-ce qui frappe ? Je venois d'entendre arreter un Caroſſe ; & comme on répondit au qui eſt-là de Madame Dutour, il me ſembla reconnoître la voix de la perſonne qui répondoit. Je penſe que c'eſt Monſieur de Climal, lui dis-je. Croyez-vous ? me dit-elle en courant vîte ; & je ne me trompois point, c'étoit lui-même.

Eh ! mon Dieu, Monſieur, je vous fais bien excuſe ; vraiment, je me ſerois bien plus preſſée, ſi j'avois cru que c'étoit vous, lui dit-elle : tenez, Marianne & moi, nous étions encore à table ; il n'y a que nous deux ici. Jeannot (c'étoit ſon fils) eſt avec ſa tante, qui doit le mener tantôt à la foire, car il faut toûjours que cet enfant ſoit fourré chéz elle, ſur-tout les Fêtes. Madelon (c'étoit ſa ſervante) eſt à la nôce d'un couſin qu'elle a, & je lui ai dit, Va-t-en, cela n'arrive pas tous les jours, & en voilà pour long-tems. D'un autre côté, Toinon eſt allée voir ſa mere, qui ne la voit pas ſouvent, la pauvre femme : elle demeure ſi loin, c'eſt au Faubourg Saint-Marceau, imaginez-vous s'il y a à troter ; & tant mieux, j'en ſuis bien aiſe moi, cela fait que la fille ne ſort gueres : de ſorte que je ſuis reſtée ſeule en attendant Marianne, qui par-deſſus le marché s'eſt aviſée de tomber en venant de l'Egliſe, & qui s'eſt fait mal à un pied ; ce qui eſt cauſe qu'elle n'a pû marcher, & qu'il a fallu la porter près de-là dans une maiſon,

maiſon, pour accommoder ſon pied, pour avoir un Chirurgien qui ne ſe trouve pas-là à point nommé, il faute qu'il vienne, qu'il voye ce que c'eſt, qu'on déchaſſe une fille, qu'on la rechauſſe, qu'elle ſe repoſe, enſuite un fiacre dont elle a eu beſoin, & qui me l'a ramenée ici toute éclopée, pour ma peine de l'avoir attendue juſqu'à une heure & demie, & puis eſt-ce-là toute ? vous croyez qu'on va dîner, n'eſt-ce pas ? Bon, n'y avoit-t-il pas encore ce maudit fiacre, que j'ai voulu payer moi-même pour épargner l'argent de Marianne, qui ne ſe connoît pas à cela, & qui malgré moi à été lui donner une fois plus qu'il ne falloit : j'étois dans une colere ; auſſi je l'aurois battu, ſi j'avois été aſſez forte.

Il y a eu donc bien du bruit ? dit Monſieur de Climal. Oh ? du bruit, ſi vous voulez, reprit-elle ; je me ſuis un peu emportée contre lui ; mais, au ſurplus, il n'y a eu que quelques voiſins qui ſe ſont aſſemblez à notre porte, quelques paſſans par-ci par-là.

Tant pis, lui dit-il aſſez froidement, ce ſont-là de ces ſcenes qu'il faut éviter le plus qu'on peut ; & Marianne, qui l'a payé, a pris le bon parti. Comment va votre pied ? ajouta-t il, en s'addreſſant à moi. Aſſez bien, lui dis-je : je n'y ſens preſque plus que de la foibleſſe ; & j'eſpere que demain il n'y aura rien.

Avez-vous achevé de dîner, nous dit-il ?

Ho,

Ho, sans doute, reprit Madame Dutour; nous causions de choses & d'autres. Ne vous assoyez-vous pas, Monsieur? Avez-vous quelque chose à dire à Marianne? Oui, dit-il, j'ai à lui parler.

Eh bien, reprit-elle, ayez donc la bonté de passer dans la Salle: vous ne seriez pas bien ici; c'est notre taudis. Venez, Marianne, appuyez-vous sur moi; je vous menerai jusques-là: attendez, attendez, je m'en vais chercher mon aune, avec quoi vous vous soutiendrez. Non, non, dit Monsieur de Climal, je l'aiderai: prenez mon bras, Mademoiselle; & là-dessus je me leve: nous rentrâmes dans la boutique, pour passer dans cette petite Salle, où je crois que j'aurois fort bien été toute seule, en me soutenant d'une canne.

Ah ça, dit Madame Dutour, pendant que je m'assoyois dans un fauteuil, puisque vous avez à entretenir Marianne, moi je vais prendre ma coëffe, & sortir pour aller entendre un petit bout de Vêpres: elles seront bien avancées; mais, je ne perdrai pas tout, & j'en aurai toûjours peu ou prou. Monsieur, excusez, si je m'en vais, je vous laisse le gardien de la maison. Marianne, si quelqu'un vient me demander, dites que je ne serai pas long-tems: entendez-vous, ma fille? Monsieur, je suis votre servante.

Elle nous quitta alors, sortit un moment après, & ne fit que tirer la porte de la rue sans la fermer, parce qu'il ne pouvoit en-

trer qui que ce ſoit dans la boutique, ſans que nous le viſſions de la ſalle.

Juſques-là, Monſieur de Climal avoit eu l'air ſombre & rêveur, ne m'avoit pas dit quatre paroles, & ſembloit attendre qu'elle fût partie, pour entamer la converſation. De mon côté, à l'air intrigué que je lui voyois, je me doutois de ce qu'il alloit me dire, & j'en étois dégoûtée d'avance. Apparemment qu'il va être queſtion de ſon amour, penſois-je en moi-même.

Car, avant mon Avanture avec Valville, vous vous reſſouvenez bien, que j'avois deja conclu que Monſieur de Climal m'aimoit ; & j'en étois encore plus ſûre, depuis ce qui s'étoit paſſé chez ſon neveu. Un dévot, qui avoit rougi de m'y rencontrer, qui avoit feint de ne m'y pas connoître, ne pouvoit y avoir été ſi confus & ſi diſſimulé, que parce que le fond de ſa Conſcience ſur mon chapitre ne lui faiſoit pas honneur. On appelle cela rougir devant ſon péché : & vous ne ſçauriez croire combien alors ce vieux Pécheur me paroiſſoit laid combien ſa préſence m'étoit à charge.

Trois jours auparavant, en découvrant qu'il m'aimoit, je m'étois contentée de penſer que c'étoit un hypocrite, que je n'avois qu'à laiſſer être ce qu'il voudroit, & qui n'y gagneroit rien : mais, à préſent, je n'en reſtois pas-là ; je ne me contenois plus pour lui dans cette tranquille indifférence. Ses ſentimens me ſcandaliſoient

lisoient, m'indignoient, le cœur m'en soulevoit. En un mot, ce n'étoit plus le même homme à mes yeux: les tendresses du neveu, jeune, aimable, & galant, m'avoient appris à voir l'oncle tel qu'il étoit, & tel qu'il méritoit d'être vû; elles l'avoient flétri, & m'éclairoient sur son âge, sur ses rides, & sur tout la *laideur de son caractére.*

Quelle folle & ridicule figure n'a-t-il pas été obligé de faire chez Valville? Que va-t-il me dire avec son vilain amour qui offense Dieu? Va-t-il m'exhorter à ne valoir pas mieux que lui, sous.prétexte des services qu'il me rendra? me disois-je. Ah! qu'il est haissable. Comment un homme, à cet âge-là, ne se trouve-t-il pas lui-même horrible? Etre aussi vieux qu'il est, avoir l'air dévot, passer pour un si bon Chrétien, & ensuite venir dire en secret à une jeune fille: Ne prenez pas garde à cela, je ne suis qu'un fourbe, je trompe tout le monde, & je vous aime en débauché honteux, qui voudroit bien aussi vous rendre libertine. Ne voilà-t-il pas un Amant bien ragoûtant?

C'étoit-là à peu près les petites idées dont je m'occupois pendant quil gardoit le silence en attendant que la Dutour fut partie.

Enfin, nous restâmes seuls dans la maison. Que cette femme est babillarde! me dit-il, en levant les épaules: j'ai cru, que nous ne pourrions nous en défaire. Oui, lui répondis-je, elle aime assez à parler: d'ailleurs, elle

elle ne s'imagine pas que vous ayez rien de si secret à me dire.

Que pensez-vous de notre rencontre chez mon neveu? reprit-il en souriant. Rien, dis-je, si-non que c'est un coup de hazard. Vous avez très-sagement fait de ne me pas connoître, me dit-il. C'est qu'il m'a paru, que vous le souhaitiez ainsi, répondis-je: &, à propos de cela, Monsieur, d'où vient que vous êtes bien aise que je ne vous aye pas nommé, & que vous avez fait semblant de ne m'avoir jamais vûë?

C'est, me répondit-il d'un air insinuant & doux, qu'il vaut mieux, & pour vous, & pour moi, qu'on ignore les liaisons que nous avons ensemble, qui dureront plus d'un jour, & sur lesquelles il n'est pas necessaire qu'on glose, ma chere fille: vous êtes si aimable, qu'on ne manqueroit pas de croire que je vous aime.

Oh! il n'y a rien à appréhender, repris-je d'un ton ingénu: on sçait que vous êtes un si honnête homme. Oui, oui, dit-il comme en badinant: on le sçait, & on a raison de la croire; mais, Marianne, on n'en est pas moins honnête homme pour aimer une jolie fille.

Quand je dis honnête homme, repondis-je, j'entens un Homme de bien, pieux, & plein de religion; ce qui, je crois, empêche qu'on ait de l'Amour, à moins que ce ne soit pour sa femme.

Mais, ma chere enfant, me dit-il, vous

me

me prenez donc pour un Saint? Ne me regardez point sur ce pied-là. Vraiment, vous me faites trop d'honneur : je ne le suis point ; & un Saint même auroit bien de la peine à l'être auprès de vous: oui, bien de la peine, jugez des autres: & puis, je ne suis pas marié, je n'ai plus de femme à qui je doive mon cœur, moi; il ne m'est point défendu d'aimer, je suis libre: mais, nous parlerons de cela; revenons à votre accident.

Vous êtes tombée, il a fallu vous porter chez mon neveu, qui est un étourdi, & qui aura débuté par vous dire des galanteries; n'est-il pas vrai? Il vous en contoit, du moins, quand nous sommes entrez cette Dame & moi; & il n'y a rien-là d'étonnant: il vous a trouvée ce que vous êtes, c'est-à-dire belle, aimable, charmante, en un mot ce que tout le monde vous trouvera: mais, comme je suis assurément le meillure ami que vous ayez dans le monde, (& c'est de quoi j'espere bien vous donner des preuves) dites-moi, ma belle enfant, n'auriez-vous pas quelque penchant à l'écouter? Il m'a semblé vous voir un air assez satisfait auprès de lui; me suis-je trompé?

Moi! Monsieur, repondis-je; je l'écout. s, parce que j'étois chez lui: je ne pouvois pas faire autrément; mais il ne me disoit rien que de fort poli & de fort honnête.

De fort honnête, dit-il, en répetant ce mot:

Prenez garde, Marianne, ceci pourroit déja bien venir d'un peu de prévention. Hélas! que je vous plaindrois, dans la ſituation où vous êtes, ſi vous étiez tentée de prêter l'oreille à de pareilles cajoleries. Ah! mon Dieu! que ſe ſeroit dommage, & que deviendriez-vous? Mais, dites-moi, vous a-t-il demandé où vous demeuriez?

Je crois qu'oui, Monſieur, répondis-je, en rougiſſant. Et vous, qui n'en ſçaviez pas les conſequences, vouz le lui avez, ſans doute appris? ajouta-t-il. Je n'en ai point fait difficulté, repris-je: auſſi bien l'auroit-il ſçû quand je ſerois montée dans le Fiacre, puiſqu'avant que de partir, il faut bien dire où l'on va.

Vous me faites trembler pour vous s'écria-t-il d'un air ſerieux & compatiſſant: oui, trembler; voilà un évenement bien fâcheux, & qui aura les plus malheureuſes ſuites du monde, ſi vous ne les prévenez pas: il vous perdra, ma fille; je n'exagere rien, & je ne ſçaurois me laſſer de le dire. Hélas! quel dommage, qu'aveç les graces & la beauté que vous avez, vous devinſiez la proye d'un jeune homme, que ne vous aimera point; car, ces jeunes fous-là ſçavent-ils aimer? Ont-ils un cœur, ont-ils des ſentimens, de l'honneur, un caractére? Ils n'ont que des vices, ſur-tout avec une fille de votre état, que mon neveu croira fort au-deſſous de lui, qu'il regardera comme une jolie griſette, dont il va tâcher de fair une bonne fortune,

&

& à qui il se promet bien de faire tourner la tête : ne vous attendez pas à autre chose. De petites galanteries, de petits présens qui vous amuseront, les protestations les plus tendres que vous croiriez, un étalage de sa fausse passion qui vous seduira, un éloge éternel de vos charmes ; enfin, de petits rendez-vous que vous refuserez d'abord, que vous accorderez après, & qui cesseront tout d'un coup par l'inconstance & par les dégoûts du jeune homme : voilà tout ce qui en arrivera ; voyez, cela vous convient-il ? Je vous le demande : est-ce là ce qu'il vous faut ? Vous avez de l'esprit & de la raison : & il n'est pas possible, que vous ne consideriez quelquefois le cas où vous êtes, que vous n'en soyez inquiete, effrayée. On a beau être jeune, distraite, imprudente, tout ce qui vous plaira, on ne sçauroit pourtant oublier son état, quand il est aussi triste, aussi déplorable, que le vôtre : & je ne dis rien de trop, vous le sçavez, Marianne ; vous êtes une orpheline, & une orpheline inconnuë à tout le monde, qui ne tient à qui que ce soit sur la terre, dont qui que ce soit ne s'inquiete & ne se soucie, ignorée pour jamais de votre famille que vous ignorez de même, sans parens, sans bien, sans amis, moi seul excepté, que vous n'avez connu que par hazard, qui suis le seul, qui s'intéresse à vous, & qui à la verité vous suis tendrement attaché, comme vous le voyez bien par la maniere dont je vous parle, & comme

il ne tiendra qu'à vous de le voir infiniment plus dans la ſuite ; car, je ſuis riche, ſoit dit en paſſant, & je puis vous être d'un grand ſecours, pourvû que vous entendiez vos veritables intérêts, & que j'aye lieu de me louër de votre conduite : quand je dis de votre conduite, c'eſt de la prudence que j'entens, & non pas une certaine auſterité de mœurs ; il n'eſt pas queſtion ici d'une vie rigide & ſevere qu'il vous ſeroit difficile, & peut-être impoſſible, de mener ; vous n'êtes pas même en ſituation de regarder de trop près à vous là-deſſus : dans le fond, je vous parle ici en homme du mond, entendez-vous, en homme, qui, après tout, ſonge qu'il faut vivre, & que la neceſſité eſt une choſe terrible. Ainſi, quelque ennemi que je vous paroiſſe de ce qu'on appelle amour, ce n'eſt pas contre toutes ſortes d'engagemens que je me declare : je ne vous dis pas de les fuir tous ; il y en a d'utiles & de raiſonnables, de même qu'il y en a de ruineux & d'inſenſez, comme le ſeroit celui que vous prendriez avec mon neveu, dont l'amour n'aboutiroit à rien qu'à vous ravir tout le fruit du ſeule avantage que je vous connoiſſe, qui eſt d'être aimable. Vous ne voudriez pas perdre votre tems à être la maîtreſſe d'un jeune étourdi, que vous aimeriez tendrement & de bonne foi ; à la verité, ce qui ſeroit un plaiſir, mais un plaiſir bien malheureux, puiſque le petit libertin ne vous aimeroit pas de même, &

qu'au

qu'au prémier jour il vous laifferoit dans une indigence, dans une mifere, dont vous auriez plus de peine à fortir que jamais; je dis une mifere, parce quil s'agit de vous éclairer, & non pas d'adoucir les termes; & c'eft à tout cela que j'ai fongé depuis que je vous ai quitté: voilà ce qui m'a fait fortir de fi bonne heure de la maifon où j'ai dîné; car, j'ai bien des chofes à vous dire, Marianne: je fuis dans de bons fentimens pour vous; vous vous en êtes fans doute apperçûe.

Oui, Monfieur, lui répondis-je, les larmes aux yeux, confufe, & même aigrie, de la trifte peinture qu'il venoit de faire de mon état, & fcandalifée du vilain intérêt qu'il avoit à m'effrayer tant: oui, parlez, je me fais un devoir de fuivre en tout les confeils d'un homme auffi pieux que vous.

Laiffons-là ma piété, vous dis-je, reprit-il, en s'approchant d'un air bardin, pour me prendre la main. Je vous ai déja dit dans quel efprit je vous parle. Encore une fois, je mets ici la Religion à part: je ne vous prêche point, ma fille; je vous parle raifon: je ne fais ici auprès de vous que le perfonnage d'un homme de bonfens, qui voit que vous n'avez rien, & qu'il faut pourvoir aux befoins de la vie, à moins que vous ne vous determiniez à fervir ce dont vous m'avez paru fort éloignée, & ce qui effectivement ne vous convient pas.

Non, Monfieur, lui dis-je en rougiffant

de

de colere, j'eſpere que je ne ſerai pas obligée d'en venir-là.

Ce ſeroit une triſte reſſource, me dit-il : je ne ſçaurois moi-même y penſer ſans douleur ; car, je vous aime, ma chere enfant, & je vous aime beaucoup.

J'en ſuis perſuadée, lui dis-je, je compte ſur votre amitié, Monſieur ; & ſur la vertu dont vous faites profeſſion, ajoutai-je, pour lui ôter la hardieſſe de s'expliquer plus clairement.

Mais, je n'y gagnai rien. Eh ! Marianne, me répondit-il, je ne fais profeſſion de rien que d'être foible, & plus foible qu'un autre ; & vous ſçavez fort bien ce que je veux dire par le mot d'amitié : mais, vous êtes une petite malicieuſe, qui vous divertiſſez, & qui feignez de ne pas m'entendre : oui, je vous aime, vous le ſçavez, vous y avez pris garde, & je ne vous apprens rien de nouveau. Je vous aime comme une belle & charmante fille que vous êtes. Ce n'eſt pas de l'amitié que j'ai pour vous, Mademoiſelle : j'ai cru d'abord, que ce n'étoit que cela ; mais, je me trompois, c'eſt de l'amour, & du plus tendre : m'entendez-vous à préſent ? de l'amour, & vous ne perdez rien au change ; votre fortune n'en ira pas plus mal : il n'y point d'Ami, qui vaille un Amant comme moi.

Vous, mon Amant ! m'écriai-je, en baiſſant les yeux ; vous ! Monſieur ? je ne m'y attendois pas.

Hélas! ni moi non plus, reprit-il: ceci est une affaire de surprise, ma fille. Vous êtes dans une grande infortune; je n'ai rien vû de si à plaindre que vous, de si digne d'être secouru; je suis né avec un cœur sensible aux malheurs d'autrui; & je m'imaginois n'être que généreux en vous secourant, que compatissant, que pieux même, puisque vous me regardez aussi comme tel; & il est vrai, que je suis dans l'habitude de faire tout le bien qu'il m'est possible. J'ai cru d'abord, que c'étoit de même avec vous; j'en ai agi imprudemment dans cette confiance; & il en est arrivé ce que je méritois: c'est que ma confiance a été confondue; car, je ne prétens pas m'excuser: J'ai tort, il auroit été mieux de ne vous pas aimer, j'en serois plus louable assurément, il falloit vous craindre, vous fuir, vous laisser-là; mais, d'un autre côté, si j'avois été si prudent, où en seriez-vous, Marianne? dans quelles affreuses extremitez alliez-vous vous trouver? Voyez combien ma petite foiblesse ou mon amour, (comme il vous plaira l'appeller) vient à propos pour vous. Ne semble-t-il pas que c'est la Providence, qui permet que je vous aime, & qui vous tire d'embarras à mes dépens? Si j'avois pris garde à moi, vous n'aviez point d'azile; & c'est cette réflexion-là qui me console quelquefois des sentimens que j'ai pour vous: je me les reproche moins parce qu'ils m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs ils m'humilient.

C'est

C'eſt un petit mal, qui fait un grand bien, un bien infini ; vous n'imaginez pas juſqu'ou il va. Je ne vous ai parlé que de cette indigence, où vous reſteriez au prémier jour, ſi vous écoutiez mon neveu, lui ou tout autre ; & ne vous ai rien dit de l'opprobre, qui la ſuivroit, & que voici : c'eſt que la plûpart des hommes, & ſur-tout des jeunes gens, ne menagent pas une fille comme vous, quand ils la quittent ; c'eſt qu'ils ſe vantent d'avoir réuſſi auprès d'elle ; c'eſt qu'ils ſont indiſcrets, impudens, & moqueurs, ſur ſon compte ; c'eſt qu'ils l'indiquent, qu'ils la montrent, qu'il diſent aux autres, la voilà. Ho, jugez quelle Avanture ce ſeroit-là pour vous, qui êtes la plus aimable perſonne de votre ſexe, & qui par conſequent ſeriez auſſi la plus des-honorée ; car, dans un pareil cas, c'eſt ce qu'il y a de plus beau qui eſt le plus mépriſé, parce que c'eſt ce qu'on eſt le plus fâché de trouver mépriſable : non pas qu'on exige qu'une belle fille n'ait point d'Amans ; au contraire, n'en eût-elle point, on lui en ſoupçonne, & il lui ſied mieux d'en avoir qu'à une autre, pourvû que rien n'éclate, & qu'on puiſſe toûjours penſer en la voyant, que c'eſt un grand bonheur que d'être bien venu d'elle : or, ce n'en eſt plus un, quand elle eſt décriée ; & vous ne riſquez rien de tout cela avec moi. Vous ſentez bien, du caractère dont je ſuis, que votre réputation ne court aucun hazard : je ne ſerai pas curieux, qu'on ſçache que je

vous aime, ni que vous y répondez. C'eſt dans le ſecret, que je prétens réparer vos malheurs, & vous aſſurer ſourdement une petite fortune, qui vous mette pour jamais en état de vous paſſer du ſecours de gens, qui ne me reſſembleroient pas, qui ſeroient plus ou moins riches, mais tous avares, tous amoureux ſans tendreſſe, qui ne vous donneroient qu'une aiſance médiocre & paſſagere, & dont vous ſeriez pourtant obligée de ſouffrir l'amour, même en reſtant chez Madame Dutour.

A ce diſcours, je me ſentis ſaiſie d'une douleur ſi vive, je me fis tant de pitié à moi-même, de me voir expoſée à l'inſolence d'un pareil détail, que je m'écriai en fondant en larmes, Eh ! mon Dieu ! à quoi en ſuis-je réduite ?

Et comme il crut, que mon exclamation venoit de l'épouvante qu'il me donnoit: Doucement, me dit-il d'un air conſolant, & en me ſerrant la main ; doucement, mon aimable & chere fille, raſſurez-vous : puiſque nous nous ſommes rencontrez, vous voilà hors du péril dont je parle. Il eſt vrai, que vous ne l'éviteriez pas ſans moi ; car, il ne faut pas vous flatter, vous n'êtes point née pour être une Lingere : ce n'eſt point une reſſource pour vous que ce métier-là ; vous n'y feriez aucun progrès, vous le ſentez bien, j'en ſuis ſûr ; &, quand vous vous y rendriez habile, il faut de l'argent pour devenir Maîtreſſe, & vous n'en avez pas:

vous feriez donc toûjours fille de boutique. Oh, je vous prie, gagnerez-vous dans cet état de quoi fubvenir à tous vos befoins? &, belle comme vous êtes, manquant de mille chofes neceffaires, comment ferez-vous, fi vous ne confentez pas que les gens en queftion vous aident; & fi vous y confentez, quelle horrible fituation!

Eh! Monfieur, lui dis-je en fanglotant, ne m'en entretenez plus; ayez cette confideration pour moi, & pour ma jeuneffe: vous fçavez que je fors d'entre les mains d'une fille vertueufe, qui ne m'a pas élevée pour entendre de pareils difcours; & je ne fçai pas comment un homme comme vous eft capable de me les tenir, fous prêtexte que je fuis pauvre.

Non, ma fille, me répondit-il, en me ferrant les bras; non, vous ne l'êtes point: vous avez du bien, puifque j'en ai; c'eft à moi deformais à vous tenir lieu de vos parens que vous n'avez plus. Tranquillifez-vous: je n'ai voulu, dans ce que je vous ai dit, que vous infpirer un peu de frayeur utile; que vous montrer de quelle confequence il étoit pour vous, non feulement que nous nous connuffions, mais encore que je priffe fans m'en appercevoir cette tendre inclination, qui m'attache à vous, qui m'humilie pourtant, mais dont je fubis humblement la petite humiliation, parce qu'en effet cet évenement-ci a quelque chofe d'admirable. Oui, la fin de vos malheurs en dépendoit: il eft certain, que, fans ce pen-

chant imprévû, je ne vous aurois pas assez secourue : je n'aurois été qu'un homme de bien envers vous, qu'un bon cœur, comme on l'est à l'ordinaire ; & cela ne vous auroit pas suffi : vous aviez besoin que je fusse quelque chose de plus ; il falloit que je vous aimasse, que je sentisse de l'amour pour vous, je dis un amour d'inclination ; il falloit que je ne pusse le vaincre, & que, forcé d'y ceder, je me fisse du moins un devoir de racheter ma foiblesse, & de l'expier en vous sauvant de tous les inconveniens de votre état : c'est aussi ce que j'ai résolu, ma fille ; & j'espere que vous ne nous y opposerez pas : je compte même que vous ne serez pas ingrate. Il y a beaucoup de difference de votre âge au mien, je l'avouë ; mais prenez garde : dans le fonds, je ne suis vieux que par comparaison, & parce que vous êtes bien jeune ; car, avec tout autre qu'avec vous, je serois d'un âge fort supportable, ajouta-t-il du ton d'un homme qui se sent encore assez bonne mine. Ainsi, voyons, convenons de nos mesures, avant que la Dutour arrive : je crois qui vous ne songez plus à être Lingere ; d'un autre côté, voici Valville, qui est une tête folle, à qui vous avez dit où vous demeuriez, & qui infailliblement cherchera à vous revoir. Il s'agit dont d'échaper à sa poursuite, & de lui dérober nos liaisons, qu'il n'ignoreroit pas long-tems, si vous restiez chez cette femme-ci : de sorte que l'unique

parti

parti qu'il y a à prendre, c'est de disparoître dès demain de ce quartier, & de vous loger ailleurs; ce qui ne sera pas difficile. Je connois un honnête homme, que je charge quelquefois du soin de mes affaires, qui est ce qu'on appelle un solliciteur de procès, dont la femme est très-raisonnable, & qui a une petite maison fort jolie, où il y a un apartement que vient de quitter un homme de Province à qui il le louoit; & cet apartement, j'irai dès ce soir le retenir pour vous: vous serez-là, on ne peut pas mieux, sur-tout venant de ma part. Ce sont de bonnes gens, qui seront charmez de vous avoir, qui s'en tiendront honorez, d'autant plus que vous y paroîtrez d'une maniere convenable, & qui vous y fera respecter: vous y arriverez sous le titre d'une de mes parentes, qui n'a plus ni pere ni mere, que j'ai retirée de la campagne, & dont je veux prendre soin; ce qui, joint à la forte pension que vous y payerez, (car vous mangerez avec eux,) à la parure qu'ils vous verront, à l'ameublement que vous aurez dans deux jours, aux Maîtres que je vous donnerai, (Maîtres de Danse, de Musique, de Clavessin, comme il vous plaira;) ce qui joint, dis-je, à la façon dont j'en agirai avec vous, quand j'irai vous voir, achevera de vous rendre totalement la Maîtresse chez eux, n'est-il pas vrai? Il n'y a point à hésiter: ne perdons point de tems, Marianne; &, pour préparer la Dutour à votre sortie,

dites-lui ce soir, que vous ne vous sentez pas propre à son Négoce, & que vous allez dans un Couvent, où demain matin on doit vous mener sur les dix heures : en conformité de quoi je vous enverrai la femme de l'homme en question, qui viendra en effet vous prendre avec un carosse, & qui vous conduira chez elle, où vous me trouverez. N'en êtes-vous pas d'accord, dites ? Et ne voulez-vous pas bien aussi, que, pour vous encourager, pour vous prouver la sincerité de mes intentions ; (car je ne veux pas que vous ayez le scrupule de m'en croire totalement sur ma parole :) ne voulez-vous pas bien, dis-je, qu'en attendant mieux, je vous apporte demain un petit Contrat de cinq-cens livres de rente ? Parlez, ma belle enfant, serez vous prête demain ? Viendra-t-on ? Oui, n'est-ce pas ?

D'abord, je ne répondis rien : une indignité si déclarée me confondoit, me coupoit la parole ; & je restois immobile, les yeux baissez, & mouillez de larmes.

A quoi rêvez-vous donc, ma chere Marianne ? me dit-il. Le tems nous presse : la Dutour va rentrer. En est-ce fait ? Parlerai-je ce soir à mon homme ?

A ces mots, revenant à moi, Ah ! Monsieur, m'écriai-je, on ne vous connoît donc pas ? Ce Religieux, qui m'a menée à vous, m'avoit dit que vous étiez un si honnête homme.

Mes pleurs & mes soupirs m'empêche-

rent

rent d'en dire davantage. Eh! ma chere enfant, répondit-il, quelle fausse idée vous faites-vous des choses? Helas! lui-même, s'il sçavoit mon amour, n'en seroit point si surpris que vous vous le figurez, & n'en estimeroit pas moins mon caractère. Il vous diroit, que ce sont-là de ces mouvemens involontaires, qui peuvent arriver aux plus honnêtes gens, aux plus pieux: il vous diroit, que, tout Religieux qu'il est, il n'oseroit pas jurer de s'en garantir; qu'il n'y a point de faute si pardonnable qu'une sensibilité comme la mienne. Ne vous en faites donc point un monstre, Marianne, ajouta-t-il en pliant imperceptiblement un genou devant moi; ne m'en croyez pas le cœur moins vrai, moins digne de votre confiance, parce que je l'ai tendre. Ceci ne touche point à la probité, je vous l'ai déja dit: c'est une foiblesse, & non pas un crime, & une foiblesse à laquelle les meilleurs cœurs sont les plus sujets; votre expérience vous l'apprendra. Ce Religieux, dites-vous, a prétendu vous addresser à un homme vertueux: aussi l'ai-je été jusqu'ici, aussi le suis-je encore; &, si je l'étois moins, je ne vous aimerois peut-être pas. Ce sont vos malheures, & mes vertus naturelles, qui ont contribué au penchant que j'ai pour vous: c'est pour avoir été généreux, pour vous avoir trop plaint, que je vous aime: & vous me le reprochez; vous, que d'autres aimeront, qui ne me vaudront pas; vous, qui

le voudrez bien, sans que votre fortune y gagne : & vous me rebutez ; moi, par qui vous allez être quitte de toutes les langueurs, de tous les opprobres, qui menacent vos jours ; moi, dont la tendresse (& je vous le dis sans en être plus fier) est un présent que le hazard vous fait ; moi, dont le Ciel, qui se sert de tout, va se servir aujourd'hui pour changer votre sort.

Il en étoit-là de son Discours, quand le Ciel, qu'il osoit, pour ainsi dire, faire son complice, le punit subitement par l'arrivée de Valville, qui, comme je l'ai déja marqué, connoissoit Madame Dutour, & qui, de la boutique où il entra, passa dans la salle où nous étions, & trouva mon homme dans la même posture où deux ou trois heures auparavant l'avoit surpris Monsieur de Climal ; je veux dire à genoux devant moi, tenant ma main, qu'il baisoit, & que je m'efforçois de retirer : en un mot, la revanche étoit complette.

Je fus la prêmiere à appercevoir Valville ; &, à un geste d'étonnement que je fis, Monsieur de Climal retourna la tête, & le vit a son tour.

Jugez de ce qu'il devint à cette vision : elle le petrifia la bouche ouverte, elle le fixa dans son attitude ; il étoit à genoux, il y resta : plus d'action, plus de présence d'esprit, plus de parole : jamais hypocrite confondu ne fit moins mystere de sa honte, ne la laissa contempler plus à l'aise, ne plia de

de meilleure grace sous le poids de son iniquité, & n'avoua plus franchement qu'il étoit un misérable: j'ai beau appuyer là-dessus, je ne peindrois pas ce qui en étoit.

Pour moi, qui n'avois rien à me reprocher, il me semble que je fus plus fâchée qu'interdite de cet évenement; & j'allois dire quelque chose, quand Valville, qui avoit d'abord jetté un regard assez dédaigneux sur moi, & qui ensuite s'étoit mis froidement à contempler la confusion de son oncle, me dit d'un air tranquille & meprisant, Voilà qui est fort jolie Mademoiselle. Adieu, Monsieur, je vous demande pardon de mon indiscretion; &, là-dessus, il partit, en me lançant encore un regard aussi cavalier que le prémier, & au moment que Monsieur de Climal se rélevoit.

Que voulez-vous dire avec ce Voilà qui est joli? lui criai-je, en me levant aussi avec précipitation: arrêtez, Monsieur, arrêtez; vous vous trompez, vous me faites tort, vous ne me rendez pas justice.

J'eus beau crier, il ne revint point. Courez donc après, Monsieur, dis-je alors à l'oncle, qui, tout palpitant encore, & d'une main tremblante, ramenoit son manteau sur ses épaules, (car il en avoit un;) courez donc, Monsieur: voulez-vous que je sois la victime de ceci? Que va-t-il penser de moi? Pour qui me prendra-t-il? Mon Dieu! que je suis malheureuse!

Ce que je disois la larme à l'œil, & si

outrée, que j'allois moi-même rapeller le neveu qui étoit déja dans la rue.

Mais l'oncle, m'empechant de passer, Qu'allez-vous faire, me dit-il? Restez, Mademoiselle: ne vous inquiétez pas; je sçai la tournure qu'il faut donner à ce qui vient d'arriver. Est-il question, d'ailleurs, de ce que pense un petit sot, que vous ne verrez plus, si vous voulez?

Comment, s'il en est question? repris-je avec emportement; lui, qui connoît Madame Dutour, à qui il dira ce qu'il en pense; lui, avec qui j'ai eu en entretien de plus d'une heure, & qui par consequent me reconnoîtra, Monsieur: ne peut-il pas me rencontrer tous les jours? peut être demain? Ne me méprisera-t-il pas? Ne me regardera-t-il pas comme une indigne, à cause de vous; moi, qui suis sage, qui aimerois mieux mourir que de ne pas l'être, qui ne possede rien que ma sagesse, qu'on s'imaginera que j'aurai perdue? Non, Monsieur, je suis désolée, je suis au desespoir de vous connoître; c'est le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver: laissez-moi passer, je veux absolument parler à votre neveu, & lui dire à quelque prix que ce soit mon innocence: il n'est pas juste, que vous vous menagiez à mes dépens. Pourquoi contrefaire le dévot, si vous ne l'êtes pas? J'ai bien affaire de toutes ces Hypocrisies-là, moi.

Petite ingrate que vous êtes, me répondit-il en pâlissant, est-ce-là comme vous pay-

ez mes bienfaits? A propos de quoi parlez-vous de votre innocence? Où avez-vous pris qu'on songe à l'attaquer? Vous ai-je dit autre chose, si-non que j'avois quelque inclination pour vous, à la vérité, mais, qu'en même tems je me la reprochois, que j'en étois fâché, que je m'en sentois humilié, que je la regardois comme une faute dont je m'accusois, & que je voulois l'effacer en la tournant à votre profit, sans rien exiger de vous qu'un peu de reconnoissance? Ne sont-ce pas-là mes termes? & y a-t-il rien à tout cela, qui n'ait dû vous rendre mon procedé respectable?

Eh bien, Monsieur, lui dis-je, puisque ce sont-là vos desseins, & que vous avez tant de Religion, ne souffrez donc pas que cet accident-ci me fasse tort: menez-moi à votre neveu; allons tout-à-l'heure lui dire ce qui en est, pour empêcher qu'il ne juge mal, aussi-bien de vous, que de moi. Vous teniez ma main quand il est entré; je crois même que vous la baisiez malgré moi; vous étiez à genoux: comment voulez-vous qu'il prenne cela pour de la piété, & qu'il ne s'imagine pas que vous êtes mon Amant, & que je suis votre Maîtresse, à moins que vous ne vous donniez la peine de le detromper? Il faut donc absolument, que vous lui parliez, quand ce ne seroit qu'à cause de moi: vous y êtes obligé, pour ma réputation, & même pour ôter le scandale; autrement ce seroit offenser Dieu: & puis vous verrez,

verrez, que j'ai le meilleur cœur de monde, qu'il n'y aura personne qui vous chérira, qui vous respectera, tant que moi, ni qui soit née si reconnnoissante: vous me ferez aussi tout le bien qu'il vous plaira, j'irai où vous voudrez, je vous obéirai en tout: je serai trop heureuse, que vous preniez soin de moi, que vous ayiez la charité de ne me point abandonner; pourvû qu'à present vous ne fassiez plus mystere de cette charité, à laquelle je me soumets, & que, sans tarder davantage, vous veniez dire à Monsieur de Valville: Mon Neveu, vous ne devez point avoir mauvaise opinion de cette fille: c'est une pauvre orpheline, que j'ai la bonté de secourir en bon Chrétien que je suis; & si tantôt j'ai fait semblant de ne la pas connoître chez vous, c'est que je ne voulois pas qu'on sçût mon action pieuse. Voilà tout ce que je vous demande, Monsieur; en vous priant de me pardonner les mots que j'ai dit sans attention, qui vous ont déplû, & que je réparerai par toute la soumission possible: ainsi, dès que Madame Dutour sera rentrée, nous n'avons qu'à partir; aussi-bien, quand vous n'iriez pas, je vous avertis que j'irai moi-même.

Allez, petite fille, allez, me répondit-il en homme sans pudeur, qui ne se soucioit plus de mon estime, & qui vouloit bien que je le méprisasse autant qu'il méritoit: je ne vous crains point, vous n'êtes pas capable de me nuire; & vous, qui me ménacez, craig-

nez

nez à votre tour que je ne me fâche: entendez-vous? Je ne vous en dis pas davantage; mais, on se répent quelquefois d'avoir trop parlé. Adieu, ne comptez plus sur moi, je retire mes charitez: il y a d'autres gens dans la peine, qui ont le cœur meilleur que vous, & à qui il est juste de donner la préférence. Il vous restera encore de quoi vous ressouvenir de moi: vous avez des habits, du linge, & de l'argent, que je vous laisse.

Non, lui dis-je, ou plutôt lui criai-je, il ne me restera rien: car je prétens vous rendre tout; & je commence par votre argent, que j'ai heureusement sur moi: le voici, ajoutai-je, en le jettant sur une table avec une action vive & rapide, qui exprimoit bien les mouvemens d'une jeune petit cœur, fier, vertueux, & insulté: il n'y a plus que l'habit & le linge, dont je vais tout-à-l'heure faire un paquet, que vous emporterez dans votre carosse, Monsieur; & comme j'ai sur moi quelques-unes de ces hardes-là, dont j'ai autant d'horreur que de vous, je ne veux que le tems d'aller me deshabiller dans ma chambre, & je suis à vous dans l'instant: attendez-moi; si non, je vous promets de jetter le tout par la fenêtre.

Et pendant que je lui tenois ce discours, vous remarquerez que je détachois mes épingles, & que je me décoëffois parce que la cornette que je portois venoit de lui; de façon qu'en un moment elle fut ôtée, & que

je reſtai nue-tête avec ces beaux cheveux, dont je vous ai parlé, & qui me deſcendoient juſqu'à la ceinture.

Ce ſpectacle le démonta : j'étois dans un tranſport étourdi, qui ne ménageoit rien ; j'élevois ma voix, j'étois échevelée ; & le tout enſemble jettoit dans cette ſcene un fracas, une indécence, qui le l'alarmoit, & qui auroit pû dégénérer en avanie pour lui.

Je voulois le quitter, pour aller faire ce paquet dans ma chambre : me retenoit à cauſe de mon impétuoſité, & balbutioit, avec des levres pâles, quelques mots que je n'écoutois point. Mais, rêvez-vous ?—— à quoi bon ce bruit-là ?—— quelle folie ! ——mais laiſſez donc——, prenez garde ——Madame Dutour arriva là-deſſus.

Oh, oh, me dit-elle, en me voyant dans le deſordre où j'étois. Eh ! qu'eſt-ce que ce'ſt que tout cela ? Qu'eſt-ce donc ? Sainte Vierge, comme elle eſt faite ! A qui en a-t-elle, Monſieur ? Où a-t-elle mis ſa cornette ? Je crois qu'elle eſt à terre. Dieu me pardonne. Eh ! mon Dieu ! eſt-ce qu'on l'a battue ?

Ce qu'elle demandoit avec plus de bruit que nous n'en avions fait.

Non, non, dit Monſieur de Climal, qui ſe hâta de répondre, avant que je n'en vinſſe à une explication. Je vous dirai de quoi il eſt queſtion. Ce n'eſt qu'un mal-entendu de ſa part, qui m'a fâché, & qui ne me permet

permet plus de rien faire pour elle : je vous payerai pour le peu de tems qu'elle a passé ici ; mais, de celui qu'elle y passera à présent, je n'en répons plus.

Quoi ! lui dit Madam Dutour, d'un air inquiet, vous ne continuez-pas la pension de cette pauvre fille ! Eh ! comment voulez-vous donc que je la garde ?

Eh ! Madame, n'en soyez point en peine : je ne serai point à votre charge ; & Dieu me préserve d'être à la sienne, dis-je à mon tour, d'un fauteuil où je m'étois assise sans sçavoir ce que je faisois, & où je pleurois sans les regarder ni l'un ni l'autre. Quant à lui, il s'esquivoit pendant que je parlois ainsi, & je restai seule tête-à-tête avec la Dutour, qui, toute déconfortée, croisoit les mains d'étonnement, & disoit, Quel charivari ! & puis s'asseyant, N'est-ce pas-là de la belle besogne que vous avez faite, Marianne ? Plus d'argent, plus de pension, plus d'entretien. Accommode-toi, te voilà sur le pavé, n'est-ce pas ? Le beaucoup d'état, la belle équipée ! Oui ! pleurez, à cette heure, pleurez : vous voilà bien avancée ! Quelle tête à l'envers !

Eh ! laissez-moi, Madame, laissez-moi, lui dis-je : vous parlez sans sçavoir de quoi il s'agit. Oui, je t'en répons, sans sçavoir ; ne sçai-je pas que vous n'avez rien ? N'est-ce pas en sçavoir assez ? Qu'est-ce qu'elle veut dire, avec sa science ? Demandez-moi où elle ira à présent ? C'est-là ce qui me chagrine,

grine, moi: je parle par amitié, & puis c'est tout; car, si j'avois le moyen de vous nourir, pardi on s'embarrasseroit beaucoup de Monsieur de Climal. Eh! merci de ma vie, je vous dirois, Ma fille, tu n'as rien; eh bien, moi, j'ai plus qu'il ne faut: va, laisse-le aller, & ne t'inquiéte pas; qui en a pour quatre, en a pour cinq. Mais, ouida: on a beau avoir un bon cœur; on va bien loin avec cela, n'est-ce pas? Le tems est mauvais, on ne vend rien, les loyers sont chers; & c'est tout ce qu'on peut faire, que de vivre & d'attraper le bout de l'an: encore faut-il bien tirer pour y aller.

Soyez tranquille, lui répondis-je en jettant un soupir; je vous assure que j'en sortirai demain, à quelque prix que se soit: je ne suis pas sans argent, & je vous donnerai ce que vous voudrez pour la dépense que je ferai encore chez vous.

Quelle pitié! me répondit-elle. Eh! mais, Marianne, d'où est-elle donc venue, cette misérable querelle? Je vous avois tant prêché, tant recommandé, de ménager cet homme.

Ne m'en parlez plus, lui dis-je. C'est un indigne: il vouloit que je vous quittasse, & que j'allasse loger loin d'ici chez un homme de sa connoissance, qui, apparemment, ne vaut pas mieux que lui, & dont la femme devoit me venir prendre demain matin. Ainsi, quand je n'aurois pas rompu avec lui, quand j'aurois fait semblant de consentir à

ses

ses sentimens, comme vous le dites, je n'en aurois pas demeuré plus long-tems chez vous, Madame Dutour.

Ah! Ah! s'écria-t-elle. C'étoit donc-là son intention? Vous retirer de chez moi, pour vous mettre en chambre avec quelque canaille. Ah, pardi, celle-là est bonne! Voyez-vous ce vieux fou, ce vieux penard, avec sa mine d'Apôtre! A le voir, on le mettroit volontiers dans une niche; &, pourtant il me fourboit aussi. Mais, à propos de quoi, vous aller planter ailleurs? Est-ce qu'il ne pouvoit pas vous voir ici? Qui est-ce qui l'en empêchoit? Il étoit le maître: il m'avoit dit qu'il prenoit soin de vous, que c'étoit une bonne œuvre qu'il faisoit. Eh, tant mieux, je l'avois pris au mot, moi; est-ce qu'on trouble une bonne œuvre? Au contraire, on est bien aise d'y avoir part. Va-t-on éplucher si elle est mauvaise? Il n'y a que Dieu, qui sçache la Conscience des gens, & il veut qu'on pense bien de son prochain. De quoi avoit-il peur? Il n'avoit qu'à venir, & aller son train. Dès qu'il dit qu'il est homme de bien, lui aurois-je dit, Tu en as menti? N'avez-vous pas votre chambre? Y aurois-je été voir ce qu'il vous disoit? Que lui falloit-il donc? Je ne comprens pas la fantaisie qu'il a euë. Pourquoi vous changer de lieu? dites-moi.

C'est, repris-je négligemment, qu'il ne vouloit

vouloit pas que Monſieur de Valville, chez qui on m'a portée, & à qui j'ai dit où je demeurois, vint me voir ici. Ah! nous y voilà!, dit-elle. Oüi, j'entens: vraiment, je ne m'étonne pas. C'eſt que l'autre eſt ſon neveu, qui n'auroit pas pris la bonne œuvre pour argent comptant, & qui lui auroit dit, Qu'eſt-ce que vous faites de cette fille? Mais, eſt-ce qu'il eſt venue, ce neveu? Il n'y a qu'un moment qu'il vient de ſortir, lui dis-je ſans entrer dans un plus grand détail: & c'eſt après qu'il a été parti, que Monſieur de Climal s'eſt fâché de ce que je refuſois de me retirer demain où il me diſoit, & qu'il m'a reproché ce que j'ai reçû de lui; ce qui a fait, que j'ai voulu lui rendre le tout, même juſqu'à la cornette que j'avois, & que j'ai ôtée.

Quel train que tout cela? s'écria-t-elle? Allez, vous avez eu bien du guignon, de vous laiſſer cheoir juſtement auprès de la maiſon de ce Monſieur de Valville. Eh, mon Dieu! Comment eſt-ce que le pied vous a gliſſé? Ne faut-il pas prendre garde où l'on marche, Marianne? Voyez ce que c'eſt que d'être étourdie; & puis, en ſecond lieu, pourquoi aller dire a ce neveu où vous demeurez? Eſt-ce qu'une fille donne ſon adreſſe à un homme? Et ne ſçauroit-on avoir le pied foulé, ſans dire où on loge? Car, il n'y a que cela qui vous nuit aujourd'hui.

Je ne faiſois pas grande attention à ce qu'elle

qu'elle me diſoit, & ne lui répondois même que par complaiſance.

Enfin, ma fille, continua-t-elle, de remede, je n'y en vois point : voyez, aviſez-vous ; car, après ce qui eſt arrivé, il faut bien prendre votre parti, & le plûtôt ſera le mieux. Je ne veux point d'eſclandre dans ma maiſon ; ni moi, ni Toinon, n'en avons que faire : je ſçai bien que ce n'eſt pas votre faute ; mais, il n'importe. On prend tout à rebours dans ce monde : chacun juge ; & ne ſçait ce qu'il dit. Les caquets viennent. Eh ! qui eſt-il ? & qui eſt-elle ? & où eſt-ce que ce n'eſt pas ? Cela n'eſt pas agréable : ſans compter, que nous ne vous ſommes de rien, ni vous de rien à nous : pour une parente, pour la moindre petite couſine, encore paſſe ; mais, vous ne l'êtes, ni de prês, ni de loin, ni à nous, ni à perſonne.

Vous m'affligez, Madame, lui repartis-je vivement : ne vous ai-je pas dit que je m'en irois demain. Eſt-ce que vous voulez que je m'en aille aujourd'hui ? Ce ſera comme il vous plaira.

Non, ma fille, non, me répondit-elle : j'entens raiſon, je ne ſuis pas une femme ſi étrange ; & ſi vous ſçaviez la pitié que vous me faites, aſſurément vous ne vous plaindriez pas de moi. Non, vous coucherez ici, vous y ſouperez ; ce qu'il y aura, nous le mangerons : de votre argent, je n'en veux point ; &, ſi par hazard il y a occa-

ſion

ſion de vous rendre quelque ſervice par le moyen de mes connoiſſances, ne m'épargnez pas. Au ſurplus, je vous conſeille une choſe, c'eſt de vous défaire de cette robe que Monſieur de Climal vous a donnée: vous ne pourriez plus honnêtement la porter à cette heure que vous allez être pauvre & ſans reſſource; elle ſeroit trop belle pour vous, auſſi-bien que ce linge ſi fin, qui ne ſerviroit qu'à faire demander où vous l'avez pris. Croyez-moi, quand on eſt gentille & à votre âge, pauvreté & bravoure n'ont pas bon air enſemble; on ne ſçait qu'en dire: ainſi, point d'ajuſtement; c'eſt mon avis. Ne gardez que les hardes que vous aviez quand vous êtes entrée ici, & vendez le reſte; je vous l'acheterai même, ſi vous voulez: non pas que je m'en ſoucie beaucoup; mais, j'avois deſſein de m'habiller, &, pour vous faire plaiſir, tenez, je m'accommoderai de votre robe. Je ſuis un peu plus groſſe que vous; mais, vous êtes un peu plus grande: & comme elle eſt ample, j'ajuſterai cela, je tâcherai qu'elle me ſerve. A l'égard du linge, ou je vous le payerai, ou je vous en donnerai d'autre.

Non, Madame, lui dis-je froidement: Je ne vendrai rien, parce que j'ai réſolu, & même promis, de remettre tout à Monſieur de Climal.

A lui! reprit-elle. Vous êtes donc folle? Je lui remettrois comme je danſe; pas plus à lui qu'à Jean de Verd: il n'en verroit pas ſeule-

ſeulement une rognure, ni petite, ni groſſe. Vous vous moquez. N'eſt-ce pas une aumône qu'il vous a faite? & ce qu'on a remis, ſçavez-vous bien qu'on ne l'a plus, ma fille?

Elle n'en ſeroit pas reſtée là ſans doute, & ſe ſeroit efforcée, quoiqu'inutilement, de me convertir là-deſſus, ſans une vielle femme, qui arriva, & qui avoit affaire à elle; &, dès qu'elle m'eût quittée, je montai dans notre chambre: je dis la notre, parce que je la partageois avec Toinon.

De mes ſentimens à l'égard de Monſieur de Climal, je ne vous en parlerai plus: je n'aurois pû tenir à lui que par de la reconnoiſſance; il n'en méritoit plus de ma part: je le déteſtois, je le regardois comme un monſtre; & ce monſtre m'étoit indifférent, je n'avois point de regret que c'en fut un. Il étoit bien arrêté, que je lui rendrois ſes préſens, & que je ne le reverrois jaimais: cela me ſuffiſoit; & je ne ſongeai preſque plus à lui. Voyons ce que je fis dans ma chambre.

L'objet, qui m'occupa d'abord, vous allez croire que ce fut la malheureuſe ſituation où je reſtois: non, cette ſituation ne regardoit que ma vie; & ce qui m'occupa me regardoit, moi.

Vous direz que je rêve, de diſtinguer cela. Point du tout: notre vie, pour ainſi dire, nous eſt moins chere que nous, que nos paſſions. A voir quelquefois ce qui ſe paſſe

passe dans notre instinct là-dessus, on diroit que, pour être, il n'est pas nécessaire de vivre; que ce n'est que par accident que nous vivons, mais que c'est naturellement que nous sommes: on diroit que, lorsqu'un homme se tue, par exemple, il ne quitte la vie, que pour se sauver, que pour se débarasser d'une chose incommode; ce n'est pas de lui dont il ne veut plus, mais bien du fardeau qu'il porte.

Je n'allonge mon Récit de cette Réflexion, que pour justifier ce que je vous disois, qui est que je pensai à un Article qui m'intéressoit plus que mon état; & cet Article, c'étoit Valville, autrement dit, les affaires de mon cœur.

Vous vous ressouvenez, que ce neveu, en me surprenant avec Monsieur de Climal, m'avoit dit, Voilà qui est joli, Mademoiselle; & ce neveu, vous sçavez que je l'aimois: jugez combien ce petit discours devoit m'être sensible.

Prémierement, j'avois de la vertu: Valville étoit mon Amant. Un Amant, Madame, ah! qu'on le hait en pareil cas! Mais, qu'il est douloureux de le haïr! Et puis, sans doute qu'il ne m'aimeroit plus. Ah, l'indigne! Oui. Mais, avoit-il tant de tort? Ce Climal est un homme âgé, un homme riche, il le voit à genoux devant moi, je lui ai caché que je le connoissois, & je suis pauvre. A quoi cela ressemble-t-il? Quelle opinion peut-il avoir de moi, après cela?

cela? Qu'ai-je à lui reprocher? S'il m'aime, il est naturel qu'il me croye coupable, il a dû me dire ce qu'il m'a dit, & il est bien facheux pour lui, d'avoir eu tant d'estime & de penchant pour une fille qu'il est obligé de mépriser.—Oui; mais, enfin, il me méprise donc actuellement, il m'accuse de tout ce qu'il y a de plus affreux, il n'a pas hésité un instant à me condamner, pas seulement attendu qu'il m'eût parlé: & je pourrois excuser cet homme-là! j'aurois encore le courage de le voir! Il faudroit que je fusse bien lâche, que j'eusse bien peu de cœur. Qu'il eût des soupçons, qu'il fût en colere, qu'il fût outré, à la bonne heure: mais, du mépris, du dédain, des outrages; mais, s'en aller, voir que je le rappelle, & ne pas revenir, lui qui m'aimoit, & qui ne m'aime plus apparemment; ah! j'ai bien autre chose à faire qu'à songer à un homme, qui se trompe si indignement, qui me connoît si mal! Qu'il devienne ce qu'il voudra: l'oncle est parti, laissons-là le neveu; l'un est un misérable; & l'autre croit que j'en suis une: ne sont-ce pas-là des gens bien regretables?

Mais, à propos, j'ai un paquet à faire, dis-je encore en moi-meme, en me levant d'un fauteuil où j'avois fait tout le soliloque que je viens de rapporter: à quoi est-ce que je m'amuse? Puisque je sors demain, il faut renvoyer ces hardes aujourd'hui, aussi-bien que l'argent que ces jours passez m'a

donné Climal ; (lequel argent étoit resté sur la table où je l'avois jetté, & Madame Dutour me l'avoit par force remis dans ma poche.)

Là-dessus, j'ouvris ma cassette, pour y prendre d'abord le linge nouvellement acheté. Oui, Monsieur de Valville ; oui, disois-je en le tirant, vous apprendrez à me connoître, à penser de moi comme vous le devez ; & cette idée me flatoit : de sorte que, sans y songer, c'étoit plus à lui qu'à son oncle, que je rendois la tout, d'autant plus que le renvoi du linge, de la robe, & de l'argent, joint à un billet que j'écrirois, ne manqueroit pas de desabuser Valville, & de lui faire regreter ma perte.

Il m'avoit paru avoir l'ame génereuse, & je m'applaudissois d'avance de la douleur qu'il auroit d'avoir outragé une fille aussi respectable que moi ; car, je me voyois confusément je ne sçais combien de titres pour être respectée.

Prémierement, j'avois mon infortune, qui étoit unique : avec cette infortune, j'avois de la vertu, & elles alloient si bien ensemble ; & puis j'étois belle : que voulez-vous de plus ? Quand je me serois faite exprès pour être attendrissante, pour faire soupirer un Amant généreux de m'avoir maltraitée, je n'aurois pû y mieux réussir ; &, pourvû que j'affligeasse Valville, j'étois contente : après quoi, je ne voulois plus entendre parler de lui. Mon petit plan étoit de

ne

ne le voir de ma vie: ce que je trouvois aussi très-beau à moi, & très-fier; car, je l'aimois, & j'étois même bien aise de l'aimer, parce qu'il s'étoit apperçû de mon amour, & que me voyant, malgré cela, rompre avec lui, il en verroit mieux à quel cœur il avoit eu affaire.

Cependant, le paquet s'avançoit; & ce qui va vous rejouir, c'est qu'au milieu de ces idées si hautes & si courageuses, je ne laissois pas, chemin faisant, que de considerer ce linge, en le pliant, & de dire en moi-même, (mais, si bas, qu'à peine m'entendois-je) il est pourtant bien choisi; ce qui signifioit, c'est dommage de le quitter.

Petit regret, qui deshonoroit un peu la fierté de mon dépit: mais, que voulez-vous? Je me serois parée de ce linge que je renvoyois, & les grandes actions sont difficiles, quelque plaisir qu'on y prenne; on se passeroit bien de les faire: il y auroit plus de douceur à les laisser-là. Soit dit en badinant, à mon égard: mais, en général, il faut se redresser pour être grand: il n'y a qu'à rester comme on est, pour être petit: revenons.

Il n'a avoit plus que ma cornette à plier; &, comme en entrant dans la chambre je l'avois mise sur un siége près de la porte, je l'oubliois: une fille de mon âge, qui va perdre sa parure, peut avoir des distractions.

Je ne songeois donc plus qu'à ma robe,

qu'il falloit empaqueter auſſi : je dis celle que m'avoit donnée Monſieur de Climal : & comme je l'avois ſur moi, & qu'apparemment je reculois à. l'ôter, n'y a-t-il plus rien à mettre, diſois-je, eſt-ce-là tout ? Non, il y a encore l'argent ; & cet argent, je le tirai ſans aucune peine : je n'étois point avare ; je n'étois que vaine : & voilà pourquoi le courage ne me manquoit que ſur la robe.

A la fin, pourtant, il ne reſtoit plus qu'elle ; comment ferai-je? Allons : avant que d'ôter celle-ci, commençons par détacher l'autre, ajoutai-je, toûjours pour gagner du tems ſans doute ; & cette autre, c'étoit la vieille, dont je parlois, & que je voyois accrochée à la tapiſſerie.

Je me levai donc, pour l'aller prendre ; &, dans le trajet, qui n'étoit que de deux pas, ce cœur ſi fier s'amolit : mes yeux ſe mouillerent, je ne ſçai comment ; & je fis un grand ſoupir, ou pour moi, ou pour Valville, ou pour la belle robe : je ne ſçai pour lequel des trois.

Ce qui eſt de certain, c'eſt que je décrochai l'ancienne, & qu'en ſoupirant encore je me laiſſai triſtement aller ſur un ſiége, pour y dire, Que je ſuis malheureuſe ! Eh ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous ôté mon pere & ma mere ?

Peut-étre n'étoit-ce pas-là ce que je voulois dire, & ne parlois-je de mes parens, que pour rendre le ſujet de mon affliction plus honnête :

honnête : car, quelquefois on eſt glorieux avec ſoi-même ; on fait des lâchetez, qu'on ne veut pas ſçavoir, & qu'on ſe déguiſe ſous d'autres noms : ainſi, peut-être ne pleurois-je, qu'à cauſe de mes hardes. Quoi qu'il en ſoit, après ce court monologue, qui, malgré que j'en euſſe, auroit fini par me deshabiller, j'allai par hazard jetter les yeux ſur ma cornette, qui étoit à côté de moi.

Bon, dis-je alors, je croyois avoir tout mis dans le paquet, & la voilà encore : je ne ſonge pas ſeulement à en tirer une de ma caſſette, pour me recoëffer ; & je ſuis nuë-tête : quelle peine que tout cela ! & puis, paſſant inſenſiblement d'une idée à une autre, mon Religieux me revint dans l'eſprit. Hélas ! le pauvre homme, me dis-je, il ſera bien étonné, quand il ſçaura tout ceci.

Et, tout de ſuite, je penſai, que je devois l'aller voir : qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; que c'étoit le plus preſſé, à cauſe de ma ſituation ; que je renverrois bien le paquet le lendemain. Pardi, je ſuis bien ſotte, de m'inquieter tant aujourd'hui de ces vilaines hardes, (je diſois vilaines, pour me faire accroire que je ne les aimois pas :) il vaut encore mieux les envoyer demain matin. Valville ſera chez lui alors ; il n'y a pas d'apparence qu'il y ſoit à preſent : laiſſons-là le paquet ; je l'acheverai tantôt, quand je ſerai revenuë de chez ce Religieux. Mon pied ne me fait preſque plus de mal : j'irai bien tout doucement juſqu'à ſon Cou-

vent, que vous remarquerez qu'il m'avoit enseigné, la derniere fois qu'il étoit venu me voir.

Oui ; mais, quelle cornette mettrai-je ? quelle cornette ? Eh ? celle que j'avois ôtée, & qui étoit à côté de moi ! c'étoit bien la peine d'aller fouiller dans ma cassette pour en tirer une autre, puisque j'avois celle-ci tout prête.

Et, d'ailleurs, comme elle valoit beaucoup plus que la mienne, il étoit même à propos que je m'en servisse, afin de la montrer à ce Religieux qui jugeroit, en la voyant, que celui, qui me l'avoit donnée, y avoit entendu finesse, & que ce ne pouvoit pas être par charité qu'on en achetât de si belles ; car, j'avois dessein de conter toute mon Avanture à ce bon Moine, qui m'avoit paru un vrai homme de bien : or, cette cornette seroit une preuve sensible de ce que je lui dirois.

Et la robe que j'avois sur moi ; eh, vraiment, il ne falloit pas l'ôter non plus : il est nécessaire qu'il la voye ; elle sera une preuve encore plus forte.

Je la gardai donc, & sans scrupule ; j'y étois autorisée par la raison même : l'art imperceptible de mes petits raisonnemens m'avoit conduit jusques-là ; & je repris courage jusqu'à nouvel ordre.

Allons, recoëffons-nous ; ce qui fut bientôt fait, & je descendis pour sortir.

Madame Dutour étoit en bas avec sa voisine.

fine. Où allez-vous, Marianne? me dit-elle. A l'Eglife, lui répondis-je; & je ne mentois prefque pas; une Eglife, & un Couvent, font à peu près la même chofe. Tant mieux; ma fille, reprit-elle, tant mieux, recommandez-vous à la fainte Volonté de Dieu: nous parlions de vous, ma voifine & moi; je lui difois, que je ferai dire demain une Meffe à votre intention.

Et, pendant qu'elle me tenoit ce difcours, cette voifine, qui m'avoit déja vûë deux ou trois fois, & qui jufques-là ne m'avoit pas trop regardée, ouvroit alors les yeux fur moi, me confideroit avec une curiofité populaire, dont de tems en tems le réfultat étoit de lever les épaules, & de dire, La pauvre enfant! Cela fait compaffion! A la voir, il n'y a perfonne qui ne croye que c'eft une fille de famille: façon de s'attendrir, qui n'étoit, ni de mon goût, ni intéreffante: auffi n'en remerciai-je pas, & je quittai bien vîte mes deux commeres.

Depuis le départ de Monfieur de Climal jufqu'à ce moment où je fortis, je n'avois, à vrai dire, penfé à rien de raifonnable: je ne m'étois amufée qu'à méprifer Climal, qu'à me plaindre de Valville, qu'à l'aimer, qu'à méditer des projets de tendreffe & de fierté contre lui, & qu'à regretter mes hardes: & de mon état, pas un mot; il n'en avoit pas été queftion, je n'y avois pas pris garde.

Mais, le fracas des ruës écarta toutes

ces idées frivoles, & me fit rentrer en moi-même.

Plus je voyois de monde & de mouvemens dans cette prodigieuse Ville de Paris, plus j'y trouvois de silence & de solitude pour moi: une forêt m'auroit paru moins déserte; je m'y serois sentie moins seule, moins égarée. De cette forêt j'aurois pû m'en tirer; mais, comment sortir du desert où je me trouvois? Tout l'Univers en étoit un pour moi, puisque je n'y tenois par aucun lien à personne.

La foule de ces hommes, qui m'entouroient, qui se parloient; le bruit qu'ils faisoient, celui des équipages, la vûë même de tant de maisons habitées, tout cela ne servoit qu'à me consterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me disois-je: &, un moment après, que ces gens-là sont heureux! disois-je. Chacun d'eux a sa place, & son azile: la nuit viendra, & ils ne seront plus ici, ils seront retires chez eux: & moi, je ne sçai où aller, on ne m'attend nulle part, personne ne s'appercevra que je lui manque; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, & je n'en aurai plus demain.

C'étoit pourtant trop dire, puisqu'il me restoit encore quelque argent, &, qu'en attendant que le Ciel me secourût, je pouvois me mettre dans une chambre; mais, qui n'a de retraite, que pour quelques jours, peut bien dire qu'il n'en a point.

Je

Je vous rapporte à peu près tout ce qui me passoit dans l'esprit en marchant.

Je ne pleurois pourtant point alors, & je n'en étois pas mieux. Je recueillois de quoi pleurer: mon ame s'instruisoit de tout ce qui pouvoit l'affliger, elle se mettoit au fait de ses malheurs; & ce n'est pas-là l'heure des larmes: on n'en verse, qu'après que la tristesse est prise, & presque jamais pendant qu'on la prend; aussi pleurerai-je bientôt: suivez-moi chez mon Religieux; j'ai le cœur serré: je suis aussi parée que je l'étois ce matin; mais, je n'y songe pas, ou si j'y songe, je n'y prens plus de plaisir. Nombre de personnes me regardent en passant; je le remarque sans m'en applaudir: j'entens quelquefois dire à d'autres, Voilà une belle fille; & ce discours m'oblige sans me réjouir: je n'ai pas la force de me prêter à la douceur que j'y sens.

Quelquefois aussi je pense à Valville: mais, c'est pour me dire qu'il seroit ridicule d'y penser davantage; &, en effet, ma situation décourage le penchant que j'ai pour lui.

C'est bien à moi à avoir de l'amour, il auroit bonne grace, il seroit bien placé dans une aussi malheureuse créature que moi, qui erre inconnuë sur la terre, où j'ai la honte de vivre, pour y être l'objet, ou du rebut, ou de la compassion des autres.

J'arive enfin dans un abattement que je ne sçaurois exprimer, je demande le Reli-

gieux, & on me mene dans une salle en dehors, où l'on me dit qu'il est avec une autre personne ; & cette personne, Madame, admirez ce coup de hazard, c'est Monsieur de Climal, qui rougit & pâlit tour-à-tour en me voyant, & sur lequel je ne jettai non plus les yeux que si je ne l'avois jamais vû.

Ah ! C'est vous, Mademoiselle, me dit le Religieux. Approchez, je suis bien aise que vous arriviez dans ce moment : c'est de vous dont nous nous entretenons ; mettez-vous-là.

Non, mon Pere, reprit aussi-tôt Monsieur de Climal en prenant congé du Religieux ; souffrez que je vous quitte : après ce qui est arrivé, il seroit indécent que je restasse. Ce n'est pas assurement, que je sois fâché contre Mademoiselle ; le Ciel m'en préserve : je lui pardonne de tout mon cœur ; & bien loin de me ressentir de ce qu'elle a pensé de moi, je vous jure, mon Pere, que je lui veux plus de bien que jamais, & que je rends graces à Dieu de la mortification que j'ai essuyée dans l'exercice de ma charité pour elle : mais, je crois que la prudence, & la religion même, ne me permettent plus de la voir.

Et, cela dit, mon homme salua le Pere, &, qui pis est, me salua moi-même, les yeux modestement baissez, pendant que de mon côté je baissois la tête : & il alloit se retirer, quand le Religieux l'arrêtant par le

bras: Non, mon cher Monſieur, non, lui dit-il, ne vous-en allez pas, je vous conjure; écoutez-moi. Oui, vos diſpoſitions ſont très-louables, très-édifiantes: vous lui pardonnez, vous lui ſouhaitez du bien; voilà qui eſt à merveille: mais, remarquez, que vous ne vous propoſez plus de lui en faire, que vous l'abandonez malgré le beſoin qu'elle a de votre ſecours, malgré ſon offence qui rendroit ce ſecours ſi méritoire, malgré cette charité, que vous croyez encore ſentir pour elle, & que vous vous diſpenſez pourtant d'exercer: prenez-y garde, craignez qu'elle ne ſoit éteinte. Vous remerciez Dieu, dites-vous, de la petite mortification qu'il vous a envoyée. Eh bien, voulez-vous la mériter, cette mortification, qui eſt en effet une faveur? Voulez-vous en être vraiment digne? Redoublez vos ſoins pour cette pauvre enfant orpheline; qui reconnoîtra ſa faute, qui d'ailleurs eſt jeune, ſans expérience, à qui on aura peut-être dit qu'elle avoit quelques agrémens, & qui, par vanité, par timidité, par vertu même, aura pû ſe tromper à votre égard. N'eſt il pas vrai, ma fille? Ne ſentez-vous pas le tort que vous avez eu avec Monſieur, à qui vous devez tant, & qui, bien loin de vous regarder autrement que ſelon Dieu, n'a voulu, par les ſaintes affections qu'il vous a témoignées, par ſes douces & pieuſes invitations, que vous engager vous-même à fuir ce qui pouvoit vous égarer? Dieu ſoit beni mille fois

de vous avoir aujourd'hui conduite ici! C'eſt à vous, à qui il la remene, mon cher Monſieur; vous le voyez bien. Allons, ma fille, avouëz votre faute: repentez-vous-en dans l'abondance de votre cœur; & promettez de la reparer, à force de reſpect, de confiance, & de reconnoiſſance. Avancez, ajouta-t-il, parce que je me tenois éloignée de Monſieur de Climal.

Eh! Monſieur, m'écriai-je alors, en adreſſant la parole à ce faux Dévot, eſt-ce que c'eſt moi qui ai tort? Comment pouvez-vous me l'entendre dire? Helas! Dieu ſçait tout; qu'il nous rende juſtice: je n'ai pû m'y tromper; vous le ſçavez bien auſſi: & je fondis en larmes, en finiſſant ce diſcours.

Monſieur de Climal, tout intrépide tartuffe qu'il étoit, ne put le ſoutenir. Je vis l'embarras ſe peindre ſur ſon viſage; il ne put pas même le diſſimuler: &, dans la crainte que le Religieux ne le remarquât, & n'en conçût quelque ſoupçon contre lui, il prit ſon parti en habile homme; ce fut de paroître naïvement embarraſſé, & d'avouër qu'il l'étoit.

Ceci me déconcerte, dit-il avec un air de confuſion pudique: je ne ſçai que répondre. Quelle avanie! Ah! mon Pere, aidez-moi à ſupporter cette épreuve. Cela va ſe répandre: cette pauvre enfant le dira partout; elle ne m'épargnera pas. Helas! ma fille, vous ſerez pourtant bien injuſte; mais,

Dieu

Dieu le veut. Adieu, mon Pere: parlez-lui; tâchez de lui ôter cette idée-là, s'il est possible. Il est vrai, que je lui ai marqué de la tendresse: elle ne l'a pas comprise; c'étoit son ame, que j'aimois, que j'aime encore, & qui mérite d'etre aimée. Oui, mon Pere, Mademoiselle a de la vertu: je lui ai découvert mille qualitez, & je vous la recommande, puisqu'il n'y a pas moyen de me mêler de ce qui la regarde.

Après ces mots, il se retira, & ne salua cette fois-ce que le Religieux, qui, en lui rendant son salut, avoit l'air incertain de ce qu'il devoit faire, qui le conduisit des yeux jusqu'à sa sortie de la salle, & qui se retournant ensuite de mon côté, me dit presque la larme à l'œil: Ma fille, vous me fâchez: je ne suis point content de vous; vous n'avez, ni docilité, ni reconnoissance: vous n'en croyez que votre petite tête; & voilà ce qui en arrive. Ah! l'honêtte homme! quelle perte vous faites? Que me demandez-vous à présent? Il est inutile de vous adresser à moi davantage, très-inutile. Quel service voulez-vous que je vous rende? J'ai fait ce que j'ai pû: si vous n'en avez pas profité, ce n'est pas ma faute, ni celle de cet homme de bien, que je vous avois trouvé, & que vous a traitée comme si vous aviez été sa propre fille; car, il m'a tout dit, habits, linge, argent: il vous a fourni de tout, vous payoit une pension, alloit vous la payer encore, & avoit même dessein

de

de vous établir à ce qu'il m'a assuré, & parce qu'il n'approuve pas que vous voyiez son neveu, qui est un jeune homme étourdi & débauché, parce qu'il veut vous mettre à l'abri d'une connoissance qui vous est très-dangereuse, & que vous avez envie d'entretenir, vous vous imaginez par dépit, qu'un homme si pieux & si vertueux vous aime, & qu'il est jaloux. Cela n'est-il pas bien étrange, bien épouvantable? Lui jaloux! lui vous aimer! Dieu vous punira de cette pensée-là, ma fille: vous ne l'avez prise que dans la malice de votre cœur; & Dieu vous en punira, vous dis-je.

Je pleurois pendant qu'il parloit: Ecoutez-moi, mon Pere, lui repartis-je en sanglotant; de grace, écoutez-moi.

Eh bien, que me direz-vous, répondit-il. Qu'aviez-vous affaire de ce jeune homme? pourquoi vous obstiner à le voir? Quelle conduite! Passe encore pour cette folie-là pourtant; mais, porter la mauvaise humeur & la rancune jusqu'à être ingrate & méchante envers un homme respectable, & à qui vous devez tant! Que deviendrez-vous avec de pareils défauts! quel malheur, qu'un esprit comme le votre! Oh! en vérité, votre procedé me scandalise: voyez, vous voilà d'un propreté admirable; qui est-ce qui diroit que vous n'avez point de parens? &, quand vous en auriez, & qu'ils seroient riches, seriez-vous mieux accommodée que vous l'êtes? peut-être pas si bien; & tout

cela

cela vient de lui, apparemment. Seigneur ! que je vous plains ! il ne vous a rien épargné. —— Eh ! mon Pere, vous avez raison, m'écriai-je encore une fois ; mais, ne me condamnez pas sans m'entendre : je ne connois point son neveu ; je ne l'ai vû qu'une fois par hazard, & ne me soucie point de le revoir, je n'y songe pas : quelle liaison aurois-je avec lui ? Je ne suis point folle, & Monsieur de Climal vous abuse : ce n'est point à cause de cela, que je romps avec lui ; ne vous prévenez point. Vous parlez de mes hardes : elles ne sont que trop belles ; j'en ai été étonnée, & elles vous surprennent vous-même. Tenez, mon Pere, approchez, considerez la finesse de ce linge ; je ne le voulois pas si fin, au moins ; j'avois de la peine à le prendre sur-tout à cause des manieres quil avoit euës avec moi auparavant : mais, j'ai eu beau lui dire, Je n'en veux point ; il s'est moqué de moi, & m'a toûjours répondu, Allez vous regarder dans un miroir, & voyez après si ce linge est trop beau pour vous. Oh ! à ma place, qu'auriez-vous pensé de ce discours-là, mon Pere ? Dites la vérité, si Monsieur de Climal est si dévot, si vertueux, qu'a-t-il besoin de prendre garde à mon visage ? Que je l'ay beau ou laid, de quoi s'embarasse-t-il ? D'où vient aussi, qu'en badinant, il m'a appellée fripone dans son carosse, en m'ajoutant à l'oreille, d'avoir le cœur plus facile, & qu'il me laissoit le sien pour m'y encourager ?

encourager? Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Quand on n'eſt que pieux, parle-t-on du cœur d'une fille, & lui laiſſe-t-on le ſien? lui donne-t-on des baiſers comme il a encore tâché de m'en donner un dans ce caroſſe?

Un baiſer! ma fille, reprit le Religieux, un baiſer! Vous n'y ſongez pas. Comment donc? Scavez-vous bien, qu'il ne faut jamais dire cela, parce que cela n'eſt point? Qui eſt-ce qui vous croira? Allez, ma fille, vous vous trompez: il n'en eſt rien, il n'eſt pas poſſible. Un baiſer! quelle viſion! ce pauvre homme! C'eſt qu'on eſt cahoté dans un caroſſe, & que quelque mouvement lui aura fait pancher ſa tête ſur la votre. Voilà tout ce que ce peut être, & ce que dans votre chagrin contre lui vous aurez pris pour un baiſer. Quand on hait les gens, on voit tout de travers à leur égard.

Eh! mon Pere, en vertu de quoi l'aurois-je haï alors? répondis-je. Je n'avois point encore vû ſon neveu, qui eſt, dit-il, la cauſe que je ſuis fâchée contre lui; je ne l'avois point vû: & puis, ſi je m'étois trompée ſur ce baiſer que vous ne croyez point, Monſieur de Climal dans la ſuite ne m'auroit pas confirmée dans ma penſée: il n'auroit pas recommencé chez Madame Dutour, ni tant manié, tant loué, mes cheveux dans ma chambre, où il étoit toujours à me tenir la main, qu'il approchoit à cha-

que instant de sa bouche, en me faisant des complimens dont j'étois toute honteuse.

Mais —— mais, que me venez-vous conter, Mademoiselle? Doucement donc, doucement, me dit-il d'un air plus surpris qu'incrédule. Des cheveux, qu'il touchoit, qu'il louoit! Monsieur de Climal! lui! Je n'y comprens rien: à quoi rêvoit-il donc? Il est vrai qu'il auroit pû se passer de ces façons-là. Ce sont de ces distractions, qui ne sont pas convenables, je l'avouë; on ne touche point aux cheveux d'une fille, il ne sçavoit ce qu'il faisoit: mais, n'importe, c'est un geste qui ne vaut rien. Et ma main, qu'il portoit à sa bouche, répondis-je, mon Pere, est-ce encore une distraction?

Oh! votre main, reprit-il, votre main, je ne sçais pas ce que c'est. Il y a mille gens, qui vous prennent par la main quand il vous parlent; & c'est peut-être une habitude qu'il a aussi. Je suis sûr qu'à moi-même il m'est arrivé mille fois d'en faire autant.

A la bonne heure, mon Pere, repris-je: mais, quand vous prenez la main d'une fille, vous ne la baisez pas je ne sçais combien de fois; vous ne lui dites pas qu'elle l'a belle; vous ne vous mettez pas à genoux devant elle, en lui parlant d'amour.

Ah! mon Dieu! s'écria-t-il. Ah! mon Dieu! petite langue de serpent que vous étes, taisez-vous: ce que vous dites est horrible; c'est le Demon qui vous inspire: oui, le Demon

Demon. Retirez-vous, allez-vous-en: je ne vous écoute plus, je ne crois plus rien, ni les cheveux, ni la main, ni les discours; faussetez que tout cela. Laissez-moi. Ah! la dangereuse petite Créature! Elle me fait frayeur. Voyez ce que c'est! Dire que Monsieur de Climal, qui mene une vie toute pénitente, qui est un homme tout en Dieu, s'est mis à genoux devant elle, pour lui tenir des propos d'amour! Ah! Seigneur! où en sommes-nous!

Ce qu'il disoit, joignant les mains, en homme épouvanté de mon discours, & qui éloignoit tant qu'il pouvoit une pareille idée, dans la crainte d'être tenté d'examiner la chose.

En vérité, mon Pere, lui répondis-je toute en larmes, & excédée de sa prévention, vous me traitez bien mal; & il est bien affligeant pour moi de ne trouver que des injures où je venois chercher de la consolation & du secours. Vous avez connu la personne qui m'a amenée à Paris, & qui m'a élevée: vous m'avez dit vous-même, que vous l'estimiez beaucoup, que sa vertu vous avoit édifié: c'est à vous, qu'elle s'est confessée à sa mort; elle ne vous aura pas parlé contre sa conscience, & vouz sçavez ce qu'elle vous a dit de moi: vous pouvez vous en ressouvenir, il n'y a pas si longtems que Dieu me l'a ôtée; & je ne crois pas, depuis qu'elle est morte, que j'aye rien fait qui puisse vous avoir donné une aussi

mauvaise

mauvaiſe opinion de moi que vous l'avez : au contraire, mon innocence, & mon peu d'expérience, vous ont fait compaſſion, auſſi-bien que l'épouvante où vous m'avez vûë ; &, cependant, vous voulez que, tout d'un coup, je ſais devenue une miſérable, une ſcélerate, & la plus indigne, la plus épouvantable fille du monde : vous voulez, que, dans la douleur & dans les extrêmitez où je ſuis, un homme, avec qui je n'ai été qu'une heure par accident, & que je ne verrai jamais, m'ait rendue ſi amoureuſe de lui & ſi paſſionnée, que j'en aye perdu tout bon-ſens & toute conſcience, & que j'aye le courage, & même l'eſprit, d'inventer des choſes qui font fremir, & de forger des impoſtures affreuſes, pour luï, contre un autre homme, qui m'aideroit à vivre, qui pourroit me faire tant de bien, & que je ſerois ſi intéreſſée à conſerver, ſi ce n'étoit pas un libertin, qui fait ſemblant d'être dévot, & qui ne me donne rien, que dans l'intention de me rendre en ſecret une malhonnête fille.

Ah ! juſte Ciel ! comme elle s'emporte ! Que dit-elle-là ? Qui a jamais rien ouï de pareil ? cria-t-il en baiſant la tête, mais ſans m'interrompre ? & je continuai.

Oui, mon Pere, il ne tâche que cela ; voilà pourquoi il m'habille ſi bien. Qu'il vous conte ce qu'il lui plaira, notre querelle ne roule que là-deſſus ; & ſi j'avois conſenti à ſortir de l'endroit où je ſuis, & à me laiſ-

ser mener dans une maison qu'il devoit meubler magnifiquement, & où il prétendoit me mettre en pension chez un homme à lui, qui est, dit-il, un Solliciteur de Procès, & à qui il auroit fait accroire que j'étois sa parente arrivée de la campagne. Voyez ce que c'est, & la belle dévotion——

Hem! comment! reprit alors le Religieux en m'arrêtant: un Solliciteur de Procès? dites-vous. Est-il marié?

Oui, mon Pere, il l'est, répondis-je: un Solliciteur de Procès, qui n'est pas riche, chez qui j'aurois appris à danser, à chanter, à jouër sur le clavessin; chez qui j'aurois été comme la maîtresse, par le respect qu'on m'auroit fait rendre, & dont la femme me seroit venue prendre demain où je demeure, si j'avois voulu la suivre, & que je n'eusse point refusé de recevoir, pas plus tard que demain aussi, je ne sçai combien de rentes, cinq-ou sixcent francs, je pense, par un Contrat, seulement pour commencer. Si je ne lui avois pas témoigné, que toutes ses propositions étoient horribles, il ne m'auroit pas reproché, comme il a fait, & les louis d'or qu'il m'a donnez, que je lui rendrai, & ces hardes, que je suis honteuse d'avoir sur moi, & dont je ne veux pas profiter. Dieu m'en préserve: il ne vous dira pas non plus, que je l'ai menacé de venir vous apprendre son amour malhonnête, & ses desseins, à quoi il a eu le front de me répondre, que, quand même vous les sçauriez, vous

regarderiez cela comme rien, comme une bagatelle qui arrivoit à tout le monde, qui vous arriveroit peut-être à vous-même au premier jour ; & que vous n'oseriez assurer que non, parce qu'il n'avoit pas d'homme de bien, qui ne fût sujet à être amoureux, ni qui pût s'en empêcher. Voyez si j'ai inventé ce qui je vous dis-là, mon Pere.

Mon bon Sauveur ! dit-il alors tout émû. Ah Seigneur ! Voilà un fureux Récit ! Que faut-il que j'en pense ; & qu'est-ce que de nous, Bonté Divine ? Vous me tentez, ma fille. Ce Rapporteur de Procès m'embarrasse ; il m'étonne : je ne sçaurois le nier ; car je le connois : je l'ai vû avec lui (dit-il comme à part ;) & cette jeune enfant n'aura pas été deviner que Monsieur de Climal se servoit de lui, & qu'il est marié. C'est un homme de mauvaise mine, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

Eh, mon Pere, je n'en sçai rien, lui dis-je. Monsieur de Climal n'a fait que m'en parler ; & je ne l'ai vû, ni lui, ni sa femme. Tant mieux, reprit-il, tant mieux : oui, j'entens bien, vous deviez seulement aller chez eux : le mari est un homme qui ne m'a jamais plû. Mais, ma fille, voilà qui est étrange ! Si vous dites vrai, à qui se fiera-t-on ?

Si je dis vrai, mon Pere ! Eh pourquoi mentirois-je ? Seroit-ce à cause de ce neveu ? Eh qu'on me mette dans un Couvent, afin

fin que je ne le voye ni ne le rencontre jamais.

Fort bien, dit-il alors, fort bien : cela eſt bon ; on ne ſçauroit mieux parler : & puis, mon Pere, ajoutai-je, demandez à la Marchande, chez qui Monſieur de Climal m'a miſe, ce qu'elle penſe de lui, & ſi elle ne le regarde pas comme un fourbe & comme un hypocrite : demandez à ſon neveu, s'il ne l'a pas ſurpris à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baiſoit, & que je ne pouvois pas retirer d'entre les ſiennes ; ce qui a ſi fort ſcandaliſé ce jeune homme, qu'il me regarde à cette heure comme une fille perduë : &, enfin, mon Pere, conſiderez la confuſion où Monſieur de Climal a été, quand je ſuis entrée ici. Eſt-ce que vous n'avez pas pris garde à ſa mine ?

Oui, me dit-il, oui : il a rougi, vous avez raiſon ; & je n'y comprens rien : ſeroit-il poſſible ? J'en reviens toûjours à ce Solliciteur de Procès, c'eſt un terrible article ; & ſon embarras, je ne l'aime point non plus. Qu'eſt-ce que c'eſt auſſi que ce Contrat ? Il eſt bien preſſé. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces meubles, & que ces Maîtres pour des fariboles ? Avec qui veut-il que vous danſiez ? Plaiſante charité, qui apprend aux gens à aller au bal ! Un homme comme Monſieur de Climal ! Que Dieu nous ſoit en aide ! mais, on ne ſçait qu'en dire. Helas, la pauvre humanité ! à quoi eſt-elle ſujette ?

Quelle

Quelle misere que l'homme, quelle misere! Ne songez plus à tout cela, ma fille; je croi que vous ne me trompez pas: non, vous n'étes pas capable de tant de faussetez; mais, n'en parlons plus: soyez discrete; la charité vous l'ordonne, entendez-vous? Ne revelez jamais cette étrange Avanture à personne: gardons-nous de réjouïr le monde par ce scandale; il en triompheroit, & en prendroit droit de se moquer des vrais Serviteurs de Dieu. Tâchez même de croire que vous avez mal vû, mal entendu: ce sera une disposition d'esprit, une innocence de pensée, qui sera agréable à Dieu, qui vous attirera sa benediction. Allez, ma chere enfant: retournez-vous-en; & ne vous affligez pas; (ce qu'il me disoit, à cause des pleurs que je répandois de meilleur courage que je n'avois fait encore, parce qu'il me plaignoit.)

Continuez d'être sage, & la Providence aura soin de vous: j'ai affaire, il faut que je vous quitte; mais, dites-moi l'addresse de cette Marchande où vous logez.

Helas! mon Pere, lui répondis-je, après la lui avoir dite, je n'ai plus que le reste de cette journée-ci à y demeurer: la pension, qu'on lui payoit pour moi, finit demain: ainsi, je suis obligée de sortir de chez elle; elle s'y attend. Je ne sçaurai plus après où me refugier, si vous m'abandonnez, mon Pere: je n'ai que vous; vous êtes ma seule ressource.

Moi!

Moi! chere enfant! Helas! Seigneur, quelle pitié! Un pauvre Religieux comme moi! Je ne puis rien; mais Dieu peut tout. Nous verrons, ma fille, nous verrons: j'y penſerai. Dieu ſçait ma bonne volonté: il m'inſpirera peut-être; tout dépend de lui. Je le prierai de mon côté, priez-le du vôtre, Mademoiſelle: dites-lui, Mon Dieu, je n'eſpere qu'en vous; n'y manquez pas: & moi, je ferai demain ſans faute à neuf heures du matin chez vous; ne ſortez pas avant ce tems-là. Ah ça, il eſt tard, j'ai affaire: adieu, ſoyez tranquille; il y a loin d'ici chez vous: que le Ciel vous conduiſe. A demain.

Je le ſaluai ſans pouvoir prononcer un ſeul mot, & je partis pour le moins auſſi triſte que je l'avois été en arrivant chez lui. Les ſaintes & pieuſes conſolations, qu'il venoit de me donner, me rendoient mon état encore plus effrayant qu'il ne me l'avoit paru: c'eſt que je n'étois pas aſſez dévote, & qu'une ame de dix-huit ans croi tout perdu, tout deſeſpéré, quand on lui dit en pareil cas, qu'il n'y a plus que Dieu qui lui reſte; c'eſt une idée grave & ſérieuſe, qui effarouche ſa petite confiance: à cet âge, on ne ſe fie gueres qu'à ce qu'on voit, on ne connoît gueres que les choſes de la terre.

J'étois donc profondément conſternée en m'en retournant: jamais mon accablement n'avoit été ſi grand.

Quelques

2

Quelques embarras dans la rue m'arrêterent à la porte d'un Couvent de filles : j'en vis celle de l'Eglise ouverte ; &, moitié par un sentiment de Religion qui me vint en ce moment, moitié dans la pensée d'aller soupirer à mon aise, & de cacher mes larmes qui fixoient sur moi l'attention des passans, j'entrai dans cette Eglise, où il n'y avoit personne, & où je me mis à genoux dans un Confessional.

Là, je m'abandonnai à mon affliction, & je ne gênai, ni mes gémissemens, ni mes sanglots. Je dis mes gémissemens, parce que je me plaignois, parce que je prononçois des mots, & que je disois, Pourquoi suis-je venuë au monde ? malheureuse que je suis ! Que fais-je sur la terre ? Mon Dieu, vous m'y avez mise ; secourez-moi : & autres choses semblables.

J'étois dans le plus fort de mes soupirs & de mes exclamations, du moins je le crois, quand une Dame, que je ne vis point arriver, & que je n'apperçus que lorsqu'elle se retira, entra dans l'Eglise.

Je sçus après, qu'elle arrivoit de la campagne ; qu'elle avoit fait arrêter son carosse à la porte du Couvent, où elle étoit fort connuë, & où quelques personnes de ses amis l'avoient priée de rendre en passant une Lettre à la Prieure ; & que, pendant qu'on étoit allé avertir cette Prieure de venir à son Parloir, elle étoit entrée dans l'E-

glise, dont elle avoit, comme moi, trouvé la porte ouverte.

A piene y fut-elle, que mes tons gémissans la frapperent : elle y entendit tout ce que je disois, & m'y vit dans la posture de la personne du monde la plus désolée.

J'étois lors assise, la tête panchée, laissant aller mes bras qui retomboient sur moi, & si absorbée dans mes pensées, que j'en oubliois en quel lieu je me trouvois.

Vous sçavez que j'étois bien mise ; &, quoiqu'elle ne me vît pas au visage, il y a je ne sçai quoi d'agile & de léger, qui est répandu dans une jeune & jolie figure, & qui lui fit aisément deviner mon âge. Mon affliction, qui lui parut extrême, la toucha ; ma jeunesse, ma bonne façon, peut-être aussi ma parure, l'attendrirent pour moi : quand je parle de parure, c'est que cela n'y nuit pas.

Il est bon en pareille occasion de plaire un peu aux yeux : ils vous recommandent au cœur. Etes-vous malheureux, & mal vêtu, ou vous échapez aux meilleurs cœurs du monde, ou ils ne prennent pour vous qu'un intérêt fort tiede : vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité ; & rien ne vous aide tant à être genêreux envers les gens, rien ne nous fait tant goûter l'honneur & le plaisir de l'être, que de leur voir un air distingué.

La Dame en question m'éxamina beaucoup,

coup, & auroit même attendu pour me voir que j'eusse retourné la tête, si on n'étoit pas venu l'avertir que la Prieure l'attendoit à son Parloir.

Au bruit qu'elle fit en se retirant, je revins à moi; & comme j'entendois marcher, je voulus voir qui c'étoit: elle s'y attendoit, & nos yeux se rencontrerent.

Je rougis, en la voyant, d'avoir été surprise dans mes lamentations; &, malgré la petite confusion que j'en avois, je remarquai pourtant qu'elle étoit contente de la physionomie que je lui montrois, & que mon affliction la touchoit: tout cela étoit dans ses regards; ce qui fit que les mienes (s'ils lui dirent ce que je sentois) dûrent lui paroître aussi reconnoissans que timides: car, les ames se répondent.

C'étoit un marchant qu'elle me regardoit; je baissai insensiblement les yeux, & elle sortit.

Je restai bien encore un demi quart-d'heure dans l'Église, tant à essuyer mes larmes, qu'à rêver à ce que je ferois le lendemain, si les soins de mon Religieux ne réüssissoient pas. Que j'envie le sort de ces saintes filles qui sont dans ce Couvent! me dis-je: qu'elles sont heureuses!

Cette pensée m'occupoit, quand une Touriere me vint dire honnêtement, Mademoiselle, on va fermer l'Église. Tout-à l'heure je vais sortir, Madame, lui répondis-je, n'osant la regarder que de côté, de peur

qu'elle ne s'apperçût que j'avois pleuré; mais, j'oubliai de prendre garde au ton dont je lui répondois; & ce ton me trahit. Elle le sentit si plaintif & si triste, me vit d'ailleurs si jeune, si joliment accommodée, si jolie moi-même, à ce qu'elle me raconta ensuite, qu'elle ne put s'empêcher de me dire: Helas! ma chere Demoiselle, qu'avez-vous donc? Mon bon Dieu, quelle pitié! Auriez-vous du chagrin? C'est bien dommage. Peut-être venez-vous parler à quelqu'une de nos Dames? A laquelle est-ce Mademoiselle?

Je ne repartis rien à ce discours; mais, mes yeux recommencerent à se mouiller. Nous autres filles, ou nous autres femmes, nous pleurons volontiers, dès qu'on nous dit, Vous venez de pleurer: c'est une enfance, & comme une mignardise, que nous avons, & dont nous ne pouvons presque pas nous défendre.

Eh mais, Mademoiselle, dites moi ce que c'est; dites, ajouta la Touriere en insistant: irai-je avertir quelqu'une de nos Religieuses? Or, je réflechissois à ce qu'elle me répétoit là-dessus. C'est peut-être Dieu, qui permet qu'elle me fasse songer à cela, me dis-je tout, attendrie de la douceur avec laquelle elle me pressoit; &, tout de suite, Oui, Madame, lui répondis-je, je souhaiterois bien parler à Madame la Prieure, si elle en a le tems.

Eh bien, ma belle Demoiselle, venez, reprit-

reprit-elle, suivez-moi : je vais vous mener à son Parloir, & elle s'y rendra un moment après. Allons.

Je la suivis donc. Nous montâmes un petit escalier : elle ouvrit une porte ; & le prémier objet, qui me frappe, c'est cette Dame dont je vous ai parlé, que je n'avois vûë que lorsqu'elle sortit de l'Église, & qui en sortant m'avoit regardée d'un maniere si obligeante.

Elle me parut encore charmée de me revoir, & se leva d'un air caressant pour me faire place.

Elle étoit avec la Prieure du Couvent, & je vous ai instruite de ce qui étoit cause de sa visite.

Madame, dit la Touriere à la Religieuse, j'allois vous avertir : c'est Mademoiselle qui vous demande.

Cette Prieure étoit une petite personne courte, ronde, & blanche, à double menton, & qui avoit le teint frais & réposé. Il n'y a point de ces mines-là dans le monde : c'est un embonpoint toute différent de celui des autres ; un embonpoint ; qui s'est formé plus à l'aise, & plus méthodiquement, c'est-à-dire où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de soi-même, que dans le notre.

D'ordinaire, c'est, ou le tempérament, ou la quantité de nourriture, ou l'inaction & la molesse, qui nous acquierent le notre ; & cela est tout simple : mais, pour celui dont je parle, on sent qu'il faut, pour l'a-

voir acquis, s'en être saintement fait une tâche ; il ne peut-être que l'ouvrage d'une délicate, d'un amoureuse, & d'une dévote complaisance qu'on a pour le bien & pour l'aise de son corps : il est non seulement un témoignage qu'on aime la vie & la vie saine, mais qu'on l'aime douce, oisive, & friande, & qu'en jouïssant du plaisir de se porter bien, on s'accorde encore autant de douceurs & de privileges, que si on étoit toûjours convalescente.

Aussi cet embonpoint religieux n'a-t-il pas la forme du notre, qui a l'air plus profane: aussi grossit-il moins un visage, qu'il ne le rend grave & décent ; aussi donne-t-il à la physionomie, non pas un air joyeux, mais tranquille & content.

A voir ces bonnes filles, au reste, vous leur trouvez un extérieur affable, & pourtant un intérieur indifférent ; ce n'est que leur mine, & non pas leur ame, qui s'attendrit pour vous : ce sont de belles images, qui paroissent sensibles, & qui n'ont que des superficies de sentiment & de bonté. Mais, laissons cela : je ne parle ici que des apparences, & ne decide point du reste. Revenons à la Prieure : j'en ferai peut-être le Portrait quelque part.

Mademoiselle, je suis votre servante, me dit-elle, en se baissant pour me saluer. Puis-je sçavoir à qui j'ai l'honneur, de parler ? C'est moi qui en ai tout l'honneur répondis-je encore plus honteuse que modeste ; &, quand

quand je vous dirois qui je suis, je n'en serois pas plus connue de vous, Madame.

C'est, si je ne me trompe, Mademoiselle que j'ai vûë dans l'Eglise où je suis entrée un instant, dit alors la Dame en question avec un souris tendre: j'ai cru même la voir pleurer; & cela m'a fait de la peine. Je vous rends mille graces de votre bonté, Madame, repris-je d'une voix foible & timide, & puis je me tus. Je ne sçavois comment entrer en matiere: l'accueil de la Prieure, tout avenant qu'il étoit, m'avoit découragée; je n'espérois plus rien d'elle, sans que je pusse dire pourquoi: c'étoit ainsi que son abord m'avoit frappée; & cela revient à ces superficies, dont je parlois, & que je ne démêlois pas alors. Elle va me plaindre, & ne me secourera pas, me disois-je: il n'y a rien à faire.

Cependant, ces Dames, qui s'étoient levées restoient debout, & j'en rougissois, parce que mon habit les trompoit, & que j'étois bien au-dessous de tant de façons. Souhaitez vous que nous soyons seules, me dit la Prieure?

Comme il vous plaira, Madame, répondis je; mais, je serois fâchée d'être cause que Madame s'en allât, & de vous déranger: si vous voulez, je reviendrai.

Ce que je disois, dans l'intention d'échaper à l'embarras où je m'étois mise, & de ne plus revenir.

Non, Mademoiselle, non, me dit la Dame,

en me prenant par la main pour me faire avancer : vous resterez, s'il vous plaît ; ma visite est finie, & je partois : ainsi, je vais vous laisser libre. Vous avez du chagrin, je m'en suis apperçue : vous méritez qu'on s'y intéresse : & si vous vous en retourniez, je ne me le pardonnerois pas.

Oui, Madame, lui dis-je, pénétrée de ce discours, & toute en pleurs, il est vrai que j'ai du chagrin : j'en ai beaucoup : il n'y a personne qui ait autant de sujet d'en avoir que moi, personne de si à plaindre, ni de si digne de compassion que je le suis ; & vous me témoignez un cœur si généreux, que je ne ferai point difficulté de parler devant vous, Madame. Il ne faut pas vous retirer : vous ne me gênerez point ; au contraire, c'est un bonheur pour moi, que vous soyez ici : vous m'aiderez à obtenir de Madame la grace que je viens lui demander à genoux, (je m'y jettai en effet,) & qui est de vouloir bien me recevoir chez elle.

Eh ! ma belle enfant, que vous me touchez, me répondit la Prieure, en me tendant les bras de l'endroit où elle étoit, pendant que la Dame me rélevoit affectueusement ! Que je me félicite du choix que vous avez fait de ma maison ! En vérité, quand je vous ai vûë, j'ai eu comme un pressentiment de ce qui vous amene : Votre modestie m'a frappée. Ne seroit-ce pas une prédestinée, qui me vient ? ai-je pensé en moi-même ? Car, il est certain, que

votre Vocation eſt écrite ſur votre viſage: n'eſt-il pas vrai, Madame? Ne trouvez-vous pas comme moi ce que je vous dis-là? Qu'elle eſt belle, qu'elle a l'air ſage! Ah! ma fille, que je ſuis ravie! que vous me donnez de joye! Venez, mon Ange, venez: je gagerois qu'elle eſt fille unique, & qu'on la veut marier malgré elle. Mais, dites-moi, mon cœur, eſt-ce tout-a-l'heure, que vous voulez entrer? Il faudra pourtant informer vos parens; n'eſt-ce pas? Chez qui enverrai-je?

Hélas! ma Mere, répondis-je, je ne puis vous indiquer perſonne: ma confuſion & mes ſanglots m'arrêterent-là. Eh bien, me dit-elle, de quoi s'agit il? Non, perſonne, continuai-je, rien de ce que vous croyez, ma Mare: je n'ai pas la conſolation d'avoir des parens; du moins, ceux que j'ai, je ne les ai jamais connus.

Jeſus! Mademoiſelle, reprit-elle avec un refroidiſſement imperceptible & grave. Voilà qui eſt bien fâcheux! Point de parens! Eh comment cela ſe peut-il? Qui eſt-ce donc qui a ſoin de vous? Car, apparemment que vous n'avez point de bien non plus. Que ſont devenus votre pere & votre mere?

Je n'avois que deux ans, lui dis-je, quand ils ont été aſſaſſinez par des voleurs, qui arrêterent un caroſſe de voiture où ils étoient avec moi: leurs domeſtiques y perirent auſſi; il n'y eut que moi, à qui on laiſſa la

vie: & je fus portée chez un Curé de Village, qui ne vit plus, & dont la sœur, qui étoit une sainte personne, m'a élevée avec une bonté infinie; mais, malheureusement, elle est morte ces jours passez à Paris, où elle étoit venue, tant pour la succession d'un parent qu'elle n'a pas recueillie à cause des dettes du défunt, que pour voir s'il y auroit moyen de me mettre dans quelque état qui me convînt. J'ai tout perdu par sa mort: il n'y avoit qu'elle qui m'aimoit dans le monde; & je n'ai plus de tendresse à espérer de personne: il ne me reste plus que la charité des autres; aussi n'est-ce qu'elle & son bon cœur que je regrette, & non pas les secours que j'en recevois. Je racheterois sa vie de la mienne: elle est morte dans une auberge, où nous étions logées; j'y suis restée seule, & l'on m'y a pris une partie du peu d'argent qu'elle me laissoit. Un Religieux, son Confesseur, m'a tirée de-là, & m'a remise, il y a quelques jours, entre les mains d'un homme que je ne veux pas nommer, qu'il croyoit homme de bien & charitable, & qui nous a trompez tous deux, qui n'étoit rien de tout cela. Il a pourtant commencé d'abord par me mettre chez Madame Dutour, une Marchande Lingere: mais, à peine y ai-je été, qu'il a découvert ses mauvais desseins par de l'argent qu'il m'a forcée de prendre, & par des présens que je me suis bien doutée qu'ils n'étoient pas honnêtes, non plus que

certaines

certaines manieres qu'il avoit, & qui ne signifioient rien de bon, puisqu'à la fin il n'a pas eu honte à son âge de me déclarer, en me prenant par les mains, qu'il étoit mon Amant, qu'il entendoit que je fusse sa Maîtresse; & qu'il avoit résolu de me mettre dans une maison d'un quartier éloigné, où il seroit plus libre d'être amoureux de moi sans qu'on le sçût, & où il me promettoit des rentes, avec toutes sortes de Maîtres & de magnificence : à quoi j'ai répondu, qu'il me faisoit horreur d'être si hypocrite & si fourbe. Eh! Monsieur, lui ai-je dit, est-ce que vous n'avez pas de Religion ? Quelle abominable pensée ! Mais, j'ai eu beau dire, ce méchant homme, au lieu de se repentir & de revenir à lui, s'est emporté contre moi, m'a traitée d'ingrate, de petite créature, qu'il puniroit si je parlois, & m'a reproché son argent, du linge qu'il m'avoit acheté, & cette robe que je porte, & que je mettrai ce soir dans le paquet que j'ai déja fait du reste, pour lui renvoyer le tout, dès que je serai rentrée chez Madame Dutour, qui, de son côté, m'a donné mon congé pour demain matin, parce qu'elle n'est payée que pour aujourd'hui : de sorte que je ne sçai plus de quel côté tourner, si le Pere Saint-Vincent, de chez qui je viens en ce moment pour lui conter tout, & qui m'avoit bonnement menée à cet horrible homme, ne trouve pas demain

demain à me placer en quelque endroit, comme il m'a promis d'y tâcher.

Au sortir de chez lui, j'ai passé par ici, & je suis entrée dans votre Eglise, à cause que je pleurois le long du chemin, & qu'on me regardoit ; & puis Dieu m'a inspiré la pensée de me jetter à vos pieds, ma Mere, & d'implorer votre aide.

Là finit mon petit Discours, ou ma petite Harangue, dans laquelle je ne mis point d'autre art que ma douleur, & qui fit son effet sur la Dame en question. Je la vis, qui s'essuyoit les yeux : cependant, elle ne dit mot alors, & laissa répondre la Prieure, qui avoit honoré mon recit de quelques gestes de main, de quelques mouvemens de visage, qu'elle n'auroit pû me refuser avec décence ; mais, il ne me parut pas que son cœur eût donné aucun signe de vie.

Certes, votre situation est fort triste, Mademoiselle : (car, il n'y eut plus, ni de ma belle enfant, ni de mon ange ; toutes ces douceurs furent supprimées :) mais, tout n'est pas désespéré ; il faut voir ce que ce Religieux, que vous appellez le Pere Saint-Vincent, fera pour vous, reprit-elle d'un air de compassion posée : ne dites-vous pas, qu'il s'est chargé de vous trouver une place? Il lui est bien plus aisé de vous rendre service, qu'à moi, qui ne sors point, & qui ne sçaurois agir : nous ne voyons, nous ne connoissons, presque personne, &, à l'exception de Madame, & de quelques autres

Dames,

Dames, qui ont la bonté de nous aimer un peu, nous sommes des semains entieres sans recevoir une visite. D'ailleurs, notre Maison n'est pas riche : nous ne subsistons que par nos pensionnaires, dont le nombre est fort diminué depuis quelque tems : aussi sommes-nous endettées, & si mal à notre aise, que j'eus l'autre jour le chagrin de refuser une jeune fille, un fort bon sujet, qui se présentoit pour être Converse ; parce que nous n'en recevons plus, quelque besoin que nous en ayons, & que, nous apportant peu, elles nous seroient à charge : ainsi, de tous côtez, vous voyez notre impuissance, dont je suis vraiment mortifiée ; car, vous m'affligez, ma pauvre enfant : (ma pauvre ! quelle différence de stile ! auparavant elle m'avoit dit, ma belle ;) vous m'affligez ; mais, que ne vous étes-vous addressée au Curé de votre Paroisse. Notre Communauté ne peut vous aider que de ses priéres : elle n'est pas en état de vous recevoir ; & tout ce que je puis faire, c'est de vous recommander à la Charité de nos Dames Pensionnaires : je quêterai pour vous, & je vous remettrai demain ce que j'aurai amassé. (Quêter pour un Ange ! La belle chose à lui proposer !)

Non, ma Mere, non, répondis-je d'un ton sec & ferme : je n'ai encore rien dépensé de la petite somme d'argent que m'a laissé mon amie ; & je ne venois pas demander l'Aumône : je crois que, lorsqu'on

a du cœur, il n'en faut venir à cela, que pour s'empêcher de mourir ; & j'attendrai jusqu'à cette éxtrêmité : je vous remercie.

Et moi, je ne souffrirai point qu'une fille aussi bien née y soit jamais réduite, dit en ce moment la Dame qui avoit gardé le silence. Reprenez courage, Mademoiselle ; vous pouvez encore prétendre à une amie dans le monde. Je veux vous consoler de la perte de celle que vous regrettez ; & il ne tiendra pas à moi, que je ne vous sois aussi chere qu'elle vous l'a été. Ma Mere, ajouta-t-elle en adressant la parole à la Religieuse : je payerai la pension de Mademoiselle ; vous pouvez la faire entrer chez vous. Cependant, comme elle vous est absolument inconnue, & qu'il est juste que vous sçachiez quelles sont les personnes que vous recevez, nous n'avons, pour vous ôter tout scrupule là-dessus, & pour empêcher même qu'on ne trouve à redire à l'inclination que je me sens pour Mademoiselle ; nous n'avons, dis-je, qu'à envoyer tout-à-l'heure votre Touriere chez cette Madame Dutour, qui est ma Marchande, & dont sans doute le bon témoignage justifiera ma conduite & la votre.

Je compris d'abord à ce discours, qu'elle étoit bien aise elle-même de connoître un peu mieux son sujet, & de sçavoir à qui elle avoit affaire : mais observez, je vous prie, le tour honnête qu'elle prenoit pour cela, & avec quel ménagement pour moi,

avec quelle induſtrie elle me cachoit l'incertitude qui pouvoit lui reſter ſur ce que je diſois, & qui étoit fort raiſonnable.

On ne ſçauroit payer ces traits de bonté-là. De toutes les obligations qu'on peut avoir à une belle ame, ces tendres attentions, ces ſecretes politeſſes de ſentiment, ſont les plus touchantes. Je les appelle ſecretes, parce que le cœur, qui les a pour vous, ne vous les compte point, ne veut point en charger votre reconnoiſſance : il croit qu'il n'y a que lui qui les ſçait, il vous les ſouſtrait, il en enterre le mérite ; & cela eſt adorable.

Pour moi, je ſus au fait : les gens, qui ont eux-mêmes un peu de nobleſſe de cœur, ſe connoiſſent en égards de cette eſpece, & remarquent bien ce qu'on fait pour eux.

Je me jettai avec transport, quoi qu'avec reſpect, ſur la main de cette Dame, que je baiſai longtems, & que je mouillai des plus tendres & des plus délicieuſes larmes que j'aye verſé de ma vie : c'eſt que notre ame eſt haute, & que tout ce qui a un air de reſpect pour ſa dignité la pénetre & l'enchante ; auſſi notre orgueil ne fut-il jamais ingrat.

Madame, lui dis-je, conſentez-vous que j'écrive deux mots à Madame Dutour par la Touriere : vous verrez mon Billet ; & je ſonge que dans les circonſtances où je ſuis, & qu'elle n'ignore pas, elle pourroit craindre de la ſurpriſe, & ne pas s'expliquer librement ?

brement? Oui-dà, Mademoiselle, me répondit elle : vous avez raison ; écrivez. Ma Mere, voulez-vous bien nous donner une plume & de l'encre? Avec plaisir, dit la Prieure toute radoucie, & qui nous passa ce qu'il falloit pour le Billet. Il fut court : le voici à peu prés.

« La personne, qui vous rendra cette « Lettre, Madame, ne va chez vous, que « pour s'informer de moi : vous aurez la « bonté de lui dire naïvement, & dans la « pure vérité, ce que vous en sçavez, tant « pour ce qui concerne mes mœurs & mon « caractère, que pour ce qui a rapport à « mon Histoire, & à la maniere dont on « m'a mise chez vous. Je ne vous sçau- « rois aucun gré de tromper les gens en « ma faveur : ainsi, ne faites point difficulté « de parler suivant votre conscience, sans « vous soucier de ce qui me sera avantageux « ou non. Je suis, Madame.... & *Marianne* au bas pour toute signature.

Ensuite, je présentai ce papier à ma future bienfaictrice, qui, après l'avoir lû, en riant, & d'un air qui sembloit dire, Je n'ai que faire de cela, le donna à travers la grille à la Prieure, & lui dit, Tenez, ma Mere : je crois que vous serez de mon avis ; c'est que, quiconque écrit de ce ton-là ne craint rien.

A merveille, reprit la Religieuse quand elle en eut fait la lecture, à merveille ; on ne peut rien de mieux : &, sur le champ, pendant

pendant que je mettois le dessus de la Lettre, elle sonna pour faire venir la Touriere.

Celle-ci arriva, salua fort respectueusement la Dame, qui lui dit, A propos, j'ai vû votre sœur à la campagne : on est fort content d'elle où je l'ai mise ; & j'ai quelque chose à vous en dire, ajouta-t-elle, en la tirant un moment à quartier pour lui parler. Je présumai encore, que j'étois cette sœur dont elle l'entretenoit, & qu'il s'agissoit de quelques ordres qui me regardoient : & deux ou trois mots, comme, Oui, Madame, laissez-moi faire, prononcez tout haut par la Touriere qui me regardoit beaucoup, me le prouverent.

Quoi qu'il en soit, cette fille prit le billet, partit, & revint un petite demi-heure après. Ce qui fut dit entre la Dame, la Prieure, & moi, pendant cet intervalle de tems, je le passe. Voici la Touriere de retour : j'oublie pourtant une circonstance ; c'est, qu'avant qu'elle rentrât dans le Parloir, une autre fille de la maison vint avertir la Dame, qu'on souhaitoit lui dire un mot dans le Parloir voisin. Elle y alla, & n'y resta que cinq ou six minutes. A peine étoit-elle revenue, que nous vîmes paroître la Touriere, qui apparemment venoit de la quitter, & qui avec une gayeté de bon augure, & débutant par un enthousiasme d'amitié pour moi, m'adressa d'abord la parole.

Ah ! sainte Mere de Dieu, que je viens d'entendre

d'entendre dire du bien de vous, Mademoiselle ! Allez, je l'aurois deviné : vous avez bien la mine de ce que vous êtes. Madame, vous ne sçauriez croire tout ce qu'on m'en vient de conter ; c'est qu'elle est sage, vertueuse, remplie d'esprit, de bon cœur, civile, honnête, enfin la meilleure fille du monde : c'est un trésor, hors qu'on dit qu'elle est si malheureuse, que nous en venons de pleurer la bonne Madame Dutour & moi : il n'y a ni pere ni mere, on ne sçait qui elle est ; voilà tout son défaut : &, sans la crainte de Dieu, elle n'en seroit pas plus mal, la pauvre petite ; témoin un gros richard, qu'elle a congédié pour de bonnes raisons, le vilain qu'il est. Je vous conterai cela une autre fois ; je vous dis seulement le principal : au reste, Madame, j'ai fait comme vous me l'avez commandé ; je n'ai pas dit votre nom à la Marchande ; elle ne sçait pas qui est-ce qui s'enquête.

La Dame rougit à cette indiscrétion de la Touriere, qui me réveloit, que c'étoit de moi dont elles avoient parlé à part ; & cette rougeur fut une nouvelle bonté dont je lui tins compte.

Voilà qui est bien, ma bonne ; en voilà assez, lui dit-elle : & vous, Mademoiselle, n'entrerez-vous pas aujourd'hui ? Avez-vous quelques hardes à prendre chez la Marchande, & faut-il que vous y alliez ? Oui, Madame, répondis-je ; & je serai de retour dans une demi-heure, si vous me permettez de sortir. Faites,

Faites, Mademoiselle : allez, reprit-elle, je vous attens. Je partis donc : le Couvent n'étoit pas éloigné de chez Madame Dutour, & j'y arrivai en très peu de tems, malgré un reste de douleur que je sentois encore à mon pied.

La Lingere causoit à sa porte avec une de ses voisines : j'entrai, je la remerciai, je l'embrassai de tout mon cœur ; elle le méritoit.

Eh bien, Marianne, Dieu merci, vous avez donc trouvé fortune ? Eh bien par-ci, eh bien par-là, qui est cette Dame, qui a envoyé chez moi ? J'abrégeai. Je suis extrêmement pressée, lui dis-je : je vais me deshabiller, & mettre cet habit dans un paquet, que j'ai commencé là-haut, qu'il faut que j'acheve, & que vous aurez la bonté de faire porter aujourd'hui chez le Neveu de Monsieur de Climal. Oui, oui, repritelle, chez Monsieur de Valville ; je le connois, c'est moi qui le fournis : chez lui-meme, lui dis-je ; vous me remettez son nom : &, en lui répondant, je montois déja l'escalier qui menoit à la Chambre.

Dès que j'y fus, eh vîte, eh vîte, j'ôte la robe que j'avois, je reprens mon ancienne, je mets l'autre dans le paquet ; & le voilà fait. Il y avoit une petite écritoire, & quelques feuilles de papier sur la table ; j'en prens une, & voici ce que j'y mets pour Valville.

Monsieur, il n'y a que cinq ou six jours que

que je connois Monsieur de Climal votre oncle, & je ne sçais pas où il loge, ni où lui adresser les hardes qui lui apartiennent, & que je vous prie de lui remettre. Il m'avoit dit, qu'il me les donnoit par charité : car, je suis pauvre ; & je ne les avois prises, que sur se pied-là : mais, comme il ne m'a pas dit vrai, & qu'il m'a trompée, elles ne sont plus à moi, & je les rends aussi-bien que quelque argent qu'il a voulu à toute force que je prisse. Je n'aurois pas recours à vous dans cette occasion, si j'avois le tems d'envoyer chez un Recollet nommé le Pere Saint-Vincent, qui a cru me rendre service en me faisant connoître votre oncle, & qui vous apprendra, quand vous le voudrez, à vous reprocher l'Insulte que vous avez faite à une fille affligée, vertueuse, & peut-etre votre égale.

Que dites-vous de ma Lettre? J'en fus assez contente, & la trouvai mieux que je n'aurois moi-même espéré de la faire, vû ma jeunesse, & mon peu d'usage : mais, on seroit bien stupide, si, avec des sentimens d'honneur, d'amour, & de fierté, on ne s'exprimoit pas un peu plus vivement qu'à son ordinaire.

Aussi-tôt ce Billet écrit, je pris le paquet, & je descendis en bas.

Je supprime ici un détail que vous devinerez aisément : c'est ma petite cassette pleine de mes hardes, que je ne pouvois pas porter moi-même, & que j'envoyai prendre

prendre en haut par un homme qui s'étoit dévoué au ſervice de tout le quartier, & qui ſe tenoit d'ordinaire à deux pas du logis: ce ſont mes adieux à Madame Dutour, qui me promit que le ballot & le billet pour Valville ſeroient remis à leur adreſſe en moins d'une heure : ce ſont mille aſſurances, que nous nous fimes cette bonne femme & moi : ce ſont preſques des pleurs de ſa part, car elle ne pleura pas tout-à-fait, mais je croyois toujours qu'elle alloit pleurer. Pour moi, je verſai quelques larmes par triſteſſe; il me ſembloit, en me ſeparant de la Dutour, & en ſortant de ſa maiſon, que je quittois une eſpece de parente, & même une eſpece de patrie, & que j'allois à la garde de Dieu dans un païs étranger, ſans avoir le tems de me reconnoître. J'étois comme enlevée: il y avoit quelque choſe de trop fort pour moi dans la rapidité des évenemens qui me déplaçoient, qui me tranſportoient: je ne ſçavois où, ni entre les mains de qui j'allois tomber.

Et ce quartier, dont je m'éloignois, le comptez-vous pour rien? Il me mettoit dans le voiſinage de Valville, de ce Valville, que j'avois dit que je ne verrois plus, il eſt vrai; mais, il étoit bien rigoureux, de ſe trouver priſe au mot: je m'étois promis de ne le plus voir, & non pas de ne le pouvoir plus; ce qui eſt bien autrement ſérieux, & le cœur ne ſe mene pas avec cette rudeſſe-là : ce qui l'aide à être ferme, dans un

un cas comme le mien, c'est la liberté d'être foible; & cette liberté, je la perdois par mon changement d'état, & j'en soupirois, mon courage en étoit abbatu.

Cependant, il faut partir; allons, me voilà en chemin: j'ai dit à la Dutour que c'étoit à un Couvent que je me rendois; comment s'appelle-t-il? Je l'ignore, aussi-bien que le nom de la rue; mais, je sçais mon chemin, le crocheteur me suit: à son retour il l'instruira, & si par hazard elle voit Valville, elle pourra l'instruire aussi: ce n'est pas que je le souhaite; c'est seulement une réflexion que je fais en marchant, & qui m'amuse. Eh bien oui, il sçaura le lieu de ma retraite, que m'importe, qu'en peut-il arriver? Rien, à ce qu'il me semble: est-ce qu'il tentera de me voir, ou de m'écrire? Oh que non, me disois-je: oh que si, devois-je dire, si je m'étois répondu sincérement, & suivant la consolante apparence que j'y trouvois.

Mais, nous approchons du Couvent, & nous y sommes: j'y revenois bien moins parée, que je n'en étois partie; ma bienfaictrice m'en demanda la raison.

C'est, lui dis-je, que j'ai repris mes hardes, & que j'ai laissé chez Madame Dutour toutes celles que vous m'avez vûës, Madame; afin qu'elle les fasse rendre à l'homme dont je vous ai parlé, & de qui je les te_ois. Ma chere fille, vous n'y perdrez rien, me répondit-elle en m'embrassant; après quoi

j'entrai:

j'entrai : je revins la remercier à travers les grilles du Parloir : elle partit ; & me voilà pensionnaire.

J'aurai bien des choses à vous dire de mon Couvent. J'y connus bien des personnes : j'y fus aimée de quelques-unes, & dédaignée de quelques autres ; & je vous promets l'Histoire du séjour que j'y fis : vous l'aurez dans la quatrieme Partie. Finissons celle-ci par un évenement qui a été la cause de mon entrée dans le monde.

Deux ou trois jours après que je fus chez ces Religieuses, ma bienfaictrice m'y fit habiller comme si j'avois été sa fille, & m'y pourvut sur ce pied-là de toutes les hardes qui m'étoient nécessaires : juges des sentimens que je pris pour elle ; je ne la voyois jamais qu'avec des transports de joye & de tendresse.

On remarqua que j'avois de la voix, elle voulut que j'apprisse la Musique. La Prieure avoit une niece, à qui on donna un Maître de Clavessin ; ce Maître fut le mien aussi. Il y a des talens, me dit cette aimable Dame, qui servent toujours, quelque parti qu'on prenne : si vous êtes Religieuse, ils vous distingueront dans votre maison ; si vous êtes du monde, ce sont des graces de plus, & des graces innocentes.

Elle me venoit voir tous les deux ou trois jours, & il y avoit déja trois semaines que je vivois là dans une situation d'esprit très-difficile à dire : car, je tâchois plus d'être

tranquille,

tranquille, que je ne l'étois, & ne voulois point prendre garde à ce qui m'empéchoit de l'être, & qui n'étoit qu'une folie secrete qui me suivoit par-tout.

Valville sçavoit sans doute où je demeurois : je n'entendois pourtant point parler de lui, & mon cœur n'y comprenoit rien. Quand Valville auroit trouvé le moyen de me donner de ses nouvelles, il n'y auroit rien gagné : j'avois renoncé à lui ; mais, je n'entendois pas qu'il renonçât à moi : quelle bizarrerie de sentiment !

Un jour, que je rêvois à cela malgré que j'en eusse, (& c'étoit l'après-midi,) on vint me dire, qu'un laquais demandoit à me parler. Je crus qu'il venoit de la part de ma bienfaictrice, & je passai au Parloir. A peine considerai-je ce prétendu domestique, qui ne se montroit que de côté, & qui d'une main tremblante me présenta une Lettre. De quelle part ? lui dis-je. Voyez, Mademoiselle, me répondit-il d'un ton de voix ému, & que mon cœur reconnut avant moi, puisque j'en fus émue moi-même.

Je le regardai alors, en prenant sa Lettre : je lui trouvai les yeux sur moi : quels yeux, Madame ! les miens se fixerent sur lui. Nous restâmes quelque tems sans nous rien dire ; & il n'y avoit encore que nos cœurs qui se parloient, quand une Touriere arriva, qui me dit que ma bienfaictrice alloit monter, & que son carosse venoit d'entrer dans la Cour. Remarquez, qu'elle ne

la nomma pas : c'eſt votre bonne Maman, me dit-elle ; & puis elle ſe retira.

Ah ! Monſieur, retirez-vous criai-je toute troublée à Valville (car vous voyez bien que c'étoit lui) qui ne me répondit que par un ſoupir en ſortant.

Je cachai ma Lettre en attendant ma bienfaictrice, qui parut un inſtant après, & qui amenoit avec elle une Dame que j'ai bien aimée, que vous aimerez auſſi ſur le portrait que je vous en ferai dans ma quatrieme Partie, & que je joindrai à celui de cette chere Dame qu'on appelloit ma Mere.



LA VIE DE MARIANNE,

OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

QUARTIEME PARTIE.

JE ris en vous envoyant ce Paquet, Madame. Les différentes Parties de l'Histoire de Marianne se suivent ordinairement de fort loin. J'ai coutume de vous les faire attendre très-longtems : il n'y a que deux mois, que vous avez reçû la troisiéme ; & il me semble que je vous entends dire : Encore une troisiéme Partie ; A-t-elle oublié qu'elle me l'a envoyée ?

Non, Madame, non ; c'est que c'est la quatriéme ; rien que céla, la quatriéme. Vous voilà bien étonnée, n'est-ce pas ? Voyez si je ne gagne pas à avoir été paresseuse. Peut-être qu'en ce moment vous me sçavez bon gré de ma diligence ; & vous ne la remarqueriez

marqueriez pas, si j'avois coutume d'en avoir.

A quelque chose nos défauts sont bons; on voudroit bien que nous ne les eussions pas; mais, on les supporte, & on nous trouve plus aimables de nous en corriger quelquefois, que nous ne le paroîtrions avec les qualitez contraires.

Vous souvenez-vous de Monsieur de —? C'étoit un grondeur éternel, & d'une physionomie à l'avenant. Avoit-il un quart-d'heure de bonne humeur? on l'aimoit plus dans ce quart-d'heure, qu'on ne l'eût aimé pendant toute une année, s'il avoit toûjours été agréable: de memoire d'homme, on n'avoit vû tant des graces à personne.

Mais commençons cet quatriéme Partie: peut-être avez-vous besoin de la lire pour la croire; &, avant que de continuer mon Récit, venons au Portrait de ma Bienfaictrice, que je vous ai promis, avec celui de la Dame qu'elle a amenée; & à qui dans les suites j'ai eu des obligations dignes d'une reconnoissance éternelle.

Quand je dis que je vais vous faire le Portrait de ces deux Dames, j'entens que je vous en donnerai quelques traits: on ne sçauroit rendre en entier ce que sont les personnes, du moins cela ne me seroit pas possible; je connois bien mieux les gens avec qui je vis, que je ne les définirois: il y a des choses en eux que je ne saisis point assez pour les dire, & que je n'apperçois que pour

moi, & non pas pour les autres ; ou si je les disois, je les dirois mal : ce sont des objets de sentiment si compliquez, & d'une netteté si délicate, qu'ils se brouillent dès que ma réfléxion s'en mêle ; je ne sçai plus par où les prendre pour les exprimer, de sorte qu'ils sont en moi, & non pas à moi.

N'êtes-vous pas de même? Il me semble que mon ame, en mille occasions, en sçait plus qu'elle n'en peut dire, & qu'elle a un esprit à part, qui est bien supérieur à l'esprit que j'ai d'ordinaire. Je crois aussi que les hommes sont bien au-dessus de tous les Livres qu'ils font. Mais, cette pensée me meneroit trop loin : revenons à nos Dames, & à leur Portrait. En voici un qui sera un peu étendu : du moins j'en ai peur, & je vous en avertis, afin que vous choisissiez, ou de le passer, ou de le lire.

Ma Bienfaictrice, que je ne vous ai pas encore nommée, s'appelloit Madame de Miran ; elle pouvoit avoir cinquante ans : quoiqu'elle eût été belle femme ; elle avoit quelque chose de si bon & de si raisonnable dans la physionomie, que cela avoit pû nuire à ses charmes, & les empêcher d'être aussi piquans qu'ils auroient dû l'être : quand on a l'air si bon, on en paroît moins belle ; un air de franchise & de bonté si dominant, est tout-à-fait contraire à la coquetterie ; il ne fait songer qu'au bon caractere d'une femme, & non pas à ses graces ; il rend la belle personne plus estimable, mais son visage plus

indifferent :

indifferent: de forte qu'on est plus content d'être avec elle, que curieux de la regarder.

Et voilà, je pense, comme on avoit été avec Madam de Miran; on ne prenoit pas garde, qu'elle étoit belle femme, mais seulement la meilleure femme du monde: aussi, m'a-t-on dit, n'avoit-elle gueres fait d'Amans, mais beaucoup d'amis, & même d'amies; ce que je n'ai pas de peine à croire; vû cette innocence d'intention qu'on voyoit en elle, vû cette mine simple, consolante, & paisible, qui devoit rassurer l'amour-propre de ses compagnes, & la faisoit plus ressembler à une confidente qu'à une rivale.

Les femmes ont le jugement sûr là-dessus. Leur propre envie de plaire leur apprend tout ce que vaut un visage de femme, quel qu'il soit; beau ou laid, il n'importe, ce qu'il a de mérite, fût-il imperceptible, elles l'y découvrent, & ne s'y fient pas; mais, il y a des beautez entr'elles qu'elles ne craignent point, elles sentent fort bien que ce sont des beautez sans consequence; & apparemment que c'étoit ainsi qu'elles avoient jugé de Madame de Miran.

Or, à cette physionomie plus louable que séduisante, à ces yeux qui demandoient plus d'amitié que d'amour, cette chere Dame joignoit une taille bien faite, & qui auroit été galante, si Madame de Miran l'avoit voulu, mais qui, faute de cela, n'avoit ja-

mais que des mouvemens naturels & necessaires, & tels qu'ils pouvoient partir de l'ame du monde de la meilleure foi.

Quant à l'esprit, je crois qu'on n'avoit jamais songé à dire qu'elle en eût, mais qu'on n'avoit jamais dit aussi qu'elle en manquât. C'étoit de ces esprits qui satisfont à tout sans se faire remarquer en rien, qui ne sont ni forts ni foibles, mais doux & sensez, qu'on ne critique, ni qu'on ne loue, mais qu'on écoute.

Fût-il question des choses les plus indifférentes, Madame de Miran ne pensoit rien, ne disoit rien, qui ne se sentît de cette abondance de bonté qui faisoit le fond de son caractere.

Et n'allez pas croire, que ce fût une bonté sotte, aveugle, de ces bontez d'une ame foible & pusillanime, & qui paroissent risibles même aux gens qui en profitent.

Non, la sienne étoit une vertu, c'étoit le sentiment d'un cœur excellent; c'étoit cette bonté proprement dite, qui tiendroit lieu de lumiere, même aux personnes qui n'auroient pas d'esprit, & qui, parce qu'elle est vraie bonté, veut avec scrupule être juste & raisonnable, & n'a plus envie de faire un bien, dès qu'il en arriveroit un mal.

Je ne vous dirai pas même, que Madame de Miran eut ce qu'on appelle de la noblesse d'ame, ce seroit aussi confondre les idées: la bonne qualité que je lui donne étoit quelque chose de plus simple, de plus aimable, &

& de moins brillant. Souvent ces gens, qui ont l'ame si noble, ne sont pas les meilleures cœurs du monde ; ils s'entêtent trop de la gloire & du plaisir d'être genereux, & negligent par-là bien des petits devoirs. Ils aiment à être louez, & Madame de Miran ne songeoit pas seulement à être louable : jamais elle ne fut genereuse, à cause qu'il étoit beau de l'être, mais à cause que vous aviez besoin qu'elle le fût ; son but étoit de vous mettre en repos, afin d'y être aussi sur votre compte.

Lui marquiez vous beaucoup de reconnoissance ? ce qui l'en flattoit le plus, c'est que c'étoit signe que vous étiez content. Quand on remercie tant d'un service, apparemment qu'on se trouve bien de l'avoir reçû ; & voilà ce qu'elle aimoit à penser de vous : de tout ce que vous lui disiez, il n'y avoit que votre joye qui la récompensoit.

J'oubliois une chose assez singuliere, c'est que, quoiqu'elle ne se vantât jamais des belles actions qu'elle faisoit, vous pouviez vous vanter des vôtres avec elle en toute sureté, & sans craindre qu'elle y prît garde : le plaisir de vous entendre dire, que vous étiez bon, ou que vous l'aviez été, lui fermoit les yeux sur votre vanité, ou lui persuadoit qu'elle étoit fort légitime ; aussi contribuoit-elle à l'augmenter tant qu'elle pouvoit : oui, vous aviez raison de vous estimer, il n'y avoit rien de plus juste, & à peine pouviez-vous

vous trouver autant de mérite qu'elle vous en trouvoit elle-même.

A l'égard de ceux qui s'estiment à propos de rien, qui sont glorieux de leur rang ou de leur richesse, gens insupportables & qui fachent tout le monde, ils ne fachoient point Madame de Miran : elle ne les aimoit pas ; voilà tout, ou bien elle avoit pour eux une antipathie froide, tranquille, & polie.

Les médisans par babil, je veux dire ces gens à bons mots contre les autres, à qui pourtant ils n'en veulent point, la fatiguoient un peu davantage, parce que leur défaut choquoit sa bonté naturelle, au lieu que les glorieux ne choquoient que sa raison & la simplicité de son caractere.

Elle pardonnoit aux grands parleurs, & rioit bonnement en elle-même de l'ennui qu'ils lui donnoient, & dont ils ne se doutoient pas.

Trouvoit-elle des esprits bisarres, entêtez, qui n'entendoient pas raison ? Elle prenoit patience, & n'en étoit pas moins leur amie. Eh bien, c'étoit d'honnêtes gens, qui avoient leurs petits défauts, chacun n'avoit-il pas les siens, & voilà qui étoit fini. Tout ce qui n'étoit que faute de jugement, que petitesse d'esprit : bagatelle que cela avec elle ; son bon cœur ne l'abandonnoit pour personne, ni pour les menteurs qui lui faisoient pitié, ni pour les fripons qui la scandalisoient sans la rebuter, pas même pour les ingrats

qu'elle

qu'elle ne comprenoit pas : elle ne se réfroidissoit que pour les ames malignes ; elle auroit pourtant servi les personnes de cette espece, mais à contre cœur & sans goût : c'étoit-là ses vrais méchans, les seuls qui étoient brouillez avec elle, & contre qui elle avoit une rancune secrette & naturelle, qui l'éloignoit d'eux sans retour.

Une coquette, qui vouloit plaire à tous les hommes, étoit plus mal dans son esprit, qu'une femme qui en auroit aimé quelques-uns plus qu'il ne falloit : c'est qu'à son gré il y avoit moins de mal à s'égarer qu'à vouloir égarer les autres ; & elle aimoit mieux qu'on manquât de sagesse que de caractere, qu'on eût le cœur foible, que l'esprit impertinent & corrompu.

Madame de Miran avoit plus de vertus morales que de chrétiennes, respectoit plus les exercices de sa Religion qu'elle n'y satisfaisoit, honoroit fort les vrais dévots sans songer à devenir dévote, aimoit plus Dieu qu'elle ne le craignoit, & concevoit sa justice & sa bonté un peu à sa maniere, & le tout avec plus de simplicité que de philosophie : c'étoit son cœur, & non pas son esprit, qui philosophoit là-dessus.

Telle étoit Madame de Miran, sur qui j'aurois encore bien des choses à dire ; mais, à la fin, je serois trop longue : & si par hasard vous trouvez déjà que je l'aye été trop, songez que c'est ma Bienfaictrice, & que je suis bien excusable de m'être un peu

oubliée dans le plaisir que j'ai eu de parler d'elle.

Il vous revient encore un Portrait, celui de la Dame avec qui elle étoit; mais, ne craignez rien, je vous en fais grace pour à présent: &, en verité, je me l'épargne à moi-même; car, je soupçonne qu'il ne sera pas court non plus qu'il ne sera pas même aisé, & il est bon nous reprenions toutes deux haleine. Je vous le dois pourtant, & vous l'aurez pour l'acquit de mon exactitude. Je vois d'ici où je le placerai dans cette quatriéme Partie; mais, je vous assure que ce ne sera que dans les dernieres pages, & peut-être ne serez-vous pas fâchée de l'y trouver. Vous pouvez du moins vous attendre à du singulier. Vous venez de voir un excellent cœur: celui, que j'ai encore à vous peindre, le vaudra bien, & sera pourtant different. A l'égard de l'esprit, ce sera toute la force de celui des hommes mêlée avec toute la délicatesse de celui des femmes.

Continuons mon Récit. Bon jour, ma fille, me dit Madame de Miran en entrant dans le Parloir: voici une Dame, qui a voulu vous voir, parce que je lui ai dit du bien de vous; & je serai ravie aussi qu'elle vous connoisse, afin qu'elle vous aime. Eh bien, Madame, ajoûta-t'elle en s'adressant à son amie, la voilà: comment la trouvez-vous? N'est-il pas vrai, que ma fille est gentille?

Non, Madame reprit cette amie d'un air caressant:

careſſant: non, elle n'eſt pas gentille; ce n'eſt pas-là ce qu'il faut dire, s'il vous plaît; vous en parlez avec la modeſtie d'une mére. Pour moi, qui ſuis une étrangere, il m'eſt permis de dire franchement ce que j'en penſe, & ce qui en eſt; c'eſt qu'elle eſt charmante, & qu'en verité je ne ſçache point de figure plus aimable, ni d'un air plus noble.

Je baiſſai les yeux à un diſcours ſi flatteur, & je ne ſçûs y répondre qu'en rougiſſant. On s'aſſit, la converſation s'engagea. Y a-t'il rien dans la phyſionomie de Mademoiſelle qui pronoſtique les infortunes quelle a eſſuyées? dit Madame Dorſin. (C'étoit le nom de la Dame en queſtion.) Mais, il faut tôt ou tard que chacun ait ſes malheurs dans ce monde; & voilà les ſiens paſſez; j'en ſuis ſûre.

Je le crois auſſi, Madame, répondis-je modeſtement. Puiſque j'ai rencontré Madame, & qu'elle a la bonté de s'intereſſer à moi, c'eſt un grand ſigne, que mon bonheur commence. C'étoit de Madame de Miran dont je parlois, comme vous le voyez; & qui, avançant ſa main à la grille pour me prendre la mienne, dont je ne pûs lui paſſer que trois ou quatre doigts, me dit: Oui, Marianne, je vous aime; & vous le méritez bien; ſoyez deſormais ſans inquietude: ce que j'ai fait pour vous n'eſt encore rien; n'en parlons point. Je vous ai appellée ma

fille : imaginez-vous que vous l'êtes, & que je vous aime autant que si vous l'étiés.

Cette réponse m'attendrit ; mes yeux se moüillerent : je tâchai de lui baiser la main, dont elle ne pût à son tour m'abandonner que quelques doigts.

L'aimable enfant ! s'écria là-dessus Madame Dorsin.. Sçavez vous bien, que je suis une peu jalouse de vous, Madame ; & qu'elle vous aime de si bonne grace, que je prétends en être aimée aussi moi. Faites comme il vous plaira : vous êtes sa mere, & je veux du moins être son amie : n'y consentez-vous pas Mademoiselle ?

Moi, Madame ? repartis-je. Le respect m'empêche de dire qu'oüi : je n'ose prendre cette liberté-là ; mais, si ce que vous me dites m'arrivoit, ce seroit encore aujourd'hui un des plus heureux jours de ma vie. Vous avez raison, ma fille, me dit Madame de Miran : & le plus grand service qu'on puisse vous rendre, c'est de prier Madame de vous tenir parole, & de vous accorder son amitié. Vous la lui promettez, Madame ? ajoûta-t'elle, en parlant à Madame Dorsin, qui, de l'air du monde le plus prévenant, dit sur le champ : Je la lui donne ; à condition, qu'après vous, il n'y aura personne qu'elle aimera tant que moi.

Non, non, dit Madame de Miran, vous ne vous rendez pas justice : & moi je lui défends bien de mettre entre nous là-dessus la moindre difference ; & j'ôse vous répondre,

qu'elle

qu'elle m'obéïra de reste. Je baissai encore les yeux, en disant très-sincerement, que j'étois confuse & charmée.

Madame de Miran regarda tout de suite à sa montre: il est plus tard que je ne croyois, dit-elle, & il faut que je m'en aille bientôt. Je ne vous vois aujourd'hui qu'en passant, Marianne; j'ai beaucoup de visites à faire: d'ailleurs, je me sens abbatuë, & veux rentrer de bonne heure chez moi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit: j'ai eu mille choses dans l'esprit, qui m'en ont empêché.

Mais, en effet, Madame, repris-je, j'ai crû vous voir un peu triste: (& cela étoit vrai;) & j'en ai été inquiete: est-ce que vous auriez du chagrin?

Oüi, reprit-elle. J'ai un fils, qui est un fort honnête homme, dont j'ai toûjours été trés-contente, & dont je ne la suis pas aujourd'hui. On veut le marier, il se présente un parti trés-avantageux pour lui. Il est question d'un fille riche, aimable, fille de condition, dont les parens paroissent souhaiter que le mariage se fasse: mon fils lui-même, il y a plus d'un mois, a consenti que des amis communs s'en mélassent. On l'a mené chez la jeune personne: il l'a vûë plus d'une fois; &, depuis quelques semaines, il néglige de conclure. Il semble qu'il ne s'en soucie plus: & sa conduite me desole, d'autant plus que c'est une espece d'engagement que j'ai pris avec une famille considerable,

à

à qui je ne sçai que dire pour excuser la tiédeur choquante qu'il montre aujourd'hui.

Elle ne durera pas : je ne sçaurois le croire, reprit Madame Dorsin ; & je vous le repete encore, votre fils n'est point un étourdi. C'est un jeune homme, qui a de l'esprit, de la raison, de l'honneur. Vous sçavez sa tendresse, ses égards, & son respect, pour vous ; & je suis persuadée, qu'il n'y a rien à craindre. Il viendra demain dîner chez moi : il m'écoute ; laissez-moi faire, je lui parlerai. Car, de dire que cette petite fille, dont on vous a parlé, & qu'il a rencontrée en revenant de la Messe, l'ait dégoûté du mariage en question, je vous l'ai déja dit, c'est ce qui ne m'entrera jamais dans l'esprit.

En revenant de la Messe, Madame? dis-je alors un peu étonnée, à cause de la conformité que cette Avanture avoit avec la mienne. Vous vous souvenez, que c'étoit au retour de l'Eglise, que j'avois rencontré Valville : sans compter, que le mot de petite fille étoit assez dans le vrai.

Oui, en revenant de la Messe, me repondit Madame Dorsin : ils en sortoient tous deux ; & il n'y a pas d'apparence, qu'il se soient vûs depuis.

Eh ! que sçait-on ? on la fait si jolie, que cela m'allarme, repartit Madame de Miran ; & puis vous sçavez, quand elle fut partie, les mesures qu'il prit pour la connoître.

Des

Des mesures : autre motif pour moi d'écouter.

Eh ! mon Dieu, Madame, à quoi vous arrêtez-vous, s'écria Madame Dorsin ? Elle est jolie, à la bonne heure ; mais, y a-t-il moyen de penser qu'une grisette lui ait tourné la tête ? Car, il n'est question que d'une grisette, ou, tout au plus, de la fille de quelque petit Bourgeois, qui s'étoit mise dans ses beaux atours à cause du Jour de Fête.

Un Jour de Fête ! Ah, Seigneur ! quelle date ; est-ce que ce seroit moi ? dis-je encore en moi-même toute tremblante, & n'osant plus faire de questions.

Oh, je vous demande, ajoûta Madame Dorsin, si une fille de quelque distinction va seule dans les ruës, sans Laquais, sans quelqu'un avec elle, comme on a trouvé celle-cy, à ce qu'on vous a dit ? Et qui plus est, c'est qu'elle se jugea elle-même, & qu'elle vit bien, que votre fils ne lui convenoit pas, puisqu'elle ne voulut, ni qu'on la ramenât, ni dire qui elle étoit, ni où elle demeuroit. Ainsi, quand on le supposeroit si amoureux d'elle, où la retrouveroit-il ? Il a pris des mesures, dites-vous : ses Gens rapportent qu'il fit courir un Laquais après le Fiacre qui l'emmenoit : (Ah ! que le cœur me battit ici ;) mais, est-ce qu'on peut suivre un Fiacre ? Et d'ailleurs, ce même Laquais, que vous avez interrogé, vous a dit qu'il avoit

avoit eu beau courir aprés, & qu'il l'avoit perdu de vûë.

Bon, tant mieux, pensois-je ici ; ce n'est plus moi : le Laquais, qui me suivit, me vit descendre à ma porte.

Ce garçon vous trompe, continua Madame Dorsin : il est dans la confidence de son Maître ; dites-vous.

Ah, ah ! cela se pourroit bien : c'est moi qui me le disois.

Eh bien, soit : je veux qu'il ait vû arrêter le Fiacre, (c'est la Dame qui parle) & que votre fils ait sçû où demeure la petite fille ; qu'en concluez-vous ? Qu'il s'est pris de belle passion pour elle, qu'il va lui sacrifier sa fortune & sa naissance, qu'il va oublier ce qu'il est, ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même, & qu'il ne veut plus, ni aimer, ni épouser, qu'elle ? En vérité, est-ce-là votre fils ? Le reconnoissez-vous à de pareilles extravagances ? Eh ! c'est à peine ce qu'on pourroit craindre d'un imbecile, ou d'un écervelé, reconnu pour tel. Je veux croire, que la fille lui a plû, mais de la façon dont lui devoit plaire une fille de cette sorte-là, à qui on ne s'attache point, & qu'un homme de son âge & de sa condition tâche de connoître par goût de fantaisie, & pour voir jusqu'où cela le menera : c'est tout ce qu'il en peut être. Ainsi, soyez tranquille. Je vous garantis que nous le marierons, si nous n'avons que les charmes de la petite Avanturiere à combattre :

battre: voilà quelque chose de bien redoutable!

Petite Avanturiere: le terme étoit encore de mauvaise augure. Je ne m'en tirerai jamais, me disois-je. Cependant, si ces Dames en étoient demeurées-là, je n'aurois sçû affirmativement, ni qu'esperer, ni que craindre; mais, Madame de Miran va éclaircir la chose.

Je serois assez de votre avis, répondit-elle d'un air inquiet, si on ne disoit pas que mon fils n'est triste & de méchante humeur, que depuis le jour de cette malheureuse Avanture: & il est constant, que je l'ai trouvé tout changé. Mon fils est naturellement gai, vous le sçavez; & je ne le vois plus que sombre, que distrait, que rêveur: ses amis même s'en apperçoivent. Le Chevalier, qu'il ne quittoit point, & avec qui il est si lié, le fatigue & l'importune: il lui fit dire hier, qu'il n'y étoit pas. Ajoûtez à cela les courses de ce même Laquais dont je vous ai parlé, que mon fils dépêche quatre fois par jour, & avec qui quand il revient, il a toûjours de fort longs entretiens. Ce n'est pas-là tout; j'oubliois de vous dire une chose: c'est que j'ai été ce matin parler au Chirurgien, qu'on alla chercher pour visiter le pied de la petite personne.

Oh! pour le coup, me voici comme dans mon quadre. A l'article du pied, figurez-vous la pauvre petite orpheline anéantie. Je ne sçai pas comment je pûs respirer a-

vec l'effroyable battement de cœur qui me prit.

Ah! c'est donc moi: me dis-je. Il me sembla, que je sortois de l'Eglise, que je me voyois encore dans cette rue où je tombai avec ces maudits habits que Climal m'avoit donnez, avec toutes ces parures qui me valoient le titre de grisette en ses beaux atours des Jours de Fête.

Quelle situation pour moi, Madame! Et ce que j'y sentois de plus humiliant & de plus fâcheux, c'est que cet air si noble & si distingué, que Madame Dorsin en entrant avoit dit que j'avois, & que Madame de Miran me trouvoit aussi, ne tenoit à rien, dès qu'on me connoîtroit. M'appartenoit-il de venir rompre un mariage tel que celui dont il étoit question?

Oui! Marianne avoit l'air d'une fille de condition, pourvû qu'elle n'eût point d'autre tort que d'être infortunée, & que ses graces n'eussent causé aucun desordre; mais, Marianne aimée de Valville, Marianne coupable du chagrin qu'il donnoit à sa Mere, pouvoit fort bien redevenir grisette, avanturiere, & petite fille, dont on ne se soucieroit plus, qui indigneroit, & qui étoit bien hardie d'oser toucher le cœur d'un honnête homme.

Mais, achevons d'écouter Madame de Miran, qui continue, à qui dans la suitte de son discours il échappera quelques traits

qui

qui me ranimeront, & qui en eſt au Chirurgien à qui elle alla parler.

Et qui m'a dit de bonne-foi, continua-t'elle, que la jeune enfant étoit fort aimable, qu'elle avoit l'air d'une fille de très-bonne famille, & que mon fils dans toutes ſes façons avoit marqué un vrai reſpect pour elle. Et c'eſt ce reſpect, qui m'inquiéte: j'ai peine, quoique vous diſiez, à le concilier avec l'idée que j'ai d'une griſette. S'il l'aime & qu'il la reſpecte, il l'aime donc d'une maniere, qui ſera dangereuſe, & qui peut le mener très-loin. Vous concevez bien d'ailleurs, que tout cela n'annonce pas une fille ſans éducation & ſans mérite: & ſi mon fils a de certains ſentimens pour elle, je le connois, je n'en eſpere plus rien; ce ſera juſtement, parce qu'il a des mœurs, de la raiſon, & le caractere d'un honnête homme, qu'il n'y aura preſque pas de remede à ce miſérable penchant qui l'aura ſurpris pour elle, s'il la croit digne de ſa tendreſſe & de ſon eſtime.

Or, mettez-vous à la place de l'orpheline, & voyez, je vous prie, que de triſtes conſiderations à la fois. Doucement, pourtant; il s'y en joignoit une, qui étoit bien agréable.

Avez-vous pris garde à cette mélancolie, où, diſoit-on, Valville étoit tombé depuis le jour de notre connoiſſance? Avez-vous remarqué ce reſpect, que le Chirurgien diſoit qu'il avoit eu pour moi? Vraiment, mon cœur, tout troublé, tout effrayé, qu'il

avoit

avoit été d'abord, avoit bien recueilli ces petits traits-là: ce que Madame de Miran avoit conclu de ce respect ne lui étoit pas échappé non plus.

S'il la respecte, il l'aime donc beaucoup, avoit-elle dit; & j'étois tout-a-fait de son avis: la conséquence me paroissoit fort sensée & fort satisfaisante. De sort qu'en ce moment j'avois de la honte, de l'inquiétude, & du plaisir: mais ce plaisir étoit si doux, cette idée d'être veritablement aimée de Valville eut tant de charmes, m'inspira des sentimens si désinteressez & si raisonnables, me fit penser si noblement; enfin, le cœur est de si bonne composition quand il est content en pareil cas, que vous allez être édifiée du parti que je pris: oüi, vous allez voir une action, qui prouva que Valville avoit eu raison de me respecter.

Je n'étois rien, je n'avois rien qui pût me faire considerer: mais à ceux qui n'ont, ni rang, ni richesses, qui en imposent, il leur reste une ame, & c'est beaucoup: c'est quelquefois plus que le range & la richesse; elle peut faire face à tout. Voyons comment la mienne me tira d'affaire.

Madame Dorsin repliqua encore quelque chose à Madame de Miran sur se qu'elle venoit de dire.

Cette derniere se leva pour s'en aller, & dit: Puisqu'il dîne demain chez vous, tâchez donc de le disposer à ce mariage. Pour moi, qui ne puis me rassurer sur l'A-

vanture

vanture en question, j'ai envie, à tout hasard, de mettre quelqu'un après mon fils, ou après son Laquais; quelqu'un, qui les suive l'un ou l'autre, & peut-être sçaurai-je par-là quelle est la petite fille, supposez qu'il s'agisse d'elle; & il ne sera pas inutile de la connoître. Adieu, Marianne: je vous reverrai dans deux ou trois jours.

Non, lui dis-je, en laissant tomber quelques larmes; non, Madame, voilà qui est fini. Il ne faut plus me voir, il faut m'abandonner à mon malheur: il me suit par tout; & Dieu ne veut pas que j'aye jamais de repos.

Quoi! que voulez-vous dire? me répondit-elle. Qu'avez-vous, ma fille? D'où vient que je vous abandonnerois?

Ici mes pleurs coulerent avec tant d'abondance, que je restai quelque-tems sans pouvoir prononcer un mot.

Tu m'inquiétes, ma chere enfant; pourquoi donc pleures-tu? ajoûta-t'elle en me présentant sa main, comme elle avoit déja fait quelques momens auparavant. Mais, je n'osois plus lui donner la mienne: Je me reculois honteuse, & avec des paroles entre-coupées de sanglots. Helas! Madame! arrêtez, lui dis-je: vous ne sçavez pas à qui vous parlez, ni à qui vous témoignez tant de bontez. Je crois, que c'est moi qui suis votre ennemie, que c'est moi qui vous cause le chagrin que vous avez.

Comment! Marianne! reprit-elle étonné:

vous

vous êtes celle, que Valville a rencontrée, & qu'on porta au logis? Oüi, Madame, c'est moi-même, lui dis-je; je ne suis pas assez ingrate pour vous le cacher: ce seroit une trahison affreuse, après tous les soins que vous avez pris de moi, & que vous voyez bien que je mérite pas, puisque c'est un malheur pour vous que je sois au monde; & voilà pourquoi je vous dis de m'abandonner. Il n'est pas naturel, que vous teniés lieu de mere à une fille orpheline, que vous ne connoissez pas, pendant qu'elle vous afflige, & que c'est pour l'avoir vûe que votre fils refuse de vous obéïr. Je me trouve bien confuse de voir que vous m'ayés tant aimée, vous que devez me vouloir tant de mal. Hélas! Vous vous y êtes bien trompée; & je vous en demande pardon.

Mes pleures continuoient: ma bienfactrice ne me répondoit point; mais elle me regardoit d'un air attendri, & presque la larme à l'œil elle-même.

Madame, lui dit son amie en s'essuyant les yeux, en verité, cette enfant me touche: ce qu'elle vient de vous dire est admirable. Voilà une belle ame, un beau caractere!

Madame de Miran se taisoit encore, & me regardoit toûjours.

Vous dirai-je à quoi je pense? reprit tout de suite Madame Dorsin. Vous êtes le meilleur cœur du monde, & le plus généreux: mais, je me mets à votre place; &, après cet évenement-cy, il se pourroit fort bien

que

que vous eussiez quelque répugnance à la voir davantage : il faudra peut-être, que vous preniez sur vous, pour lui continuer vos soins. Voulez-vous me la laisser ? Je me charge d'elle, en attendant que tout ceci se passe. Je ne prétends pas vous l'ôter ; elle y perdroit trop : & je vous la rendrai, dès que le mariage de votre fils sera conclu, & que vous me la redemanderez.

A ce discours, je levai les yeux sur elle, d'un air humble & reconnoissant, à quoi je joignis une très-humbles & très-legere inclination de tête : Je dis legere : parce que je compris dans mon cœur, que je devois la remercier avec discretion, & qu'il falloit bien paroître sensible à ses bontez ; mais non pas faire penser qu'elles me consolassent, comme en effet elles ne me consoloient pas. J'accompagnai le tout d'un soupir : après quoi, Madame Dorsin, reprenant la parole, dit à ma bienfactrice, Voyez, consultez-vous.

De grace, un moment, répondit Madame de Miran ; tout-a-l'heure, je vais vous répondre : laissez-moi auparavant m'informer d'une chose.

Marianne, me dit-elle, n'avez-vous point eu de nouvelles de mon fils depuis que vous êtes ici ?

Helas ! Madame, repondis-je, ne m'interrogez point là-dessus : je suis si malheureuse, que je n'aurai encore que des sujets de douleur à vous donner ; & vous n'en serez que plus en colere contre moi. Il est

juste, que vous m'ôtiez votre amitié, & que vous laissiez-là une fille qui vous est si contraire : mais, il ne vous servira de rien de la haïr davantage, & je voudrois pouvoir m'exempter de cela. Ce n'est pas que je refuse de vous dire la verité : je sçai bien que je suis obligée de vous la dire, c'est la moindre chose que je vous doive ; mais, ce qui me retient, c'est la peine qu'elle vous fera, c'est la rancune que vous en prendrez contre moi, & toute l'affliction que j'en aurai moi-même.

Non, ma fille, non, reprit Madame de Miran : parlez hardiment ; & ne craignez rien de ma part. Valville sçait-il où vous étes ? Est-il venu ici ?

Ce discours redoubla mes larmes. Je tirai ensuite de ma poche la Lettre, que j'avois reçûe de Valville, & que je n'avois pas décachéte : &, la lui présentant d'une main tremblante.

Je ne sçai, lui dis-je à travers mes sanglots ; comment il a découvert que je suis ici ; mais, voilà ce qu'il vient de me donner lui-même.

Madame de Miran la prit en soupirant, l'ouvrit, la parcourut, & jetta les yeux sur son amie, qui fixa aussi les siens sur elle. Elles furent toutes deux assez long-tems à se regarder, sans se rien dire. Il me sembla même, que je les vis pleurer un peu ; & puis Madame Dorsin en secouant la tête : Ah ! Madame, dit-elle, je vous demandois

Marianne; mais, je ne l'aurai pas: je vois bien que vous la garderez pour vous.

Oui, c'est ma fille plus que jamais, répondit ma bienfaictrice, avec un attendrissement qui ne lui permit de dire que ce peu de mots: &, sur le champ, elle me tendit une troisiéme fois la main que je pris alors du mieux que je pus, & que je baisai mille fois à genoux, si attendrie moi-même, que j'en étois comme suffoquée. Il se passa en même tems un moment de silence, qui fut si touchant, que je ne sçaurois encore y penser, sans me sentir remuée jusqu'au fond de l'aine.

Ce fut Madame Dorsin, qui le romprit la prémiere. Est-ce qu'il n'y a pas moyen que je l'embrasse? s'écria-t-elle. Je n'ai de ma vie été si émue que je le suis: je ne sçai plus qui des deux j'aime le plus, ou de la mere, ou de la fille.

Ah-ça, Marianne, me dit Madame de Miran, quand tous nos mouvemens furent calmez, qu'il ne vous arrive donc plus, tant que je vivrai, de dire que vous êtes orpheline: entendez-vous? Venons à mon fils.

C'est sans doute Madame Dutour, cette Marchande chez qui vous demeuriez, qui lui aura dit où vous êtes.

Apparemment, répondis-je. Je ne le lui ai pourtant pas dit à elle-même: & je n'avois garde, puisque j'ignorois le nom du Couvent quand j'y suis entrée; mais, l'homme, dont j'ai été obligée de me servir pour faire

faire porter mes hardes ici, eſt de ſon quartier : ce ſera lui, qui le lui aura appris ; & puis, Monſieur de Valville, qui me fit ſuivre par un Laquais, lorſque je ſortis de chez lui en fiacre, & qui a ſçû que j'étois deſcendue chez Madame Dutour, a ſans doute interrogé cette bonne Dame, qui n'aura pas manqué de lui apprendre tout ce qu'elle en ſçavoit : c'eſt ce que j'en puis juger ; car, pour moi, il n'y a point de ma faute : je n'ai contribué en rien à tout ce qui eſt arrivé ; & une marque de cela, c'eſt que depuis ce tems-là je n'ai entendu parler de Monſieur de Valville que d'aujourd'hui : il ne m'a donné ſa Lettre que cet après-midi ; encore ne me l'a-t-il rendue que par fineſſe.

Je n'eus pas plutôt lâché ce dernier mot, que j'en ſentis toute la conſéquence. C'étoit engager Madame de Miran à m'en demander l'explication : & le déguiſement de Valville étoit un article, que j'aurois peut-être pû ſouſtraire à ſa connoiſſance, ſans bleſſer la ſincérité dont je me piquois avec elle ; & j'étois indiſcrette, à force de candeur.

Mais, enfin, le mot étoit dit, & Madame de Miran n'avoit plus beſoin que je l'expliquaſſe ; elle ſçavoit déja ce qu'il ſignifioit. Par fineſſe ! me répondit-elle. Je ſuis donc au fait : & voici comment.

C'eſt qu'en ſortant de caroſſe dans la cour du Couvent, j'ai vû par hazard un jeune homme en livrée, qui deſcendoit de ce par-

loir-ci, & j'ai trouvé qu'il reſſembloit tant à mon fils, que j'en ai été frappée; j'ai même penſé vous le dire, Madame: à la fin, pourtant, j'ai regardé cela comme une choſe ſinguliere à laquelle je n'ai plus fait d'attention; mais, à preſent, Marianne, que je ſçai que mon fils vous aime, je ne doute pas, qu'au lieu d'un homme qui lui reſſembloit, ce ne ſoit lui-même que j'ai vû tantôt. N'eſt-il pas vrai?

Hélas! Madame, lui dis-je après avoir héſité un inſtant, à peine arrivoit-il quand vous êtes venue. J'ai pris ſa Lettre ſans le regarder; & je ne l'ai reconnu qu'à un regard qu'il m'a jetté en partant: je me ſuis écriée de ſurpriſe; on vous a annoncée, & il s'eſt retiré.

Du caractere dont il eſt, dit alors Madame de Miran, en parlant à ſon amie, il faut que Marianne ait fait une prodigieuſe impreſſion ſur ſon cœur. Voyez à quoi il a pû ſe réſoudre, & quelle démarche: prendre une livrée!

Ouï, reprit Madame Dorſin, cette action-là conclut, qu'il l'aime beaucoup aſſurément: & voilà une phyſionomie, qui le conclut encore mieux.

Mais, ce mariage qui eſt preſqu'arrêté, Madame, dit ma bienfaictrice; cet engagement, que j'ai pris de ſon propre aveu; comment s'en tirer? Jamais Valville ne terminera. Je vous dirai plus, c'eſt que je ſerois fachée, qui épouſât cette fille, prévenu

d'une aussi forte passion que celle-ci me le paroit. Oh! comment le guérir de cette passion?

L'en guérir, nous aurions de la peine, repartit Madame Dorsin: mais, je crois qu'il suffira de rendre cette passion raisonnable; & nous le pourrons avec le secours de Mademoiselle. C'est un bonheur, que nous ayons affaire à elle: nous venons de voir un trait du caractere de son cœur, qui prouve de quoi sa tendresse & sa reconnoissance la rendront capable pour une mere comme vous. Or, pour déterminer votre fils à remplir vos engagemens & les siens, il ne s'agit de la part de votre fille, que d'un procédé qui sera bien digne d'elle: c'est qu'il est seulement question, qu'elle lui parle elle-même; il n'y a qu'elle, qui puisse lui faire entendre raison. Il vous obéiroit pourtant si vous l'exigiez, j'en suis persuadée: il vous respecte trop, pour se révolter contre vous; mais, comme vous dites fort bien, vous ne voulez pas le forcer, & vous pensez juste: vous n'en feriez qu'un homme malheureux; qui le deviendroit par complaisance pour vous, & qui ne se consoleroit pas de l'être devenu; parce qu'il diroit toujours, je pouvois ne pas l'être: au lieu que Marianne, par mille raisons sans replique, qu'elle sçaura lui dire avec douceur, qu'elle peut même paroître lui dire avec regret, en fera un homme bien convaincu qu'il l'aimeroit en vain, qu'elle n'est

pas en état de l'aimer, & par-là lui calmera le cœur, & le consolera de la nécessité où il s'est mis d'épouser la jeune personne qu'on lui destine; de sorte qu'alors ce sera lui qui se mariera, & non pas vous qui le marierez. Voilà ce qui m'en semble.

C'est fort bien dit, reprit Madame de Miran; & votre idée est tres-bonne: j'y ajouterai seulement une chose.

Ne seroit-il pas à propos, pour achever de lui ôter toute esperance, que ma fille feignît de vouloir être Religieuse, & ajoutât même, qu'à cause de sa situation, elle n'a point d'autre parti à prendre. Ce que je dis-là ne signifie rien, au moins, Marianne, me dit-elle en s'interrompant; ne croyez pas, que ce soit pour vous insinuer de quitter le monde: j'en suis si éloignée, qu'il faudroit que je vous visse la vocation la plus marquée & la plus invincible, pour y consentir; tant j'aurois peur que ce ne fût simplement que votre peu de fortune, ou l'inquiétude de l'avenir, ou la crainte de m'être à charge, qui vous y engageât: entendez-vous, ma fille? Ainsi, ne vous y trompez pas: je n'envisage ici que mon fils; je ne prétens que vous indiquer le moyen de l'amener à mes fins, & de l'aider à surmonter un amour, que vous ne méritez que trop qu'il ait pour vous, qu'il seroit trop heureux d'avoir pris, & dont je serois charmée moi-même, sans les usages & les maximes du monde, qui, dans l'infortune où vous

 êtes,

êtes, ne me permettent pas d'y acquiescer. Hélas ! cependant, que vous manque-t-il ? Ce n'est, ni la beauté, ni les graces, ni la vertu, ni le bon esprit, ni l'excellent cœur : & voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux. Voilà les vraies richesses d'une femme dans le mariage : & vous les avez à profusion ; mais, vous n'avez pas vingt mille livres de rente. On ne feroit aucune alliance en vous épousant. On ne connoit point vos parens, qui nous feroient peut-être beaucoup d'honneur. Et les hommes, qui sont sots, qui pensent mal, & à qui pourtant je dois compte de mes actions là-dessus, ne pardonnent point aux disgraces dont vous souffrez, & qu'ils appellent des défauts.

La Raison vous choisiroit : la Folie des Usages vous rejette.

Tout ce détail, je vous le fais par amitié, & afin que vous ne regardiez pas les secours que je vous demande contre l'Amour de Valville, comme un sujet d'humiliation pour vous.

Eh ! mon Dieu ! Madame, ma chere Mere, (puisque vous m'accordez la permission de vous appeller ainsi,) que vous êtes bonne & généreuse, m'écriai-je, en me jettant à ses genoux, d'avoir tant d'attention, tant de ménagement, pour une pauvre fille, qui n'est rien, & qu'une autre personne que vous ne pourroit plus souffrir ! Eh ! mon Dieu ! où serois-je, sans la charité que vous

avez

avez pour moi? Songez-vous, que sans ma mere j'aurois actuellement la confusion de demander ma vie à tout le monde? Et, malgré cela, vous avez peur de m'humilier! Y a-t'il encore sur la terre un cœur comme le vôtre?

Eh! ma fille, s'écria-t'elle à son tour, qui est-ce qui n'auroit pas le cœur bon avec toi? Chere enfant, tu m'enchantes! Oh! elle vous enchante, à la bonne heure, dit alors Madame Dorsin: mais, finissez toutes deux; car, je n'y sçaurois tenir: vous m'attendrissez trop.

Revenons donc à ce que nous disions, reprit ma bienfaictrice. Puisque nous decidons qu'elle parlera à Valville, attendra-t'elle qu'il revienne la voir; ou, pour aller plus vîte, ne vaut-il pas mieux qu'elle lui écrive de venir?

Sans difficulté, dit Madame Dorsin, qu'elle écrive; mais, je suis d'avis auparavant, que nous sçachions ce qu'il lui dit dans la Lettre que vous tenez, & que vous avez lûe tout bas: c'est ce qui reglera ce que nous devons faire. Oui, dis-je aussi d'un air simple & naïf; il faut voir ce qu'il pense, d'autant plus que j'ai oublié de vous dire, que je lui écrivis le jour que je vins ici, une heure avant que d'y entrer. Eh! pourquoi, Marianne? me dit Madame de Miran.

Hélas! par necessité, Madame, répondis-je. C'est que je lui envoyois un paquet,

où il y avoit une robe que je n'ai mise qu'une fois, du linge, & quelque argent : & comme je ne voulois point garder ces vilains présens ; que je ne sçavois point la demeure de cet homme riche qui me les avoit donnez, de cette homme de considération dont je vous ai parlé, qui avoit fait semblant de me mettre par piété chez Madame Dutour, & qui avoit pourtant des intentions si malhonnêtes ; j'écrivis à M. de Valville, qui sçavoit où il demeuroit, pour le prier d'avoir la bonté de lui faire tenir le paquet de ma part.

Eh ! par quel hazard, dit Madame de Miran, mon fils sçavoit-il donc la demeure de cette homme-là ?

Eh ! Madame, vous allez encore être étonnée, répondis-je : il la sçait, parce que c'est son oncle. Quoi ! reprit-elle, Monsieur de Climal ? C'est lui-même, repris-je. C'étoit à lui, que ce bon Religieux, dont je vous ai parlé, m'avoit menée ; & ce fut chez vous, que j'appris qu'il étoit l'oncle de M. de Valville, parce qu'il y vint une demie-heure aprés qu'on m'y eût porté le jour de ma chûte : & ce fut lui aussi, que M. de Valville surprit l'aprés-midi à mes genoux chez la Marchande de Linge, *dans* l'instant qu'il m'entretenoit de son amour pour la premiere fois, & qu'il vouloit, *disoit-il*, me loger dès le lendemain bien loin de-là, afin de me voir plus en secret, & de m'éloigner du voisinage de M. de Valville.

Juste Ciel! que m'apprenez-vous! s'écria-t'elle. Quelle foiblesse dans mon frere! Madame, ajouta-t'elle à son amie, au Nom de Dieu, ne dites mot de ce que vous venez d'entendre. Si jamais une Avanture comme celle-là venoit à être sçûe, jugez du tort qu'il feroit à M. de Climal, qui passe pour un homme plein de vertu, & qui en effet en a beaucoup, mais qui s'est oublié dans cette occasion-ci. Le pauvre homme! à quoi songeoit-il? Allons, laissons cela: ce n'est pas de quoi il est question; voyons la Lettre de mon fils.

Elle la rouvrit; mais, dit-elle tout de suite, en s'arrêtant, il me vient un scrupule: faisons-nous bien de la lire devant Marianne? Peut-être aime-t'elle Valville. Il y a dans ce billet-ci beaucoup de tendresse, elle en sera touchée; & n'en aura que plus de peine à nous rendre le service que nous lui demandons. Dis-nous, ma chere enfant, n'y a-t'il point de risque: qu'en devons-nous croire; aimes-tu mon fils?

Il n'importe, Madame, répondis-je: cela n'empêchera pas que je ne lui parle comme je le dois.

Il n'importe! dis-tu? Tu l'aimes donc, ma fille? reprit-elle en souriant. Oui, Madame, lui dis-je; c'est la vérité: j'ai pris d'abord de l'inclination pour lui, tout d'abord, sans sçavoir que c'étoit de l'amour. Je n'y songeois pas; j'avois seulement du plaisir à le voir: je le trouvois aimable; &

vous sçavez que je n'avois point tort, car il l'est beaucoup. C'est un jeune homme si doux, si bien fait, qui vous ressemble tant ; & je vous ai aimée aussi dès que je vous ai vûe : c'est la même chose. Madame Dorsin & elle se mirent à rire là-dessus. Je ne me lasse point de l'entendre, dit la premiere ; & je ne pourrai plus me passer de la voir : elle est unique.

Ouï, j'en conviens, repartit ma bienfaictrice ; mais, je vais pourtant la quereller d'avoir dit à mon fils, qu'elle l'aimoit ; à cause que c'est un discours indiscret.

Ah ! mon Dieu ! Madame, jamais ; m'écriai-je. Il n'en sçait rien ; je n'en ai pas ouvert la bouche. Est-ce qu'une fille ose dire à un homme qu'elle l'aime ? A une Dame, encore passe ; il n'y a pas de mal : mais, Monsieur de Valville n'en a pas le moindre soupçon, à moins qu'il ne l'ait deviné. Et quand il s'en douteroit, cela ne lui servira de rien, Madame ; vous le verrez : je vous le promets ; ne vous embarrassez point. Eh bien oui, il est aimable : il faudroit être aveugle pour ne le pas voir ; mais, qu'est-ce que cela fait ? C'est tout comme s'il ne l'étoit pas plus qu'un autre ; je vous assure : je n'y prendrai pas garde ; & je serois bien ingrate d'en agir autrement.

Ah ! ma chere fille, me dit Madame de Miran, il te sera bien difficile de résoudre ce cœur-là à renoncer à toi : plus je te vois,

plus je desespere que tu le puisses. Essayons pourtant, & voyons ce qu'il t'écrit.

La Lettre étoit courte ; & la voici, autant que je puis m'en ressouvenir.

Il y a trois semaines que je vous cherche, Mademoiselle, & que je me meurs de douleur. Je n'ai pas dessein de vous parler de mon Amour ; il ne mérite plus que vous l'écoutiez : je ne veux que me jetter à vos pieds, que vous montrer l'affliction où je suis de vous avoir offensée ; je ne veux que vous demander pardon, non pas dans l'espérance de l'obtenir, mais afin que vous vous vangiez en me le refusant. Vous ne sçavez pas combien vous pouvez me punir ; il faut que vous le sçachiez : je ne demande que la consolation de vous l'apprendre.

C'étoit-là à peu près ce que contenoit la Lettre : elle me pénétra ; & j'avoue que mon cœur en secret n'en perdit pas un mot. Je crois même que Madame de Miran s'en apperçut ; car, elle me dit, en me regardant, Ma fille, ce billet vous touche, n'est-ce pas ? Je ne dirai point que non, ma Mere ; je ne sçai point mentir, répondis-je. Ne craignez rien pourtant : je n'en ferai pas mon devoir avec moins de courage ; au contraire.

Mais, repartit-elle, de quelle offense parle-t'il donc ? De la mauvaise Opinion qu'il témoigna avoir de moi, quand il trouva M. de Climal à mes genoux, répartis-je : &, depuis

depuis qu'il a reçu ma Lettre, où je le priois de remettre le paquet de hardes à son oncle, il a bien vû, qu'il s'étoit trompé sur mon compte, & que j'étois innocente; & voilà pourquoi il a mis qu'il m'a offensée.

Sur ce pied-là, dit Madame Dorsin, ce qu'il lui écrit marque bien autant de probité que d'amour. J'aime à le voir rendre justice à la vertu de Marianne; c'est le procedé d'un honnête homme: &, plus il estime votre fille, moins elle aura de peine à l'amener à ce que la raison & la conjoncture présente exigent qu'il fasse; comptez là-dessus.

Vous me persuadez, répondit ma bienfaictrice: mais, il est tems de nous retirer; finissons. Nous convenons donc que Marianne écrira à Valville. Il ne s'agit que d'un mot, lui dis-je; & je puis tout-à-l'heure l'écrire devant vous, Madame: voici de l'encre & du papier dans ce Parloir.

Eh bien soit, ma fille; écri, tu as raison: une ligne suffira. Et sur le champ je fis ce billet-ci.

Je n'ai pû vous parler tantôt, Monsieur, & j'aurois pourtant quelque-chose à vous dire.

Mais, ma Mere, quand le prierai-je de venir? dis-je alors à Madame de Miran, en m'interrompant.

Demain à onze heures du matin, me répondit-elle.

Et

Et je vous serois obligée, ajoutai-je en continuant d'écrire, *de venir ici demain à onze heures du matin : je vous attendrai. Je suis...* & toujours *Marianne* au bas.

Je mis dessus le billet l'Adresse telle que ma bienfaictrice me la dicta : elle se chargea de le cacheter, & de le faire porter par quelque domestique du Couvent, à qui elle parleroit en s'en retournant ; & je le lui donnai.

Je t'avertis que je me trouverai aussi au rendez-vous, ma fille, me dit-elle, lorsqu'elle me quitta. J'y arriverai seulement quelques instans après lui, pour te laisser le tems de lui dire, que je t'ai rencontrée dans ce Couvent ; que c'est moi qui t'y ai mise en pension ; & que dans nos entretiens le hazard t'a appris que j'étois sa mere ; que je t'ai dit qu'il me chagrinoit ; que, depuis qu'il avoit vû une jeune personne, qu'on avoit portée chez moi, & dont tu ajouteras que je t'ai conté l'Histoire, il refusoit de terminer un mariage qui étoit arrêté. Je me montrerai là-dessus, comme si j'arrivois pour te voir ; & puis ce sera à toi, ma fille, à achever le reste. Adieu, Marianne, jusqu'à demain. Adieu, ma chere enfant, me dit aussi Madame Dorsin. Je suis votre bonne amie au moins, ne l'oubliez pas : jusqu'au revoir, & ce sera bien-tôt. Je veux qu'au premier jour elle vienne dîner avec vous chez moi, Madame : & si vous ne me l'amenez pas, je viendrai la chercher, je vous avertis.

Je

Je serai de la partie la premiere fois, dit Madame de Miran : après quoi, je vous là laisserai tant qu'il vous plaira.

Je ne répondis à tout cela que par un souris, & par une profonde révérence : elles s'en allerent, & je restai dans une situation d'esprit assez paisible.

Qui m'auroit vûe m'auroit crû triste ; &, dans le fonds, je ne l'étois pas : je n'avois que l'air de l'être ; &, à me bien définir, je n'étois qu'attendrie.

Je soupirois pourtant comme une personne qui auroit eu du chagrin : peut-être même croyois-je en avoir, à cause de la disposition des choses ; car, enfin, j'aimois un homme auquel il ne falloit plus penser, & c'étoit-là un sujet de douleur : mais, d'un autre côté, j'en étois tendrement aimée, de cet homme, & c'est une grande douceur ; avec cela, on est du moins tranquille sur ce qu'on vaut, on a les honneurs essentiels d'une avanture, & on prend patience sur le reste.

D'ailleurs, je venois de m'engager à quelque chose de si genereux, je venois de montrer tant de raison, tant de franchise, tant de reconnoissance ; de donner une si grande idée de mon cœur ; que ces deux Dames en avoient pleuré d'admiration pour moi. Oh ! voyez avec quelle complaisance je devois regarder ma belle ame, & combien de petites vanitez interieures devoient m'amuser, & me distraire du souci que j'aurois pû prendre.

Mais, venons aux suites de cet événement, & passons au lendemain.

Sans doute que ma Lettre fut exactement rendue à Valville. C'étoit à onze heures du matin que je l'attendois au Couvent, & il ne manqua pas d'y arriver à l'heure précise.

La premiere fois qu'il m'y avoit vûe, à ce qu'il m'a dit depuis, il avoit crû nécessaire de ce travestir, par deux raisons. L'une étoit, qu'après l'insulte qu'il mavoit faite, je refuserois de lui parler, s'il me demandoit sous son nom. L'autre, que l'Abbesse voudroit peut-être sçavoir ce qui l'amenoit, & qu'il étoit avant que de me permettre de le voir : au lieu que toutes ces difficultez n'y seroient plus, dès qu'il paroîtroit sous la figure d'un domestique, qui venoit même de la part de Madame de Miran ; car c'étoit une précaution qu'il avoit prise.

Mais, cette fois-ci, il comprit bien par la teneur de mon billet qui étoit simple, que je le dispensois de tout déguisement, & qu'il n'en étoit pas besoin.

Il m'a avoüé depuis, que le peu de façon que j'y faisois l'avoit inquiété ; &, effectivement, ce n'étoit pas trop bon signe : une pareille visite n'avoit plus l'air d'intrigue ; elle étoit trop innocente, pour promettre quelque chose de bien favorable.

Quoi qu'il en soit, onze heures venoient de sonner, quand l'Abbesse elle-même vint m'annoncer Valville.

Allez,

Allez, Marianne, me dit-elle, c'eſt le fils de Madame de Miran qui vous demande : elle me dit hier, après qu'elle vous eût quittée, qu'il viendroit vous voir ; il vous attend.

Le cœur me battit, dès que j'appris qu'il étoit-là : je vous ſuis bien obligée, Madame, répondis-je, j'y vais ; & je partis. Mais, je marchai lentement, pour me donner le tems de me raſſurer.

J'allois ſoûtenir une terrible ſcene : je craignois de manquer de courage, je me craignois moi-même, j'avois peur que mon cœur ne ſervit lâchement ma bienfaictrice.

J'oubliois encore de vous parler d'un article qui me faiſoit honneur.

C'eſt que j'étois reſtée dans mon negligé, je dis dans le negligé où je m'étois laiſſée en me levant ; point d'autre linge que celui avec lequel je m'étois couchée ; linge aſſez blanc, mais toûjours flétri, qui ne vous pare point quand vous êtes aimable, & qui vous dépare un peu quand vous ne l'êtes point.

Joignez-y une robe à l'avenant, & qui me ſervoit le matin dans ma chambre. Je n'avois, en un mot, que les graces que je n'avois pû m'ôter, c'eſt-à-dire, celles de mon âge & de ma figure, avec leſquelles je pourrai encore me ſoûtenir, me diſois-je bien ſecretement en moi-même, & ſi ſecretement que je n'y faiſois pas d'attention, quoique cela m'aidât à renoncer aux agrémens que je

ne

ne me démettois pas, & dont je faisois un sacrifice à Madame de Miran.

Ce n'est pas qu'elle eût songé à me dire, Ne vous ajustez point ; mais je suis sûre, que, dès qu'elle m'auroit vûe ajustée, elle auroit tout d'un coup songé que je ne devois pas l'être.

Enfin, je parus, me voilà dans le Parloir, où je trouvai Valville.

Qu'il étoit bien mis, lui, qu'il avoit bonne mine ! Helas ! qu'il avoit l'air tendre & respectueux ! Que je lui sentis d'envie de me plaire, & qu'il étoit flâteur pour une fille comme Marianne, de voir qu'un homme comme lui mît sa fortune à trouver grace devant elle ! Car, ce que je dis-là étoit écrit dans ses yeux : Valville ne sembloit respirer que ce sentiment-là.

Il tenoit une lettre à la main : c'étoit la mienne, celle où je lui avois mandé de venir.

Je ne sçai, dit-il, en me montrant cette lettre qu'il baisa, si je dois me réjouir, ou m'affliger, de l'ordre que j'ai reçu de votre part dans ce billet ; mais, je n'y obeis pas sans inquiétude.

Et il falloit voir avec quelle timidité, avec quel air de défiance, sur son sort, il me tenoit ce discours.

Monsieur, lui répondis-je, extrémement émûe de tout ce que son abord avoit de tendre & de charmant, assoyez-vous.

Il fallut enſuite, que je repriſſe haleine ; il s'aſſit.

Ouï, Monſieur, continuai-je, d'une voix encore un peu tremblante. J'ai à vous parler. Eh bien, Mademoiſelle, repartit-il, tout tremblant à ſon tour, de quoi s'agit-il ; que m'annoncez-vous par ce début ? Votre Abbeſſe ſçait apparemment la viſite que je vous rends ?

Ouï, Monſieur, lui dis-je : c'eſt ellemême, qui, en vous nommant, eſt venue m'avertir que vous me demandiez.

En me nommant ! s'écria-t'il. Eh comment cela ſe peut-il ? Je ne la connois point ; je ne l'ai jamais vûe : vous lui avez donc dit qui j'étois ; vous êtes donc convenues enſemble que vous m'envérriés chercher ?

Non, Monſieur, je ne lui ai rien confié : tout ce qu'elle ſçavoit, c'eſt que vous deviez venir, & c'eſt une autre que moi qui l'en a inſtruite ; mais, de grace, écoutezmoi.

Vous voulez me perſuader que vous m'aimez, & je crois que vous dites vrai ; mais, quel deſſein pouvez-vous avoir en m'aimant ?

Celui de n'être jamais qu'à vous, me répondit-il froidement, mais d'un ton ferme & déterminé ; celui de m'unir à vous par tous les liens de l'Honneur, & de la Religion. S'il y en avoit de plus forts, je les prendrois ; ils me feroient encore plus de plaiſir : &, en vérité, ce n'étoit pas la peine de me demander mon deſſein ; je ne penſe

pas

pas qu'il puisse en venir d'autre dans l'esprit d'un homme qui vous aime, Mademoiselle. Mes intentions ne sçauroient être douteuses: il ne reste plus qu'a sçavoir si elles vous seront agréables, & si je pourrai obtenir de vous, ce qui sera le bonheur de ma vie.

Quel discours, Madame! Je sentis que les larmes m'en venoient aux yeux. Je crois même que je soupirai: il n'y eut pas moyen de m'en empêcher; mais, je soupirai le plus bas qu'il me fut possible, & sans oser lever les yeux sur lui.

Monsieur, lui dis-je, ne vous ai-je pas dit les malheurs que j'ai essuyés dès mon enfance? Je ne sçai point de qui je suis née, j'ai perdu mes parens sans les conoître, je n'ai ni bien, ni famille; & nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre: d'ailleurs, il y a encore des obstacles insurmontables.

Je vous entends, me dit-il, de l'air d'un homme consterné: c'est que votre cœur se refuse au mien.

Non, ce n'est point cela, lui dis-je, sans pouvoir poursuivre. Ce n'est point cela, Mademoiselle? me répondit-il; & vous me parlez d'obstacles?

Nous en étions-là de notre conversation, quand Madame de Miran entra. Jugez de la surprise de Valville.

Quoi! c'est ma mere! s'écria-t'il en se levant! Ah! Mademoiselle, tout est concerté. Oui, mon fils, lui dit-elle, d'un ton plein de douceur & de tendresse: nous voulions

lions vous le cacher; mais, je vous l'avoue de bonne-foi. Je ſçavois que vous deviez être ici, & nous étions convenues que je m'y rendrois. Ma chere fille, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, Valville eſt-il au fait, l'as-tu inſtruit?

Non, ma mere, lui dis-je, fortifiée par ſa préſence, & ranimée par la façon affectueuſe dont elle me parloit devant lui. Non, je n'ai pas eu le tems. Monſieur ne venoit que d'entrer: & notre entretien ne faiſoit que commencer, quand vous êtes arrivée: mais, je vais lui conter tout devant vous, ma mere.

Et, ſur le champ, Vous voyez, Monſieur, dis-je à Valville, qui ne ſçavoit ce que nous voulions dire avec ces noms que nous nous donnions: vous voyez comment Madame de Miran me traite; ce qui vous marque bien les bontez qu'elle a pour moi, & même les obligations que je lui ai. Je lui en ai tant, que cela n'eſt pas croyable: & vous ſeriez le premier à dire, que je ſerois indigne de vivre, ſi je ne vous conjurois pas de ne plus ſonger à moi. Valville, à ces mots, baiſſa la tête, & ſoupira.

Attendez, Monſieur, attendez, repris-je: c'eſt vous-même, que je prens pour juge dans cette occaſion-ci.

Il n'y a qu'à conſiderer qui je ſuis. Je vous ai déja dit, que j'ai perdu mon pere & ma mere: ils ont été aſſaſſinés dans un voyage dont j'étois avec eux dès l'âge de

deux

deux ans ; &, depuis ce tems, voici, Monsieur, ce que je suis devenue. C'est la sœur d'un Curé de Campagne, qui m'a élevée par compassion. Elle est venue à Paris avec moi pour une succession qu'elle n'a pas recueillie : elle y est morte, & m'y a laissée seule & sans sécours dans une Auberge. Son Confesseur, qui est un bon religieux, m'en a tirée pour me présenter à Monsieur de Climal votre oncle. Monsieur de Climal m'a mise chez une Lingere, & m'y abandonnée au bout de trois jours : je vous ai dit pourquoi, en vous priant de lui remettre ses presens. La Lingere me dit qu'il falloit prendre mon parti : je sortis, pour informer ce Religieux de mon état, & c'est en revenant de chez lui, que j'entrai dans l'Eglise de ce Couvent-ci, pour cacher mes pleurs qui me suffoquoient. Ma mere, qui est presente, y arriva après moi ; & ce'st une grace que Dieu m'a faite. Elle me vit pleurer dans un confessional : je lui fis pitié ; & je suis pensionnaire ici depuis le même jour. C'est elle, qui paye ma pension, qui ma habillée, qui m'a fournie de tout abondamment, magnifiquement, avec des manieres, des tendresses, des caresses, qui font que je ne sçaurois y penser sans fondre en larmes. Elle vient me voir, elle me parle, elle me chérit, & en agit avec moi comme si j'étois votre sœur : elle m'a même deffendu de songer que je suis orpheline, & elle a bien raison ; je ne dois plus

me ressouvener que je le suis: cela n'est plus vrai. Il n'y a peut-être point de fille avec la meilleur mere du monde, qui soit si heureuse que moi. Ma bienfaictrice, & son fils, à cet endroit de mon discours me parurent émus jusqu'aux larmes.

Voilà ma situation, continuai-je, voilà où j'en suis avec Madame de Miran. Vous, qui, à ce qu'on dit, êtes un jeune-homme plein de raison & de probité, comme il me l'a semblé aussi, parlez-moi en conscience, Monsieur, vous m'aimez; que me conseillez-vous de faire de votre amour, après ce que je viens de vous dire? Il faut regarder, que les malheureux, à qui on fait la charité, ne sont pas si pauvres que moi: ils ont du moins des freres, des sœurs, ou quelques autres parens, ils ont un pays, ils ont un nom avec des gens qui les connoissent; & moi, je n'ai rien de tout cela: n'est-ce pas-là être plus miserable & plus pauvres qu'eux?

Va, ma fille, me dit Madame de Miran, acheve, & ne t'arrête point là-dessus. Non, ma mere, repris-je, laissez-moi dire tout: je ne dis rien que de vrai, Monsieur; &, cependant, vous me demandez mon cœur, pour m'épouser. Ne seroit-ce pas-là un beau présent que je vous ferois, ne seroit-ce pas une cruauté à moi, que de vous le donner? Eh! mon Dieu! quel cœur vous donnerois-je, sinon celui d'une évaporée, d'une fille sans jugement, sans considération pour vous?

Il eſt vrai que je vous plais: mais, vous ne vous attachez pas à moi, ſeulement à cauſe que je ſuis jolie; ce ne ſeroit pas la peine: & apparamment que vous me croyez d'un bon caractere; &, en ce cas, comment pouvez-vous eſperer, que je conſente à un amour qui vous attireroit le blâme de tout le monde, qui vous brouilleroit avec toute une famille, avec tous vos amis, avec tous les gens qui vous eſtiment, & avec moi auſſi. Car quel repentir n'auriez-vous pas, quand vous ne m'aimeriez plus, & que vous vous trouveriés le mary d'une femme, qui ſeroit mocquée, que perſonne ne voudroit voir, & qui ne vous auroit apporté que du malheur & que de la honte? Encore n'eſt-ce rien que tout ce que je dis-là, ajouta-je avec un attendriſſement qui me fit pleurer. A preſent, que je ſuis ſi obligée à Madame de Miran, quelle méchante créature ne ſerois-je pas, ſi je vous épouſois? Pourriez-vous ſentir autre choſe pour moi que de l'horreur, ſi j'en étois capable? Y auroit-il rien de ſi abominable que moi ſur la terre, ſur-tout dans l'occurrence où je ſçais que vous êtes? Car, je ſuis informée de tout. Ma mere me vint voir hier à ſon ordinaire, elle étoit triſte: je lui demandai ce qu'elle avoit: elle me dit que ſon fils la chagrinoit: je l'écoutois, ſans m'attendre que je ſerois mêlée là-dedans: elle me dit auſſi, qu'elle avoit toûjours été fort contente de ce fils, mais qu'elle ne le re-

connoissoit plus depuis qu'il avoit vû une certain jeune fille : là-dessus, elle me conta notre Histoire. Et cette jeune fille, qui vous dérange, qui fait que vous manquez à votre parole, qui afflige aujourd'hui ma mere, qui lui ôté le bon cœur & la tendresse de son fils, il se trouve que c'est moi, Monsieur ; que c'est cette pensionnaire, qu'elle fait vivre, & qu'elle accable de beinfaits. Après cela, Monsieur, voyez, avec l'honneur, avec la probité, avec le coeur estimable, tendre & genereux, que vous avez coutume d'avoir ; voyez, si vous souhaitez encore que je vous aime, & si vous même vous auriez le courage d'aimer un monstre comme j'en serois une, si j'écoutois votre amour. Non Monsieur : vous êtes touché de ce que je vous apprends : vous pleurez ; mais, ce n'est plus que de tendresse pour ma mere, & que de pitié pour moi : non, ma mere, vous ne serez plus, ni triste, ni inquiete. Monsieur de Valville ne voudra pas que je sois davantage le sujet de votre chagrin ; c'est une douleur, qu'il ne me fera pas à moi même : je suis bien sûre, qu'il ne troublera plus le plaisir que vous avez à me secourir ; il y sera sensible au contraire, il voudra y avoir part : il m'aimera encore, mais comme vous m'aimez : il épousera la Demoiselle en question ; il l'épousera, à cause de lui-même qui le doit, à cause de vous qui lui avez procuré ce parti pour son bien, & à cause de moi qui l'en conjure

comme

comme de la ſeule marque qu'il peut me donner que je lui ai été veritablement chere. C'eſt une conſolation, qu'il ne refuſera pas à une fille qui ne ſçauroit être à lui, mais qui ne ſera jamais à perſonne; & qui de ſon côté ne refuſe pas de lui dire, que ſi elle avoit été riche & ſon égale, elle avoit ſi bonne opinion de lui, qu'elle l'auroit préféré à tous les hommes du monde. C'eſt une conſolation, que je veux bien lui donner à mon tour; & je n'y ai pas de regret, pourvû qu'il vous contente.

Je m'arrêtai alors, & me mis à eſſuyer les pleurs que je verſois. Valville, toujours la tête baiſſée, & plongé dans une profonde réverie, fut quelque tems ſans répondre. Madame de Miran le regardoit, & attendoit, la larme à l'œil, qu'il parlât. Enfin, il rompit le ſilence: &, s'adreſſant à ma bienfaictrice.

Ma mere, lui dit-il, vous voyez ce que c'eſt que Marianne. Mettez-vous à ma place: jugez de mon cœur par le vôtre. Ai-je eu tort de l'aimer: me ſera-t-il poſſible de ne l'aimer plus; ce qu'elle vient de me dire eſt-il propre à me détacher d'elle? Que de vertus, ma mere! & il faut que je la quitte. Vouz le voulez, elle m'en prie, & je la quitterai: j'en épouſerai une autre, je ſerai malhéureux, j'y conſens; mais, je ne le ſerai pas long-tems.

Ses pleurs coulérent après ce peu de mots;

il ne les retint plus : elles attendrirent Madame de Miran, qui pleura comme lui, & qui ne ſçut que dire : nous nous taiſions tous trois, on n'entendoit que des ſoupirs.

Eh ! Seigneur ! m'écriai-je, avec amour, avec douleur, avec mille mouvemens confus que je ne ſçaurois expliquer. Eh ! mon Dieu ! Madame, pour quoi m'avez-vous rencontrée ? Je ſuis au deſeſpoir d'être au monde, & je prie le Ciel de m'en retirer. Hélas ! me dit triſtement Valville, de quoi vous plaignez vous ? Ne vous ai-je pas dit que je vous quitte ?

Ouï, vous me quittez, lui répondis-je ; mais, en me le diſant, vous deſolez ma mere, vous la faites mourir, vous la menacez d'être malheureux ; & vous voulez qu'elle ſe conſole ! Vous demandez de quoi nous avons à nous plaindre ? Eh ! qu'exigez-vous de plus que ce que je vous ai dit ? Quand on eſt genereux, qu'on eſt raiſonnable, n'y a-t-il pas des choſes auſquelles il faut ſe rendre ? Eh bien, vous ne m'épouſerez pas ; mais, c'eſt Dieu qui ne l'a pas permis : mais, je n'épouſerai perſonne, & vous me ſerez toûjours cher, Monſieur. Vous ne me perdez point, je ne vous perds point non plus : je ſerai Religieuſe ; mais, ce ſera à Paris, & nous nous verrons quelquefois. Nous aurons tous deux la même mere, vous ſerez mon frere, mon bienfaicteur, le ſeul ami que j'aurai ſur la terre, le

ſeul

ſeul homme que j'y aurai eſtimé, & que je n'oublierai jamais.

Ah! ma mere! s'écria encore Valville, en tombant ſubitement aux genoux de Madame de Miran, je vous demande pardon des pleurs que je vous vois répandre, & dont je ſuis cauſe. Faites de moi ce qu'il vous plaira; vous êtes la maîtreſſe: mais, vous m'avez perdu, vous avez mis le comble à mon admiration pour elle, en m'attirant ici; je ne ſçais plus où j'en ſuis. Ayez pitié de l'état où je me trouve. Tout ceci me déchire le cœur. Emmenez-moi, ſortons: j'aime mieux mourir, que de vous affliger; mais vous, qui avez tant de tendreſſe pour moi, que voulez-que je devienne?

Helas! mon fils! que veux-tu que je te réponde? lui dit cette Dame. Il faudra voir, je te plains, je t'excuſe, vous me touchez tous deux; & je t'avoüe, que j'aime autant Marianne, que tu l'aimes toi-même. Leve-toi, mon fils. Ceci n'a pas réüſſi comme je le croiois. Ce n'eſt pas ſa faute: je lui pardonne l'amour que tu as pour elle; & ſi tout le monde penſoit comme moi, je ne ſerois guéres embarraſſée, mon fils.

A ces dernieres mots dont Valville comprit tous le ſens favourable, il ſe rejetta à genoux, lui prit une main qu'il baiſa mille fois ſans parler. Eh bien, Madame, lui dis-je, m'aimerez-vous encore? Y a-t-il d'autre remede, que de m'abandonner?

Le Ciel m'en preſerve, ma chere enfant,

me répondit-elle. Que viens tu me dire? Va, encore un fois, fois tranquille. Je fuis contente de toi, mon fils, ajouta-t-elle d'un air de bonté qui me ravit encore: je ne te preſſe plus determiner le marriage en queſtion. Cela va me brouiller avec d'honnêtes gens; mais je t'aime encore mieux qu'eux.

Vous me rendez la vie, repartit Valville. Je ſuis le plus heureux de tous les fils. Mais, ma mere, que ferez-vous de Marianne? Ne me permettez-vous pas de la voir quelquefois? Mon fils, lui répondit-elle, tu me demandes plus que je ne ſçais. Laiſſe-moi y rêver: nous verrons. Conſentez du moins que je l'aime, ajouta-t-il.

Eh! juſte Ciel! à quoi ſerviroit-il que je te le deffendiſſe? Aime-la, mon enfant, aime-la: il en arrivera ce qui pourra, reprit-elle.

J'avois pourtant dit, que j'allois être Religieuſe, & je penſai le répéter par excès de zéle; mais, comme Madame de Miran l'oublioit, je m'aviſai tout d'un coup de réfléchir, que je ne devois pas l'en faire reſſouvenir.

Je venois de m'épuiſer en generoſité, il n'y avoit rien que je n'euſſe dit pour détourner Valville de m'aimer: mais, s'il plaiſoit à Madame de Miran de vouloir bien qu'il m'aimât, ſi ſon propre cœur s'attendriſſoit juſques-là pour ſon fils ou pour moi,

moi, je n'avois qu'à me taire. Ce n'étoit pas à moi à lui dire, Madame, prenez garde à ce que vous faites: cet excès de désintéressement de ma part n'auroit été, ni naturel, ni raisonnable.

Ainsi, je ne dis mot. Elle se leva. Quelle dangereuse petite fille tu és, Marianne! me dit-elle en se levant. Adieu. Partons, mon fils: & le fils ne cessoit de lui baiser la main qu'il tenoit; ce qui n'étoit pas si mal entendu.

Oüi, oüi, ajoûta-t-elle, je comprens bien ce que cela veut dire; mais, je ne déciderai rien: je ne sçais à quoi me resoudre. Quelle situation! Adieu, il est tard, va dîner ma fille: je te reverrai bien tôt. Je la saluai alors sans rien répondre; & comme je paroissois pleurer, & que je m'essuyois les yeux de mon mouchoir, Pourquoi pleures-tu? me dit-elle: je n'ai rien à te reprocher; je ne sçaurois te sçavoir mauvais gré d'être aimable. Va t'en, tranquilise-toi: donne-moi la main, Valville.

Et, sur le champ, elle descendit l'escalier, aidée de son fils, qui, par discretion, ne me parla que des yeux, & ne prit congé de moi que par une reverence, que je lui rendis d'une air mal assuré, & comme une personne qui avoit peur de s'émanciper trop & d'abuser de l'indulgence de la mere en le saluant.

Me voilà seule, & bien plus agitée que

que je ne l'avois été la veille lorſque Madame de Miran me quitta.

Auſſi y avoit-il ici matiere à bien d'autres mouvemens. Aime-la, mon enfant, il en arrivera ce qui pourra, avoit dit ma bienfaictrice à ſon fils; & puis, nous verrons, je ne ſçais que réſoudre, avoit-elle ajouté: &, dans le fonds, c'étoit m'avoir dit à moi-même, Eſperez. Auſſi eſperois-je, mais en me traitant de folle, d'oſer eſperer ſi mal à propos: &, en pareil cas, on ſouffre beaucoup; il vaudroit mieux ne voir aucune lueur de ſuccès, que d'en voir une ſi foible, qui ne vient flatter l'ame que pour la troubler.

Eſt ce que j'épouſerois Valville? me diſois-je. Je ne le croyois pas poſſible: & je ſentois pourtant, que ce ſeroit un malheur pour moi, ſi je ne l'épouſois pas. C'eſt-là tout ce que mon cœur avoit gagné aux diſcours incertains de Madame de Miran. N'étoit-ce pas-là le ſujet d'un tourment de plus?

Je n'en dormis point la nuit ſuivante: j'en dormis mal deux ou trois nuits de ſuite: car, je paſſai trois jours, ſans entendre parler de rien: & ce ne fut pas, s'il m'en ſouvient, ſans un peu de murmure contre ma bienfaictrice.

Que ne ſe détermine-t-elle donc? diſois-je quelquefois: à quoi bon tant de longueur? &, là-deſſus, je crois que je boudois contre elle.

Enfin,

Enfin, le quatriéme jour arriva, & elle ne paroissoit point; mais, au lieu d'elle, Valville à trois heures après midi me demanda.

On vint me le dire; & c'étoit me donner la liberté d'aller lui parler. Cependant, je n'en usai pas. Je l'aimois, & mille fois plus que je ne l'avois encore aimé; j'avois une extrême envie de le voir, une extrême curiosité de sçavoir s'il n'avoit rien de nouveau à m'apprendre sur notre amour: &, malgré cela, je me retins, je refusai de l'aller trouver, afin que, si Madame de Miran le sçavoit, elle m'en estimât davantage. Ainsi, mon refus n'étoit qu'une ruse: je fis donc prier Valville de trouver bon que je ne le visse point, à moins qu'il ne vint de la part de sa mere; ce que je ne présumois point, puisqu'elle ne m'avoit pas averti, comme en effet elle ignoroit sa visite.

Valville n'ôsa me tromper, & fut assez sage pour se retirer. Ce trait de prudence rusée me couta extrémement: je commençois à me le reprocher, quand il me fit dire, qu'il me reverroit le lendemain avec Madame de Miran; & voici à propos de quoi il pouvoit m'en assurer. C'est que, le lendemain, il devoit y avoir une cérémonie dans notre Couvent. Une jeune Religieuse y faisoit sa profession; & ses parens en avoient invité toute la famille de Valville, la mere, le fils, l'oncle & toute la parenté:

ce que j'appris après, & ce que je présumai au moment où je les vis dans l'Eglise.

Vous sçavez, qu'en de pareilles fêtes, les Religieuses paroissent à découvert, & qu'on tire le rideau de leur grille. Observez aussi, que je me mettois ordinairement fort près de cette grille. Madame de Miran étoit arrivée si tard avec toute sa compagnie, qu'elle n'eut que le tems d'entrer tout de suite dans l'Eglise. Je vous ai dit, que j'ignorois qu'elle fut invitée; & ce fut pour moi une agréable surprise, lorsque je la vis qui traversoit, pour venir se placer près de notre grille. Un Cavalier d'assez bonne mine, quoi qu'un péu âgé, lui donnoit la main.

Une file d'autres personnes la suivoit à ce qu'il me parut: je ne la quittai point des yeux; elle ne me voyoit point encore.

Enfin, elle arrive, & la voilà assise avec le Cavalier à côté d'elle. Ce fut alors, qu'à travers ceux qui la suivoient, je démélai Monsieur de Climal & Valville.

Quoi! Monsieur de Climal! dis-je en moi même, avec un étonnement, où peut-être entroit-il un peu d'émotion. Ce qui est de certain, c'est que j'aurois mieux aimé qu'il n'eût point été là. Je ne sçavois, s'il devoit m'être indifférent qu'il y fût, ou si je devois en être fâchée; mais, à tout prendre, ce n'étoit pas une agréable vision pour moi: j'avois droit de le regarder comme un

mêchant

méchant homme que ma ſeule préſence déconcerteroit.

Encore ne ſeroit-ce rien pour lui, que l'embarras de me voir, en comparaiſon des circonſtances qui alloient s'y joindre, & de confuſion qui alloient l'accabler. Je n'attendois que l'inſtant de faire ma reverence à Madame de Miran ſa ſœur, & Madame de Miran ne manqueroit pas d'y répondre avec cet accueil aiſé, tendre, & familier, qui lui étoit ordinaire. Oh, que penſeroit-il de cette familiarité? Quelles ſuites fâcheuſes n'en pouvoit-il pas prévoir, Madame? Concevez combien il me trouveroit redoutable pour ſa gloire, & combien un méchant qui vous craint eſt lui même à craindre.

Et tout ce que je vous dis-là m'agitoit confuſément.

Son neveu fut le premier, qui m'apperçut, & qui me ſalua avec je ne ſçais quel air de gayeté & de confiance, qui étoit de bonne augure pour nos affaires. Monſieur de Climal, qui s'aſſoyoit en ce moment, ne le vit point me ſaluer, & parloit au Cavalier qui étoit auprés de Madame de Miran.

Cette Dame les écoutoit, & ne regardoit point encore du côté des Religieuſes. Enfin, elle jetta les yeux ſur nous, & m'apperçut.

Ce furent auſſi-tôt de profondes reverences de ma part, qui m'attirerent de la ſienne de ces démonſtrations qui ſe font avec la main,

& qui signifioient, Ah! bon jour, ma chere enfant, te voilà? Son frere, qui tiroit alors de sa poche une espece de Breviaire, remarqua ces Demonstrations, les suivit de l'œil, & vit sa petite Lingere, qui ne paroissoit pas avoir beaucoup perdu en le congediant, & dont les ajustemens ne devoient pas lui faire regretter le paquet de hardes malhonnêtes qu'elle lui avoit renvoyées.

Ce pauvre homme, (car l'instant approche où il meritera que j'adoucisse mes expressions sur son chapitre,) ce pauvre homme, pour qui, par une espece de fatalité, je devois toujours être un sujet d'embarras & d'allarmes, perdit toute contenance en me voyant, & n'eut pas la force de me regarder en face.

Je rougis à mon tour, mais en ennemie hardie & indignée, qui se sent l'avantage d'une bonne conscience, & qui a droit de confondre une ame coupable & au-dessous de la sienne.

Je doutois s'il me salueroit ou non, & il n'en fit rien; & je l'imitai, par hauteur, par prudence, & même par une sorte de pitié pour lui: il y avoit de tout cela dans mon esprit.

Je m'apperçus, que Madame de Miran l'observoit, & je suis persuadée qu'elle sentit bien le desordre où il se trouvoit, tant à cause de moi, qu'à cause de Valville, que, par bonheur pour lui encore, il croyoit seul au fait de son indignité. Le Service commença;

mença; il y eut un Sermon, qui fut fort beau, je ne dis pas bon. Ce fut avec la vanité de prêcher élégamment, qu'on nous prêcha la vanité des choses de ce monde; & c'est-là le vice de nombre de Prédicateurs: c'est bien moins pour notre instruction, qu'en faveur de leur orgueil, qu'ils prêchent; de sorte que c'est presque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires.

La cérémonie finie, Madame de Miran me demanda, & vint au parloir avant que de partir: elle n'avoit que son fils avec elle; Monsieur de Climal s'étoit déja retiré. Bon jour, Marianne, me dit-elle: le reste de ma compagnie m'attend en bas, à l'exception de mon frere qui est parti; & je ne suis montée, que pour te dire un mot. Voici Valville, qui t'aime toujours, qui me persécute, qui est toujours à mes genoux, pour obtenir que je consente à ses desseins. Il dit, que je ferois son malheur, si je m'y opposois; que c'est une inclination insurmontable; que sa destinée est de t'aimer, & d'être à toi. Je me rends: je ne sçaurois dans le fond condamner le choix de son cœur. Tu és estimable: & c'est assez pour un homme qui t'aime, & qui est riche. Ainsi, mes enfans, aimez-vous, je vous le permets; toute autre mere que moi n'en agiroit pas de même: suivant les maximes du monde, mon fils fait une folie, & je ne suis pas sage de souffrir qu'il la fasse; mais

il y va, dit-il, du repos de sa vie, & il me faudroit un autre cœur que le mien pour résister à cette raison là. Je songe que Valville ne blesse point le veritable honneur, qu'il ne s'écarte que des usages établis, qu'il ne fait tort qu'à sa fortune qu'il peut se passer d'augmenter : il assure, qu'il ne sçauroit vivre sans toi ; je conviens de tout le merite qu'il te trouve : il n'y aura dans cette occasion-ci, que les hommes & leurs coutumes de choqués. Dieu, ni la Raison, ne le seront pas. Qu'il poursuive donc : ce sont tes affaires, mon fils ; tu és d'une famille considerable, on ne connoît point celle de Marianne : l'orgueil & l'interêt ne veulent point que tu l'épouse, tu ne les écoutes pas, tu n'en crois que ton amour. Je ne suis à mon tour, ni assez orgueilleuse, ni assez interéssée, pour être inéxorable ; & je n'en crois que ma bonté : tu m'y forces par la crainte de te rendre malheureux. Je serois reduite à être ton tyran ; & je crois qu'il vaut mieux être ta mere. Je prie le Ciel de benir les motifs qui font que je te cede ; mais, quoiqu'il arrive, j'aime mieux avoir à me reprocher mon indulgence, qu'une infléxibilité dont tu ne profiterois pas, & dont les suites seroient peut-être encore plus tristes.

Valville, à ce discours, pleurant de joye & de reconnoissance, embrassa ses genoux. Pour moi, je fus si touchée, si penetrée, si saisie, qu'il ne me fut pas possible d'articuler

un mot: j'avois les mains tremblantes; & je n'exprimai ce que je sentois, que par de courts & de frequens soupirs.

Tu ne me dis rien, Marianne, me dit ma bienfaictrice; mais, j'entens ton silence, & je ne m'en deffends point: je suis moi-même sensible à la joye que je vous donne à tous deux. Le Ciel pouvoit me reserver une belle fille, qui fût plus au gré du monde, mais non pas qui fût plus au gré de mon cœur.

J'éclatai ici par un transport subit. Ah! ma mere, m'écriai-je, je me meurs, je ne me possede pas de tendresse, & de reconnoissance!

Là, je m'arrêtai, hors d'état d'en dire davantage, à cause de mes larmes. Je m'étois jettée à genoux; & j'avois passé une moitié de ma main par la grille, pour avoir celle de Madame de Miran, qui en effet approcha la sienne: & Valville, éperdu de joye, & comme hors de lui, se jetta sur nos deux mains, qu'il baisoit alternativement.

Ecoutez, mes enfans, dit Madame de Miran, aprés avoir regardé quelque tems les transports de son fils: il faut user de quelque prudence en cette conjoncture-ci. Tant que vous resterez dans ce Couvent, ma fille, je deffens à Valville de vous y venir voir sans moi. Vous avez conté votre Histoire à l'Abbesse: elle pourroit se douter, que mon fils vous aime, que peut-être j'y consens; elle en raisonneroit avec ses Religieuses,

gieuses, qui en parleroient à d'autres : & c'est ce que je veux éviter. Il n'est pas même à-propos, que vous demeuriez longtems dans cette maison, Marianne : je vous y laisserai encore trois semaines, ou tout au plus un mois, pendant lequel je vous chercherai un Couvent où l'on ne sçaura rien des accidens de votre vie, où, sous un autre nom que le mien, je vous placerai moi-même, en attendant que j'aye pris des mesures, & que j'aye vû comment je me conduirai pour préparer les esprits à votre mariage, & pour empêcher qu'il n'étonne. On vient à bout de tout avec un peu de patience & d'adresse ; sur-tout, quand on a une mere comme moi pour confidente.

Valville, là-dessus, alloit retomber dans ses remercimens, & moi dans les témoignages de mon respect & de ma tendresse ; mais, elle se leva. Tu sçais qu'on m'attend, dit-elle à son fils. Renferme ta joye : je te dispense de me la montrer ; je la vois de reste : descendons.

Ma mere, reprit son fils, Marianne sera encore un mois ici : vous me deffendez de la voir sans vous ; cela ne veut-il pas dire, que je vous accompagnerai quelquefois quand vous viendrez ? Oui, oui, dit-elle : il faudra bien ; mais, une ou deux fois seulement, & pas davantage. Allons, sortons ; au nom de Dieu, laisse-moi te conduire : il y aura une difficulté à laquelle je ne songeois pas. C'est que mon frere connoît

Marianne, sçait qui elle est; & peut-être serons-nous obligés de vous marier secrettement. Tu és son héritier, mon fils; c'est à quoi il faut prendre garde: il est vrai, qu'après son avanture avec Marianne, on pourroit esperer de le gagner, de lui faire entendre raison; & nous nous consulterons sur le parti qu'il y aura à prendre. Il m'aime, il a quelque confiance en moi, je la mettrai à profit, & tout peut s'arranger. Adieu, ma fille; &, sur le champ, elle se hâta de descendre, & me laissa plus charmée que je n'entreprendrai de le dire.

Je vous ai conté, qu'il y avoit trois ou quatre nuits que je n'avois presque pas dormi, de pure inquiétude: à présent, mettez en pour le moins autant que je passai dans l'insomnie; rien ne reveille tant qu'une extrême joye, ou que l'attente certaine d'un grand bonheur: & sur ce pied-là, jugez si je devois avoir beaucoup de disposition à dormir.

Imaginez-vous ce que je deviens, quand je pense que j'épouserai Valville, & combien de fois mon ame en tressaile; & si, avec tant de tressaillemens, j'avois le sang bien reposé.

Les deux premiers jours, je fus simplement enchantée, ensuite il s'y joignit de l'impatience. Oüi, j'épouserai Valville, Madame de Miran me l'a dit, me l'a promis; mais, cet évenement, quand arrivera-t-il? Je vais demeurer encore un mois ici, on doit me mettre après dans un autre Couvent,

vent, afin de prendre des meſures pour ce mariage; mais, ces meſures ſeront-elles bien longues à prendre, ira-t-on vîte? On n'en ſçait rien; on ne fixe aucun tems, on peut changer de ſentiment: & ces penſées altéroient extrémement ma ſatisfaction. J'en ſouffrois quelquefois preſqu'autant que d'un vrai chagrin: j'aurois voulu pouvoir ſauter, de l'inſtant où j'étois, à l'inſtant de ce mariage.

Enfin, ces agitations, tant agréables que pénibles, s'affoiblirent, & ſe paſſérent: l'ame s'accoutume à tout, ſa ſenſibilité s'uſe; & je me familiariſai avec mes eſperances, & avec mes inquiétudes.

Me voilà donc tranquille. Il y avoit cinq ou ſix jours, que je n'avois vû, ni la mere, ni le fils, quand un matin on m'apporta un billet de Madame de Miran, où elle me mandoit qu'elle me viendroit prendre à une heure après midi avec ſon fils, pour me mener dîner chez Madame Dorſin. Son billet finiſſoit par ces mots.

Et ſur-tout rien de négligé dans ton ajuſtement, entends tu? je veux que tu te pares.

Et vous ſerez obéïe, dis-je en moi-même en liſant ſa lettre. Auſſi avois-je bien intention de me parer, même avant que d'avoir lû l'ordre; mais, cet ordre mettoit encore ma vanité bien plus à ſon aiſe: j'allois avoir de la coquetterie par obéïſſance.

Quand je dis de la coquetterie, c'eſt qu'il

y

y en a toujours à s'ajuſter avec un peu de ſoin : c'eſt tout ce que je veux dire ; car, jamais je ne me ſuis écartée de la décence la plus exacte dans ma parure : j'y ai toujours cherché l'honnête, & par ſageſſe naturelle, & par amour propre ; oüi par amour propre.

Je ſoutiens, qu'une femme, qui choque la pudeur, perd tout le mérite des graces qu'elle a : on ne les diſtingue plus à travers la groſſiereté des moyens qu'elle employe pour plaire, elle ne va plus au cœur, elle ne peut plus même ſe flatter de plaire, elle débauche, elle n'attire plus comme aimable, mais ſeulement comme libertine, & par-là ſe met à peu près au niveau de la plus laide qui ne ſe ménageroit pas : il eſt vrai, qu'avec un maintien ſage & modeſte, moins de gens viendront lui dire, je vous aime ; mais, il y en aura peut-être encore plus qui le lui diroient, s'ils oſoient : ainſi, ce ne ſera pour elle que des déclarations de moins, & non pas des amans ; de façon qu'elle y gagnera du reſpect, & n'y perdra rien du côté de l'amour.

Cette réfléxion a coulé de ma plume, ſans que j'y priſſe garde : heureuſement, elle eſt courte ; & j'eſpere qu'elle ne vous ennuyera pas : continuons.

Onze heures ſont ſonnées, il eſt tems de m'habiller, & je vais me mettre du meilleur air qui me ſera poſſible, puis qu'on le veut ; & c'eſt encore bon ſigne qu'on le veuille,

veuille, c'eſt une marque que Madame de Miran perſiſte à m'abandonner le cœur de Valville : ſi elle héſitoit, elle n'expoſeroit pas ce jeune homme à tous mes appas ; n'eſt-il pas vrai ?

C'eſt auſſi ce que je penſe en m'habillant, & j'ai bien du plaiſir à le penſer, mes graces s'en reſſentiront, j'en aurai le teint plus clair, & les yeux plus vifs.

Mais, me voilà prête ; une heure va ſonner : j'attends Madame de Miran ; &, pour me deſennuyer en l'attendant, je vais de tems en tems me regarder dans mon miroir, retoucher à ma coëffure, qui va fort bien, & à qui pourtant, par une néceſſité de geſte, je refais toujours quelque-choſe.

On ouvre ma porte. Madame de Miran vient d'arriver, on m'en avertit, & je pars : ſon fils étoit à la porte du Couvent, & il me donna la main juſqu'au caroſſe où ma Bienfaictrice étoit reſtée.

Je ne vous dis pas que quelques Sœurs converſes, que je trouvai ſur mon chemin en deſcendant de chez-moi, me parurent ſurpriſes de me voir ſi jolie. Jeſus ! mignonne, que vous êtes belle ! s'écriérent-elles, avec une ſimplicité naïve à laquelle je pouvois me fier.

Je vis Valville prêt à s'écrier à ſon tour : il ſe retint, la Tourriere étoit préſente ; & il ne s'expliqua que par un ſerrement de main, que j'approuvai d'un petit regard, qui n'en fut que plus doux pour être timide.

Monſieur

Monſieur de Climal ne ſe porte pas bien, me dit-il dans le trajet : il a un peu de fievre depuis deux jours. Tampis, répondis-je : je ne lui veux point de mal ; & il faut eſperer, que ce ne ſera rien : là-deſſus, nous arrivâmes au caroſſe.

Allons, montez, Marianne, me dit ma Bienfaictrice : hâtons-nous, il ſe fait tard ; & je montai.

Tu és fort bien, ajouta-t-elle en m'examinant, ſort bien. Oüi, dit Valville avec un ſouris, grace à ſa beauté, & à ſa figure, elle eſt on ne peut pas mieux.

Ecoute, Marianne, reprit Madame de Miran, tu ſçais que nous allons dîner chez Madame Dorſin : il y aura du monde, & nous ſommes convenues toutes deux, que je t'y menerois comme la fille d'une mes meilleures amies qui eſt morte, qui étoit en province, & qui en mourant t'a confiée à mes ſoins. Souviens-toi de cela : & ce que je dirai eſt preſque vrai ; j'aurois aimé ta mere, ſi je l'avois connuë, je la regarde comme une amie que j'ai perdue : ainſi, je ne tromperai perſonne.

Hélas ! Madame, repondis-je extrémement attendrie, vos bontez pour moi vont toujours en augmentant depuis que j'ai le bonheur d'être à vous : toutes les paroles, que vous m'avez dites, ſont autant d'obligations que je vous ai, autant de bienfaits de votre part.

Il eſt vrai, dit Valville, qu'il n'y a point

de

de mere qui ressemble à la nôtre : aussi ne sçauroit-on dire combien on l'aime. Oüi, reprit-elle d'un air badin, je crois que tu m'aimes beaucoup, mais que tu me cajolles un peu.

Au reste, ma fille, je ne connois point de meilleure compagnie que celle où je te mene, ni de plus choisie : ce sont tous gens extrémement sensez, & de beaucoup d'esprit que tu vas voir. Je ne te prescris rien : tu n'as nulle habitude du monde ; mais cela ne te fera aucun tort auprès d'eux : ils n'en jugeront pas moins sainement de ce que tu vaux ; & je ne sçaurois te presénter nulle part, où ton peu de connoissance à cet égard soit plus à l'abri de la critique : ce sont de ces personnes, qui ne trouvent ridicule que ce qui l'est réellement ; ainsi, ne crains rien, tu ne leur déplairas pas, je l'espere.

Nous arrivâmes alors, & nous entrâmes chez Madame Dorsin : il y avoit trois ou quatre personnes avec elle.

Ah ! la voilà donc enfin ! Vous me l'amenez, dit-elle à Madame de Miran en me voyant. Venez, Mademoiselle, venez, que je vous embrasse ; & allons nous mettre à table, on n'attendoit que vous.

Nous dinâmes. Quelque novice & quelque ignorante que je fusse en cette occasion-ci, comme l'avoit dit Madame de Miran, j'étois née pour avoir du goût, & je sentis bien en effet avec quels gens je dînois.

Ce ne fut point à force de leur trouver

de l'eſprit, que j'appris à les diſtinguer pourtant: il eſt certain, qu'ils en avoient plus que d'autres, & que je leur entendois dire d'excellentes choſes; mais, ils les diſoient avec ſi peu d'effort, ils y cherchoient ſi peu de façon, c'étoit d'un ton de converſation ſi aiſé & ſi uni, qu'il ne tenoit qu'à moi de croire qu'ils diſoient les choſes les plus communes. Ce n'étoient point eux qui y mettoient de la fineſſe, c'étoit de la fineſſe qui s'y rencontroit; ils ne ſentoient pas qu'ils parloient mieux qu'on ne parle ordinairement: c'étoit ſeulement de meilleurs eſprits que d'autres, & qui par-là tenoient néceſſariment de meilleurs diſcours qu'on n'a coutume d'en tenir ailleurs, ſans qu'ils euſſent beſoin d'y tâcher, & je dirois volontiers ſans qu'il y eut de leur faute; car, on accuſe quelquefois les gens d'eſprit de vouloir briller. Oh! il n'étoit pas queſtion de cela ici; &, comme je l'ai déja dit, ſi je n'avois pas eu un peu de ſentiment, j'aurois pû m'y méprendre, & je ne me ſerois aperçu de rien.

Mais, à la fin, ce ton de converſation ſi excellent, ſi exquis, quoique ſi ſimple, me frappa.

Ils ne diſoient rien que de juſte & que de convenable, rien qui ne fût d'une commerce doux, facile, & guai: j'avois compris le monde tout autrement que je ne le voyois-là (& je n'avois pas tant de tort;) je me l'étois figuré plein de petites regles frivoles & de petites

petites finesses polies, plein de bagatelles graves & importantes, difficiles à apprendre, & qu'il falloit sçavoir sous peine d'être ridicule, toutes ridicules qu'elles sont elles-mêmes.

Et point du tout : il n'y avoit rien ici qui ressemblât à ce que j'avois pensé, rien qui dût embarrasser mon esprit ni ma figure, rien qui me fist craindre de parler, rien au contraire qui n'encourageât ma petite raison à oser se familiariser avec la leur. J'y sentis même une chose qui m'étoit fort commode : c'est que leur bon esprit suppléoit aux tournures obscures & maladroites du mien. Ce que je ne disois qu'imparfaitement, ils achevoient de le penser & de l'exprimer pour moi, sans qu'ils y prissent garde ; & puis ils m'en donnoient tout l'honneur.

Enfin, ils me mettoient à mon aise : & moi, qui m'imaginois qu'il y avoit tant de mystere dans la politesse des gens du monde, & qui l'avois regardée comme une science qui m'étoit totalement inconnuë, & dont je n'avois nul principe, j'étois bien surprise, de voir qu'il n'y avoit rien de si particulier dans la leur, rien qui me fût si étranger ; mais, seulement, quelque chose de liant, d'obligeant, & d'aimable.

Il me sembloit que cet politesse étoit celle que tout ame honnête, que tout esprit bien fait, trouve qu'il a en lui, dès qu'on la lui montre.

Mais, nous voici chez Madame Dorsin, aussi bien qu'aux dernieres pages de cette Partie de ma Vie. C'est ici où j'ai dit que je ferois le Portrait de cette Dame: j'ai dit aussi, ce me semble, qu'il feroit long, & c'est de quoi je ne réponds plus. Peut-être sera-t-il court ; car, je suis lasse. Tous ces Portraits me coutent: voyons celui-ci pourtant.

Madame Dorsin étoit beaucoup plus jeune que ma Bienfaictrice. Il n'y a guéres de physionomie comme la sienne ; & jamais aucun visage de femme n'a tant merité que le sien qu'on se servît de ce terme de physionomie, pour le définir, pour exprimer tout ce qu'on en pensoit en bien.

Ce que je dis-là signifie un mélange avantageux de mille choses dont je ne tenterai pas le détail.

Cependant, voici en gros ce que j'en puis expliquer. Madame Dorsin étoit belle ; encore n'est-ce pas là dire ce qu'elle étoit. Ce n'auroit pas été la premiere idée qu'on eût eu d'elle en la voyant: on avoit quelque-chose de plus pressé à sentir ; & voici un moyen de me faire entendre.

Personnifions la beauté, & supposons qu'elle s'ennuye d'être si serieusement belle, qu'elle veuille essayer du seul plaisir de plaire, qu'elle tempere sa beauté sans la perdre, & qu'elle se déguise en grace: c'est à Madame Dorsin à qui elle voudra ressembler ;

bler; & voilà le Portrait que vous devez vous faire de cette Dame.

Ce n'eſt pas-là tout: je ne parle ici que du viſage, tel que vous l'auriez pû voir dans un Tableau de Madame Dorſin.

Ajoutez à préſent une ame, qui paſſe à tout moment ſur cette phyſionomie, qui va y peindre tout ce qu'elle ſent, qui y répand l'air de tout ce qu'elle eſt, qui la rend auſſi ſpirituelle, auſſi délicate, auſſi vive, auſſi fiere, auſſi ſérieuſe, auſſi badine, qu'elle l'eſt tour à tour elle-même; & jugez par-là des accidens de force, de grace, de fineſſe, & de l'infinité des expreſſions rapides qu'on voyoit ſur ce viſage.

Parlons maintenant de cette ame, puiſque nous y ſommes. Quand quelqu'un a peu d'eſprit & de ſentiment, on dit d'ordinaire, qu'il a les organes épais; & un de mes amis, à qui je demandai ce que cela ſignifioit, me dit gravement, & en termes ſçavans, c'eſt que nôtre ame eſt plus ou moins bornée, plus ou moins embarraſſée, ſuivant la conformation des organes auxquelles elle eſt unie.

Et, s'il m'a dit vrai, il falloit que la nature eut donné à Madame Dorſin des organes bien favorables; car, jamais ame ne fut plus agile que la ſienne, & ne ſouffrit moins de diminution dans ſa faculté de penſer.

La plûpart des femmes, qui ont beaucoup d'eſprit, ont une certaine façon d'en

avoir,

avoir, qu'elles n'ont pas naturellement, mais qu'elles se donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment, & d'une air distrait, afin qu'on croye quelle n'a presque pas besoin de prendre la peine de penser, & que tout ce qu'elle dit lui échape.

C'est d'un air froid, serieux, & decisif, que celle-ci parle; & c'est pour avoir aussi un caractere d'esprit particulier.

Une autre s'adonne à ne dire que des choses fines, mais d'un ton qui est encore plus fin que tout ce qu'elle dit: une autre se met à être vive & petillante. Madame Dorsin ne débitoit de ce qu'elle disoit dans aucune de ces petites manieres de femme: c'étoit le caractere de ses pensées, qui regloit bien franchement le ton dont elle parloit; elle ne songeoit à voir aucune sorte d'esprit: mais, elle avoit l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes, suivant que le hazard des matieres l'exige; & je crois que vous m'entendrez, si je vous dis, qu'ordinairement son esprit n'avoit point de sexe, & qu'en même tems ce devoit être de tous les esprits de femme le plus aimable, quand Madame Dorsin vouloit.

Il n'y a point de jolie femme, qui n'ait un peu trop envie de plaire: de là naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites, par lesquelles elle vous dit, Regardez-moi.

Et toutes ces singeries n'étoient point à l'usage de Madame Dorsin: elle avoit une

fierté d'amour-propre, qui ne lui permettoit pas de s'y abaisser, & que la dégoutoit des avantages qu'on en peut tirer; ou, si dans la journée elle se relachoit un instant là-dessus, il n'y avoit quelle qui le sçavoit: mais, en géneral, elle aimoit mieux qu'on pensât bien de sa raison, que de ses charmes. Elle ne se confondoit pas avec ses graces: c'étoit elle, que vous honoriez, en la trouvant raisonnable; vous n'honoriez que sa figure, en la trouvant aimable.

Voilà quelle étoit sa façon de penser: aussi auroit-elle rougi de vous avoir plû, si dans la réfléxion vous aviez pû vous dire, Elle a tâché de me plaire; de sorte qu'elle vous laissoit le soin de sentir ce qu'elle valoit, sans se faire l'affront de vous y aider.

A la vérité, ce dégoût qu'elle avoit pour tous ces petits moyens de plaire, peut-être étoit-elle bien aise qu'on le remarquât: & c'étoit-là le seul reproche qu'on pouvoit hasarder contre elle, la seule espece de coquetterie dont on pouvoit la soupçonner en la chicannant.

Et, en tout cas, si c'est-là une foiblesse, c'est du moins de toutes les foiblesses la plus honnête, je dis même la plus digne d'une ame raisonnable, & la seule qu'elle pourroit avoüer sans conséquence. Il est naturel de souhaiter qu'on nous rende justice: la plus grande de toutes les ames ne seroit pas insensible au plaisir d'être connuë pour telle.

Mais, je suis trop fatiguée pour continuer;

nuer; je m'endors: il me reste à parler du meilleur cœur du monde, en même tems du plus singulier, comme je vous l'ai déjà dit; & c'est une besogne que je ne suis pas en état d'entreprendre à présent: je la remets à une autre fois, c'est-à-dire dans ma cinquiéme Partie, où elle viendra fort à propos; & cette cinquiéme vous l'aurez incessamment. J'avois promis dans ma troisiéme de vous conter quelque chose de mon Couvent: je n'ai pû le faire ici; & c'est encore partie remise. Je vous annonce même l'Histoire d'une Religieuse, qui sera presque tout le Sujet de mon cinquiéme Livre.

Fin de la quatriéme Partie.



LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

CINQUIEME PARTIE.

VOICI, Madame, la cinquiéme Partie de ma Vie. Il n'y a pas long tems, que vous avez reçu la quatriéme : & j'aurois, ce me semble, assez bonne grace à me vanter que je suis diligente ; mais, ce seroit me donner des airs que je ne soutiendrois peut-être pas, & j'aime mieux tout d'un coup entrer modestement en matiére. Vous croyez que je suis paresseuse, & vous avez raison ; continuez de le croire, c'est le plus sûr, & pour vous, & pour moi : de diligence, n'en attendez point ; j'en aurai peut-être quelquefois, mais ce sera par hazard, & sans consequence, & vous m'en louerez si vous voulez, sans que vos

vos éloges m'engagent à les mériter dans la suite.

Vous sçavez que nous dînions, Madame de Miran, Valville, & moi, chez Madame Dorsin, dont je vous faisois le portrait, que j'ai laissé à moitié fait, à cause que je m'endormois. Achevons-le.

Je vous ai dit combien elle avoit d'esprit ; nous en sommes maintenant aux qualitez de son cœur. Celui de Madame de Miran vous a paru extremément aimable, je vous ai promis que celui de Madame Dorsin le vaudroit bien. Je vous ai en même tems annoncé, que vous verriez un caractére de bonté différent ; & de peur que cette différence ne nuise à l'idée que je veux vous donner de cette Dame, vous me permettrez de commencer par une petite Réfléxion.

Vous vous souvenez, que dans Madame de Miran, je vous ai peint une femme d'un esprit ordinaire, de ces esprits qu'on ne loue ni qu'on ne méprise, & qui ont une raisonnable médiocrité de bon-sens & de lumiere : au lieu que je vais parler d'une femme, qui avoit toute la finesse d'esprit possible ; ne perdez point cela de vûë. Voici à présent ma Réfléxion.

Supposons la plus généreuse & la meilleure personne du monde, & avec cela la plus spirituelle, & de l'esprit le plus délié ; je soutiens que cette bonne personne ne paroîtra jamais si bonne, (car il faut que je répete les mots,) que le paroîtra une autre

personne, qui, avec ce même dégré de bonté, n'aura qu'un esprit médiocre.

Quand je dis qu'elle paroîtra moins bonne, pourvû encore qu'on lui accorde de la bonté ; qu'on n'attribuë pas à son esprit ce qui ne paroîtra que dans son cœur, qu'on ne dise pas que cette bonté n'est qu'un tour d'adresse de son esprit ; & voulez vous sçavoir la cause de cette injustice qu'on lui fera, de la croire moins bonne ? La voici en partie, si je ne me trompe.

C'est que la plûpart des hommes, quand on les oblige, voudroient qu'on ne sentît presque pas, & le prix du service qu'on leur rend, & l'étenduë de l'obligation qu'ils en ont ; ils voudroient qu'on fût bon, sans être éclairé ; cela conviendroit mieux à leur ingrate délicatesse, & c'est-ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup d'esprit. Plus il en a, plus il les humilie ; il voit trop clair dans ce qu'il fait pour eux. Cet esprit qu'il a, en est un témoin trop exact, & peut-être trop superbe ; d'ailleurs, ils ne sçauroient plus manquer de reconnoissance, sans en être honteux ; ce qui les fâche au point qu'ils en manquent d'avance, précisément à cause qu'on sçait trop toute celle qu'ils doivent. S'ils avoient affaire à quelqu'un qui le sçût moins, ils en auroient davantage.

Avec cette personne qui a tant d'esprit, il faudra, se disent-ils, qu'ils prennent garde de ne pas paroître ingrats ; au lieu qu'avec

cette

cette personne qui en auroit moins, leur reconnoissance leur feroit presque autant d'honneur que s'ils étoient eux mêmes généreux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de l'une, & pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre.

L'une sçait bien en gros qu'elle leur rend service, mais elle ne le sçait pas finement ; la moitié de ce qui en est, lui échape faute de lumiere, & c'est autant de rabattu sur leur reconnoissance, autant de confusion d'épargnée. Ils sont servis à meilleur marché, & ils lui en sçavent si bon gré, qu'ils la croyent mille fois plus obligeante que l'autre, quoique le seul mérite qu'elle ait de plus, soit d'avoir une qualité de moins ; c'est-à-dire, d'avoir moins d'esprit.

Or, Madame de Miran étoit de ces bonnes personnes, à qui les hommes en pareil cas sont si obligez de ce qu'elles ont l'esprit médiocre ; & Madame Dorsin de ces bonnes personnes, dont les hommes regardent les lumieres involontaires comme une injure, & le tout de bonne-foi, sans connoître leur injustice ; car ils ne se débrouillent pas jusques-là.

Me voilà au bout de ma Réflexion. J'aurois pourtant grande envie d'y ajouter encore quelques mots pour la rendre complette. Le voulez-vous bien ? Oui, je vous en prie. Heureusement que mon défaut là-dessus n'a rien de nouveau pour vous. Je suis insup-

portable avec mes Réfléxions, vous le sçavez bien. Souffrez donc encore celle-ci, qui n'est qu'une petite suite de l'autre ; après quoi je vous assure que je n'en ferai plus, ou si par hazard il m'en échape quelqu'une, je vous promets qu'elle n'aura pas plus de trois lignes, & j'aurai soin de les compter. Voici donc ce que je voulois vous dire.

D'où vient que les hommes ont cette injuste délicatesse dont nous parlions tout à l'heure ? N'auroit-elle pas sa source dans la grandeur réelle de notre ame ? Est-ce que l'ame, si on peut le dire ainsi, seroit d'une trop haute condition pour devoir quelque chose à une autre ame ? Le titre de bienfaiteur ne sied-il bien qu'a Dieu seul ? Est-il déplacé par-tout ailleurs ?

Il y a apparence ; mais qu'y faire ? Nous avons tous besoin les uns des autres ; nous naissons dans cette dépendance, & nous ne changerons rien à cela.

Conformons-nous donc à l'état où nous sommes ; & s'il est vrai que nous soyons si grands, tirons de cet état le parti le plus digne de nous.

Vous dites que celui qui vous oblige a de l'avantage sur vous : eh bien, voulez-vous lui conserver cet avantage, n'être qu'un atôme auprès de lui, vous n'avez qu'à être ingrat. Voulez-vous redevenir son égal, vous n'avez qu'à être reconnoissant ; il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du service qu'il

vous

vous a rendu, humiliez-le à son tour, & mettez-vous modestement au-dessus de lui par votre reconnoissance. Je dis modestement; car, si vous êtes reconnoissant avec faste, avec hauteur, si l'orgueil de vous venger s'en mêle, vous manquez votre coup; vous ne vous vengez plus, & vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes, qui disputez à qui sera le plus petit.

Ah! j'ai fini. Pardon, Madame, en voilà pour long-tems, peut-être pour toujours. Revenons à Madame Dorsin, & à son esprit.

J'ignore si jamais le sien a été cause qu'on ait moins estimé son cœur qu'on ne le devoit; mais comme vous avez été frappée du portrait que je vous ai fait de la meilleure personne du monde, qui du côté de l'esprit n'étoit que médiocre, j'ai été bien aise de vous disposer à voir sans prévention un autre portrait, de la meilleure personne du monde aussi, mais qui avoit un esprit supérieur; ce qui fait d'abord un peu contr'elle, sans compter que cet esprit va nécessairement mettre des différences dans sa maniére d'être bonne, comme dans tout le reste du caractére.

Par exemple, Madame de Miran, avec tout le bon cœur qu'elle avoit, ne faisoit pour vous que ce que vous la priiez de faire, ou ne vous rendoit précisément que le service que vous osiez lui demander; je dis que vous osiez, car on a rarement le

courage de dire tout le service dont on a besoin ; n'est-il pas vrai ? On y va d'ordinaire avec une discrétion qui fait qu'on ne s'explique qu'imparfaitement.

Et avec Madame de Miran, vous y perdiez ; elle n'en voyoit pas plus que vous lui en disiez, & vous servoit littéralement.

Voilà ce que produisoit la médiocreté de ses lumieres ; son esprit bornoit la bonté de son coeur.

Avec Madame Dorsin, ce n'étoit pas de même ; tout ce que vous n'osiez lui dire, son esprit le pénetroit ; il en instruisoit son coeur, il l'échauffoit de ses lumieres, & lui donnoit pour vous tous les dégrez de bonté qui vous étoient nécessaires.

Et ce nécessaire alloit toujours plus loin que vous ne l'aviez imaginé vous-même. Vous n'auriez pas songé à demander tout ce que Madame Dorsin faisoit.

Aussi pouviez-vous manquer d'attention, d'esprit, d'industrie ; elle avoit de tout cela pour vous.

Ce n'étoit pas elle que vous fatiguiez du soin de ce qui vous regardoit, c'étoit elle qui vous en fatiguoit ; c'étoit vous qu'on pressoit, qu'on avertissoit, qu'on faisoit ressouvenir de telle ou telle chose, qu'on grondoit de l'avoir oubliée ; en un mot, votre affaire devenoit réellement la sienne. L'intérêt qu'elle y prenoit n'avoit plus l'air généreux à force d'être personnel ; il ne tenoit

noit qu'à vous de trouver cet intérêt incommode.

Au lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à Madame Dorsin, vous étiez tout surpris de lui en avoir plusieurs que vous n'aviez pas prévûës ; vous étiez servi pour le présent, vous l'étiez pour l'avenir, dans la même affaire. Madame Dorsin voyoit tout, songeoit à tout, devenant toujours plus serviable, & se croyant obligée de le devenir à mesure qu'elle vous obligeoit.

Il y a des gens, qui, tout bons cœurs qu'ils sont, estiment ce qu'ils on fait, ou ce qu'ils font pour vous, l'évaluent, en sont glorieux, & se disent, Je le sers bien, il doit être bien reconnoissant.

Madame Dorsin disoit : Je l'ai servi plusieurs fois, je l'ai donc accoûtumé à croire que je dois le servir toujours ; il ne faut donc pas tromper cette opinion qu'il a, & qui m'est si chere ; il faut donc que je continue de la mériter.

De sorte qu'à la maniére dont elle envisageoit cela, ce n'étoit pas elle qui méritoit votre reconnoissance ; c'étoit vous qui méritiez la sienne, à cause que vous comptiez qu'elle vous serviroit : elle concluoit qu'elle devoit vous servir, & le concluoit avec un plaisir qui la payoit de tout ce qu'elle avoit fait pour vous.

Votre hardiesse à redemander d'être servi faisoit sa récompense, son sublime amour propre n'en connoissoit point de plus tou-

chante ; & plus là-dessus vous en agissiez sans façon avec elle, plus vous la charmiez, plus vous la traitiez selon son cœur ; & cela est admirable.

Une ame qui ne vous demande rien pour les services qu'elle vous a rendus, si-non que vous en preniez droit d'en exiger d'autres, qui ne veut rien que le plaisir de vous voir abuser de la coûtume qu'elle a de vous obliger ; en vérité, une ame de ce caractére a bien de la dignité.

Peut-être l'élevation de pareils sentimens est-elle trop délicieuse, peut-être Dieu défend-il qu'on s'y complaise ; mais, moralement parlant, elle est bien respectable aux yeux des hommes. Venons au reste.

La plûpart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont gueres ; ils ne sçavent que leur dire dans une conversation ; & Madame Dorsin, qui avoit bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup, ne s'avisoit point d'observer si vous en manquiez avec elle, & n'en desiroit jamais plus que vous n'en aviez, & c'est qu'en effet elle n'en avoit elle-même alors pas plus qu'il vous en falloit.

Non pas qu'elle vous fît la grace de regler son esprit sur le vôtre ; il se trouvoit d'abord tout reglé, & elle n'avoit point d'autre mérite à cela, que celui d'être née avec un esprit naturellement raisonnable & philosophe, qui ne s'amusoit pas à dédaigner ridi-

ridiculement l'esprit de personne, & qui ne sentoit rapidement le vôtre, que pour s'y conformer sans s'en appercevoir.

Madame Dorsin ne faisoit pas réfléxion qu'elle descendoit jusqu'à vous, vous ne vous en doutiez pas non plus ; vous lui trouviez pourtant beaucoup d'esprit, & c'est que celui qu'elle gardoit avec vous ne servoit qu'à vous en donner plus que vous n'en aviez d'ordinaire, & l'on en trouve toujours beaucoup à qui nous en donne.

D'un autre côté, ceux qui en avoient, tâchoient d'en montrer le plus qu'ils pouvoient avec elle ; non qu'ils crussent qu'il falloit en avoir, ni qu'elle examineroit s'ils en avoient ; mais, afin qu'elle leur fît l'honneur de leur en trouver : c'étoit la seule force de l'estime qu'ils avoient pour le sien qui les mettoit sur ce ton-là.

Les femmes sur-tout s'efforçoient de faire preuve d'esprit devant elle, sans exiger qu'elle en fît autant ; ses preuves étoient toujours faites à elle. Ainsi elles ne venoient pas pour voir combien elle avoit d'esprit, elles venoient seulement lui montrer combien elles en avoient.

Aussi, les laissoit-elle étaler le leur tout à leur aise, & ne les interrompoit-elle le plus souvent que pour approuver, que pour louer, que pour les remettre en haleine.

Il me sembloit lui entendre dire : Allons, brillez, Mesdames, courage : & effectivement elles brilloient, ce qui demande beau-

coup

coup d'esprit ; & Madame Dorsin se contentoit de les y aider ; sorte d'inaction ou de désintéressement, qui en demande bien davantage, & d'un esprit bien plus mâle.

Vous auriez dit de jolis enfans, qui, pour avoir un juge de leur adresse, venoient jouer devant un homme fait.

Voici encore un effet singulier du caractère de Madame Dorsin.

Allez dans quelque maison du monde que ce soit ; voyez-y des personnes de différentes conditions, ou de différens états ; supposez-y un Militaire, un Financier, un Homme de Robbe, un Ecclésiastique, un habile Homme dans les Arts, qui n'a que son talent pour toute distinction, un Sçavant qui n'a que sa Science ; ils ont beau être ensemble, tous réünis qu'ils sont, ils ne se mêlent point, jamais ils ne se confondent ; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, & comme gens de différentes Nations ; toujours des gens mal assortis, qui se servent mutuellement de spectacle.

Vous y verrez aussi une subordination sotte & gênante, que l'orgueil Cavalier, ou le maintien imposant des uns, & la crainte de s'émanciper dans les autres, y conservent entr'eux.

L'un interroge hardiment, l'autre avec poids & gravité ; l'autre attend pour parler qu'on lui parle.

Celui-ci décide, & ne sçait ce qu'il dit ; celui-là a raison, & n'ose le dire : aucun d'entr'-

d'entr'eux ne perd de vûë ce qu'il est, & y ajuste ses discours & sa contenance : quelle misere !

Oh ! je vous assure qu'on étoit bien au-dessus de cette puerilité-là chez Madame Dorsin, elle avoit le secret d'en guérir ceux qui la voyoient souvent.

Il n'étoit point question de rangs ni d'états chez elle, personne ne s'y souvenoit du plus ou moins d'importance qu'il avoit ; c'étoit des hommes qui parloient à des hommes, entre qui seulement les meilleures raisons l'emportoient sur les plus foibles ; rien que cela.

Ou, si vous voulez que je vous dise un grand mot, c'étoit comme des intelligences d'une égale dignité, si-non d'une force égale, qui avoient tout uniment commerce ensemble ; des intelligences entre lesquelles il ne s'agissoit plus des titres que le hazard leur avoit donné ici bas, & qui ne croyoient pas que leurs fonctions fortuïtes dussent plus humilier les unes qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entendoit chez Madame Dorsin, voilà ce qu'on devenoit avec elle, par l'impression qu'on recevoit de cette façon de penser raisonnable & philosophe que je vous ai dit qu'elle avoit, & qui faisoit que tout le monde étoit philosophe aussi.

Ce n'est pas, d'un autre côté, que pour entretenir la considération qu'il lui convenoit d'avoir, étant née ce qu'elle étoit, elle ne se conformât aux préjugez vulgaires, & qu'elle

qu'elle ne se prêtât volontiers aux choses que la vanité des hommes estime ; comme, par exemple, d'avoir des liaisons d'amitié avec des gens puissans, qui ont du Crédit ou des Dignitez, & qui composent ce qu'on appelle le grand monde : ce sont-là des attentions qu'il ne seroit pas sage de negliger ; elles contribuent à vous soutenir dans l'imagination des hommes.

Et c'étoit dans ce sens là, que Madame Dorsin les avoit. Les autres les ont par vanité, & elle ne les avoit qu'à cause de la vanité des autres.

Je vous ai dit que je serois longue sur son compte ; &, comme vous voyez, je vous tiens parole.

Encore un petit Article, & je finis ; car, je renonce à je ne sçai combien de choses que je voulois dire, & qui tiendroient trop de place.

On peut ébaucher un Portrait en peu de mots ; mais, le détailler exactement, comme je vous avois promis de le faire, c'est un ouvrage sans fin. Venons à l'Article qui sera le dernier.

Madame Dorsin, à cet excellent cœur que je lui ai donné, à cet esprit si distingué qu'elle avoit, joignoit une ame forte, courageuse, & résoluë ; de ces ames supérieures à tout évenement, dont la hauteur & la dignité ne plient sous aucun accident humain ; qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent ; qui peuvent être affli-

gées,

gées, jamais abattuës ni troublées; qu'on admire plus dans leurs afflictions, qu'on ne songe à les plaindre; qui ont une tristesse froide & muette dans les plus grands chagrins, une gayeté toujours décente dans les plus grands sujets de joye.

Je l'ai vûë quelquefois dans l'un & dans l'autre de ces états, & je n'ai jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa présence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses maniéres, & sur la tranquillité de sa conversation avec ses amis; elle étoit tout à vous, quoi-qu'elle eût lieu d'être tout à elle; & j'en étois quelquefois si surprise, que, malgré moi & ma tendresse pour elle, je m'occupois plus à la considerer, qu'à partager ce qui la touchoit en bien ou en mal.

Je l'ai vûë dans une longue maladie, où elle perissoit de langueur, où les remedes ne la soulageoient point, où souvent elle souffroit beaucoup. Sans son visage abattu, vous auriez ignoré ses souffrances; elle vous disoit je souffre, si vous lui demandiez comment elle étoit; elle vous parloit de vous, ou de vos affaires, ou suivoit paisiblement la conversation, si vous ne le lui demandiez point.

Je suis sûre que toutes les femmes sentoient ce que valoit Madame Dorsin; mais, il n'y avoit que les femmes du plus grand mérite, qui, je pense, eussent la force de convenir de tout le sien, & pas une d'entr'elles

tr'elles qui n'eût été glorieuse de son estime.

Elle étoit la meilleure de toutes les amies; elle auroit été la plus aimable de toutes les Maîtresses.

N'eût on vû Madame Dorsin qu'une ou deux fois, elle ne pouvoit pas être une simple connoissance pour personne; & quiconque disoit, je la connois, disoit une chose qu'il étoit bien aise qu'on sçut, & une chose qui étoit remarquée par les autres.

Enfin, ses qualitez & son caractere la rendoient si considerable & si importante, qu'il y avoit de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connoître, & du bon air à parler d'elle, équitablement ou non. C'étoit être d'un parti que de l'aimer, & de lui rendre justice, & d'un autre parti que de la critiquer.

Ses Domestiques l'adoroient; ce qu'elle auroit perdu de son bien, ils auroient cru le perdre autant qu'elle; &, par la même méprise de leur attachement pour elle, ils s'imaginoient être riches de tout ce qui apartenoit à leur Maîtresse, ils étoient fâchez de tout ce qui la fâchoit, réjoüis de tout ce qui la réjoüissoit; avoit-elle un procès, ils disoient nous plaidons; achetoit-elle, nous achetons; jugez de tout ce que cela supposoit d'aimable dans cette Maîtresse, & de tout ce qu'il falloit qu'elle fût pour enchanter, pour apprivoiser jusques-là, comment dirai-je, pour jetter dans de pareilles

illusions

illusions cette espece de créature dont les meilleures ont bien de la peine à nous pardonner leur servitude, nos aises, & nos défauts; qui même en nous servant bien, ne nous aiment, ni ne nous haïsent, & avec qui nous pouvons tout au plus nous reconcilier par nos bonnes façons. Madame Dorsin étoit extremément généreuse, mais ses Domestiques étoient fort économes, & malgré qu'elle en eût, l'un corrigeoit l'autre.

Ses amis....Oh! ses amis me permettront de les laisser-là: je ne finis point; qu'est-ce que cela signifie? Allons, voilà qui est fait.

Où en étions-nous de mon Histoire? Encore chez Madame Dorsin, de chez qui je vais sortir.

Je supprime les caresses qu'elle me fit, & tout ce que les Messieurs avec qui j'avois dîné dirent de galant & d'avantageux pour moi.

Il vint quelqu'un. Madame de Miran saisit cet instant pour se retirer; nous la suivîmes, Valville & moi; son aime courut après nous pour m'embrasser, & nous voilà partis pour me reconduire à mon Couvent.

Dans tout ceci, je n'ai fait aucune mention de Valville: qu'est-ce que j'en aurois dit? Qu'il avoit à tout moment les yeux sur moi? Que je levois quelquefois les miens sur lui, mais tout doucement, & comme à la dérobée? Que lorsqu'on me parloit,

parloit, je le voyois intrigué, & comme en peine de ce que j'allois répondre, & regardant ensuite les autres, pour voir s'ils étoient contens de ce que j'avois répondu, ce qui, à vous dire vrai, leur arrivoit assez souvent; je crois bien que c'étoit un peu par bonté; mais il me semble, autant qu'il m'en souvient, qu'il y entroit un peu de justice; j'avoüe que je fus d'abord embarrassée, & mes premiers discours s'en ressentirent; mais cela n'alla pas si mal après, & je me tirai passablement d'affaire; même au sentiment de Madame de Miran, qui, tout en badinant, me dit dans le carosse: Eh bien petite fille, la compagnie que nous venons de quitter est-elle de votre goût? Vous êtes assez du sien, à ce qu'il m'a paru, & nous ferons quelque chose de vous; oüida, dit Valville sur le même ton; il y a lieu d'espérer que Mademoiselle Marianne ne déplaira pas dans la suite.

Je me mis à rire. Helas! répondis-je, je ne sçais ce qui en arrivera, mais il ne tiendra pas à moi que ma mere ne se repente point de m'avoir pris pour sa fille; & ce fut en continuant ce badinage, que nous arrivâmes au Couvent.

Serons-nous long-tems sans la revoir, dit Valville à Madame de Miran, quand il me donna sa main pour m'aider à descendre de carosse? Je pense que non, repartit-elle; il y aura peut-être encore quelque dîné chez Madame Dorsin; comme on s'est assez bien

trouvé

trouvé de nous, peut-être nous renvoyera-t-on chercher; point d'impatience, partez, conduiſez Marianne.

Et là-deſſus nous ſonnâmes, on vint m'ouvrir, & Valville n'eut que le tems de ſoupirer de ce qu'il me quittoit. Vous allez vous renfermer, me dit-il, & dans un moment il n'y aura plus perſonne pour moi dans le monde; je vous dis ce que je ſens. Eh! qui eſt-ce qui y ſera pour moi, repartis-je? Je n'y connois que vous, & ma mere; & je ne me ſoucie pas d'y en connoître davantage.

Ce que je dis ſans le regarder; mais, il n'y perdoit rien; ce petit diſcours valoit bien un regard. Il m'en parut pénétré, & pendant qu'on ouvroit la porte, il eut le ſecret, je ne ſçais comment, d'approcher ma main de ſa bouche, ſans que Madame de Miran, qui l'attendoit dans ſon caroſſe, s'en apperçût; du moins crut-il qu'elle ne le voyoit pas, à cauſe qu'elle ne devoit pas le voir, & je raiſonnai à-peu-près de même. Cependant je retirai ma main, mais quand il ne fut plus tems: on s'y prend toujours trop tard en pareil cas.

Enfin, me voici entrée, moitié rêveuſe, & moitié gaye. Il s'en alloit, & moi je reſtois; & il me ſemble que la condition de ceux qui reſtent, eſt toujours plus triſte que celle des perſonnes qui s'en vont. S'en aller, c'eſt un mouvement qui diſſipe, & rien ne diſtrait les perſonnes qui demeurent; c'eſt

c'est elles que vous quittez, qui vous voyent partir, & qui se regardent comme délaissées, sur-tout dans un Couvent, qui est un lieu où tout ce qui se passe est si étranger à ce que vous avez dans le cœur, un lieu où l'amour est si dépaïsé, & dont la clôture qui vous enferme rend ces sortes de séparations plus sérieuses, & plus sensibles qu'ailleurs.

D'une autre côté aussi, j'avois de grandes raisons de gayeté & de consolation. Valville m'aimoit, il lui étoit permis de m'aimer, je ne risquois rien en l'aimant, & nous étions destinez l'un à l'autre ; voilà d'agréables sujets de pensées : &, de la maniére dont Madame de Miran en agissoit, à toute la conduite qu'elle tenoit, il n'y avoit qu'à patienter & prendre courage.

Au sortir d'avec Valville, je montai à ma chambre, où j'allois me deshabiller, & me remettre dans mon négligé, quand il fallut aller souper.

Je me laissai donc comme j'étois, & me rendis au refectoire avec tous mes atours.

Entre les Pensionnaires, il y en avoit une à-peu-près de mon âge, & qui étoit assez jolie pour se croire belle, mais qui se la croyoit tant (je dis belle) qu'elle en étoit sotte : on ne la sentoit occupée que de son visage, occupée avec réfléxion ; elle ne songeoit qu'à lui ; elle ne pouvoit pas s'y accoûtumer, & on eût dit quand elle vous regardoit, que c'étoit pour vous faire admirer ses grands yeux, qu'elle rendroit fiers ou doux,

suivant

ſuivant qu'il lui prenoit fantaſie de vous en impoſer ou de vous plaire.

Mais, d'ordinaire, elle les adouciſſoit rarement; elle aimoit mieux qu'ils fuſſent impoſans que gracieux ou tendres; à cauſe qu'elle étoit fille de qualité & glorieuſe.

Vous vous ſouvenez du diſcours que j'avois tenu à l'Abbeſſe, lorſque je me préſentai à elle devant Madame de Miran; je lui avois confié l'état de ma fortune, & tous mes malheurs; & ma beinfaitrice, qui en fut ſi touchée, avoit oublié de lui recommandre le ſecret en me mettant chez elle; on ne ſonge pas à tout.

J'y avois pourtant ſongé moi, dès le ſoir même, deux heures après que je fus dans la maiſon, & l'avois bien humblement priée de ne point divulguer ce que je lui avois appris. Helas! ma chere enfant, je n'ai garde, m'avoit-elle répondu. Jeſus, mon Dieu! Ne craignez rien: eſt-ce qu'on ne ſçait pas la conſequence de ces choſes-là?

Mais, ſoit qu'il fût déja trop tard, quand je l'en avertis, quoiqu'il n'y eût que deux heures qu'elle fût inſtruite; ſoit qu'en la conjurant de ne rien dire, je lui euſſe rendu mon ſecret plus peſant & plus difficile à garder, & que cela n'eût ſervi qu'à lui faire venir la tentation de la dire; à neuf heures du matin le lendemain, j'étois comme on dit, la fable de l'armée; mon Hiſtoire couroit tout le Couvent; je ne vis que des Religieuſes ou des Penſionnaires qui chuchotoient,

aux oreils les unes des autres en me regardant, & qui ouvroient ſur moi les yeux du monde les plus indiſcrets, dès que je paroiſſois.

Je compris bien ce qui en étoit cauſe, mais, qu'y faire? Je baiſſois les yeux, & paſſois mon chemin.

Il n'y en eut pas une au reſte qui ne me prévînt d'amitié, & qui ne me fît des careſſes ; je penſe que d'abord la curioſité de m'entendre parler les y engagea : c'eſt une eſpece de ſpectacle qu'une fille comme moi, qui arrive dans un Couvent. Eſt-elle grande? Eſt-elle petite? Comment marche-t-elle? Que dit-elle? Quel habit? Quelle contenance a-t-elle? tout en eſt intéreſſant.

Et cela finit ordinairement par là trouver encore plus aimable qu'elle ne l'eſt, pourvû qu'elle le ſoit un peu, ou plus déplaiſante, pour peu qu'elle deplaiſe ; c'eſt-là l'effet de ces ſortes de mouvemens qui nous portent à voir les perſonnes dont on nous conte des choſes ſingulieres.

Et cet effet me fut avantageux, toutes ces fils m'aimerent, ſur-tout les Religieuſes, qui ne me diſoient rien de ce qu'elles ſçavoient de moi ; vraiment elles n'avoient garde, comme avoit dit notre Abbeſſe ; mais, qui dans les diſcours qu'elles me tenoient, & tout en ſe recriant ſur mon air de douceur & de modeſtie, ſur mon aimable petite perſonne, prenoient avec moi des tons de lamentation ſi touchans, que vous

vous euſſiez dit qu'elles pleuroient ſur moi, & le tout à propos de ce qu'elles ſçavoient, & de ce que par diſcretion elles ne faiſoient pas ſemblant de ſçavoir. Voyez que cela étoit adroit: quand elles m'auroient dit, Pauvre petite Orpheline, que vous êtes, à plaindre d'être reduite à la charité des autres, elles ne ſe ſeroient pas expliquées plus clairement.

Venons à ce qui fait que je parle de ceci. C'eſt que cette jeune Penſionnaire, qui ſe croyoit ſi belle, & qui étoit ſi fiere, avoit été la ſeule qui m'eût dédaignée, & qui ne m'eût pas dit un mot; à peine pouvoit-elle ſe réſoudre à payer d'une imperceptible inclination de tête les reverences que je ne manquois jamais de lui faire lorſque je la rencontrois. On voyoit que cela lui coûtoit.

Un jour même qu'elle ſe promenoit dans le jardin avec quelques unes de nos compagnes, & que je vins à paſſer avec une Religieuſe, elle laiſſa tomber négligemment un regard ſur moi, & je l'entendis qui diſoit, mais d'un ton de Princeſſe; Oui, elle eſt aſſez gentille; c'eſt donc une Dame qui a la charité de payer ſa penſion; ne trouvez-vous pas qu'elle reſſemble à Javote? (c'étoit une fille qui la ſervoit, & qui en effet me reſſembloit, mais fort en laid.)

Je remarquai qu'aucune de celles qui l'accompagnoient ne répondit; quant a moi, je rougis beaucoup, & les larmes m'en vin-

rent aux yeux : la Religieuſe avec qui je me promenois, fille d'un très-bon eſprit ; qui s'étoit priſe d'inclination pour moi, & que j'aimois auſſi, leva les épaules & ſe tut.

Mon Dieu, qu'il y a de cruelles gens dans le monde, ne pus-je m'empêcher de dire en ſoupirant ; car, auſſi-bien, il auroit été inutile de me retenir, & de paſſer cela ſous ſilence ; voila qui étoit fini, on me connoiſſoit.

Conſolez-vous, me dit la Religieuſe en me prenant la main : vous avez des avantages, qui vous vengent bien de cette petite ſotte-là, ma fille ; & vous pourriez être plus glorieuſe qu'elle, ſi vous n'étiez pas plus raiſonnable : n'enviez rien de ce qu'elle a de plus que vous ; c'eſt à elle à être jalouſe.

Vous avez bien de la bonté, ma Mere, lui répondis-je en la regardant avec reconnoiſſance. Hélas ! Vous parlez d'être raiſonnable, & il me ſeroit bien aiſé de ne pas rougir de mes malheurs, ſi tout le monde avoit autant de raiſon que vous.

Voilà donc ce que j'avois déja eſſuyé de cette ſuperbe Penſionnaire, qui ne pouvoit pas me pardonner d'être peut-être auſſi belle qu'elle. Quand je dis peut-être, c'eſt pour parler comme elle, à qui, tout vaine qu'elle étoit de ſa beauté, il ne laiſſoit pas que d'être difficile & hardi, je penſe, de décider qu'elle valoit mieux que moi ; & c'é-

toit

toit apparemment cette difficulté-là, qui l'aigrissoit si fort, & lui donnoit tant de rancune contre l'Orpheline.

Quoi qu'il en soit, je me rendis donc au Refectoire, parée comme vous sçavez que je l'étois, & qui plus est, bien aise d'l'être, à cause de ma jalouse, à qui par hazard, je m'avisai de songer en chemin, & qui alloit, à mon avis, passer un mauvais quart-d'heure, & soutenir une comparaison fâcheuse de ma figure à la sienne. Ni elle, ni personne de la Maison, ne m'avoit encore vûë dans tous mes ajustemens, & il est vrai que j'étois brillante.

J'arrive: je vous ai dit que je n'étois pas haïe; mes façons douces & avenantes m'avoient attiré la bienveillance de tout le monde, & faisoient qu'on aimoit à me loüer, & à me rendre justice; de sort qu'à mon apparition tous les yeux se fixerent sur moi, & on se fit l'une à l'autre de ces petits signes de téte qui marquent une agréable surprise, & qui font l'éloge de ce qu'on voit; en un mot, je causai un moment de distraction, dont je devois être très-flattée; &, de tems en tems, on regardoit ma rivale, pour examiner la mine qu'elle faisoit, comme si on avoit voulu voir si elle ne se tenoit pas pour battuë, car, on sçavoit sa jalousie.

Quant à elle, aussi-tôt qu'elle m'eût vûë, j'observai qu'elle baissa les yeux en souriant, de l'air dont on sourit quand quelque chose paroît ridicule: c'étoit apparemment tout

ce qu'elle imagina de mieux pour se défendre ; & vous allez voir sur quoi elle fondoit cet air railleur qu'elle jugea à propos de prendre.

Le soupé finit, & nous passames toutes ensemble dans le jardin ; quelques Religieuses nous y suivirent ; entr'autres celle dont je vous ai déja parlé, & qui étoit mon amie.

Dés que nous y fûmes, mes Compagnes m'entourerent ; l'une me demandoit, où avez-vous donc été, on ne vous a pas vûë d'aujourd'hui ; l'autre regardoit ma robbe, en manioit l'étoffe, disoit, voilà de beau linge, & tout cela vous sied à merveille. Ah ! que vous êtes bien coeffée, & mille autres bagatelles de cette espece, dignes de l'entretein de jeunes filles qui voyent de la parure.

Mon amie la Religieuse vint s'en mêler à sa maniere ; &, s'addressant malicieusement sans doute à celle qui me dédaignoit tant, & qui s'avançoit avec elle ; n'est-il pas vrai, Mademoiselle, que ce seroit-là une belle victime à offrir au Seigneur, lui dit elle. Ah ! mon Dieu, le beau sacrifice que ce seroit, si Mademoiselle renonçoit au monde, & se faisoit Religieuse ! (& vous comprenez bien, que c'étoit de moi dont elle parloit.)

Eh ! mais, ma Mere, je crois pour moi que c'est son dessein, & elle feroit fort bien, repartit l'autre ; ce seroit du moins le parti

le

le plus sûr. Et puis m'apostrophant : vous avez-là une belle robbe, Marianne, & tout y répond : cela est cher au moins ; & il faut que la Dame qui a soin de vous soit très-généreuse ; quel âge a-t-elle ? Est-elle veille ? Songe-t-elle à vous assurer de quoi vivre ? Elle ne sera pas éternelle ; & il seroit fâcheux qu'elle ne vous mît pas en état d'être toujours aussi proprement mise ; on s'y accoûtume, & c'est-ce que je vous conseille de lui dire.

Le silence qui se fit à ce discours, & qui vint en partie de l'étonnement où il jetta toutes les filles, me déconcerta ; je restai muette & confuse, en voyant la confusion des autres, & ne pûs m'empêcher de pleurer avant que de répondre.

Pendant que je me taisois, Qu'est-ce que c'est que ce raisonnement là, Mademoiselle ? Eh ! de quoi vous mêlez vous ? Repartit pour moi cette Religieuse qui m'aimoit. Sçavez-vous bien que votre mauvaise humeur n'humilie que vous ici, & qu'on n'ignore pas le motif d'un mouvement si hautain : c'est votre défaut, que cette hauteur. Madame votre Mere nous en avertit quand elle vous mit ici, & nous pria de tâcher de vous en corriger : j'ay fais ce que je puis, profitez de la leçon que je vous donne ; & en parlant à Mademoiselle, ne dites plus Marianne, comme vous venez de le dire, puisqu'elle vous appelle toujours Mademoiselle, & qu'il n'y a que vous de toutes vos

Compagnes qui preniez la liberté de l'appeller autrement: vous n'avez pas droit de vous dispenser des devoirs d'honnêteté & de politesse qui doivent s'observer entre vous. Et vous Mademoiselle, qu'est-ce qui vous afflige, & pourquoi pleurez-vous? (ceci me regardoit) y a-t-il rien de honteux dans les malheurs qui vous sont arrivez, & qui font que vos parens vous ont perduë? Il faudroit être un bien mauvais esprit, pour abuser de cela contre vous, sur-tout avec une fille aussi bien née que vous l'êtes, & qui ne peut assurément venir que de trés-bon lieu. Si on juge de la condition des gens par l'opinion que leurs façons nous en donnent, telle ici qui se croit plus que vous, ne risque rien à vous regarder comme son égale en naissance, & seroit trop heureuse d'être votre égale en bon caractère.

Non, ma Mere, répondis-je d'un air doux, mais contristé; je n'ai rien, Dieu m'a tout ôté, & je dois croire que je suis au-dessous de tout le monde; mais, j'aime encore mieux être comme je suis, que d'avoir tout ce que Mademoiselle a de plus que moi, & d'être capable d'insulter les personnes affligées. Ce discours, & mes larmes qui s'y mêloient, émûrent le cœur de mes Compagnes, & les mirent de mon parti.

Eh! qui est-ce qui songe à l'insulter? s'écria ma jalouse, en rougissant de honte & de depit. Quel mal lui fait-on, je vous prie,

prie, de lui dire qu'elle prenne garde à ce qu'elle deviendra? Il faut donc bien des précautions avec cette petite fille-là !

On ne lui répondit rien ; ma Religieuſe lui avoit déja tourné le dos, & m'emmenoit d'un autre côté avec la plus grande partie des autres Penſionnaires qui nous ſuivirent ; il n'en reſta qu'une ou deux avec mon ennemie, encore l'une étoit-elle ſa parente, & l'autre ſon amie.

Cette petite Avanture, que j'ai cru aſſez inſtructive pour les jeunes perſonnes à qui vous pourriez donner ceci à lire, fit que je redoublai de politeſſe & de modeſtie avec mes Compagnes ; ce qui fit qu'à leur tour elles redoublerent d'amitié pour moi. Reprenons à préſent le cours de mon Hiſtoire.

Je vous ai promis celle d'une Religieuſe, mais ce n'eſt pas encore ici ſa place, & ce que je vais raconter l'amenera. Cette Religieuſe, vous la devinez ſans doute ; vous venez de la voir venger mon injure ; &, à la manière dont elle a parlé, vous avez dû ſentir qu'elle n'avoit rien des petiteſſes ordinaires aux eſprits de Couvent. Vous ſçaurez bien-tôt qui elle étoit. Continuons.

Madame de Miran vint me revoir deux jours après notre dîné chez Madame Dorſin ; &, quelques jours enſuite, je reçus d'elle, à neuf heures du matin, un ſecond billet, qui m'avertiſſoit de me tenir prête à une

une heure après midi, pour aller avec elle chez Madame Dorsin, avec un nouvel ordre de me parer, qui fut suivi d'une parfaite obéïssance.

Elle arriva donc : il y avoit huit jours que je n'avois vû Valville, & j'avoüe que le tems m'avoit duré ; j'espérois le trouver à la porte du Couvent comme la première fois ; je m'y attendois, je n'en doutois pas & je pensois mal.

Madame de Miran avoit prudemment jugé à propos de ne le pas amener avec elle, & je ne fus reçûë que par un Laquais, qui me conduisit à son carosse. J'en fus interdite, ma gayéte me quitta tout d'un coup ; je pris pourtant sur moi, & je m'avançai avec une découragement intérieur, que je voulois cacher à Madame de Miran ; mais, il auroit fallu n'avoir point de visage ; le mien me trahissoit, on y lisoit mon trouble, & malgré que j'en eusse, je m'approchai d'elle avec un air de tristesse & d'inquiétude dont je la vis sourire dès qu'elle me vit. Ce sourire me remit un peu le cœur, il me parut un bon signe ; montez, ma fille, me dit-elle ; je me plaçai, & puis nous partimes.

Il manque quelqu'un ici, n'est-il pas vrai? ajoûta-t-elle toujours en souriant. Eh! qui donc, ma Mere, repris-je, comme si je n'avois pas été au fait? Eh! qui, ma fille, s'écria-t-elle, tu le sçais encore mieux que moi, qui suis sa Mere. Ah! c'est Monsieur de Valville, répondis-je. Eh! mais

je m'imagine que nous le retrouverons chez Madame Dorsin.

Point du tout, me dit-elle ; c'est encore mieux que çela ; il nous attend chez un de ses amis chez qui nous devons le prendre en passant, & c'est moi qui n'ai pas voulu l'amener ici. Vous allez le voir tout-à-l'heure.

En effet, nous arrêtames à quelques pas de-là ; un Laquais que j'avois apperçu de loin à la porte d'une maison, disparut sur le champ, & courut sans doute avertir son Maître, qui lui avoit apparemment ordonné de se tenir là, & qui étoit déja descendu quand nous arrivâmes. Que l'instant où l'on revoit ce qu'on aime fait de plaisir après quelqu'absence. Ah ! l'agréable objet à retrouver.

Je compris à merveille, en le voyant à la porte de cette maison, qu'il falloit qu'il eût pris des mesures pour me revoir une ou deux minutes plutôt ; & de quel prix n'est pas une minute au compte de l'amour, & quel gré mon cœur ne sçut-il pas au sien d'avoir avancé notre joye de cette minute de plus ?

Quoi, mon Fils, vous êtes déja-là, lui dit Madame de Miran ; voilà ce qui s'appelle mettre les momens à profit ; & voilà ce qui s'appelle une Mere, qui à force de bon cœur dévine les cœurs tendres, lui répondit-il du même ton : taisez-vous, lui dit-elle, supprimez ce langage-là, il n'est pas

séant que je l'écoute ; que vos tendresses attendent, s'il vous plaît, que je n'y sois plus: tu baisses les yeux, toi, ajoûta-t-elle en s'addressant à moi ; mais, je t'en veux aussi : je t'ai vû tantôt pâlir de ce qu'il n'étoit pas avec moi : ce n'étoit pas assez de votre mere, Mademoiselle.

Ah ! ma Mere, ne la querellez point, lui répondit Valville, en me lançant un regard enflammé de tendresse : seroit-il beau qu'elle ne s'apperçût pas de l'absence d'un homme à qui sa Mere la destine ? Si vous tourniez la tête, j'aurois grande envie de lui baiser la main, pour la remercier ; & il me la prenoit en tenant ce discours ; mais, je la retirai bien vîte ; je lui donnai même un petit coup sur la sienne, & me jettai tout de suite sur celle de Madame de Miran, que je baisai de tout mon cœur, & pénétrée des mouvemens les plus doux qu'on puisse sentir.

Elle, de son côté, me serra la mienne. Ah ! la bonne petite Hypocrite, me dit-elle : vous abusez tous deux du respect que vous me devez ; allons, paix ; parlons d'autre chose. Avez-vous passé chez mon Frere, mon Fils ; comment se porte-t-il ce matin ? Un peu mieux ; mais, toujours assoupi comme hier, répondit Valville : cet assoupissement m'inquiete, dit Madame de Miran ; nous ne serons pas aujourd'hui si longtems chez Madame Dorsin que l'autre jour, je veux voir mon Frere de bonne heure.

Et nous en étions-là, quand le Cocher arrêta chez cette Dame. Il y avoit bonne compagnie ; j'y trouvai les mêmes personnes que j'y avois déja vûës, avec deux autres, qui ne me parurent point de trop pour moi, & qui, à la façon obligeante, & pourtant curieuse, dont elles me regarderent, s'attendoient à me voir, ce me semble : il falloit qu'on se fût entretenu de moi, & à mon avantage ; ce sont de ces choses qui se sentent.

Nous dinâmes, on me fit parler plus que je n'avois fait au premier dîné. Madame Dorsin, suivant sa coûtume, m'accabla de caresses. Dispensez-moi du détail de ce qu'on y dit ; avançons.

Il n'y avoit qu'une heure que nous étions sortis de table, quand on vint dire à Madame de Miran, qu'un domestique de chez elle demandoit à lui parler.

Et c'étoit pour lui dire que Monsieur de Climal étoit en danger, qu'on tâchoit de le faire révenir d'une apoplexie, où il étoit tombé depuis deux heures.

Elle rentra où nous étions toute effrayé, & la larme à l'œil, nous apprit cette nouvelle, prit congé de la compagnie, me laissa à mon Couvent, & courut chez le malade avec Valville, qui me parut touché de l'état de son oncle, & touché aussi, je pense, du contre-tems qui nous arrachoit si brusquement au plaisir d'être ensemble. J'en fus encore moins contente que lui ; je voulus

bien qu'il s'en apperçut dans mes regards, & j'allai triſtement me renfermer dans ma chambre, où il me vint des motifs de réflexion qui me chagrinerent.

Si Monſieur de Climal meurt à préſent, diſois-je, Valville, qui en hérite, & qui eſt déja très-riche, va la devenir encore davantage. Eh! que ſçais-je, ſi cette augmentation de richeſſes ne me nuira pas? Sera-t-il poſſible qu'un héritier ſi conſiderable m'épouſe? Madame de Miran elle-même ne ſe dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable qu'elle a aujourd'hui de conſentir à notre Amour? M'abandonnera-t-elle un fils qui pourra faire les plus grandes alliances, a qui on va les propoſer, & qu'elles tenteront peut-être? Il y avoit effectivement lieu d'être allarmée.

Au moment où je raiſonnois ainſi, Valville avoit beaucoup de tendreſſe pour moi, j'en étois ſûre; & tant qu'il ne s'agiſſoit que d'épouſer quelqu'une de ſes égales, il m'aimoit aſſez pour-être inſenſible à l'avantage qu'il auroit pû y trouver. Mais, le ſeroit-il à l'ambition de s'allier à une famille encore au-deſſus de la ſienne, & plus puiſſante? Reſiſteroit-il à l'apas des honneurs & des emplois qu'elle pourroit lui procurer? Auroit-il de l'amour juſques-là? Il y a des dégrez de généroſité ſupérieurs à des ames très-généreuſes. Les cœurs capables de ſoutenir toutes ſortes d'épreuves en pareil cas, ſont ſi rares; les cœurs qui

ne

ne ſe rendent qu'aux plus fortes le ſont même auſſi.

Je n'avois pourtant rien à craindre de ce côté-la ; ce n'eſt pas l'ambition qui me nuira dans le cœur de Valville. Quoi qu'il en ſoit, je fus inquiete, & je ne dormis gueres.

Je venois de me lever le lendemain, quand je vis entrer une Religieuſe dans ma chambre, qui me dit de la part de l'Abbeſſe, de m'habiller le plus vîte que je pourrois, & cela en conſequence d'un billet que lui avoit écrit Madame de Miran, où elle la prioit de me faire partir au plutôt. Il y a même, ajouta cette Religieuſe, un caroſſe qui vous attend dans la cour.

Autre ſujet d'inquietude pour moi ; le cœur me battit ; m'envoyer chercher ſi matin, me dis-je ; Eh ! mon Dieu, qu'eſt-il donc arrivé ? Qu'eſt-ce que cela m'annonce ? Je n'ai pour toute reſſource ici que la protection de Madame de Miran (car je n'oſois plus en ce moment dire ma Mere ;) veut-on me l'ôter ? Eſt-ce que je vais la perdre ? On n'eſt ſûre de rien dans l'état où j'étois. Ma condition préſente ne tenoit à rien ; perſonne n'étoit obligé de m'y ſoutenir ; je ne la devois qu'à un bon cœur, qui pouvoit tout d'un coup me retirer ſes bien-faits, & m'abandonner ſans que j'euſſe à me plaindre ; & ce bon cœur, il ne falloit qu'un mauvais rapport, qu'une impoſture, pour le dégoûter de moi ; & tout

cela me rouloit dans la tête en m'habillant. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort ; ils se fient si peu au bonheur qui leur arrive.

Enfin, me voilà prête ; je sortis dans un ajustement fort négligé, & j'allai monter en carosse. Je pensois en chemin qu'on me menoit chez Madame de Miran : point du tout ; ce fut chez Monsieur de Climal qu'on arrêta. Je reconnus la maison ; vous sçavez qu'il n'y avoit pas si long-tems que j'y avois été.

Jugez quelle fut ma surprise. Oh ! ce fut pour le coup que je me crus perduë. Allons, c'en est fait, me dis-je, je vois bien de quoi il s'agit ; c'est ce miserable faux dévot, qui est réchapé, & qui se venge ; je m'attens à mille calomnies, qu'il aura inventé contre moi ; il aura tout tourné à sa fantaisie ; il passe pour un homme de bien ; & j'aurai beau faire, Madame de Miran croira toutes les faussetez qu'il aura dites. Ah ! mon Dieu, le méchant homme !

Et, en effet, n'y avoit-il pas quelque apparence à ce que j'appréhendois ? Lés menaces qu'il m'avoit faites, en me quittant chez Madame Dutour ; cette scene qui s'étoit passée entre lui & moi chez ce Religieux à qui j'avois été me plaindre, & devant qui je l'avois reduit, pour se défendre, à tout ce que l'hypocrisie a de plus scelerat & de plus intrépide ; cette rencontre que j'avois fait de lui à mon Couvent ; les signes d'amitié

d'amitié dont m'y avoit honoré Madame de Miran, qu'il m'avoit vû saluer de loin ; la crainte que je ne révelasse, ou que je n'eusse déja révelé, son indignité à cette Dame, qu'il voyoit que je connoissois : tout cela joint au voyage qu'on me faisoit faire chez lui, sans qu'on m'en eût avertie, ne sembloit-il pas m'annoncer quelque chose de sinistre ? Qui est-ce qui n'auroit pas cru que j'allois essuyer quelque nouvelle iniquité de sa part ?

Vous verrez peut-être, que, selon lui, ce sera moi qui aurai voulu le tenter pour l'engager à me faire du bien, me disois-je ; mais ce n'est pas-là ce qu'il a dit au Pere Vincent : il m'a seulement accusée d'avoir cru que c'étoit lui-même qui m'aimoit ; & ce bon Religieux, devant qui nous nous sommes trouvez tous deux, ne refusera pas son témoignage à une pauvre fille à qui on veut faire un si grand tort. Voilà comme je raisonnois en me voyant dans la cour de Monsieur de Climal, de sorte que je sortis de carosse avec un tremblement digne de l'effroyable scene à laquelle je me préparois.

Il y avoit deux escaliers, & je dis à un Laquais, où est-ce ? Par-là, Mademoiselle, me dit-il : c'étoit l'escalier à droite qu'il me montroit, & dont Valville en cet instant même descendoit avec précipitation.

Etonnée de le voir-là, je m'arrêtai, sans trop sçavoir ce que je faisois, & me mis à examiner

examiner quelle mine il avoit, & de quel air il me regarderoit.

Je le trouvai trifte, mais d'une trifteffe, qui, ce me femble, ne fignifioit rien contre moi; auffi m'aborda-t-il d'un air fort tendre.

Venez, Mademoifelle, me dit-il en me donnant la main; il n'y a point de tems à perdre, mon oncle fe meurt, & il vous attend.

Moi! Monfieur, repris-je, en refpirant plus à l'aife, (car fa façon de me parler me raffuroit;) & puis, cet oncle mourant ne me paroiffoit plus fi dangereux; un homme qui fe meurt, voudroit-il finir fa vie par un crime? Cela n'eft pas vraifemblable.

Moi! Monfieur, m'écriai-je donc, & d'où vient m'attend-il? Que peut-il me vouloir? Nous n'en fçavons rien, me répondit-il; mais, ce matin, il a demandé à ma Mere, fi elle connoiffoit particulierement la jeune perfonne qu'elle avoit faluée au Couvent ces jours paffez: ma Mere lui a dit qu'oui, lui a même appris en peu de mots de quelle façon vous vous étiez connuës à ce Couvent, & ne lui a point caché que c'étoit elle qui vous y avoit mife. Là-deffus, vous pouvez donc la faire venir, a-t-il répondu, & je vous prie de l'envoyer chercher; il faut que je la voye, j'ai quelque chofe à lui dire avant que je meure; & ma Mere auffitôt a écrit à votre Abbeffe de vous per-

mettre

mettre de sortir ; voilà tout ce que nous pouvons vous en dire.

Helas ! lui répondis-je, cette envie qu'il a de me voir, m'a d'abord fait peur ; je me suis figurée, en partant, qu'il y avoit quelque mauvaise volonté de sa part : vous vous êtes trompé, reprit-il ; du moins paroît-il dans des dispositions bien éloignées de cela : & nous montions l'escalier pendant ce court entretien. C'est ma Mere, ajoûta-t-il, qui a voulu que je vous prévinsse sur-tout ceci, avant que vous vissiez Monsieur de Climal.

A ces mots, nous arrivâmes à la porte de sa chambre : je vous ai dit que j'étois un peu rassurée ; mais, la vûë de cette chambre où j'allois entrer ne laissa pas que de me remuer intérieurement.

C'étoit en effet une étrange visite que je rendois ; il y avoit mille petites raisons de sentiment qui m'en faisoient une corvée.

Il me repugnoit de paroître aux yeux d'un homme, qui, à mon gré, ne pourroit gueres s'empêcher d'être humilié en me voyant. Je pensois aussi, que j'étois jeune, & que je me portois bien, & que lui il étoit vieux & mourant.

Quand je dis vieux, je sçais bien que ce n'étoit pas une chose nouvelle, mais c'est qu'à l'âge où il étoit, un homme, qui se meurt à cent ans ; & cet homme de cent ans m'avoit parlé d'amour, m'avoit voulu persuader qu'il

qu'il n'étoit vieux que par rapport à moi, qui étois trop jeune ; & dans l'état hideux & décrepit où il étoit, j'avois de la peine à l'aller faire ressouvenir de tout cela : est-celà tout ? Non ; j'avois été vertueuse avec lui, il n'avoit été qu'un lâche avec moi ; voyez combien de sortes d'avantages j'avois sur lui ; voilà a quoi je songeois confusément, de façon que j'étois moi-même honteuse de l'affront que mon âge, mon innocence, & ma santé, feroient à ce vieux pécheur confondu & agonisant. Je me trouvois trop vengée, & j'en rougissois d'avance.

Ce ne fut pas lui, que j'apperçus d'abord ; ce fut le Pere Saint-Vincent, qui étoit au chevet de son lit, & au-dessus duquel étoit assise Madame de Miran, qui me tournoit le dos.

A cet aspect, sur-tout à celui du Pere Saint-Vincent, que je surpris bien autant qu'il me surprit, je n'osai plus me croire à l'abri de rien, & me voilà retombée dans mes inquiétudes ; car, enfin, l'autre avoit beau être mourant, que faisoit-là ce bon Religieux, pourquoi falloit-il qu'il s'y trouvât avec moi.

Et à propos de ce Religieux, de qui, par parenthèse, je ne vous ai rien dit, depuis que je l'ai quitté à son Couvent, qui, comme vous sçavez, m'avoit promis de chercher à me placer, & de venir le lendemain matin chez Madame Dutour m'informer de ce qu'il

qu'il auroit pû faire; vous remarquerez, que je lui avois écrit deux ou trois jours après que j'eus rencontré Madame de Miran; que je l'avois instruit de mon Avanture, & de l'endroit où j'étois; & que je l'avois prié d'avoir la bonté de m'y venir voir; à quoi il avoit répondu, qu'il y passeroit incessamment.

J'étois donc, vous dis-je, fort étourdie de le trouver-là, & je n'augurois rien de bon des motifs qu'on avoit eu de l'y appeller.

Lui, de son côté, à qui je n'avois point appris dans ma Lettre le nom de ma Bienfaitrice, & à qui Monsieur de Climal n'avoit encore rien dit de son projet, ne sçavoit que penser de me voir au milieu de cette Famille, amenée par Valville, qu'il vit venir avec moi, mais qui n'avança pas, & qui se tint éloigné, comme si, par égard pour son oncle, il avoit voulu lui cacher que nous étions entrez ensemble.

Au bruit que nous fîmes en entrant, qui est-ce que j'entens? demanda le malade. C'est la jeune personne que vous avez envie de voir, mon Frere, lui dit Madame de Miran: approchez, Marianne, ajoûta-t-elle tout de suite.

A ce discours, tout le corps me frémit, j'approchai pourtant les yeux baissez: je n'osois les lever sur ce mourant, je n'aurois sçu, ce me semble, comment m'y prendre

pour

pour le regarder, & je reculois d'en venir-là.

Ah ! Mademoiselle, c'est donc vous ? me dit-il d'une voix foible & embarassée ; je vous suis obligé d'être venuë : asseyez vous, je vous prie, je m'assis donc, & me tus : toûjours les yeux baissez, je ne voyois encore que son lit ; mais, un moment après, j'essayai de regarder plus haut, & puis encore un peu plus haut, & de dégrez en dégrez, je parvins enfin jusqu'à lui voir la moitié du visage que je regardai vîte tout entier ; mais, ce ne fut qu'un instant ; j'avois peur que le malade ne me surprît en l'examinant, & n'en fût trop mortifié ; ce qui est de sûr, c'est que je ne vis point de malice dans ce visage-là contre moi.

Où est mon neveu, dit encore Monsieur de Climal ; me voici, mon oncle, répondit Valville, qui se montra alors modestement : reste ici, lui dit-il ; & vous, mon Pere, ajouta-t-il, en s'addressant au Religieux, ayez aussi la bonté de demeurer ; le tout sans parler de Madame de Miran, qui remarqua cette exception qu'il faisoit d'elle, & qui lui dit, mon frere, je vais donner quelques ordres, & passer pour un instant dans une autre chambre.

Comme vous voudrez, ma sœur, répondit-il ; elle sortit donc ; & cette retraite, que Monsieur de Climal me parut souhaiter lui-même, acheva de me prouver, que je n'avois rien à craindre de fâcheux : s'il avoit

voulu me faire du mal, il auroit retenu ma bienfaitrice, la ſcene n'auroit pû ſe paſſer ſans elle ; auſſi ne me reſta-t-il plus qu'une extrême curioſité de ſçavoir à quoi cette cérémonie aboutiroit. Il ſe fit un moment de ſilence après que Madame de Miran fût ſortie ; nous entendîmes ſoupirer Monſieur de Climal.

Je vous ai fait prier, dit-il, en ſe retournant un peu de notre côté, de venir ici ce matin, mon Pere, & je ne vous ai point encore inſtruit des raiſons que j'ai pour vous y appeller : j'ai voulu auſſi que mon neveu fût préſent ; il le falloit, à cauſe de Mademoiſelle, que ceci regarde.

Il reprit haleine en cet endroit : je rougis, les mains me tremblerent ; & voici comment il continua.

C'eſt vous, mon Pere, qui me l'avez amenée, dit-il, en parlant de moi : elle étoit dans une ſituation qui l'expoſoit beaucoup ; vous vintes lui chercher du ſecours chez moi, vous me choiſites pour lui en donner ; vous me croyiez un homme de bien, & vous vous trompiez, mon Pere, je n'étois pas digne de votre confiance.

Et comme alors le Religieux parut vouloir l'arrêter par un geſte qu'il fit.

Ah ! mon Pere, lui dit-il, au nom de Dieu, dont je tâche de fléchir la juſtice, ne vous oppoſez point à celle que je veux me rendre ; vous ſçavez l'eſtime, & peut-être la vénération, dont vous m'avez honoré de

ſi

ſi bonne-foi ; vous ſçavez la reputation où je ſuis dans le public ; on m'y reſpecte comme un homme plein de vertu & de pieté ; j'y ai joüi des recompenſes de la vertu, & je ne les méritois pas, c'eſt un vol que j'ai fait. Souffrez donc que je l'expie, s'il eſt poſſible, par l'aveu des fourberies qui vous ont jetteé dans l'erreur, vous & tout le monde, & que je vous apprenne au contraire tout le mépris que je meritois, & toute l'horreur qu'on auroit eu pour moi, ſi on avoit connu le fond de mon abominable conſcience.

Ah ! mon Dieu, ſoyez béni, Sauveur de nos Ames ! s'écria alors le Pere Saint-Vincent.

Oui, mon Pere, reprit Monſieur de Climal, en nous regardant avec des yeux baignez de larmes, & d'un ton auquel on ne pouvoit pas reſiſter ; voilà quel étoit l'homme à qui vous êtes venu confier Mademoiſelle ; vous ne vous addreſſiez qu'à un miſerable : & toutes les bonnes actions que vous m'avez vû faire ; (je ne ſçaurois trop le répeter) ſont autant de crimes dont je ſuis coupable devant Dieu, autant d'impoſtures qui m'ont mis en état de faire le mal, & pour leſquelles je voudrois être expoſé à tous les opprobres, à toutes les ignominies, qu'un homme peut ſouffrir ſur la terre ; encore n'égaleroient-elles pas les horreurs de ma vie.

Ah ! Monſieur, en voilà aſſez, dit ici le Pere

Pere Saint-Vincent ; en voilà assez. Allons. Il n'y a plus qu'à loüer Dieu des sentimens qu'il vous donne. Que d'obligations vous lui avez ! De quelles faveurs ne vous comble-t-il pas ! Oh ! bonté de mon Dieu, bonté incomprehensible, nous vous adorons ; voici les merveilles de la Grace, je suis pénetré de ce que je viens d'entendre, pénetré jusqu'au fond du cœur. Oui, Monsieur, vous avez raison, vous êtes bien coupable ; vous renoncez à notre estime, à la bonne opinion qu'on a de vous dans le monde ; vous voudriez mourir méprisé, & vous vous écriez, je suis mêprisable ! Eh bien, encore une fois, Dieu soit loüé ! Je ne puis rien ajoûter à ce que vous dites : nous ne sommes point dans le Tribunal de la pénitence, & je ne suis ici qu'un Pécheur comme vous. Mais, voilà qui est bien : soyez en repos ; nous sentons tout votre néant, aussi-bien que le nôtre : oui, Monsieur, ce n'est plus vous en effet, que nous estimons ; ce n'est plus cet homme de péché & de misere ; c'est l'homme que Dieu a regardé, dont il a eu pitié, & sur qui nous voyons qu'il répand la plénitude de ses misericordes. Puissions-nous, ô mon Sauveur, nous qui sommes les témoins des prodiges que votre Grace opere en lui : puissions-nous finir dans de pareilles dispositions ! Helas ! qui de nous n'a pas de quoi se confondre & s'anéantir devant la Justice Divine ? Chacun de nous n'a-t-il pas ses offen-

ses,

ſes, qui, pour être différentes, n'en ſont peut-être pas moins grandes? Ne parlons plus des vôtres: en voilà aſſez, Monſieur, en voilà aſſez; puiſque vous les pleurez, Dieu vous aime, & ne vous a pas abandonné: vous tenez de lui ce courage avec lequel vous nous les avoüez; cette effuſion de cœur eſt un gage de ſa bonté pour vous; vous lui devez, non ſeulement la patience avec laquelle il vous a ſouffert, mais encore cette douleur & ces larmes qui vous reconcilient avec lui, & qui font un ſpectacle dont les Anges mêmes ſe réjouïſſent. Gémiſſez donc, Monſieur, gémiſſez; mais en lui diſant, O mon Dieu, vous ne rejetterez point un cœur contrit & humilié: pleurez, mais avec confiance, avec la conſolation d'eſpérer que vos pleurs le fléchiront, puiſqu'ils ſont un don de ſa miſericorde.

Et ce bon Religieux en verſoit lui-même, en tenant ce diſcours; & nous pleurions auſſi, Valville & moi.

Je n'ai pas encore tout dit, mon Pere, reprit alors Monſieur de Climal. Non, Monſieur, non, je vous prie, répondit le Religieux, il n'eſt pas néceſſaire d'aller plus loin, contentez-vous de ce que vous avez dit: le reſte ſeroit ſuperflu, & ne ſerviroit peut-être qu'a vous ſatisfaire; il eſt quelquefois doux & conſolant de s'abandonner au mouvement où vous êtes. Eh bien, Monſieur, privez-vous de cette douceur & de cette conſolation; mortifiez l'envie que

vous

vous avez de nous en avoüer davantage. Dieu vous tiendra compte, & de ce que vous avez dit, & de ce que vous vous serez abstenu de dire.

Ah! mon Pere, s'écria le malade, ne m'arrêtez point; ce seroit me soulager que de me taire; je suis bien éloigné d'éprouver la douceur dont vous parlez. Dieu ne me fait pas une si grande grace, à moi qui n'en mérite aucune; c'est bien assez, qu'il me donne la force de resister à la confusion dont je me sens couvert, & qui m'arrêteroit à tout moment, s'il ne me soutenoit pas; oui, mon Pere, cet aveu de mes indignitez m'accable; je souffre à chaque mot que je vous dis, je souffre, & j'en remercie mon Dieu, qui par-là me laisse en état de lui sacrifier mon miserable orgueil. Permettez donc que je profite d'une honte qui me punit; je voudrois pourvoir l'augmenter, pour proportionner, s'il étoit possible, mes humiliations à la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi. Je voudrois avoir toute la terre pour témoin de l'affront que je me fais; je suis même fâché d'avoir été obligé de renvoyer Madame de Miran; j'aurois pû du moins rougir encore aux yeux d'une sœur, qui n'est peut-être pas désabusée; mais, il a fallu l'écarter: je la connois; elle m'auroit interrompu; son amitié pour moi, trop tendre & trop sensible, ne lui auroit pas permis d'écouter ce que j'avois à dire; mais, vous le lui répeterez

peterez mon Pere : je l'espere de votre pieté, & c'est un soin dont vous voulez bien que je vous charge. Achevons.

Mademoiselle vous a dit vrai dans le recit qu'elle vous a fait sans doute de mon procedé avec elle : je ne l'ai secouruë en effet, que pour tâcher de la séduire ; je crus que son infortune lui ôteroit le courage de rester vertueuse, & j'offris de lui assurer de quoi vivre, à condition qu'elle devint méprisable. C'est vous en dire assez, mon Pere ; j'abrege cet horrible recit par respect pour sa peudeur, que mes discours passez n'ont déja que trop offensée. Je vous en demande pardon, Mademoiselle, & je vous conjure d'oublier cette affreuse Avanture ; que jamais le ressouvenir de mon impudence ne salisse un esprit aussi chaste que le doit être le vôtre ; recevez-en, pour reparation de ma part, cet aveu que je vous fais, qui est qu'avec vous j'ai non seulement été un homme détestable devant Dieu, mais encore une malhonnête homme suivant le monde ; car j'eus la lâcheté en vous quittant, de vous reprocher de petits présens que vous m'avez renvoyez ; j'insultai à la triste situation où je vous abandonnois, & je vous menaçai de me venger, si vous osiez vous plaindre de moi.

Je fondois en larmes pendant qu'il me faisoit cette satisfaction si généreuse & si Chrétienne ; elle m'attendrit au point, qu'elle m'arracha des soupirs. Valville, &

le Pere Saint-Vincent, s'essuyoient les yeux & gardoient le silence.

Vous sçavez, Mademoiselle, ajoûta Monsieur de Climal, ce que je vous offris alors ; ce fut, je pense, un contract de cinq ou six cens livres de rente : je vous en laisse aujourd'hui un de douze cens dans mon Testament. Vous refusâtes avec horreur ces six cens livres, quand je vous les proposai comme la recompense d'un crime : acceptez les douze cens francs à présent, qu'il ne sont plus que la recompense de votre sagesse. Il est bien juste, d'ailleurs, que je vous sois un peu plus secourable dans mon repentir, que je n'offrois de l'être dans mon desordre. Mon neveu, que voici, est mon principal héritier ; je le fais mon légataire ; il est né généreux, & je suis persuadé qu'il ne regrettera point ce que je vous laisse.

Ah ! mon Oncle, s'écria Valville la larme à l'œil, vous faites l'action du monde la plus loüable, & la plus digne de vous : tout ce qui m'en afflige, c'est que vous ne la faites pas en pleine santé : quant à moi, je ne regretterai que vous, & que la tendresse que vous me temoignez ; j'acheterois la durée de votre vie de tous les biens imaginables ; & si Dieu m'éxauce, je ne lui demande que la satisfaction de vous voir vivre aussi longtems que je vivrai moi-même.

Et moi, Monsieur, m'écriai-je à mon tour en sanglotant, je ne sçais que vous répondre, à force d'être sensible à tout ce

que je viens d'entendre : j'ai beau être pauvre ; le présent que vous me faites, si vous mourez, ne me consolera pas de votre perte ; je vous assure, que je la regarderai aujourd'hui comme un nouveau malheur. Je vois, Monsieur, que vous seriez un véritable ami pour moi ; & j'aimerois bien mieux cela, sans comparaison, que ce que vous me laissez si généreusement.

Mes pleurs ici me couperent la parole ; je m'apperçus que mon discours l'attendrissoit lui-même : ce que vous dites-là, répond à l'opinion que j'ai toujours eu de votre cœur, Mademoiselle, reprit-il après quelques momens de silence ; & il est vrai que je justifierois ce que vous pensez à présent de moi, si Dieu prolongeoit mes jours. Je sens que je m'affoiblis, dit-il ensuite : ce n'est point à moi à vous donner des leçons ; elles ne partiroient pas d'une bouche assez pure ; mais puisque vous croyez perdre un ami en moi, qu'il me soit permis de vous dire encore une chose : j'ai tenté votre vertu, il n'a pas tenu à moi qu'elle ne succombât ; voulez-vous m'aider à expier les efforts que j'ai fait contr'elle ; aimez-la toujours, afin qu'elle solicite la misericordie de Dieu pour moi ; peut-être mon pardon dépendra-t-il de vos mœurs. Adieu, Mademoiselle. Adieu, mon Pere, ajouta-t-il en parlant au Pere Saint-Vincent, je vous la recommande. Pour vous, mon neveu, vous voyez pourquoi je vous ai retenu ; vous m'avez vû a genoux

genoux devant elle, vous avez pû la soupçonner d'y consentir ; elle étoit innocente, & j'ai cru être obligé de vous l'apprendre.

Il s'arrêta-là, & nous allions nous retirer quand il dit encore : Mon neveu, allez de ma part prier ma sœur de rentrer. Mademoiselle, me dit-il après, Madame de Miran m'a appris comment vous la connoissiez ; dans le récit que vous lui avez fait de votre situation, le détail de l'injure toute récente que vous veniez d'essuyer de moi, a dû naturellement y entrer ; dites-moi franchement, l'en avez-vous instruite, & m'avez-vous nommé ?

Je vais, Monsieur, vous dire la vérité, lui répondis-je un peu embarassée de la question, Au sortir de chez le Pere Saint-Vincent, j'entrai dans le parloir d'un Couvent, pour y demander du secours à l'Abbesse ; j'y rencontrai Madame de Miran : j'étois comme au desespoir, elle vit que je fondois en larmes, cela la toucha. On me pressa de dire ce qui m'affligeoit ; je ne songeois pas à vous nuire, mais je n'avois point d'autre ressource que de faire compassion, & je contai tout, mes premiers malheurs, & les derniers. Je ne vous nommai pourtant point alors, moins par discrétion, qu'à cause que je crus cela inutile ; & elle n'en auroit jamais sçû davantage, si, quelques jours après, en parlant de ces hardes que je renvoyai, je n'avois pas par hazard nommé Monsieur de Valville, chez qui je les fis

 porter,

porter comme au neveu de la personne qui me les avoit données: voila malheureusement comment elle vous connut, Monsieur; & je suis bien mortifiée de mon imprudence: car pour de la malice, il n'y en a point eu; je vous le dis en conscience: je pourrois vous tromper; mais je suis trop pénetrée & trop reconnoissante pour vous rien cacher.

Dieu soit loüé, s'écria-t-il alors en adressant la parole au Pere Saint-Vincent; actuellement ma sœur sçait donc à quoi s'en tenir sur mon compte. Je ne le croyois pas: c'est une confusion que j'ai de plus avant que je meure; je sens qu'elle est grande, mon Pere; & je vous en remercie, Mademoiselle: ne vous reprochez rien, c'est un service que vous m'avez rendu, ma sœur me connoît, & je vais rougir devant elle.

Je pensai faire des cris de douleur, en l'entendant parler ainsi. Madame de Miran rendra avec Valville; mes pleurs & mes sanglots la surprirent; son frere s'en apperçut: venez, ma sœur, lui dit-il; je vous aurois retenue tantôt, si je n'avois pas craint votre tendresse; j'avois à dire des choses que vous n'auriez pas soutenuës; mais, je n'y perdrai rien; le Pere Saint-Vincent aura la bonté de vous les redire, & graces à Dieu, vous en sçavez déja l'essentiel. Mademoiselle vous a mise en état de me rendre justice. J'en ai mal usé avec elle, le

Pere

Pere Saint-Vincent me l'avoit confiée, elle ne pouvoit pas tomber en de plus mauvaises mains, & je la remets dans les vôtres. A tout l'amitié que vous m'avez paru avoir pour elle, ajoutez-y toute celle que vous aviez pour moi, & dont elle est bien plus digne que je ne l'étois. Votre cœur tel qu'il fut à mon égard, est un bien que je lui laisse, & qui la vengera du peu d'honneur & de vertu qu'elle trouva dans le mien.

Ah! mon frere, mon frere, que m'allez-vous dire, lui répondit Madame de Miran, qui pleuroit presqu'autant que moi; finissons, je vous prie, finissons: dans l'affliction où je suis, je ne pourrois pas en écouter davantage. Oui, j'aurai soin de Marianne, elle me sera toujours chere, je vous le promets, vous n'en devez pas douter; vous venez de lui donner sur mon cœur des droits qui seront éternels. Voilà qui est fait, n'en parlons plus: vous voyez la douleur où vous nous jettez tous; allons, mon frere, êtes-vous en état de parler si long-tems? cela vous fatigue, comment vous trouvez-vous?

Comme un homme qui va bien-tôt paroître devant Dieu, dit-il: je me meurs, ma sœur, adieu, mon Pere, souvenez vous de moi dans vos saints Sacrifices; vous sçavez le besoin que j'en ai.

A peine put-il achever ces derniers paroles, & il tomba dés cette instant dans

 une

une foiblesse où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Deux Médecins entrerent alors, & le Religieux s'en alla : on nous fit retirer, Valville & moi, pendant qu'on essayoit de le secourir. Madame de Miran voulut rester, & nous passâmes dans une salle où nous trouvâmes un intime ami de Monsieur de Climal, & deux paréntes de la famille qui alloient entrer.

Valville les retint, leur apprit que le malade avoit perdu tout connoissance, & qu'il falloit attendre ce qui en arriveroit ; de sorte que personne n'entra qu'un Ecclésiastique qui étoit son Confesseur, & que nous vîmes arriver.

Valville, qui étoit assis à côté de moi dans cette salle, me dit tout bas quelles étoient ces trois personnes que nous y avions trouvées.

Je parle de cette ami de Monsieur de Climal, & de ces deux Dames ses parentes, dont l'une étoit la mere & l'autre la fille.

L'Ami me parut un homme froid & poli : c'étoit un Magistrat, de l'âge de soixante ans à-peu-près.

La mere de la Demoiselle pouvoit en avoir cinquante ou cinquante-cinq ; petite femme, brune, assez ronde, très-laide, qui avoit le visage large & quarré, avec de petits yeux noirs, qui d'abord paroissoient vifs ; mais qui n'étoient que curieux & inquiets ;

quiets ; de ces yeux toujours remuans, toujours occupez à regarder, & qui cherchent de quoi fournir à l'amusement d'une ame vuide, oisive, & qui n'a rien à voir en elle-même ; car, il y a de certaines gens, dont l'esprit n'est en mouvement que par pure disette d'idées ; c'est-ce qui les rend si affamez d'objets étrangers, d'autant plus qu'il ne leur reste rien ; que tout passe en eux, que tout en sort ; gens toujours regardans, toujours écoutans, jamais pensans ; je les compare à un homme qui passeroit sa vie à se tenir à sa fenêtre ; voilà l'image que je me fais d'eux, & des fonctions de leur esprit.

Telle étoit la femme dont je vous parle ; e ne jugeai pourtant pas d'elle alors, omme j'en juge à present que je me la rap-ielle : mes réfléxions, quelque avancées u'elles fussent, n'alloient pas encore jusques-là ; mais, je lui trouvai un caractére ui me déplut.

D'abord ses yeux se jetterent sur moi ; : me parcoururent ; je dis se jetterent, au ızard de mal parler ; mais, c'est pour vous eindre l'avidité curieuse avec laquelle elle mit à me regarder, & de pareils regards nt si à charge.

Ils m'embarasserent, & je n'y sçus point ıutre remede, que de la regarder à mon ur pour la faire cesser quelquefois cela réit, & vous delivre de l'importunité dont souffrois.

En effet, cette Dame me laissa-là ; mais ce ne fut que pour un moment : elle revint bien-tôt de plus belle, & me persécuta.

Tantôt c'étoit mon visage, tantôt ma cornette, & puis mes habits, ma taille, qu'elle examinoit.

Je toussai par hazard : elle en redoubla d'attention, pour observer comment je toussois. Je tirai mon mouchoir : comment m'y prendrai-je ? ce fut encore un spectacle intéressant pour elle, un nouvel objet de curiosité.

Valville étoit à côté d'elle ; la voilà qui tout d'un coup se retourne pour lui parler, & qui lui demande, qui est cette Demoiselle-là ?

Je l'entendis ; les gens comme elle ne questionnent jamais aussi bas qu'ils croyent le faire ; ils y vont si étourdiment, qu'ils n'ont pas le tems d'être discrets. C'est une Demoiselle de Province, & qui est la fille d'une des meilleures amies de ma Mere, lui répondit Valville assez négligemment. Ah ! ah ! de Province, reprit-elle ; & la Mere est-elle ici ? Non, repartit-il encore ; cette Demoiselle-ci est dans un Couvent à Paris. Ha ! dans un Couvent ! est-ce qu'elle a envie d'être Religieuse ? Et dans lequel est-ce ? Ma foi, dit-il, je n'en sçais pas le nom : c'est peut-être qu'elle y a quelque parente, continua-t-elle ? Elle est fort jolie, vraiment, très-jolie ; ce qu'elle disoit en entrecoupant chaque question d'un regard

sur ma figure. A la fin, elle se lassa de moi, & me quitta pour examiner le Magistrat qu'elle connoissoit pourtant, mais dont le silence & la tristesse lui parurent alors dignes d'être considerez.

Voilà qui est bien épouvantable, lui dit-elle après ; cet homme qui se meurt, & qui se portoit si bien ! Qui est-ce qui l'auroit cru, il n'y a que dix jours que nous dinâmes ensemble.

C'étoit de Monsieur de Climal dont elle parloit : mais dites-moi, Monsieur de Valville, est-ce qu'il est si mal ? Cet homme-là est fort, j'espere qu'il en reviendra, qu'en pensez-vous ? Depuis quand est-il malade ? Car, j'étois à la campagne moi, & je n'ai sçu cela que d'hier. Est-il vrai qu'il ne parle plus, qu'il n'a plus de connoissance ? Oui, Madame, il n'est que trop vrai, répondit Valville. Et Madame de Miran est donc là-dedans, reprit-elle ? Qui est-ce qui y est encore ? La pauvre femme ! elle doit être bien désolée, n'est-ce pas ? Ils s'aimoient beaucoup ; c'est un si honnête homme, toute sa famille y perd. Voici une fille, qui en a pleuré hier toute la journée, & moi aussi : (& cette fille, qui étoit la sienne, avoit effectivement l'air assez contristé, & ne disoit mot.)

Nos yeux s'étoient quelquefois rencontrez comme à la dérobée, & il me sembloit avoir vû dans ses regards autant d'honnêteté pour moi, qu'elle en avoit dû rencontrer

dans les miens pour elle ; j'avois lieu de soupçonner que j'étois de son goût ; de mon côté, j'étois enchantée d'elle, & j'avois bien raison de l'être.

Ah ! Madame, l'aimable personne que c'étoit ; je n'ai encore rien vû de cet âge-là qui lui ressemble ; jamais la jeunesse n'a tant paré personne ; il n'en fut jamais de si agréable, de si riante à l'œil, que la sienne. Il est vrai que la Demoiselle n'avoit que dix-huit ans ; mais il ne suffit pas de n'avoir que cet âge-là pour être jeune comme elle l'étoit, il faut y joindre une figure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes, finis & légers, de ces agrémens sensibles, mais inexprimables que peut y jetter la jeunesse ; & on peut avoir une très-belle figure sans l'avoir propre & flexible à tout ce que je dis.

Il est question ici d'un charme à part, de je ne sçais quelle gentillesse, qui répand dans les mouvemens, dans le geste même, dans les traits, plus d'ame & plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On disoit l'autre jour à une Dame qu'elle étoit au printems de son âge ; ce terme de printems me fit ressouvenir de la jeune Demoiselle dont je parle, & je gagerois que c'est quelque figure comme la sienne, qui a fait imaginer cette expression-là.

Je ne lis jamais les mots de Flore où d'Hebé, que je ne songe tout d'un coup à

Made-

Mademoiselle de Fare ; (c'étoit ainsi qu'elle s'appelloit.)

Représentez-vous une taille haute, agile, & dégagée. A la maniére dont Mademoiselle de Fare alloit & venoit, se transportoit d'un lieu à un autre, vous eussiez dit qu'elle ne pesoit rien.

Enfin c'étoit des graces de tout caractére ; c'étoit du noble, de l'intéressant ; mais de ce noble aisé & naturel, qui est attaché à la personne, qui n'a pas besoin d'attention pour se soutenir, qui est indépendant de toute contenance, que ni l'air folâtre ni l'air negligé n'alterent, & qui est comme un attribut de la figure : c'étoit de cet intéressant, qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. C'étoit de ces traits délicats, mignons, & qui font une physionomie vive, rusée ; & non pas maligne.

Vous êtes une espiégle, lui disois-je quelquefois, & il y avoit en effet quelque chose de ce que je dis-là dans sa mine ; mais, cela y étoit comme une grace qu'on aimoit à y voir, & qui n'étoit qu'un signe de gayeté dans l'esprit.

Mademoiselle de Fare n'étoit pas d'une forte santé, mais ses indispositions lui donnoient l'air plus tendre que malade ; elle auroit souhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avoit, mais je ne sçais si elle y auroit tant gagné ; du moins si jamais un visage a pu s'en passer, c'étoit le sien ; l'embon-

point

point n'y auroit ajouté qu'un agrément, & lui en auroit ôté plusieurs des plus piquans & des plus précieux.

Mademoiselle de Fare, avec la finesse & le feu qu'elle avoit dans l'esprit, écoutoit volontiers en grande compagnie, y pensoit beaucoup, y parloit peu, & ceux qui y parloient bien ou mal n'y perdoient rien.

Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé, & dit de bon goût.

Etoit-elle avec ses amis ; elle avoit dans sa façon de penser & de s'énoncer toute la franchise du brusque, sans en avoir la dureté.

On lui voyoit une sagacité de sentiment prompte, subite, & naïve, une grande noblesse dans les idées, avec une ame haute & généreuse. Mais ceci regarde le caractére, que vous connoîtrez encore mieux par les choses que je dirai dans la suite.

Il y avoit déja du tems que nous étions-là, quand Madame de Miran sortit de la chambre du malade, & nous dit que la connoissance lui étoit entiérement revenuë, & qu'actuellement les Médecins le trouvoient beaucoup mieux ; il m'a même demandé, ajoûta-t-elle en m'addressant la parole, si vous étiez encore ici, Mademoiselle, & m'a prié qu'on ne vous ramenât à votre Couvent, qu'après que vous aurez dîné avec nous. Vous me faites tous deux beaucoup d'honneur, lui repondis-je, & je ferai ce qui vous plaira, Madame.

Je

Je voudrois bien qu'il sçut que je suis ici, dit alors le Magistrat son ami; & j'aurois une extrême envie de le voir, s'il étoit possible.

Et moi aussi, dit la Dame, n'y auroit-il pas moyen de l'avertir? S'il est mieux, il ne sera peut-être pas fâché que nous entrions; qu'en dites-vous, Madame? Les Médecins en ont donc meilleure espérance? Helas! cela ne va pas encore jusques-là: ils le trouvent seulement un peu moins mal, & voilà tout, répondit Madame de Miran; mais, je vais retourner sur le champ, pour sçavoir s'il n'y a pas d'inconvenient que vous entriez: & à peine nous quittoit-elle là-dessus, que les deux Médecins sortirent de la chambre.

Messieurs, leur dit-elle; ces deux Dames peuvent-elles entrer avec Monsieur pour voir mon Frere; est-il en état de les recevoir?

Il est encore bien foible, répondit l'un d'eux, & il a besoin de repos: il seroit mieux d'attendre quelques heures.

Ah! sans difficulté, il faut attendre, dit alors le Magistrat, je reviendrai cet après midi: ce ne sera pas la peine, si vous voulez rester, reprit Madame de Miran: non, dit-il, je vous suis obligé, je ne sçaurois, j'ai quelque affaire.

Pour moi, je n'en ai point, dit la Dame, & je suis d'avis de demeurer, n'est il pas vrai, Madame? Eh bien, Messieurs, con-

tinua-t-elle tout de ſuite, dites-nous donc, que penſez-vous de cette maladie? J'ai dans l'eſprit qu'il s'en tirera, moi, n'eſt-ce pas? Ne ſeroit-ce point de la poitrine dont il eſt attaqué? Il y a ſix mois qu'il eut un rhume qui dura très-long-tems; je lui dis d'y prendre garde, il le negligeoit un peu; la fiévre eſt-elle conſiderable?

Ce n'eſt pas la fiévre que nous craignons le plus, Madame, dit l'autre Médecin, & on ne peut encore porter un jugement bien ſûr de ce qui arrivera; mais il y a toujours du danger.

Ils nous quitterent après ce diſcours; le Magiſtrat les ſuivit; & nous reſtâmes la Mere, la fille, Madame de Miran, Valville & moi dans la ſalle.

Il étoit tard, un laquais vint nous dire qu'on alloit ſervir. Madame de Miran paſſa un moment chez le malade; on lui dit qu'il repoſoit, elle en reſortit avec l'Eccléſiaſtique qui y étoit demeuré, qui nous dit qu'il reviendroit après dîné; & nous allâmes nous mettre à table, un peu moins allarmez que nous ne l'avions été dans le cours de la matinée.

Tous ces détails ſont ennuyans; mais, on ne ſçauroit s'en paſſer, c'eſt par eux qu'on va aux faits principaux. A table on me mit à côté de Mademoiſelle de Fare. Je crus voir à ſes façons gracieuſes, qu'elle étoit bien aiſe de cette occaſion qui s'offroit de lier quelque connoiſſance enſemble. Nous

nous

nous prévenions de mille petites honnêtetez que l'inclination suggere à deux personnes qui ont du plaisir à se voir.

Nous nous regardions avec complaisance; & comme l'amour a ses droits, quelquefois aussi je regardois Valville, qui de son côté, & à son ordinaire, avoit presque toujours les yeux sur moi.

Je crois que Mademoiselle de Fare remarqua nos regards. Mademoiselle, me dit-elle tout bas, pendant que sa Mere & Madame de Miran se parloient, je voudrois bien ne me pas tromper dans ce que je pense; & cela étant, vous ne quitteriez point Paris.

Je ne sçais pas ce que vous entendez, lui répondis-je du même ton, (& effectivement je n'en sçavois rien); mais, à tout hazard, je crois que vous pensez toujours juste, voulez-vous bien à présent me dire vôtre pensée, Mademoiselle.

C'est, reprit-elle toujours tout bas, que Madame vôtre Mere est la meilleure amie de Madame de Miran, & que vous pourriez bien épouser mon Cousin; dites-moi ce qui en est à votre tour.

Cela n'étoit pas aisé: la question m'embarrassa, m'allarma même; j'en rougis, & puis j'eus peur qu'elle ne vît que je rougissois, & que cela ne trahît un secret qui me faisoit trop d'honneur. Enfin, j'ignore ce que j'aurois répondu, si sa mere ne m'avoit pas tiré d'affaire. Heureusement, comme

je vous l'ai dit, c'étoit de ces femmes qui voyent tout, qui veulent tout sçavoir.

Elle s'apperçut que nous nous parlions ; qu'est-ce que c'est ma fille, dit-elle, de quoi est-il question ? Vous souriez, & Mademoiselle rougit (rien ne lui étoit échapé ;) peut-on sçavoir ce que vous vous disiez ?

Je n'en ferai pas de mystére, repartit sa fille ; je serois charmée que Mademoiselle demeurât à Paris, & je lui disois que je souhaitois qu'elle épousât Monsieur de Valville.

Ha ! ha ! s'écria-t-elle ; eh ! mais à-propos, j'ai eu aussi la même idée ; & il me semble, sur tout ce que j'ai observé, qu'ils n'en seroient fâchez ni l'un ni l'autre ; eh ! que sçait-on, c'est peut-être le dessein qu'on a ; il y a toute apparence.

Et pourquoi non, dit Madame de Miran, qui apparemment ne vit point de risque à prendre son parti dans ces circonstances, & qui par une bonté de cœur dont le mien est encore transporté quand j'y songe, (& que je ne me rappelle jamais, sans pleurer de tendresse & de reconnoissance) qui, dis-je, par une bonté de cœur admirable, & pour nous donner d'infaillibles gages de sa parole, voulut bien saisir cette occasion de préparer les esprits sur nôtre mariage.

Eh ! pourquoi non, dit-elle donc à son tour ? mon fils ne sera pas à plaindre si cela arrive ; ah ! tout le monde sera de votre avis, reprit Madame de Fare ; il n'y aura

certes

ertes que des complimens à lui faire, & je
ui fais les miens d'avance; je ne sçache
personne mieux partagé qu'il le sera. Aussi
puis-je vous assurer, Madame, que je n'envierai le partage de personne, répondit Valville d'un air franc & aisé, pendant que je baissois la tête pour la remercier de ses politesses sans lui rien dire; car, je crus devoir me taire, & laisser parler ma bienfaitrice, devant qui je n'avois là-dessus & dans cette occasion qu'un silence modeste & respectueux à garder. Je ne pus m'empêcher cependant de jetter sur elle un regard bien tendre & bien reconnoissant; & de la maniére dont la conversation se tourna là-dessus, quoique tout y fût dit en badinant, Madame de Fare ne douta point que je ne dusse épouser Valville.

Je m'en retournerai dès que j'aurai vû Monsieur de Climal, & puis nous reconduirons vôtre bru à son Couvent, dit-elle à Madame de Miran; ou bien, tenez, faisons encore mieux, je ne couche pas ce soir à Paris, je m'en retourne à ma maison de campagne, qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici, comme vous sçavez; je pense que vous pouvez disposer de Mademoiselle; écrivez, ou envoyez dire à son Couvent, qu'on ne l'attende point, & que vous la gardez pour un jour ou deux, moyennant quoi nous l'emmenerons avec nous; ne faut-il pas que ces Demoiselles se connoissent un

peu

peu davantage? Vous leur ferez plaiſir à toutes deux, j'en ſuis ſûre.

Mademoiſelle de Fare s'en mêla, & joignit de ſi bonne grace ſes inſtances à celles de ſa mere, que Madame de Miran, à qui on ſuppoſoit que mes parens m'avoient confiée, dit qu'elle y conſentoit, & que j'étois la maîtreſſe: il eſt vrai, ajouta-t-elle, que vous n'avez perſonne avec vous, mais vous ſerez ſervie chez Madame. Allez, je paſſerai tantôt moi-même à votre Couvent, & demain, ſuivant l'état où ſera mon frere, j'irai ſur les cinq heures du ſoir vous reprendre, ou je vous envoyerai chercher.

Puiſque vous me le permettez, je n'heſitérai point, Madame, répondis-je.

On ſe leva de table. Valville me parut charmé qu'on eût lié cette petite partie; je devinai ce qui lui en plaiſoit: c'eſt qu'elle nous convainquoit encore de la ſincerité des promeſſes de Madame de Miran; non ſeulement cette Dame laiſſoit croire que j'étois deſtinée à ſon fils; mais, elle me laiſſoit aller dans le monde ſur ce pied-là: y avoit-il de procedé plus net, & n'étoit-ce pas-là s'engager à ne ſe dédire jamais?

Sortons de chez Monſieur de Climal. Madame de Fare ne put le voir; on dit qu'il repoſoit, & dans l'inſtant que nous allions partir, Valville, par quelque diſcours qu'il tint adroitement, engagea cette Dame à lui propoſer de nous ſuivre, & de venir ſouper chez-elle.

Il fait le plus beau tems du monde, lui dit-elle; vous reviendrez ce soir ou demain matin, si vous l'aimez mieux. Me le permettez-vous aussi, dit en riant Valville à Madame de Miran, dont il étoit bien aise d'avoir l'approbation ; Ouidà, mon fils, reprit-elle, vous pouvez y aller, aussi-bien ne me retirerai-je d'ici que fort tard. Et là-dessus nous prîmes congé d'elle, & nous partîmes.

Nous voici arrivez ; je vis une très-belle maison ; nous nous y promenâmes beaucoup ; tout m'y rendoit l'ame satisfaite. J'y étois avec un homme que j'aimois, qui m'adoroit, qui avoit la liberté de me le dire, qui me le disoit à chaque instant, & dont on trouvoit bon que je reçûsse les hommages, à qui même il m'étoit permis de marquer modestement du retour, aussi n'y manquois-je pas ; il me parloit, & moi, je le regardois, & ses discours n'étoient pas plus tendres que mes regards ; il le sentoit bien ; ses expressions en devenoient plus passionnées, & le langage de mes yeux encore plus doux.

Quelle agréable situation ! D'un côté Valville qui m'idolâtroit ; de l'autre Mademoiselle de Fare qui ne sçavoit quelles caresses me faire ; & de ma part un cœur plein de sensibilité pour tout cela. Nous nous promenions tous trois dans le bois de la maison ; nous avions laissé Madame de Fare occupée à recevoir deux personnes qui venoient

noient d'arriver pour souper chez elle, & comme les tendresses de Valville interrompoient ce que nous nous disions, cette aimable fille & moi, nous nous avisâmes, par un mouvement de gayeté de le fuir, de l'écarter d'auprès de nous, & de lui jetter des feuilles que nous arrachions des bosquets.

Il nous poursuivoit, nous courions, il me saisit, elle vint à mon secours, & mon ame se livroit à une joye qui ne devoit pas durer.

C'étoit ainsi que nous nous amusions; quand on vint nous avertir qu'on n'attendoit que nous pour se mettre à table & nous nous rendîmes dans la salle.

On soupa ; on demanda d'abord des nouvelles de Monsieur de Fare qui étoit à l'armée ; on parla de moi ensuite ; la compagnie me fit de grandes honnêtetez ; Madame de Fare l'avoit déja prévenuë sur le mariage auquel on me destinoit, on en félicita Valville.

Le soupé finit, les convives nous quitterent ; Madame de Fare dit à Valville de rester jusqu'au lendemain, il ne l'en fallut pas presser beaucoup ; je touche à la catastrophe qui me menace, & demain je verserai bien des larmes.

Je me levai entre dix & onze heures du matin ; un quart d'heure après, entra une femme de chambre, qui venoit pour m'habiller.

Quelque inusité que fût pour moi le service

ervice qu'elle alloit me rendre, je m'y prêai, je pense, d'aussi bonne grace que s'il n'avoit été familier. Il falloit bien soutenir mon rang; & c'etoit-là de ces choses que je saisissois, on ne peut pas plus vîte; j'avois un goût naturel, ou, si vous voulez, je ne sçais quelle vanité délicate, qui me les apprenoit tout d'un coup, & ma femme de chambre ne me sentit point novice.

A peine achevoit-elle de m'habiller, que j'entendis la voix de Mademoiselle de Fare qui approchoit, & qui parloit à une autre personne qui étoit avec elle. Je crus que ce ne pouvoit être que Valville: je voulois aller au devant d'elle; elle ne m'en donna pas le tems; elle entra.

Ah! Madame, dévinez avec qui, dévinez; voilà ce qu'on peut appeller un coup de foudre.

C'étoit avec cette Marchande de toile, chez qui j'avois demeuré en qualité de fille de boutique; avec Madame Dutour, de qui j'ai dit étourdiment, ou par pure distraction, que je ne parlerois plus, & qui en effet ne paroîtra plus sur la scene.

Mademoiselle de Fare accourut d'abord à moi, & m'embrassa d'un air folâtre; mais, ce fatal objet, cette miserable Madame Dutour, venoit de fraper mes yeux, & elle n'embrassa qu'une statuë: je restai sans mouvement, plus pâle que la mort, & ne sçachant plus où j'étois.

Eh! ma chere, qu'avez-vous donc? Vous ne

ne me dites mot, s'écria Mademoſelle de Fare, étonnée de mon ſilence & de mon immobilité.

Eh! que Dieu nous ſoit en aide: aurois-je la berluë: N'eſt-ce pas vous, Marianne, s'écria de ſon côté Madame Dutour? Eh! pardi oui, c'eſt elle même: tenez, comme on ſe rencontre! Je ſuis venue ici, pour montrer de la toile à des Dames qui ſont vos voiſines, & qui m'ont envoyé chercher; &, en revenant, j'ai dit, il faut que je paſſe chez Madame la Marquiſe, pour voir ſi elle n'a beſoin de rien. Vous m'avez trouvée dans ſa chambre, & puis vous m'amenez ici, où je la trouve; il faut croire que c'eſt mon bon Ange qui m'a inſpirée d'entrer dans la maiſon.

Et, tout de ſuite, elle ſe jetta à mon col. Quelle bonne fortune avez-vous donc euë, ajouta-t-elle tout de ſuite? Comme la voilà belle & bien miſe: Ah! Que je ſuis aiſe de vous voir ſi brave, que cela vous ſied bien! Je penſe, Dieu me pardonne, qu'elle a une Femme de Chambre. Eh! mais, dites-moi donc ce que cela ſignifie: voilà qui eſt admirable; cette pauvre enfant! contez-moi donc d'où cela vient.

A ce diſcours, pas un mot de ma part; j'étois anéantie.

Là-deſſus, Valville arrive d'un air riant; mais, à l'aſpect de Madame Dutour, le voici qui rougit, qui perd contenance, & qui reſte immobile à ſon tour. Vous jugez

 bien

bien qu'il comprit toutes les fâcheuses conséquences de cette Avanture ; ceci, au reste, se passa plus vîte que je ne puis le raconter.

Doucement, Madame Dutour, doucement, dit alors Mademoiselle de Fare ; vous vous trompez sûrement ; vous ne sçavez pas à qui vous parlez. Mademoiselle n'est pas cette Marianne pour qui vous la prenez.

Ce ne l'est pas ! s'écria encore la Marchande : ce ne l'est pas ! Ah pardi, en voici bien d'un autre ; vous verrez que je ne suis peut-être pas Madame Dutour aussi, moi : Eh ! merci de ma vie, demandez lui si je me trompe ? Eh bien ! répondez donc, ma fille ; n'est-il pas vrai que c'est vous ? Dites donc, n'avez-vous pas été quatre ou cinq jours en pension chez moi, pour apprendre le Négoce ? C'étoit Monsieur de Climal, qui l'y avoit mise, & puis qui la laissa-là un beau jour de fête, bon jour, bonne œuvre ; adieu, vas où tu pourras ; aussi pleuroit-elle, il faut voir, la pauvre Orpheline. Je la trouvai échevelée comme une Magdeleine, une nipe d'un côté, une nipe d'un autre ; c'étoit une vraye pitié.

Mais, encore une fois, prenez garde, Madame, prenez garde ; car, cela ne se peut pas, dit Mademoiselle de Fare étonnée. Oh bien, je ne dis pas que cela se puisse ; mais, je dis que cela est, reprit la Dutour. Eh, à propos, tenez, c'est chez Monsieur de Valville, que je fis porter le paquet de hardes dont Monsieur de Climal lui avoit fait

 présent ;

présent ; à telles enseignes, que j'ai encore un mouchoir à elle qu'elle a oublié chez moi ; qui ne vaut pas grand argent ? Mais enfin, n'importe, il est à elle, & je n'y veux rien : on l'a blanchi tel qu'il est, quand il seroit meilleur, il en seroit de même ; & ce que j'en dis n'est que pour faire voir si je dois la connoître. En un mot comme en cent, qu'elle parle, ou qu'elle ne parle pas, c'est Marianne, & quoi encore, Marianne : c'est-là le nom qu'elle avoit quand je l'ai prise ; si elle ne l'a plus, c'est qu'elle en a changé ; mais, je ne lui en sçavois point d'autre, ni elle non plus ; encore étoit-ce, m'a-t-elle dit, la niéce d'un Curé qui le lui avoit donné, car elle ne sçait qui elle est. C'est elle, qui me l'a dit aussi ; que diantre, où est donc la finesse que j'y entens ! Est-ce que j'ai envie de lui nuire, moi, à cette enfant, qui a été ma fille de boutique ? Est-ce que je lui en veux ! Pardi, je suis comme tout le monde, je reconnois les gens quand je les ai vûs ; voyez, que cela est difficile ! Si elle est devenue glorieuse, dame, je n'y sçaurois que faire ; au surplus, je n'ai que du bien à dire d'elle ; je l'ai connue pour honnête fille, y a-t-il rien de plus beau ? Je lui défie d'avoir mieux, quand elle seroit Duchesse : de quoi se fâche-t-elle ?

A ce dernier mot, la femme de chambre se mit à rire sous sa main & sortit ; pour moi, qui me sentois foible, & les genoux tremblans, je me laissai tomber dans un fauteuil

teuil qui étoit à côté de moi, où je ne fis que pleurer & jetter des soupirs.

Mademoiselle de Fare baissoit les yeux, & ne disoit mot. Valville, qui jusques-là n'avoit pas encore ouvert la bouche, s'approcha enfin de Madame Dutour; & la prenant par le bras, Eh! Madame, allez-vous en, sortez; je vous en conjure; faites-moi ce plaisir-là, vous n'y perdrez point, ma chere Madame Dutour; allez, qu'on ne vous voye point davantage ici: soyez discrete, & comptez de ma part sur tous les services que je pourrai vous rendre.

He! mon Dieu, de tout mon cœur, reprit-elle. Helas! je suis bien fâchée de tout cela, mon cher Monsieur; mais, que voulez-vous! Dévine-t-on? Mettez-vous à ma place.

He! oui, Madame, lui dit-il, vous avez raison; mais partez, partez, je vous prie. Adieu, adieu, répondit-elle, je vous fais bien excuse. Mademoiselle, je suis votre servante (c'étoit à Mademoiselle de Fare, à qui elle parloit). Adieu, Marianne; allez, mon enfant, je ne vous souhaite pas plus de mal qu'à moi; Dieu le sçait: toutes sortes de bonheurs puissent-ils vous arriver. Si pourtant vous voulez voir ce que j'ai encore, en s'adressant à Mademoiselle de Fare, peut-être prendriez-vous quelque chose. Eh non, reprit Valville; non, vous dit-on: j'acheterai tout ce que vous avez, je le re-

 tiens,

tiens, & vous le payerai demain chez moi. Ce fut en la pouſſant, qu'il parla ainſi ; & enfin elle ſortit.

Mes larmes & mes ſoupirs continuoient, je n'oſois pas lever les yeux, & j'étois comme une perſonne accablée.

Monſieur de Valville, dit alors Mademoiſelle de Fare, qui juſqu'ici n'avoit fait qu'écouter, expliquez-moi ce que cela ſignifie.

Ah ! ma chere Couſine, répondit-il en embraſſant ſes genoux, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, ſauvez-moi la vie, il n'y va pas de moins pour moi ; je vous en conjure par toute la bonté, par toute la généroſité de votre cœur : il eſt vrai, Mademoiſelle a éte quelques jours chez cette Marchande ; elle a perdu ſon pere & ſa mere depuis l'âge de deux ans, on croit qu'ils étoient étrangers, ils ont éte aſſaſſinez dans un caroſſe de voiture avec nombre de domeſtiques à eux ; c'eſt un fait conſtaté ; mais, on n'a jamais pû ſçavoir qui ils étoient, leur ſuite a ſeulement prouvè qu'ils étoient gens de condition ; voilà tout ; & Mademoiſelle fut retirée du caroſſe, dans la portiere duquel elle étoit tombée ſous le corps de ſa mere ; elle a depuis éte elevée par la ſœur d'un Curé de village, qui eſt morte à Paris il y a quelques mois, & qui la laiſſa ſans ſecours, un Religieux la préſenta à mon oncle ; c'eſt par hazard que je

l'ai

I'ai connuë, & je l'adore ; si je la perds, je perds la vie. Je vous ai dit que ses parens voyageoient avec plusieurs domestiques de tout sexe, elle est fille de qualité, on n'en a jamais jugé autrement ; sa figure, ses graces, & son caractére en sont encore de nouvelles preuves ; peut-étre même est-elle née plus que moi ; peut-être que si elle se connoissoit, je serois trop honoré de sa tendresse. Ma mere, qui sçait tout ce que je vous dis-là, & tout ce que je n'ai pas le tems de vous dire, ma mere est dans notre confidence, elle est enchantée d'elle ; elle l'a mise dans un Couvent ; elle consent que je l'aime, elle consent que je l'epouse ; & vous êtes bien digne de penser de même ; vous n'abuserez point de l'accident funeste qui lui dérobe sa naissance ; vous ne lui en ferez point un crime ; un malheur, quand il est accompagné des circonstances que je vous dis, ne doit point priver une fille, d'ailleurs si aimable, du rang dans lequel on a bien vû qu'elle étoit née, ni des égards & de la consideration qu'elle mérite de la part de tous les honnêtes gens. Gardez donc votre estime & votre amitié pour elle ; conservez-moi mon épouse, conservez-vous l'amie la plus digne de vous ; une amie d'un mérite & d'un cœur que vous ne trouverez nulle part ; d'un cœur que vous allez acquerir tout entier, sans compter le mien, dont la reconnoissance sera éternelle & sans bornes : mais, ce n'est pas assez que

de

de ne point divulguer notre ſecret ; il y avoit tout-à-l'heure ici une femme de chambre qui a tout entendu, il faut la gagner, il faut ſe hâter.

C'eſt à quoi je ſongeois, dit Mademoiſelle de Fare, qui l'interrompit, & qui tira le cordon d'une ſonnette, & je vais y remedier. Tranquilliſez-vous, Monſieur, & fiez vous à moi. Voici un Récit, qui m'a remuée juſqu'aux larmes : j'avois beaucoup d'eſtime pour vous, vous venez de m'en donner mille fois davantage ; je regarde auſſi Madame de Miran, dans cette occaſion-ci, comme la femme du monde la plus reſpectable ; je ne ſçaurois vous dire combien je l'aime ; combien ſon procedé me touche, & mon cœur ne le cedera pas au ſien ; eſſuyez vos pleurs, ma chere Amie, & ne ſongeons plus qu'à nous lier d'une amitié qui dure autant que nous, ajoûta-t-elle en me tendant la main, ſur laquelle je me jettai, que je baiſai, & que j'arroſai de mes larmes, d'un air qui n'étoit que ſuppliant, reconnoiſſant, & tendre, mais point humilié.

Cette amitié, que vous me faites l'honneur de me demander, me ſera plus chere que ma vie ; je ne vivrai que pour vous aimer tous deux, vous & Valville, lui dis-je à travers des ſanglots que m'arracha l'attendriſſement où j'étois.

Je ne pûs en dire davantage. Mademoiſelle de Fare pleuroit auſſi en m'embraſſant,

&

& ce fut en cet état que la surprit la femme de chambre, dont je vous ai parlé, & qui venoit sçavoir pourquoi elle avoit sonné.

Approchez, Favier, lui dit-elle, du ton le plus imposant : vous avez de l'attachement pour moi, du moins il me le semble : quoi qu'il en soit, vous avez-vû ce qui s'est passé avec cette Marchande ; je vous perdrai tôt ou tard, si jamais il vous échape un mot de ce qui s'est dit ; je vous perdrai : mais, aussi, je vous promets votre fortune pour prix du silence que vous garderez. Et moi, je lui promets de partager la mienne avec elle, dit tout de suite Valville.

Favier, en rougissant, nous assura qu'elle se tairoit ; mais, le mal étoit fait : elle avoit déja parlé ; & c'est-ce que vous verrez dans la sixième Partie, avec tous les évenemens que son indiscrétion causa : les Puissances même s'en mêlerent. Je n'ai pas oublié, au reste, que je vous ai annoncé l'Histoire d'une Religieuse, & voici sa place ; c'est par où commencera la sixième Partie.

Fin de la cinquième Partie.

p. 80

G. G. Barber
25. 7. 1985
[ZAH.]



